



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 06935232 0

HISTOIRE

POLITIQUE,
ECCLÉSIASTIQUE

ET LITTÉRAIRE

DU QUERCI,

PAR M. DE CATHALA-COTURE, Avocat
en Parlement ;

CONTINUÉE par M.^{***} Membre de plusieurs Académies.

TOME TROISIÈME.

7407
Veritas numquam latet.

SENEC. In Troad.



A MONTAUBAN ;

Chez PIERRE-THOMAS CAZAMÉA , Éditeur & Libraire-Juré ;
place de la Paroisse.

A PARIS ,

Chez MOUTARD , Imprimeur-Libraire de la Reine , rue
des Mathurins , hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI.

37291



HISTOIRE

DU

QUERCI.

LIVRE SEIZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

*Conduite d'Auffonne à l'égard des Protestans. —
Le Temple neuf est démoli à Montauban. —
Embellissemens de cette ville. — Foucault rappelle
dans le Querci le goût des lettres & des arts. —
Braconier & Dubois, célèbres Imprimeurs.*

TRANSPLANTÉ, pour ainsi dire, dans un An. 1664
sol étranger, & au milieu d'un peuple nourri dans
les dissensions civiles, d'autant plus difficile à réunir,
que la religion même étoit le principe de ses divi-
sions, le Premier Président Auffonne changea de
système & de conduite. On a vu, au temps des trou-
bles
Tome III. A

bles de la minorité, ce savant Magistrat, habile guerrier tout à la fois, déployer avec éclat, à la tête des troupes, ses talens militaires, se faire craindre & chérir du soldat qu'il commande, former des sièges, prendre des villes, & réprimer la licence des factieux, ouvertement déclarés contre le Souverain ; spectacle ordinaire chez les anciens dont l'éducation, vraiment nationale, embrassant tous les objets qu'exige la chose publique, dispoisoit le citoyen à tous les emplois ; mais qui est un prodige de nos jours, uniquement réservé aux génies assez vastes & assez hardis pour franchir la sphère étroite de notre éducation encore dans son berceau.

Doué de cette éloquence persuasive qui enchaîne à son gré la multitude & assure le triomphe à l'autorité, on verra maintenant Aufsonne, par sa prudence, sa douceur & son adresse à manier les esprits, ramener une populace prête à tout oser pour venger son culte & ses autels, & servir encore avec succès, sur ce nouveau théâtre, la religion, son Prince & la patrie. Inaccessible à l'intérêt personnel & n'envisageant jamais que le bien public, il eut souvent le courage de suspendre & de détourner des ordres rigoureux surpris à la religion du Monarque, plus propres à faire des rebelles opiniâtres que des prosélites fidèles. La modération fut l'ame de ses démarches & couronna ses travaux.

Du plus parfait concert dans toutes ses opérations avec l'Evêque Bertier & l'Intendant Pellor, il contint avec fermeté les Protestans dans la soumis-

son dûe aux volontés du Souverain ; mais il tempéra avec sagesse la sévérité qu'une fausse politique sollicitoit quelquefois contr'eux. Cette conduite également sage & éclairée , malheureusement trop peu connue jusqu'alors , rendit la Cour des Aides chère & précieuse aux Montalbanois , impatiens de toute autorité depuis leurs troubles domestiques , & qui n'avoient d'abord envisagé ce Tribunal que comme un nouveau fardeau & de nouvelles chaînes dont on le chargeoit pour l'asservir à jamais. Aufsonne devint leur consolateur & leur appui ; il gagna leur confiance , & fut l'objet de la vénération publique. Aussi vit-on , sous ses heureux auspices , des séditions prêtes à éclater , étouffées dès leur naissance , & la soumission succéder à l'esprit de vertige qui avoit trop long temps agité cette ville rebelle.

Les Catholiques fiers déjà de leur nombre qui l'emportoit sur celui des Protestans , & entraînés par un zèle plus amer qu'éclairé , sembloient fomenter de nouveaux troubles qui alloient replonger la ville dans les mêmes malheurs dont elle se relevoit à peine. La populace , presque toujours fanatique dans toutes les croyances , parce qu'elle manque de lumières , brûloit de venger les outrages faits à son culte par de nouveaux outrages. Méconnoissant les vrais principes d'une religion qui porte avec elle-même le caractère inaltérable de la bienfaisance , de la douceur & de l'humanité , elle pensoit follement ne pouvoir honorer dignement son auteur , qu'en opposant injure à injure , violence à violence ,

excès à excès. L'autorité fagement combinée des gens en place fut en même temps une barrière salutaire contre laquelle se brisa la fougue bouillante de quelques catholiques, & la sauvegarde sacrée des Protestans.

Le Clergé non content d'avoir recouvré les principales églises & les biens qui y étoient attachés, demanda encore la restitution de l'emplacement de la chapelle de l'hôpital de *Lautié*, sur lequel les Calvinistes avoient construit en 1613 le temple appelé *le temple neuf*. Les Protestans refusèrent obstinément de le rendre, malgré la justice de la réclamation du Clergé. La populace Catholique menaçait de le reprendre de force. Les esprits s'échauffèrent de part & d'autre, & déjà une sédition violente alloit semer de nouveau dans Montauban la confusion & l'effroi, lorsque le Premier Président Aufsonne, balançant d'une main impartiale son autorité entre les deux partis, calma les esprits irrités, & reprima les saillies de cette sédition renaissante. Il persuada aux Catholiques & aux Protestans de recourir au Conseil pour y faire valoir leurs prétentions respectives. Les Protestans envoyèrent leurs députés; l'Evêque Bertier plaide la cause des Catholiques & l'emporte. Les Protestans furent condamnés à rendre au Clergé l'emplacement de la chapelle de *Lautié*; mais ils ne sauroient consentir qu'un monument consacré à leur religion serve de trophée au triomphe de leurs rivaux, & ils obtiennent la démolition du temple *neuf*. Cet échec douloureux pour les Protec-

tans fut néanmoins le germe de leur vraie félicité & de la splendeur de Montauban. Dénudés, pour ainsi dire, de tout centre de réunion, ils ne s'envisagèrent plus que comme des membres isolés d'un corps entièrement éteint. Sans se départir cependant des sentimens intérieurs de leur croyance, ils s'unissent d'intérêt aux Catholiques, & concourent avec eux à l'envi, entraînés par une noble émulation, au bonheur commun. Ils déplorent alors les uns & les autres ces jours d'horreurs & d'alarmes, où livrés à un funeste aveuglement, ils outrageoient sans pudeur, par principe de religion, la nature, l'humanité & la religion même.

Telle fut l'influence de la prudente conduite d'Aufsonne, trop éclairé pour être fanatique & oppresseur. La persécution eût rallumé l'incendie mal éteint; l'humanité comprima les étincelles qui partoient de ses débris encore fumans. Heureux le Querci, si les dépositaires de l'autorité du Souverain dans cette province, n'avoient point été quelquefois entraînés malgré eux hors de ce système de modération, qu'ils adoptèrent tous désormais à l'envi, parce qu'ils en connurent les avantages incontestables! Les Quercinois en verront bientôt éclore la culture des lettres & des arts, négligée parmi eux depuis les guerres civiles, & le germe précieux de leur commerce qui s'étendra dans les deux hémisphères après avoir été presque étouffé, dans sa naissance, par une politique impérieuse & peu prévoyante.

L'Evêque Bertier & l'Intendant Pellot, dignes émules d'Auffonne, voulurent hâter l'heureuse révolution que ce célèbre Magistrat préparoit. Il falloit surtout dépouiller les Montalbanois de cette rouille de férocité contractée dans les combats, enchaîner, pour leur félicité réciproque, leur activité naturelle, qui n'avoit encore presque jamais éclaté que pour s'entredéchirer & s'entredétruire. Persuadés que le travail imposé au peuple, mêlé au sentiment d'une existence douce & gracieuse, est le frein de la licence & des troubles, Pellot & Bertier effacent en partie les monumens qui retraçoient l'image odieuse de la guerre, par des embellissemens & des édifices publics, où sont étalés avec magnificence les richesses de l'art secondé par la nature. Pellot comble les fossés, reste malheureux des ouvrages que la discorde avoit élevés, les transforme en promenades délicieuses, élève à l'extrémité de Montmirat un quai, l'admiration des étrangers,

An. 1667. construit un pont pour y parvenir, & répare les brèches faites dans le temps des guerres civiles, au pont de Villebourbon. Les Montalbanois, déjà vrais citoyens, ne sont point insensibles à ces bienfaits; ils rendent un hommage éternel à l'administration vigilante & sage de Pellot. Comme par un pressentiment de l'utilité qui devoit un jour résulter pour leur commerce de la réparation du pont, ils en consacrent en particulier le souvenir dans une inscription gravée sur la principale pile de ce pont, & conçue en ces termes :

ANNO DOMINI M. SEXCENT. SEXAG. SEPTIMO,
 REGNANTE LUD. XIV. SEMPER AUGUSTO ET IN BELGIO
 TRIUMPHANTE,
 PRÆFECTO REG. ÆRARIJ JOAN. BAPT. COLBERTO,
 CLAUDIUS PELLOTT
 PER AQUITANIAM MISSUS DOMINICUS
 HUNC PONTEM SINGULARIS STRUCTURÆ
 FERÈ DIRUTUM RESTITUIT
 ET VIAM AD TARNI RIPAM PER INVIA
 STERNI CURAVIT.
 SIC UTILITATI URBIS CONSULTUM ET AMÆNITATI.

Cette inscription rappelle en même-temps la mémoire du grand Colbert, à qui la France est redevable des progrès de son commerce, & fixe l'époque de la guerre de Flandre, qui valut à la France ce qu'on appelle la *Flandre française*.

Les Montalbanois enivrés de leur bonheur naissant, commençoient à peine à oublier leurs malheurs domestiques, lorsqu'ils se virent forcés de verser des larmes commandées par le sentiment de la reconnoissance. Pellot quitta l'Intendance de An. 1670. Montauban, emportant les regrets de tous les habitants, & laissant pour successeur Guillaume de Seve. Le Premier Président Aufsonne paya bientôt après le tribut à la nature. Les Catholiques & les Calvinistes ne se regardant plus comme ennemis, parce qu'ils avoient une croyance opposée, se réunirent pour pleurer la perte de ce Magistrat, non moins recommandable dans sa vie privée & dans le com-

merce de la société, que dans l'exercice des diverses fonctions que le Souverain lui avoit confiées. François-Jacques de Buiffon d'Auffonne son fils, lui succéda dans la place de Premier Président à la Cour des Aides, dont il avoit déjà la survivance.

La retraite de Pellot ne fit point perdre de vue à Bertier, le projet qu'ils avoient concerté pour les embellissemens de Montauban. Ce Prélat, dont les vues étendues embrassoient, tout-à-la-fois, le bien public & les intérêts de la religion, convertit le sol de l'ancienne église cathédrale, qui ne présentait plus qu'un amas confus de décombres & de matériaux dispersés, en un jardin public, un des prodiges de la nature, par la beauté de sa situation, & qui fixa l'attention d'un Monarque étranger, chassé par ses sujets : *Dieu peut faire de plus belles choses*, s'écria Jacques II, en voyant ce jardin, *mais il ne l'a point fait*. Bertier transporta auprès sur un terrain inféodé par le Chapitre en 1660, le Séminaire de son diocèse, qu'il avoit établi en 1655 à Castelferrus, sous la direction des Prêtres de Saint Lazare, & commença de bâtir le palais épiscopal sur les masures de l'ancien château des Comtes de Toulouse. Sa mort l'empêcha d'achever ce superbe édifice, & d'exécuter le dessein qu'il avoit de construire une vaste église pour y rassembler les deux chapitres réunis par ses soins depuis l'année 1666. Il eut pour successeur Jean-Baptiste-Michel Colbert, Conseiller-clerc au Parlement de Paris.

An. 1674.

C'étoit alors le temps fortuné des victoires

éclatantes de la France, le siècle des grand-hommes & le règne des arts. Louis XIV humilioit ses ennemis, confondoit ses rivaux, & ses peuples ne gémissaient point encore sous le poids des malheurs que présagent toujours les guerres, signalées même par des succès & des triomphes. Habile à discerner les esprits & attentif à les mettre en œuvre, les dignités, sous son règne, furent presque toujours le prix du mérite. Ceux qui en étoient revêtus, fidèles à suivre l'impulsion du Souverain, ne les envisageaient point comme l'aliment de leur vanité ; ils s'occupèrent du bien public & l'opérèrent.

Nicolas-Joseph Foucault succéda à l'Intendant Denis Feydau de Brou, qui lui-même avoit succédé en mil six cent soixante-treize à Guillaume de Seve. An. 1675. C'est à Foucault particulièrement que le Querci est redevable de la renaissance des lettres & des arts. Le goût n'en étoit point absolument éteint dans cette province. Les précieuses semences que l'Université de Cahors & l'Académie de Montauban en avoient jetées dans cette terre, jadis si fertile en grands-hommes, n'étoient pas entièrement étouffées. Le goût surtout des Montalbanois pour les lettres n'est point équivoque. Ils avoient depuis long-temps des Imprimeurs célèbres, logés aux dépens même du public dans la tour de *Lautié*. Parmi ceux-là, Philippe Braconier & Samuel Dubois se distinguèrent, le premier, par la correction de ses ouvrages, & le second, par la beauté de ses édi-

tions, qui le disputent à celles du Louvre. Mais les troubles affreux auxquels ce pays avoit été en proie, avoient empêché ce germe heureux de se développer, ou le forçoient de languir après son développement. Foucault lui rendit la chaleur nécessaire, & le Querci grossira encore, dans les siècles suivans, le nombre des Savans, des Littérateurs & des Artistes dont la France s'honore.



CHAPITRE II.

Les Protestans du Querci refusent d'entrer dans une sédition excitée dans la Guienne, à cause des impôts. — Missionnaires envoyés dans le Querci pour travailler à leur conversion. — Fouilhac, savant Quercinois, est du nombre. — Émeute des Montalbanois apaisée. — Antoine & François d'Hauteserre, illustres Quercinois.

MALGRÉ les soins & les embarras qu'entraînoit nécessairement avec elle une guerre longue & ruineuse, le Gouvernement avoit sans cesse les yeux ouverts sur les Protestans. Quelques Catholiques, d'un zèle amer & violent, honorés de la confiance du Souverain, & peut-être trop accrédités pour le bonheur de la nation, ne cessoient de représenter les Calvinistes comme des sujets factieux & tur-

bulens, impatiens de toute autorité par système, ennemis secrets du trône qu'ils faisoient sourdement par d'indignes manœuvres & de coupables intrigues, s'indignant des succès de la France & applaudissant à ses revers, prêts à s'unir à ses ennemis pour consommer sa ruine totale, & à rentrer dans l'indépendance étroitement liée avec leur croyance.

Ce tableau invraisemblable & toujours outré en lui-même, étoit surtout alors injuste. Tous les Protestans le disputèrent à l'envi aux Catholiques de zèle & d'attachement dans ces temps orageux, où la France luttant, pour ainsi dire, contre l'Europe entière, & épuisée d'hommes & d'argent, se vit forcée de recourir à des moyens extraordinaires pour subvenir aux frais immenses de la guerre. Les Protestans du Querci en particulier, déplorant le funeste aveuglement de leurs pères, qui avoient cru devoir à leur religion d'arborer l'étendard de la révolte, signalèrent, d'une manière authentique & digne d'éloge, leur attachement aux intérêts de l'état. An. 1675.

De nouveaux subsides excitent de violens murmures dans la Guenne; on y prend les armes, la sédition éclate. Les Protestans du Querci invités à y entrer, s'y refusèrent toujours constamment avec une obstination patriotique qui dementoit avec éclat les couleurs odieuses & fausses dont on les peignoit sans cesse. Ce monument authentique de leur fidélité inviolable avoit dû étouffer à ja-

mais les clameurs que le fanatisme élevoit sans cesse autour du trône pour conspирer la ruine entière des Protestans , & les arracher à tous les droits des citoyens. Il servit du moins à suspendre quelque-temps la foudre qui devoit un jour éclater contre eux. Le Gouvernement essaya de les ramener à l'unité de culte & de sentimens, non par des voies de rigueur toujours impuissantes en pareille matière , mais par la voie de l'instruction, le seul & vrai moyen pour y réussir, parce qu'elle éclaire l'esprit, subjuguе le cœur, & porte avec elle les traits caractéristiques de la religion qui repose sur la modération & la bienfaisance, comme sur sa base fondamentale.

Le sage & vertueux Foucault adopta avec transport ce plan d'humanité , & le suivit sans relâche. Affable & insinuant, d'un accès complaisant & facile, libéral & généreux, il traite avec bonté tous les Protestans de son département ; il verse en particulier sur eux ses bienfaits, & excite leur reconnaissance. Aux grâces de la Cour, mêlant ses propres largesses, il seconde l'activité & les travaux infatigables des Missionnaires chargés de les instruire.

Raimond-Antoine de Fouilhac, né au château de Mordeffon en Querci, en 1622, étoit du nombre de ces Missionnaires. Après divers voyages qu'il avoit faits à Rome en curieux instruit, attirant déjà sur lui l'attention de tous les Savans de la France & de l'Italie, l'ami des Baluze & des Fenelon, l'é-

mule de Cassini, il se rendit à Cahors, où l'Evêque Sevin le nomma Vicair-général de son diocèse. C'est alors que Fouilhac décoré, d'une voix unanime, du beau titre de *Père des Prêtres*, s'occupa avec un succès éclatant, du soin de ramener les Protestans. Foucault le distingua bientôt des autres Missionnaires ; il reconnut avec admiration, dans ce vertueux Ecclésiastique, un littérateur, un antiquaire, un mathématicien, un vrai savant. Formant alors la précieuse collection qui l'a rendu célèbre, il s'aïda des recherches & des lumières de Fouilhac, à qui il dû le manuscrit *de mortibus persecutorum*, attribué à Lactance, & qui fut trouvé dans l'Abbaye de Moissac. Il sollicita de la Cour des ordres pour ouvrir à Fouilhac tous les dépôts publics, & lui laisser la liberté d'y puiser les matériaux de l'Histoire du Querci, à laquelle il travailloit, & dont il a laissé des mémoires dans lesquels on distingue la dissertation sur *Uxellodunum*, & la notice des médailles & des antiques qu'il avoit découverts dans le Querci. Fouilhac enrichit par ce moyen d'une foule de manuscrits rares qu'il accompagnoit toujours de remarques critiques & judicieuses, la bibliothèque du Roi, ou plutôt la bibliothèque de la nation, puisque par la facilité qu'ont tous les Savans de les consulter, c'est plutôt pour elle que pour le Monarque même, qu'on en fait l'amas inestimable.

Les dépositaires de l'autorité du Souverain, quand ils ne la déploient que pour discerner le

mérite , & le mettre en œuvre , développent les talens & enflamment le génie. C'est en quelque façon à Foucault , autant qu'à Fouillac , qu'on doit toutes ces découvertes intéressantes dont le Querci se glorifiera à jamais.

Non content cependant de ranimer dans cette province le goût des beaux arts , fruits aimables de
An. 1678. la paix que Louis-le grand donna à l'Europe par le traité de Nimegue , Foucault voulut aussi décorer la capitale de sa généralité. Grand dans ses projets & capable de les exécuter , il franchit le pont *Pellot* , & choisit au-delà un terrain spacieux sur un rocher baigné par la rivière du Tarn , & dont la vue après s'être reposée sur une plaine immense & fertile , s'étend sans obstacle jusqu'aux Pyrénées. Il réunit les ressources de l'art aux charmes de la nature , & forma une promenade à laquelle la reconnaissance des habitans a imposé le nom de *Cours-Foucault* , pour conserver la mémoire de son auteur , & la faire passer d'âge en âge.

Pendant que le Querci se livroit à la joie qu'inspiroit à tous les cœurs patriotiques la conclusion récente de la paix , Cahors eut à pleurer la mort de son Evêque Sevin , Prélat distingué par ses vertus , & surtout par ses talens. Animé d'un zèle vraiment pastoral & qui ne connoissoit point de bornes , il distribuoit avec fruit au peuple le pain de la parole , & rappeloit son Clergé à la régularité de la discipline par des statuts qui déposeront aux races futures de sa sagesse , de son savoir & de son

amour pour le bon ordre. Il eut pour successeur Louis-Antoine de Noailles, fils d'Anne, Duc de Noailles, Pair & Maréchal de France, qui ayant été élevé au siège de Châlons, où il se rendit célèbre par ses fameux démêlés sur les affaires du temps, fut remplacé par Henri-Guillaume le Jai, An. 1681. fils de Jacques le Jai, Conseiller au Parlement de Paris, dont la famille a été féconde en grands-hommes dans tous les genres.

Les Protestans ne purent long-temps savourer les douceurs de la paix. La tempête qui gronde bientôt sur leurs têtes, comprime l'épanchement de leurs sentimens patriotiques. Quelques particuliers accrédités, dont l'intolérance indéfinie dirigea toujours les démarches imprudentes & les conseils violens, sollicitèrent la ruine entière des Calvinistes. La foudre éclate; leurs cœurs sont glacés, & les cris de joie étouffés par les malheurs qui les enveloppent. Dépouillés des charges publiques, exclus des Communautés même mécaniques dont l'exercice est par lui-même indifférent à la religion, privés sans pitié de leurs enfans qu'on leur arrache avec violence, les Chambres mi-parties supprimées; le désespoir prend la place des devoirs du sujet & du citoyen. Les Montalbanois opposent la révolte à ces actes de sévérité; ils prennent les armes.

Déjà l'image des anciennes horreurs se retrace dans le sein de cette ville infortunée, qu'un prétexte de religion rendit presque toujours le triste jouet des dissensions intestines. Le Premier Président Fran-

çois d'Auffonne se réunit à Foucault pour en arrêter les funestes progrès. Héritier des talens & des vertus de son père, sûr de la confiance publique que sa modération lui avoit acquise, il se présente à la populace mutinée; elle rentre dans le devoir.

En vain Foucault & Auffonne, par le tableau fidelle de ces émeutes populaires, invitent le Gouvernement à user de douceur envers des sujets d'ailleurs soumis en eux-mêmes à l'autorité, mais dont il fera toujours dangereux de forcer la croyance, on pressa de plus fort les actes de violence qui donnèrent peu de sujets à la religion catholique, & en enlevèrent un nombre infini à l'état. Des familles entières fugitives portent avec elles chez l'étranger qui les reçoit avec avidité, leurs richesses & leur industrie. Il fut défendu dès-lors aux Protestans de sortir du royaume. Cette nouvelle défense les irrite. Ils pensent déjà être couronnés de la palme du martyre, & quittent avec joie leurs biens & leurs maisons. Le Querci surtout éprouve ces fâcheux inconvéniens. Ses villes sont presque désertes, ses campagnes dépeuplées, ses ateliers abandonnés. L'autorité qui commande les sentimens intérieurs, franchit la limite où toutes les forces humaines expirent; c'est le fruit des lumières & de la conviction, c'est le triomphe même de la Divinité.

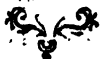
Aussi Foucault, convaincu de l'inutilité de tous ces moyens, & peu propre d'ailleurs par la douceur de son caractère, à être le Ministre de ces rigueurs odieuses que la politique réprouvoit autant
que

que l'humanité , abdiqua l'Intendance de Montauban , & la laissa à Nicolas Dubois.

A la fuite des Calvinistes & à la retraite de Foucault , objets de consternation générale pour le Querci , se réunit la perte d'Antoine Dadine d'Hauteferre , qui termina sa glorieuse carrière à Toulouse. Ce savant Quercinois étoit né à Cahors en 1602. Les progrès de ses premières études qu'il fit dans le collège de cette ville , furent lents & équivoques , parce que sans doute son génie , déjà trop grand & trop élevé , étoit incapable de se plier à des règles minutieuses & barbares , dont la contrainte servile est plus propre à étouffer le génie qu'à le développer. Débarrassé enfin de cette méthode gênante & infructueuse que tant de grands maîtres en ce genre ont combattue , mais que l'on suivra long-temps , parce que le génie & la raison l'emportent difficilement sur l'habitude & le préjugé , rendu à lui-même & à ses propres réflexions , dans l'espace de deux ans il se rend familières les langues des Démosthène & des Cicéron. La lecture des ouvrages de ces véhémens Orateurs l'enflamme , & l'entraîne par un attrait impérieux dans la noble carrière consacrée à défendre les droits des citoyens malheureux que l'injustice poursuit , ou que la calomnie accable. Il se livre à l'étude de la jurisprudence , descend dans le dédale des lois , & paroît avec éclat au barreau de Toulouse. Déjà l'Europe retentissoit de son nom & de la célébrité de ses écrits , lorsque sur la demande de la ville & de

l'Université de Toulouse, il est nommé à une chaire de droit qu'il remplit toujours avec distinction. Il avoit eu pour émule de sa gloire & de ses travaux, François de Hautefferre, son frère. Celui-ci nommé aussi par le Roi, sur le vœu public, à une chaire de droit de l'Université de Poitiers, avoit la même ardeur pour l'étude, le même zèle pour la religion & la même attention aux devoirs de la société. Emporté à la fleur de son âge, en 1662, il a laissé des ouvrages non moins estimables & non moins précieux que ceux dont la jurisprudence est redevable à Antoine d'Hautefferre. Ils ont même un style plus élevé, une latinité plus pure, & une érudition peut-être plus étendue.

On se repose avec complaisance sur les pertes des Savans que fait un pays, parce qu'elles annoncent en même-temps ses jouissances & son triomphe. Elles sont toujours réparées par les monumens durables qu'ils laissent à la postérité de leur savoir & de leurs talens, objet de gloire pour leur patrie & d'émulation pour leurs concitoyens. Ce ne sont point ces pertes que les funestes désastres de la guerre ou les excès du pouvoir traînent avec eux, & qui ne laissent que le souvenir des horreurs & des ravages. L'histoire à regret en retrace l'odieux tableau.



CHAPITRE III.

Etablissement à Montauban des filles de la Congrégation de l'Enfant-Jésus. — Hôpital général fondé dans cette ville. — Dragonade. — Révocation de l'Edit de Nantes. — Les Protestans de Montauban abjurent leur religion.

LES différentes déclarations émanées du Trône contre les Protestans, opérèrent d'abord bien peu de conversions sincères, & ne servirent, ce semble, qu'à des affermir davantage dans leur parti. Tel fut presque toujours l'effet de la persécution. Des opinions qui ont souvent bouleversé les états, passés qu'on a voulu les détruire, ou par l'appareil des armes, ou par la crainte des châtimens, auroient été décréditées, pour ainsi dire, en naissant, & seroient tombées dans l'oubli, si à l'acharnement avec lequel on les a poursuivies, on avoit substitué la modération ou la voie de la persuasion pour en arrêter les progrès. Le Querci succourut cette réflexion fondée sur l'histoire de tous les peuples. Les pères de famille, l'objet principal de la persécution, ne s'opposèrent point opiniâtre résistance. Les enfans qu'on se bornoit à instruire, furent moins difficiles à ramener, & se virent pas là souvent en partie le ressentiment de leur père, qui voyoit en eux un

leur croyance contredite par des exemples domestiques. Ce ressentiment pouvoit conduire en particulier les personnes du sexe aux plus grands désordres. L'Evêque Colbert, dont le nom porte avec lui l'idée du génie & de la supériorité des vues, leur ouvrit un asyle, où, à l'abri des mauvais traitemens & des écueils dangereux pour la vertu, qui en auroient été la suite inévitable, elle pussent suivre librement leur attrait pour la religion catholique. Il fit bâtir dans le faubourg du Mouffier une maison destinée aux nouvelles Converties, & la mit sous la direction des filles de la Congrégation de l'Enfant-Jesus, chargées, en même-temps d'ouvrir des écoles gratuites. Les habitans touchés des avantages qui devoient en résulter, assignèrent un revenu fixe à cette maison respectable, dont l'institut est le triomphe de la religion, en la dirigeant entièrement vers l'utilité publique.

Colbert ne borna pas là ses soins. Il ne restoit souvent dans Montauban, à l'artisan accablé sous le poids des années ou des infirmités, d'autre salaire de ses utiles travaux que la misère & l'abandon, triste héritage qu'il laissait en mourant à des enfans orphelins. Colbert touché de ces inconvéniens, voulut y remédier; non qu'il prétendit alimenter la funeste indolence du peuple par une charité peu éclairée. « Je fais, disoit-il, que l'ouvrier, » dans un état bien policé, n'a droit à sa subsistance qu'en travaillant. C'est en répandant par » ses sueurs l'abondance & les commodités de la

» vie, qu'il acquiert un titre légitime pour récla-
» mer les premiers besoins de nécessité. C'est de
» lui que la campagne attend les moissons, le com-
» merce ses progrès, & les ateliers les chefs-d'œu-
» vre de l'art. Il donne ses labeurs & son activité
» en compensation des fonds & des richesses qu'il
» n'a pas ; & cette compensation même resserre
» d'une manière indissoluble tous les anneaux de
» la chaîne politique. Une sage administration doit
» donc arracher le peuple à l'oïveté, qui ne seroit
» pas moins un fléau pour lui-même que pour la
» classe opulente. Mais en même-temps l'humanité
» & la religion doivent à la classe indigente des
» secours contre la décrépitude de l'âge & les infir-
» mités qui engourdissent ses bras, éteignent ses
» forces, & dérobent la subsistance à une famille
» éplorée. Sans cet avenir consolant qui soutient le
» pauvre dans ses fatigues, sans ce puissant aiguil-
» lon qui développe ses talens, l'inertie, le déses-
» poir & l'anarchie confondroient bientôt toutes les
» classes de la société. » Embrassé de ces sentimens
sublimes & patriotiques, Colbert, en arrachant
le peuple à l'oïveté par des édifices & des em-
bellissemens publics, dignes fruits de sa générosité,
lui assura encore un asyle contre les horreurs de
l'indigence.

Déjà les Montalbanois, depuis la fondation de
leur ville, avoient formé des établissemens nom-
breux, monumens éclatans de leur humanité & de

leur étonnante population. On comptoit jusqu'à douze hôpitaux dans Montauban ou dans les faubourgs; l'hôpital *St. Etienne*; situé dans le faubourg Saint Etienne de Tescou, auprès de l'église collégiale; auquel Arnaud Laurabit & sa mère donnèrent une partie de leur bien en 1260; l'hôpital d'*Amiel*; fondé en 1266; dans le faubourg de Campagnes ou des Cordeliers; près du ruisseau de Lagarrigue; par Guillaume Amiel, le même qui fit bâtir en partie l'église des Cordeliers; l'hôpital *Saint Barthelemi*; ainsi appelé de la chapelle dédiée à Saint Barthelemi; qui existoit autrefois à Montmirat, non loin du lieu où est aujourd'hui le couvent de Sainte Claire; auprès duquel Etienne Laporte, Fondateur, le plaça en 1278; l'hôpital de *Parias*, fondé en 1290, par Arnaud Parias & par Roques, Prêtre; l'hôpital de *Carrière*; fondé par un habitant de ce nom; à la place duquel les Montalbanais, avec la permission de l'Evêque de Cahors & de l'Abbé de Montauriol; bâtirent une chapelle à l'honneur de Saint Louis en 1299; les hôpitaux de *Saint Blaise*, de *Saint Antoine*, de *Saint Lazare*, de *Saint Eutrope*; de notre Dame de *Montauriol*, dont on ignore la fondation; l'hôpital de *Saint Roc*; établi pour les pestiférés par l'Evêque Jean d'Auriolle, qui le plaça hors de la ville dans l'emplacement où les Capucins ont leur jardin; & l'hôpital de *Lautié*, ainsi appelé de la tour de Lautié, qui appartenoit avec la maison voisine, desti-

née à cet hôpital, à Navarre de Montaut, femme de Raimond de Folandi, Seigneuresse de Bressols, Fondatrice.

Mais ces différens hôpitaux ne remplissoient point l'objet de leur destination. La réparation des divers bâtimens, l'entretien des Chapelains absorboient presque tous les revenus, & rendoient ces établissemens, quoique très-dispendieux en eux-mêmes, entièrement nuls pour la subsistance des pauvres & le soulagement des malades. Aussi les Vicaires-généraux de Jean de Lettes, de concert avec les Consuls & les Administrateurs les réunirent tous en 1558 à ceux de Parias & de Lautié. On n'en excepta que l'hôpital de Notre Dame, destiné pour les Orphelins. L'hôpital de Parias ayant été depuis changé en collège, les femmes furent séparées des hommes, & on les mit dans celui de Notre-Dame. Cet arrangement avoit subsisté jusqu'en 1615, époque à laquelle les Protestans abattirent cet hôpital pour y construire le temple *neuf*.

Ces fréquentes révolutions avoient altéré la constitution primordiale & économique de ces hôpitaux. D'ailleurs leur enceinte trop resserrée étoit un obstacle à la salubrité de l'air, & devenoit le germe sinistre des maladies épidémiques dans la ville, au sein de laquelle ils se trouvoient presque tous situés. Colbert conçut alors le dessein de bâtir un nouvel hôpital dans un endroit plus salubre & plus spacieux pour y placer tous les malades. Il choisit un vaste emplacement au nord de la ville, & étoit.

gné de ses murs, d'où le souffle pestilentiel que renferme nécessairement le concours de malades attaqués de diverses maladies, étoit moins dangereux pour les habitans. Il y élève à grands frais les bâtimens nécessaires, y transporte les meubles qui étoient dans les autres hôpitaux, & y réunit tous leurs biens sous le titre d'*hôpital général*. Cette réunion fut autorisée par des lettres-patentes & homologuée au Parlement.

Les Protestans, de concert avec les Catholiques, applaudissoient à ce généreux établissement dicté par l'humanité & la bienfaisance, lorsque le moment fatal d'une violente catastrophe approchoit pour eux. Une foule d'arrêts du Conseil donnés successivement dans le cours de l'année 1684, rendit leur proscription générale dans tout le royaume. Nul rang, nulle condition, ni à la Cour, ni dans les provinces n'en mit à l'abri. Louis XIV, jaloux d'être obéi, avoit parlé; il ne voulut plus qu'une seule religion parmi ses sujets. Les ordres les plus précis furent donnés pour annoncer aux peuples les volontés du Monarque, & menacer des plus grands châtimens ceux qui oseroient balancer d'y souscrire. La destruction de leurs temples, la privation de leurs charges, la perte de leurs privilèges n'avoient point ébranlé les Calvinistes. On eut recours à la force & à la violence, pour opérer des conversions qu'il étoit plus naturel d'attendre du bon exemple & de la modération. Des troupes envoyées dans les provinces s'y livrèrent à tous les empor-

temens d'un soldat effréné. Ainsi des Sujets attachés à leur Souverain , furent traités comme un peuple mutiné dont on veut châtier l'opiniâtre révolte. Si les Historiens Protestans ont peut-être exagéré les excès de cette *dragonade* , ainsi connue dans l'histoire , parce que la plus grande partie des soldats étoient des dragons , on ne peut dissimuler les affreux désordres qui en furent la malheureuse suite. Qu'attendre d'un soldat naturellement licencieux & déréglé , lorsqu'il n'a d'autre principe de discipline que son caprice , & d'autre milice que des actes de brutalité & de pillage à exercer. Des châtimens quoique plus sévères , mais infligés par une autorité réglée contre les coupables , auroient été moins outrageans pour les Calvinistes , plus conformes à la raison , & plus convenables à la dignité du Gouvernement qui veut punir des sujets. La postérité croira à peine que des moyens si opposés à l'esprit de la religion chrétienne , aient été suggérés par le conseil même de conscience. *On doit sans doute attaquer l'erreur , disoit Clément XIV ; mais on ne doit jamais haïr ni vexer ceux qui l'ont malheureusement embrassée.*

Le Querci ne fut pas oublié dans cette mission nouvelle. Plus un Protestant étoit distingué par ses richesses ou sa considération , plus il eut à nourrir de ces hôtes incommodes. Les uns pour assouvir leur voracité , arrachèrent le nécessaire aux familles , & les réduisoient à l'indigence. Les autres par un raffinement inhumain qui l'emportoit sur la mollesse

même d'un Sybarite, leur déroboient sans pitié la satisfaction du sommeil, en se faisant bercer & le jour & la nuit. Ceux-ci insultoient ouvertement à la pudicité du sexe & à l'honneur des maris, & ceux-là forçoient des citoyens infortunés à racheter leur subsistance & leur repos au prix de leur honte & de leur infamie.

An. 1685.
 Telles étoient les odieuses vexations pratiquées contre les Protestans du Querci au nom même du Gouvernement; dont on avoit surpris la religion; lorsque Dubois quitta l'Intendance de Montauban; & fut remplacé par Urbain Legoux de la Berchère. Rendons justice à Dubois. Une des plus nobles fonctions de l'histoire, & la plus consolante pour l'Historien est de retracer des faits héroïques, des sentimens généreux, seuls dignes de son pinceau trop souvent souillé par des récits injurieux à l'humanité. Elle consacre avec joie le souvenir des hommes en place qui ont fait éclater la raison & la justice dans l'exercice de leur autorité, & leur dispense le tribut d'éloges qu'ils méritent pour enflammer l'émulation des races futures; tandis qu'elle dévoile à regret au grand jour l'abus du pouvoir qu'elle voudroit ensevelir dans l'oubli, & qu'elle voue à la haine publique les indignes Ministres pour opposer une barrière salutaire à ceux qui oseroient les imiter. Dubois n'approuva jamais les rigueurs qu'il étoit forcé d'exercer contre les Protestans. Il voyoit ces sujets de près & sous un point de vue bien différent de celui dont on les présentait sans cesse

à la Cour. Une impuissance totale à faire naître de nouveaux troubles ; nulle envie de le tenter, une soumission entière ; telle étoit, à cette époque, la situation des Calvinistes. Aussi Dubois se relâcha-t-il souvent de la sévérité des ordres donnés contre eux. Un Bourgeois de Montauban, ayant vendu jusqu'à ses meubles pour satisfaire l'avidité de quatre Dragons qui étoient chez lui à discrétion ; après avoir auparavant employé tout ce qu'il avoit en denrées & en argent, fut se jeter aux pieds de Dubois ; lui peignit sa misère, & le supplia de le délivrer de ces soldats insatiables & cruels. Ce Magistrat lui répondit qu'il n'avoit d'autre moyen de recouvrer sa tranquillité, que de promettre de vivre & de mourir dans la religion catholique. *Je ne saurois faire cette promesse*, dit le Bourgeois. . . *Eh ! pourquoi*, reprit l'Intendant ; *puisque le Roi le veut & que votre salut en dépend ?* *Parce que je risquerois de devenir parjure*, repartit-il ; *car si les Turcs venoient & qu'ils m'envoyassent vingt Janissaires, je serois pour la même raison forcé de me faire Turc*. Dubois frappé de l'ingénuité de cette réponse ; ôta la garnison à ce Bourgeois, & ordonna de ne plus l'inquiéter.

Le Premier Président François d'Aussonne, qui partageoit la façon de penser généreuse de Dubois, gémissoit en secret sur le triste sort des Protestans, les consolait dans leurs infortunes, & réparoit par ses abondantes largesses l'affreuse indigence à laquelle la plupart d'entr'eux étoient imputable-

ment réduits, par le brigandage du soldat.

L'Edit fatal qui consumma leur ruine totale en révoquant celui de Nantes, devoit enfin être bientôt promulgué. Il fut précédé d'une lettre circulaire du Marquis de Louvois, où ce Ministre inflexible s'exprimoit ainsi : *Sa Majesté veut qu'on fasse éprouver les dernières rigueurs à ceux qui ne voudront pas se faire de sa religion ; & ceux qui auront la sotte gloire de demeurer les derniers doivent être poussés jusqu'à la dernière extrémité.*

Cette lettre, digne monument du caractère dur & hautain de ce Ministre qui abusa trop souvent de l'ascendant extrême que la force de son génie & le succès de ses entreprises téméraires lui donnèrent sur Louis XIV, répandit l'alarme & la terreur dans le Querci. Ce nouveau malheur qui menaçait les Quercinois diminua à leurs yeux l'atrocité des traitemens dont ils avoient été déjà les victimes. La dragonade ne leur parut plus rien en comparaison du violent orage qui alloit fondre sur eux. Le mois d'août approchoit, ce mois funeste dont l'odieux souvenir les faisoit encore frémir d'horreur. Cette circonstance accablante augmenta leurs alarmes. Ils crurent voir renouveler la scène tragique & sanglante de la Saint-Barthelemi. L'effroi avoit déjà glacé leur ame, l'incertitude parrageoit leurs esprits inquiets, le désespoir étoit peint sur leur visage consterné. L'industriel & prudent Aufsonne profita habilement de cette situation critique. Il avoit des droits acquis à leur confiance, à leur

estime & même à leur amitié. Il assemble les principaux d'entr'eux & leur parle en ces termes :

« Citoyens chers à mon cœur, votre sort affligé
 » geant m'intéresse & me touche. Mon affection
 » pour vous est un héritage que mon père m'a
 » transmis, & que je compte au rang de mes
 » premiers biens. Votre repos & votre félicité furent
 » constamment l'objet des soins infatigables
 » de ce père vertueux, le soutien du trône & l'ami
 » des peuples. Vous vous rappelez encore avec reconnaissance
 » la sagesse avec laquelle il ferma le précipice
 » que le fanatisme creusait de nouveau sous vos
 » pas égarés. A peine le calme avait succédé à
 » des troubles affreux, à peine de continuelles alarmes
 » avaient fait place à la sécurité, la discorde,
 » secouant ses funestes flambeaux sur vos têtes, re-
 » mettoit dans vos mains l'étendard de la révolte,
 » quand ce Magistrat guerrier, dont la valeur héroïque
 » avait terrassé des sujets factieux, vous empêcha
 » par sa modération d'en grossir encore le nombre.
 » Emu de ses sentimens, j'ai eu moi-même aussi ce
 » bonheur. Zélé cependant pour la religion catholique,
 » il brûloit d'ardeur de vous voir réunir sous ses
 » lois. Mais cette salutaire révolution, il l'attendoit
 » de la parole divine & de la douceur compatissante
 » de ses Ministres. En déplorant votre aveuglement,
 » il étoit bien éloigné de vous en faire un crime.
 » A ses yeux éclairés vous étiez plus malheureux
 » que coupables. Combien de fois n'a-t-il pas été votre mé-

» diateur auprès du Souverain dont un zèle
» inconsideré ou peut-être l'ambition ne cessoit
» d'irriter la colère ? Combien de fois n'a-t-il pas
» éteint la foudre allumée dans ses mains contre
» vous ? Déjà brilloit une riante aurore qui sem-
» bloit vous promettre des jours purs & inaltéra-
» bles. Tous les citoyens réunis couroient à l'uni-
» tité commune. Les progrès de l'agriculture, le
» développement des arts, la naissance du com-
» merce, les accroissemens de la population étoient
» les fruits consolans de cette union qui ne per-
» mettoit plus de vous distinguer des Catholiques,
» que lorsqu'il s'agissoit (je ne balancerai pas de le
» dire pour rendre hommage à la vérité) de l'ém-
» porter sur eux par votre attachement aux intérêts
» de l'état. Eh ! par quelle fatalité le Ciel permet-il
» que les Rois soient jamais trompés ? On vous a
» peints à cet auguste Monarque que vous avez
» fidèlement servi, comme toujours prêts à briser
» le sceptre, & à secouer le joug de l'autorité.
» Votre religion lui a paru inconciliable avec la
» subordination que doivent des sujets à leur Prince.
» Heureuse sans doute la France, si le souffle em-
» poisonné de l'erreur n'eût point, par de fréquen-
» tes convulsions, troublé son harmonie & détendu
» les ressorts de sa constitution politique ! Ah ! s'il
» ne falloit que mon sang pour vous rappeler tous
» à la religion de nos pères, je le verserois sans
» hésiter ; mais je laisse à l'Être Suprême le soin
» de vous éclairer. Je fais qu'il n'a pas dépendu de

» vous de naître dans la fausse religion plutôt que
» dans la véritable, que la force des lois est im-
» puissante contre un préjugé succé avec le lait, &
» qu'elle peut tout au plus faire des fourbes & des
» hypocrites ou des sujets rebelles. C'est en Magis-
» trat & en citoyen que je vous parle aujourd'hui.
» Le Souverain a pros crit pour toujours l'exercice
» de votre religion. A Dieu ne plaise que je parle
» ici le langage de l'hypocrisie, & que je vous sug-
» gère des démarches que démentiroient vos senti-
» mens intérieurs ! Ce feroit un nouvel outrage à la
» Divinité. Mais si votre esprit se refuse encore à
» la lumière, soumettez-vous au moins aux volon-
» tés du Monarque, & ne vous permettez aucun
» exercice extérieur d'un culte qui vous est interdit.
» Votre devoir l'exige, & votre bonheur même en
» dépend. Voudriez-vous donc, par une sacrilège
» résistance, vous plonger dans l'abîme des mal-
» heurs qui ont si long-temps enveloppé vos pères
» & vos ancêtres ? Sans cesse luttant contre l'auto-
» rité, ils furent en proie à toutes les horreurs des
» guerres civiles. Le sang ruisselant dans l'enceinte
» de vos murs, les édifices livrés aux flammes, les
» campagnes entièrement dévastées ; tel fut le prix
» de leur zèle aveugle & opiniâtre. Ou bien irez-
» vous sous des lois étrangères chercher une liberté
» qu'on vous refuse dans votre patrie ? Eh quoi !
» abandonnerez-vous des femmes éplorées, des vieil-
» lards languissans, des enfans chéris, à la merci des
» hasards, & à la vicissitude des événemens ? Que

» la nature triomphe aujourd'hui & vous rappelle
 » à la soumission dont aucun citoyen ne peut jamais
 » se départir sans crime. Peut-être qu'un jour le
 » Gouvernement détrompé , & reconnoissant en
 » vous des sujets fidèles , vous rendra tous les droits
 » que donne la qualité de citoyen , & vous fera
 » participer à toutes ses faveurs. Peut-être même
 » que le Ciel (eh ! j'ose croire que l'évènement
 » justifiera ce pressentiment flatteur) couronnera
 » votre fidélité & votre obéissance , en déchirant
 » le funeste bandeau qui vous ferme les yeux à la
 » vérité. »

15 août
1685.

Ces mots , comme des traits de flamme , embrasent soudain l'ame des Auditeurs. Les Protestans émus s'écrient tous d'une voix unanime & avec transport : « Nous sommes tous Catholiques. » Ils se rendent en foule à l'hôtel de ville , & prennent une délibération publique de renoncer à la religion calviniste. L'Evêque Colbert reçut avec pompe leur abjuration , dont la cérémonie éclatante dura plusieurs jours. Il ordonna qu'à perpétuité le jour de la fête de Saint Barthelemi , il seroit rendu à Dieu de solennelles actions de grâces en mémoire de ce glorieux évènement , plus frappant dans Montauban que dans les autres villes du royaume ; évènement que l'ignorance ou plutôt la malignité se plaît à confondre avec la malheureuse catastrophe connue sous le nom de *Massacre de la Saint Barthelemi* , arrivée plus d'un siècle auparavant ; comme si la religion pouvoit jamais s'applaudir des honteux

honteux excès que la raison & l'humanité abhorrent. On a remarqué que peu des Calvinistes qui firent alors leur abjuration, se parjurèrent, autant par égard pour François d'Aussonne, que par conviction & délicatesse de sentimens. En matière de religion surtout, la douceur a toujours de plus grands succès que la violence. L'opiniâtreté des Calvinistes qu'irritoient davantage les menaces & les châtimens, céda, par un charme irrésistible, au langage insinuant d'Aussonne.

CHAPITRE IV.

Il est défendu aux Protestans de quitter le royaume. — Ordre à leurs Ministres d'en sortir. — Conduite généreuse d'André Martel un de ces Ministres. — Nesmond, Evêque de Montauban, trace le plan d'une église Cathédrale. — Le commerce renaît dans le Querci. — Hôpital général fondé à Cahors par le Jai. — Mort de George de Guiscard.

L'EDIT qui révoquoit celui de Nantes, sembloit par ses dispositions promettre quelque trêve aux Protestans. Il auroit pu sans doute produire de bons effets, si l'exécution eût répondu à l'esprit de modération & de sagesse qui l'avoit dicté. Un des articles portoit expressément, qu'en attendant qu'il plût à Dieu de les éclairer (les Protestans), ils

*ne seroient point recherchés sur la religion , pourvu qu'ils n'en fissent pas d'exercice , & ne s'assemblas-
sent pas sous prétexte de prières.... & qu'à cette
condition , ils pourroient rester dans le royaume &
jouir de leurs biens.* C'étoit évidemment annoncer
la cessation des mauvais traitemens. Cependant les
dragons ne furent point rappelés , & les désordres
continuèrent. On abusoit de l'autorité du Souve-
rain , & on exerçoit , en son nom , des cruautés
que sa volonté , clairement manifestée par cet édit ,
désavouoit hautement. Il sembloit encore , aux ter-
mes de cet article , que les Protestans avoient la
liberté de sortir du royaume , puisqu'il leur étoit
permis d'y rester , en observant les conditions pres-
crites. Aussi l'interprétèrent-ils de même , & se voyant
sans cesse recherchés sur leur religion , quoiqu'ils
n'en fissent point d'exercice , & qu'ils ne pratiquas-
sent aucune assemblée , les émigrations , sans nom-
bre , recommencèrent. Le Gouvernement , qui pour
en arrêter le cours , auroit dû se borner à les faire
jouir de la tranquillité qui leur avoit été solennelle-
ment promise , leur défendit de sortir du royaume
sous de grièves peines. Des cordons de troupes fu-
rent établis sur les frontières ; tous les passages ,
tous les chemins furent soigneusement gardés ; &
déjà les prisons ne sont point assez vastes pour
contenir des sujets qui se dérobent à la persécution
proscrite par le Souverain même , & pour qui les
lois de l'état sont une sauve-garde infidelle. Les ga-
lères regorgent d'un nombre infini de citoyens re-

commandables d'ailleurs par leurs vertus & leur conduite, & dont tout le crime étoit d'avoir voulu se soustraire à des poursuites, qu'on leur avoit vainement annoncé être à leur terme.

Ces nouvelles rigueurs sont encore impuissantes. Sans opérer aucun avantage réel pour la religion catholique, elles tournent uniquement au profit des subalternes, chargés du maintien de l'ordre public & de défendre les passages. L'argent qu'emportent avec eux, en tremblant, les Calvinistes fugitifs, pour leur subsistance incertaine & précaire, devient la proie du soldat avide; & cette avidité même leur ouvre les routes des royaumes étrangers. Contens d'y apporter, pour tout bien, la liberté de sentimens, leurs abondantes largesses éludèrent la sévérité des ordres, & triomphèrent de la vigilance des Commandans des portes. Il y en eut cependant parmi des Commis infidèles, qui, ajoutant la noirceur & la scélératesse à la prévarication de leurs fonctions, firent arrêter ceux dont ils avoient reçu des sommes considérables pour favoriser leur passage, & mirent ainsi à profit les maux de l'état pour alimenter, tout-à-la-fois, leur cupidité & leur perfidie.

Les Ministres de la religion calviniste furent en quelque façon plus heureux, si un citoyen peut jamais l'être, lorsqu'il est forcé de se séparer de sa famille, d'abandonner ses foyers, & de s'exiler de sa patrie. On ordonna à ceux d'entr'eux, qui ne voudroient An. 1686.
pas changer de religion, de sortir du royaume avec

leurs femmes & non avec leurs enfans, dans l'espace de quinze jours; & on leur défendit d'y rentrer sous peine de la vie. Un terme si court imposé aux Ministres Protestans pour sortir du royaume, précipita leur démarche. Peut-être que dans le calme de la réflexion, & après que l'effervescence causée par un tel ordre se feroit amortie, l'amour naturel à tous les hommes pour leur pays, & surtout leur affection pour leurs enfans eût prévalu sur plusieurs d'entr'eux. Mais sensibles à ce nouvel outrage, ils partent en foule, s'arrachant courageusement à ce qu'ils avoient de plus cher. Les Ministres de Montauban & du reste du Querci se retirent dans la Hollande, qui depuis long-temps leur tendoit les bras & leur promettoit un asile assuré. La guerre avec la Hollande étoit dès-lors regardée comme inévitable; la fameuse ligue d'Ausbourg éclata en effet l'année d'après.

Un de ces Ministres cependant fit encore paroître, dans cette circonstance, les sentimens patriotiques qui l'avoient toujours animé. André Martel auroit craint de flétrir sa gloire, s'il eût choisi la Hollande pour le lieu de sa retraite. En vain ses confrères, qui presque tous étoient ses amis ou ses parens, l'invitent à les y suivre; il triomphe de leurs vives instances & de leurs pressantes sollicitations :

« C'est à regret, leur dit-il, que je me sépare » de vous. Il en coûte à mon cœur de résister aux » impulsions du sang & de l'amitié. Mais mon devoir l'emportera toujours sur l'attrait de mes

» penchans & la douceur de mes habitudes. Je quit-
» terai ma patrie, puisque mon Prince l'ordonne.
» Mais on ne me comptera jamais au nombre de ses
» ennemis. J'irai dans ces contrées où je pourrai
» donner un libre cours aux sentimens dont j'ai
» toujours été embrasé pour mon Souverain. Dans
» ce lieu d'exil, & au milieu de mes maux, je
» mettrai ma consolation à former sans cesse des
» vœux pour lui & la prospérité de ses armes; j'ap-
» plaudirai à ses succès & à ses triomphes. Puisse
» mon exemple le désabuser des fausses inculpations
» que l'imposture & l'envie ont hasardées contre
» nous, le bien convaincre qu'il est parmi les Pro-
» testans des sujets qui ne le cèdent point aux Ca-
» tholiques en zèle & en fidélité, & assurer à nos
» neveux un traitement plus doux! »

Ce généreux patriote, digne des temps héroï-
ques, étoit né à Montauban en 1618. La distinction
marquée avec laquelle il avoit fait son cours de
Théologie, sa conduite irréprochable & ses talens
supérieurs lui acquirent une grande réputation dans
le parti protestant. On lui confia d'abord le gou-
vernement d'une église subalterne, & il mérita bientôt
d'être associé à celle de Montauban. Une éloquence
mûle, une profonde connoissance des livres saints,
& une vaste érudition caractérisoient André Martel.
Il étoit Recteur de l'Académie de Montauban, lors-
qu'elle fut transférée à Puy-Laurens. A cette épo-
que le fameux livre de la Méthode de controverses
sur tous les points de la foi, venoit de paroître. Ce

traité lumineux & solide, l'un des meilleurs en ce genre, étoit l'ouvrage du Cardinal de Richelieu, & le fruit de sa retraite à Avignon. Ce grand homme, dont le vaste génie embrassoit tous les talens, avant de soumettre les Calvinistes par la force des armes, voulut les soumettre en combattant leurs propres principes. Les églises protestantes, alarmées du succès de cette production, chargèrent Martel d'y répondre. Si on ne peut justifier sa réponse pour le fond même des choses, elle décèle dans son auteur un profond savoir, & surtout ce ton de modération & de décence, bien éloigné de l'aigreur & de l'esprit de fanatisme, qui perce pour l'ordinaire dans la plupart des livres de controverse. Martel en effet scrupuleusement renfermé dans le cercle de ses devoirs, ne parut jamais dans le nombre des fanatiques, qui auroient les excès du peuple, & fomentoient les séditions. Il respecta toujours l'autorité légitime. Néanmoins il fut enveloppé dans la poursuite des Ministres de Puy-Laurens, accusés d'avoir reçu des relaps dans le temple, malgré la défense qui leur en avoit été faite, & conduit avec eux dans les prisons du Parlement de Toulouse. L'attention du Gouvernement se fixa particulièrement sur lui. On se flattoit, avec raison, que si on parvenoit à vaincre sa résistance, son exemple entraîneroit beaucoup d'imitateurs. On le veille de près; on tâche d'ébranler sa constance, on le menace. Mais Martel, sûr de son innocence & de n'avoir jamais violé les ordres du Souverain, con-

serva toujours dans les fers cette sérénité d'ame que le crime n'a jamais, & cette gaité inaltérable qui formoit le fonds de son riche caractère. Il sortit enfin de prison, & lors de la révocation de l'édit de Nantes, il se retira dans le canton de Berne, où il avoit été précédé par l'éclat de son nom. Il y obtint bientôt l'administration d'une des principales églises, & mérita l'estime générale. Le Querci perdit en lui un citoyen distingué qu'il eût été utile de conserver, parce que cette perte fut suivie de la perte de plusieurs autres.

Les précautions multipliées & les menaces souvent même suivies de châtimens sévères, accrurent encore parmi les Protestans le nombre des indociles & des enthousiastes. Ils coururent à l'envi après l'honneur de la persécution, & mettoient leur gloire à partager l'exil & la disgrâce de leurs Pasteurs. Le sage Colbert étoit mort. La baze de son système économique reposoit sur la richesse & la population de l'état; l'esprit patriotique sembloit être descendu avec lui dans le tombeau. L'impétueux & violent Louvois ruina les opérations de cet immortel Ministre; il appauvrit & dépeupla le royaume. Il vouloit entièrement détruire la religion protestante, entreprise imprudente & dans laquelle devoit nécessairement échouer l'autorité; il ne parvint qu'à en empêcher l'exercice public. Dans le temps que cinq cents mille ames augmentoient les forces de nos voisins qu'il eût été important d'affoiblir, la religion protestante subsista dans le cœur de plus

de quatre cents mille Français , qui moins vexés dans la fuite, n'abandonnèrent point leur patrie. Les soldats furent rappelés, & les émigrations cessèrent. Les édits subsistèrent néanmoins dans toute leur force ; & plusieurs Ministres qui rentrèrent dans le royaume & y exercèrent leurs fonctions, éprouvèrent le dernier supplice.

An. 1687. L'Evêque Colbert qui avoit eu tant à cœur les progrès de sa ville épiscopale , gémissoit sur la désertion & le découragement de ses habitans, lorsqu'il fut transféré à l'Archevêché de Toulouse. Il eut pour successeur Henri de Nesmond , fils d'un Président à Mortier du Parlement de Bordeaux, & frère du Marquis de Nesmond, Lieutenant-général des armées navales. Ce grand Prélat à qui l'éloquence ouvrit , après l'illustre Fléchier, les portes de l'Académie française , voulut laisser dans son diocèse un monument éternel de sa vigilance pastorale. La plupart des églises détruites ; les biens, qui en dépendoient, dissipés en partie ; les deux chapitres, qui depuis leur réunion ne formoient plus qu'une même église cathédrale, avoient été forcés de se rassembler dans l'église paroissiale Saint Jacques. Leur service génoit souvent les fonctions curiales. Nesmond traça le plan d'un nouvel édifice qui feroit spécialement consacré au chapitre cathédral ; il l'envoya à la Cour & en sollicita les secours nécessaires pour l'exécuter avec magnificence.

Le goût du commerce pendant se ralluma dans le Querci, délivré des secousses & des inquiétudes

qui l'avoient agité. L'opprobre imprimé sur les Protestans avoit enchaîné leur activité. L'indigence & la détresse rappellèrent l'industrie. Entièrement pros crits de toute communauté d'arts & de métiers , il ne leur restoit d'autre ressource que le négoce. Ils surmontèrent leur découragement & sortirent de leur léthargie. Ainsi les travaux de ces citoyens mêmes , dont le Gouvernement poursuivoit la perte totale , servirent d'appareil aux blessures de l'état , & réparèrent ses brèches.

Soumis à leur Souverain, rien n'ébranle leur fidélité. L'ambitieux & dénaturé Guillaume, Prince d'Orange , artisoit les feux de la guerre contre Jacques II son beau-père, qu'un zèle ardent pour la religion catholique avoit rendu odieux aux Anglois. Il le chasse de son palais, lui arrache le trône & y monte à sa place. Cet événement sembloit présager aux Calvinistes une révolution favorable. L'usurpateur, après cet indigne triomphe , invitoit les Protestans français à s'unir à lui. Ils furent toujours sourds à ses audacieuses invitations; & si leur cœur ne put se refuser en secret au sentiment de plaisir que devoient leur inspirer les progrès de leur parti , leur joie fut concentrée par la sagesse. Nul mouvement n'altéra la paix intérieure de l'état.

Les Quercinois éprouvèrent alors une nouvelle calamité dans la mort de François d'Auffonne , Premier Président de la Cour des Aides , dont les services distingués n'avoient point échappé à Louis XIV. Ce Monarque avoit érigé la terre d'Auffonne en

Marquisat, & fit construire, aux frais du Gouvernement, un château auprès de Montauban sur un terrain qui appartenoit aux habitans, & qu'ils cédèrent avec empressement. L'inscription placée dans le fronton de la porte intérieure de l'édifice, annonçoit ce bienfait en ces termes :

REGIS MUNIFICENTIA
URBIS BENEVOLENTIA.

Louis XIV, si absolu d'ailleurs dans ses volontés, récompensoit ceux qui avoient suivi, à l'égard des Protestans, un plan de modération qui sembloit contredire ses ordres. Les vexations employées contr'eux étoient l'ouvrage de quelques Courtisans dont le malheureux ascendant entraînoit trop souvent le génie du Monarque.

Le rôle intéressant qu'avoient joué successivement Jacques & François d'Aussonne dans la place de Premier Président de la Cour des Aides, rendoit le choix de leur successeur délicat & difficile. La Cour jetta les yeux sur le Franc de Caix, & tout le Querci y applaudit. Ce nom lui étoit cher à plusieurs titres. Le Franc de Caix descendoit d'une maison ancienne de la province, dont la noblesse remonte jusqu'à Simon le Franc, Chambellan de Charles VIII (1). Il étoit fils de Jean le Franc,

(1) Franc en Querci, d'azur au Cavalier armé d'argent, tenant en main une épée nue. Simon le Franc, Chambellan de Charles VIII, Capitaine de cent hommes d'armes, François du Franc, dont le Ma-

Président de la Cour des Aides, & petit-fils de Ger-
raud le Franc, troisième Président de cette Cour,
lors de sa création.

Déjà à cette époque le commerce dans le Querci
prenoît d'heureux accroissemens. La guerre rui-
neuse, qui occupoit alors la France, suspendit quel-
que temps ses progrès. Cette province se vit arra-
cher le peu de bras & d'argent, qui lui restoit en-
core, pour fournir à de nombreuses armées. C'é-
toit un gouffre qui absorboit tout, & dont il ne
refluoit rien dans les provinces éloignées. Mais lors-
que l'Espagne devint le foyer de la guerre, les Quer-
cinois saisirent cette circonstance avec avidité. Ils
s'emparent des objets de consommation nécessaires
aux troupes. L'argent circule parmi eux avec abon-
dance, & se répand dans les mains du cultivateur
& de l'ouvrier. La guerre voisine des Pyrénées fut
toujours une mine abondante qui enrichit le
Querci.

An. 1689.

Les biens qui en résultèrent furent surtout sensi-
bles pour les habitans de Cahors. Cette ville n'a-
voit jamais embrassé le calvinisme. Elle n'eut rien à
souffrir de la dépopulation & de l'indigence qui affli-
gèrent les villes qui l'avoient adopté. Ses campa-

*réchal de Monluc parle avec tant d'éloges, Messires Gesaud & Guil-
laume le Franc, l'un Président, & l'autre Avocat général en la Cour
des Aides de Montauban, sont sortis de cette famille. La Science
Héraldique, traitant de la Noblesse & de l'origine des armes, de
leurs blasons, &c. pag. 412. A Paris, chez Mabre-Cramoisy
Imprimeur du Roi. M. DCLXIX, seconde édition.*

gnes également cultivées, enrichissoient les propriétaires par le débit rapide & avantageux des productions de leur sol. Temps fortuné pour eux, s'ils
An. 1693. n'avoient point eu de larmes à verser sur la mort de le Jai ! Prélat pieux & magnifique, il fonda l'hôpital général de Saint Jacques, & laissa à ses successeurs le palais épiscopal qu'il avoit bâti en partie de son patrimoine. Henri de Briquerville de la Luzerne, d'une très-noble famille de Normandie, lui succéda.

La mort de Georges de Guiscard, Lieutenant-général des armées du Roi, suivit de près celle de le Jai. Il étoit né en 1606, de Gabriel de Guiscard, Seigneur de la Gardelle, du Cairou & de la Bourlie, en Querci. Destiné à la profession des armes, presque au sortir du berceau, il s'y distingua par son attention à ses devoirs & ses bonnes mœurs. Il eut une jambe cassée à la descente des îles Sainte Marguerite & St. Honorat en 1637, & il fut blessé au bras d'un coup de pique, à la bataille de Rocroi. La fortune sembla vouloir lui faire acheter en quelque sorte les faveurs qu'elle lui préparoit. Il obtint une pension, & mérita la confiance de la Reine Régente, qui le nomma Sous-Gouverneur du Roi en 1648. La providence, disent les Historiens, parut veiller sur la France d'une manière particulière, en permettant que dans ce temps de troubles & de cabales, les trois sujets du royaume les plus recommandables par leur intégrité & leur sagesse, Villeroy, Guiscard & Perefice, fussent chargés d'une

éducation si précieuse à l'état. Guiscard fut fait, peu de temps après, Conseiller d'Etat & Maréchal-de-camp. Nommé pour commander à Sedan, place importante par sa proximité des Pays-bas, & où il s'agissoit de contenir un peuple peu accoutumé encore à la domination française, il fut y faire aimer & respecter le Monarque qu'il représentoit, & qui pour récompenser ses services le fit Grand-Bailli de cette ville, & ensuite Gouverneur. Devenu enfin Lieutenant-général, il fut chargé du commandement des villes de Dunkerque, Bergues, Furnes, Gravelines & des troupes qui gardoient la frontière, tandis que Louis XIV entroit dans la Hollande qu'il conquit en entier dans une seule campagne. Mais les revers ayant suivi de près les succès & presque avec autant de rapidité, les Français furent repoussés dans la Flandre, & obligés de se tenir sur la défensive. Guiscard soutint le choc des ennemis sans se laisser entâmer. Il eut même quelque avantage, & conserva avec gloire la partie qui lui avoit été confiée. Accablé déjà sous le poids des années, & en butte aux infirmités de la vieillesse, Guiscard se retira dans ses terres, où il jouit, jusqu'à la fin de sa vie, de la réputation d'un des hommes les plus sages du royaume. Il laissa un fils qui suivit à grands pas, dans la carrière des armes, la route de l'honneur qu'il lui avoit tracée, & qui fut honoré du cordon des Ordres du Roi.

Depuis la guerre des Pyrénées, le commerce prenoit toujours dans le Querci de nouveaux accrois-

sements. Henri Lambert d'Herbigni, qui avoit été nommé en 1692 à l'Intendance de Montauban, comprit que c'étoit le vrai moyen de rendre florissans les pays soumis à ses ordres, & de rétablir la population. Les Protestans gémissaient encore en secret d'avoir perdu la liberté de conscience, & d'être dans le royaume sans état, incapables de participer aux honneurs du citoyen, comme un peuple étranger ou des sujets gangrenés, tandis que les nations voisines leur offroient la jouissance de tous ces biens si chers à l'humanité. Herbigni s'attacha à adoucir l'amertume de leur situation, en fortifiant leur attrait pour une profession qu'ils avoient choisie, forcés par les circonstances. Il favorisa leurs entreprises & encouragea leurs travaux. De là devoient nécessairement résulter la circulation de l'argent, le débit des denrées, la subsistance des gens du peuple, & une classe de citoyens dévouée par état à un objet si important. L'état de splendeur & d'opulence où la ville de Montauban parvint en peu de temps, après les violentes secousses qui sembloient devoir l'ensevelir à jamais sous ses propres ruines, prouve évidemment combien ce système étoit avantageux. Chacun aime sa patrie, sans doute; mais on la chérit bien d'avantage, lorsqu'on y trouve les aïssances & les commodités de la vie.

An. 1694. Aussi Joseph Samson, qui succéda à Herbigni, & Felix le Pellerier de la Houssaie qui prit la place
An. 1698. de ce dernier, suivirent-ils le même plan. Leurs

soins ne furent pas infructueux. L'esprit patriotique & la concorde animèrent tous les citoyens. La paix de Rîsvik imprîna le sceau à cette heureuse révolution; elle ruina en entier les espérances que la guerre nourrissoit peut-être encore dans le cœur de quelques Protestans. Cette paix & l'avènement du Duc d'Anjou, au trône d'Espagne, où il fut appelé par le testament de Charles II, sembloient mettre le comble à la prospérité de l'état, & devinrent au contraire le germe de ses plus cruels revers dans le siècle suivant. Néanmoins le Querci prend une nouvelle vie. Les champs en friche sont cultivés, les terres stériles fécondées, la campagne couverte d'abondantes moissons; des édifices sans nombre sortent rapidement du sein de la terre, & ornent l'enceinte des villes; les ateliers regorgent d'Artistes; on améliore les fonds; on forme des établissemens; la population s'accroît de toutes parts : effets inséparables du commerce. Né des besoins, il dirige les premiers efforts de l'industrie vers les arts nécessaires à la subsistance de l'homme, & la conduit ensuite comme par degrés à la culture des arts destinés à lui procurer une existence agréable.

An. 1700.



CHAPITRE V.

Legendre, Intendant de Montauban. — Les Protestans du Querci refusent d'entrer dans la révolte des Protestans des Cevennes. — Hyver rigoureux. — Famine. — Bourse commune des Marchands établie à Montauban. — Théodore de Rieupeyroux. — Antoine Lagarouste. — Jean Gisbert.

APRES avoir été si long-temps le théâtre d'une guerre sanglante, le Querci vit commencer le dix-huitième siècle sous de plus favorables auspices. Le fanatisme écrasé ou du moins fortement enchaîné, ne lui causoit plus d'alarmes. La ville de Montauban depuis tant d'années l'esclave de ce monstre redoutable, & qui depuis sa fondation n'avoit presque jamais goûté les douceurs du repos, ne soupiroit plus qu'après le maintien de la paix, dont elle sentoit alors les avantages inestimables. L'esprit de ses habitans étoit entièrement changé. La guerre avoit alors pour eux autant d'horreurs qu'elle avoit eu autrefois de charmes. Le calvinisme cependant n'y étoit point entièrement éteint. Un grand nombre de citoyens y étoient encore intérieurement attachés. Mais plus éclairés sur leurs devoirs & sur leur vrai bonheur, ils abandonnoient à l'Être-Suprême le soin
de

de leur destinée , & détestoient les indignes manœuvres qui avoient rendu leurs pères coupables. Ce sentiment est resté si profondement gravé dans leur cœur , qu'à quelques mouvemens près , ils n'ont plus tenté de se soustraire à l'autorité légitime. Ces mouvemens même , éphémères & légers , n'eurent jamais pour objet que des circonstances particulières , & n'enveloppèrent qu'une très-petite partie des Protestans défavouée par le plus grand nombre.

Là se termine la chaîne des grands & sinistres événemens , dont le Querci avoit été un des principaux mobiles , & qui avoient ébranlé la nation entière. Le triomphe de la religion & l'affermissement de l'autorité royale en formèrent l'heureux dénouement. On ne reconnut plus qu'une seule puissance dans le royaume. Tous les petits tyrans furent abattus , le germe des guerres civiles étouffé , & les peuples heureux.

Nos annales ne fourniront presque d'autre aliment à la curiosité que des faits peu intéressans pour une ame convulsive , que les révolutions & les catastrophes seules peuvent attacher. Mais ces faits , ravissans pour le citoyen que la raison guide , fruits précieux du calme & de l'harmonie , parleront hautement en faveur de l'unité de culte dans un état & du gouvernement monarchique , le seul conforme à la nature , le seul qui garantisse la société des révolutions inséparables des états républicains ou mixtes , & dont après bien du sang répandu , & le bouleversement des rangs & des

fortunes, les peuples sont toujours les déplorables victimes.

An 1701.

Gaspard-François Legendre, nommé à l'Intendance de Montauban dans ces heureuses circonstances, poursuivit avec ardeur le plan que ses prédécesseurs avoient formé d'embellir Montauban & d'en faire une ville considérable, afin d'engager un plus grand nombre de Catholiques à s'y établir, & d'y attacher encore davantage ses premiers habitans. Trois magnifiques portes, ou plutôt trois arcs de triomphe, élevés par ses ordres, remplirent le double objet, & de la décoration, & de fixer l'époque de trois grands événemens qui avoient rendu la fin du dernier siècle célèbre.

La première de ces portes fut placée en face du faubourg du Moustier, & sur les fondemens du bastion de ce faubourg. Cette porte de brique & d'ordre dorique, étoit chargée de cette inscription relative à la conversion générale des habitans de Montauban à la religion catholique, en 1685 :

INIQUIS OLIM TEMPORIBUS PROPUGNACULUM,
NUNC URBIS CATHOLICÆ ORNAMENTUM,
POSITUM ANNO SALUTIS, M. D. CCI,
REGNANTE LUDOVICO MAGNO,
URBIS EPISCOPO, HENRICO DE NESMOND;
PRÆFECTO GASPARE-FRANCISCO LEGENDRE
LIBELLORUM SUPPLICUM MAGISTRO,
OPERIS AUTHORE, ET CURATORE MUNIFICO.

La seconde bâtie dans le même goût, à la place.

de celle de Montmirat , de même matière & de même architecture , étoit consacrée à conserver la mémoire du grand événement qui plaça Philippe V sur le trône d'Espagne ; on y voyoit ces mots :

LUDOVICO MAGNO

QUOD HISPANIAS

EXTINCTIS GENTILIBUS ODIIS ;

CONCESSO NEPOTE REGE

ÆTERNUM GALLIÆ DEVINXERIT ;

CIVIT. MONTAL.

FAUSTIS AUSPICIIS SÆCULI XVIII

GASPARE-FRANCISCO LEGENDRE

PER AQUITAN. JURID. PRÆF.

La troisième enfin fut construite au bout du pont, du côté de Villebourbon , où étoit une vieille tour à moitié ruinée par le canon. Elle est à deux faces du même ordre dorique à bossages. Elle eut la paix de Riswick pour objet. On lit ces vers sous l'écusson des armes du Roi , qui remplit le fronton du côté du faubourg :

AUSPICIIS LUDOVICE TUIS, PAX AUREA MUNDO

DUM REDIT ET SEQUITUR COPIA LÆTA COMES ;

GRATUS AMOR POPULI REGALI MUNERE CRESCIT

ÆTERNUMQUE TIBI CONSECRAT ARTIS OPUS.

Et ceux-ci sous l'écusson des armes de l'Intendant Legendre, du côté de la ville :

HACTENUS INFORMI GEMUIT SUB PONDERE TARNUS

INDIGNANS TURPI SUBDERE COLLA JUGO ,

MUNERE NUNC DECORATA TUO GENDRÆE SUPERBUS

VINCLA SUBIT LÆTIS, ET TIBI PLAUDIT AQUIS.

D 2

An. 1702. Legendre mit ensuite la dernière main à la place royale. Il y avoit quelques vieilles maisons de bois qui la déparoisent. Il engagea les propriétaires à les rebâtir en brique , au moyen de quelques secours qu'il leur procura. Il rendit par là cette place une des plus belles qu'il y ait en province ; non par l'étendue , mais par la régularité. De doubles portiques en forment l'enceinte ; toutes les maisons sont de brique peinte, d'une architecture uniforme , à pilastres d'ordre dorique. Elle est située presque au milieu de la ville , & sert de débouché à huit rues parfaitement alignées.

A peine ces monumens étoient élevés que la guerre pour la succession d'Espagne se déclara bientôt. Toutes les puissances de l'Europe , jalouses de la maison de Bourbon , se liguerent contre elle. La fortune suivit constamment les drapeaux français pendant les deux premières campagnes , & ne parut vouloir les abandonner qu'en 1704 , époque affligeante où commencèrent les affreux revers qui remplirent d'amertume les dernières années du règne de Louis XIV.

An. 1703. Déjà Nesmond , Evêque de Montauban , avoit été transféré à l'Achévêché d'Albi , & François-Joseph de Hauffonville de Vaubecourt , second fils de Nicolas , Comte de Vaubecourt , Baron d'Orne , & frère de Nectancourt de Hauffonville , Lieutenant-général des armées du Roi , fut nommé à sa place. La douceur , la bonté , & la bienfaisance montèrent avec lui sur le siège épiscopal ; & ces heureuses

qualités ne contribuèrent pas peu à déterminer la conduite louable que tinrent alors les Quercinois.

La révolte des Protestans des Cevennes venoit d'éclater. Les habitans de ce pays qui conservoient l'apreté des lieux qu'ils habitoient, conservoient aussi leur ancien fanatisme. Les lumières qui en dissipent le prestige; les charmes de la société qui en dévoilent les noirceurs, n'avoient point encore pénétré les monts sauvages où étoient renfermés ces peuples stupides & grossiers. Ceux qui fomentoient la sédition & cherchoient à l'étendre au loin, envoyèrent des Emissaires dans les différentes provinces du royaume pour les soulever. Ils se flattoient d'engager surtout dans leur sacrilège révolte les Montalbanois, dont le nom dans leur parti étoit le cri de l'honneur & des succès. Un de ces Emissaires se rend à Montauban, demande une entrevue secrète aux Protestans, & leur tient ce langage forcé :

« Généreux Montalbanois, l'honneur de notre
» parti, notre soutien & notre gloire, la religion
» réclame en ce jour votre appui. Déjà le Calvi-
» nisme triomphant en France, étonnoit l'univers
» de ses rapides progrès; déjà assis sur le trône de
» nos Rois, il contemploit avec dédain sa rivale humi-
» liée, confondue; déjà les Catholiques en foule,
» leurs Prêtres même, abjuroient une religion su-
» perstitieuse, & rendoient hommage à la pureté
» de notre culte; déjà sur les débris de leurs tem-
» ples prostitués à l'idolâtrie, s'élevoient de toutes

» parts des temples , où brûloit pour la Divinité
» un encens digne d'elle. Eh ! par quel funeste re-
» tour , qui peut-être n'est dû qu'à notre lâcheté ,
» notre religion est-elle aujourd'hui plongée dans
» l'ignominie ? Le Calvinisme est honteusement prof-
» crit , sa voix est étouffée , ses monumens renver-
» sés. O intrépides Machabées ! illustres défenseurs
» de la foi de nos pères , supporterez-vous plus
» long-temps cet opprobre ? Le Ciel vous remet
» le soin de sa vengeance ; languir dans l'inaction ,
» c'est abandonner lâchement ses intérêts , & trahir
» sa cause. Notre succès est dans vos mains , & l'on
» doit tout oser pour venger la religion. »

A peine ces mots fanatiques & séditieux étoient-ils achevés , qu'un frémissement mêlé d'indignation se fit entendre dans l'assemblée. « Quelle erreur té-
» méraire vous abuse , dit l'un de ceux qui la com-
» posoient , de croire trouver en nous des com-
» plices de votre révolte ? Ils ne sont plus ces temps
» déplorables , où entraînés par un coupable délire ,
» nous pensions devoir étendre notre culte les ar-
» mes à la main. La première obligation d'un sujet
» est une soumission entière à son Prince. Concen-
» trons nos sentimens religieux au-dedans de nous-
» mêmes , & ne les manifestons au-dehors que
» pour faire éclater notre fidélité aux lois de l'état.
» Telle fera désormais notre conduite inviolable ;
» & s'il est des Protestans dans les autres provin-
» ces qui osent la contredire , nous ne partagerons
» jamais leur forfait. S'il en est même parmi nous

» à qui la religion serve un jour d'infame prétexte
» pour troubler la tranquillité publique, ce seront
» des citoyens vils & obscurs que démentira tou-
» jours la partie la plus saine & la plus éclairée.
» Peut-être même ne sommes-nous déjà que trop
» coupables pour avoir si long temps prêté l'oreille
» à un discours si criminel ? Peut être devrions-
» nous. Mais nous nous flattons que vous désa-
» buserez vos concitoyens de leurs folles erreurs ,
» en leur retraçant les sentimens qui nous animent ;
» ce n'est qu'à ce prix que nous vous accordons la
» liberté de revenir vers eux. S'ils persistent en-
» core dans leur aveuglement & leur opin'âtré ,
» qu'ils n'aient plus l'audace d'implorer notre se-
» cours. Celui qui seroit assez téméraire pour le ré-
» clamer en leur nom, nous le livrerions, sans balan-
» cer au châtimement que mérite tout sujet révolté. »

Ainsi agissoient avec force , parmi les Protef-
tans du Querci , ces principes de modération dont
les gens en place avoient pris à tâche de leur don-
ner l'exemple. D'ailleurs presque seuls en possession
du commerce , ils ne voulurent point en intercepter
les utiles opérations en s'engageant indiscrettement
dans de nouveaux troubles. Le commerce fut très-
avantageux , en effet , pour cette province. Il ga-
rantit ce pays de la détresse où se trouvèrent ré-
duites bien des provinces du royaume pendant tout
le temps que la guerre d'Espagne continua. Si les
impôts furent excessifs, le débit aisé des denrées y
fit circuler l'argent , & donna la facilité de les

payer, tant que la terre ne se refusa point aux travaux du cultivateur & aux avances du propriétaire.

An. 1709. Mais le Querci devoit bientôt être la proie d'un redoutable fléau qu'elle partagea avec toute l'Europe & qui dévasta ses campagnes. L'année 1709 fut remarquable par l'hiver le plus rigoureux dont l'histoire ait conservé le souvenir. Le Querci, quoiqu'au midi de la France, en éprouva toutes les rigueurs. C'étoit peu que de voir les rivières glacées à plusieurs pieds de profondeur, & la glace même résister aux fardeaux les plus lourds. On entendoit dans les forêts les chênes se fendre avec un bruit épouvantable; la terre étoit jonchée de gibier & d'oiseaux de toute espèce; les animaux domestiques mouraient dans les étables. Les hommes mêmes ne furent point à l'abri des effets meurtriers de cet hiver désastreux. Les uns conservèrent toute leur vie une partie de leur corps engourdie, & les autres virent leurs membres glacés tomber par lambeaux. Les fruits de la terre périrent presque tous; les vignes furent emportées. Perte immense pour les habitans de Cahors, dont le revenu consiste surtout dans le produit de leurs vignes, & d'autant plus douloureuse qu'elle ne pouvoit être réparée de plusieurs années! Les gens en place & les Officiers municipaux signalèrent leur sagesse & leur bienfaisance dans toutes les villes du Querci. D'abondantes largesses, & des feux sans cesse allumés dans les rues & dans les places, vinrent au secours du

pauvre & de l'artisan à qui le froid avoit fermé les ateliers, où il trouvoit auparavant sa subsistance.

A ce fléau déjà si terrible en succéda un autre An. 1710.
encore plus redoutable, qui devoit en être la suite naturelle. Les productions de la campagne ruinées par les rigueurs de l'hiver, une disette affreuse affligea le Querci. Les soins & la vigilance des Magistrats redoublèrent. Les Evêques de Montauban & de Cahors les secondèrent avec zèle; leurs palais furent ouverts à tous les pauvres, sans distinction. A Montauban surtout, Vaubecourt sembla, dans cette circonstance, témoigner encore plus d'affection pour les Protestans. Il accueilloit ces brebis chères à son cœur, qu'il espéroit ramener plus facilement au bercail, en leur faisant aimer une religion qui verse, sans distinction, ses bienfaits sur tous les hommes, égaux à ses yeux, lorsqu'il s'agit de remplir les premiers devoirs de l'humanité. Il n'épargna rien pour soulager les malheureux. Revenus, effets précieux, argenterie, il sacrifia tout généreusement à ce noble emploi. Cette conduite, digne des beaux siècles de l'église, lui gagna tous les cœurs. La mémoire s'en conserva longtemps, & les Protestans ne la rappellent encore qu'avec vénération. On vit souvent ce Prélat se transporter secrètement chez l'indigent, prévenir ses besoins, & rendre à la vie des familles entières qui préféroient une mort prochaine à la triste humiliation de découvrir leur indigence.

Pourvoir à l'extrême nécessité des pauvres &

partager avec eux ses ressources , étoit beaucoup sans doute. C'étoit la dette de la classe opulente qu'elle acquitta avec générosité. Mais le peu de denrées , qui restoit des années précédentes , entièrement absorbé , qu'importoit l'or & l'argent du riche , pour prévenir les horreurs de la famine ? Il étoit indispensable de fournir le Querci des choses nécessaires à la subsistance de l'homme. Le Négociant actif & infatigable se chargea de ce soin important , sans lequel les libéralités des riches & tous leurs trésors eussent été inutiles & à eux-mêmes & aux pauvres. Dépositaire d'un or stérile & insuffisant par lui-même aux besoins de l'humanité , il vole au loin dans des contrées où l'hiver avoit moins étalé ses ravages , en enlève le superflu & le transporte dans sa patrie impatiente du succès de ses opérations. Les villes du Querci devinrent ainsi l'entrepôt des objets de première nécessité , & les versèrent dans les campagnes. Le riche & le pauvre , le citadin & le paysan eurent le grain nécessaire pour leur nourriture journalière , & pour ensemençer les terres qui , sans ce moyen inattendu , auroient été condamnées l'année d'après à une stérilité générale.

L'extrême besoin où se trouvoit réduit le Querci , fut un nouvel aliment pour son commerce , qui se soutint avec éclat dans cette crise violente , tandis qu'il languissoit dans les autres provinces du royaume où le riche , moins éclairé ou plus avide , auroit craint de faire circuler ses trésors. Legendre

sentit combien la protection accordée au commerce, refluoit sur toutes les classes des citoyens. Il voulut encore lui donner un nouvel encouragement, en érigeant dans Montauban un Tribunal qui vidât promptement les contestations élevées entre les Négocians, leur épargnât les frais & les longueurs inséparables des voyages, & servit en même temps de décoration à la ville. Il obtint, à cet effet, l'établissement d'une Juridiction Consulaire, ou *Bourse commune des Marchands*, créée à Montauban par un édit du mois de mars 1712. Elle est composée d'un Juge, de quatre Consuls & de huit Conseillers choisis annuellement par le Juge & Consuls parmi les Négocians & Marchands. On y ajouta un Syndic gradué pour donner son avis sur les points de loi, & ce Syndic fut rendu perpétuel par un arrêt du Conseil du 11 octobre 1712. Le premier qui occupa cette place fut Antoine Cathala-Coture Avocat, qui s'étoit rendu recommandable dans la charge de premier Consul en 1709 & 1710. An. 1712.

Ce Tribunal juge souverainement & en dernier ressort jusqu'à cinq cents livres. Lorsque la somme qui fait la matière du procès est au-dessus, l'appel de ses jugemens va au Parlement; & cependant ses sentences doivent être exécutées par provision, nonobstant l'appel & sans y préjudicier. Il rend la justice gratuitement, & ses condamnations sont toujours par corps, lorsque la somme demandée est de cinquante livres & au-dessus. Son ressort s'é-

tend sur toute la généralité de Montauban. De cet établissement il en résulta de très-grands avantages. Les manufactures qui existoient déjà devinrent plus brillantes, & il s'en forma de nouvelles. Montauban fut le centre & le rendez-vous de la généralité. Le nombre de ses habitans s'accrut considérablement, suite ordinaire du commerce, & d'un séjour gracieux & fertile.

Tandis que le Querci avoit à s'applaudir de ses succès domestiques, le reste de la France gémissoit sous le poids d'une guerre calamiteuse. Jettons un voile épais sur les tristes revers qui marquèrent les années précédentes, & fixons nos regards sur trois Quercinois distingués par leurs talens & leurs vertus, Théodore de Rieupeiroux, Antoine de Lagarouste & Jean Gisbert, que la mort moissonna dans ces circonstances.

Théodore de Rieupeiroux, second fils de Rieupeiroux, Avocat du Roi au Sénéchal de Montauban, étoit né dans cette ville en 1664, & fut élevé dans la religion protestante. Il montra de bonne heure, de grands talens pour la poésie; il eut à peine fini ses études, qu'il donna une Tragédie au théâtre. Cet ouvrage le fit connoître de Foucault, alors Intendant de Montauban, qui prit de l'amitié pour lui, & Rieupeiroux fut une des brillantes conquêtes que fit alors la religion catholique. Ce Magistrat l'engagea à abjurer sa religion, & à prendre l'habit ecclésiastique. Il mena avec lui à Paris ce nouveau prosélyte, & le présenta au Père Lachaise Confes-

feur du Roi. Les secours que Rieupeiroux trouva dans cette ville & dans le commerce des Savans, formèrent son goût & épurèrent son style. Il donna un poëme français très-ingénieux , intitulé *l'Ame des Bêtes* , qu'il dédia au Père Lachaise , & qu'il lui présenta avec un traité des médailles. Son Mécène ne l'oublia point , & il lui fit donner un canonicat à Forcalquier. La protection de ce Jésuite eût pu amener Rieupeiroux aux dignités de l'église, s'il eût répondu à ses vues. Mais peu appelé à cet état, possédé du démon de la poësie, & entraîné par son talent, il se livra au genre dramatique. Il donna successivement trois tragédies. *Hyperminestre* , qui est la dernière, eut un grand succès, & s'est conservée au théâtre. Plus propre encore à ces petites pièces de société qui caractérisent l'homme aimable & de goût, il en composa une infinité remplies d'agrément & qui décèlent une facilité surprenante. Son génie se plioit à tous les genres. Alliant sans peine la pompe & la majesté du drame avec la douceur & la simplicité de l'églogue, les écarts & le sublime de l'ode avec la précision du sonnet, il se fit un nom dans le siècle le plus éclairé de la monarchie française, & mérita la bienveillance & la protection du Prince Philippe, du grand Condé, des Marquis de Créqui & de Barbesieux. Ce dernier lui fit quitter l'habit ecclésiastique, & le nomma Commissaire des guerres. Le tour aisé, élégant & délicat de ses ouvrages, l'a fait comparer à Pavillon. Rieupeiroux avoit, comme cet homme

illustre, l'art de plaire à tout le monde. Galant, aimable & enjoué, il eut le suffrage & l'estime de la Cour & de la ville. Trop désintéressé, on pourroit lui reprocher peut-être, si c'étoit toutefois un défaut surtout dans un homme de lettres, dont les bienfaits énervent pour l'ordinaire le génie, de n'avoir pas assez pensé à sa fortune. Il la négligea tellement que le Comte de Rochefort, qui l'aimoit tendrement, pour le mettre à l'abri de l'indigence, lui assigna dans son testament une pension viagère, & un appartement dans son hôtel, dont il jouit jusqu'à sa mort.

Antoine Lauricesques, Sieur de Lagarouste, d'une noble & ancienne famille du Querci, naquit à Saint Céré en 1644. Dès ses premières années, il se livra entièrement à l'étude de la physique & des mathématiques, malgré les obstacles insurmontables qui sembloient s'opposer à son goût, & qu'il n'écarta que par une espèce d'opiniâtreté à se roidir contre les difficultés. Il manquoit des machines nécessaires, & d'ouvriers assez habiles pour les exécuter. Il entreprit de les fabriquer lui-même, sans autre modèle que les descriptions qu'il en trouvoit dans les livres. Tel fut le premier effort de son vaste génie pour la mécanique. C'est aussi avec le seul secours des livres qu'il exécuta son miroir ardent, qui lui coûta plusieurs années de travail. Forcé de le rompre & de le refondre plusieurs fois, pour emporter les taches causées par le mélange des divers métaux qui en composoient la matière, il ne se

rebuta pas , & il le rendit enfin tel qu'on le voit. Le Roi désira de l'avoir. Louvois écrivit à ce sujet à Lagarouste , & donna ordre à l'Intendant de Limoges , de le faire transporter à Paris. Lagarouste obéit à cet ordre , à regret , mais sans se plaindre. Dans le dessein encore de prévenir les accidens presque inévitables dans une route longue & en même-temps très-difficile , il inventa un charriot *inversable* , au moyen duquel le miroir arriva heureusement. L'Académie des Sciences , chargée de l'examiner , en rendit le compte le plus avantageux , & l'honora de ses suffrages. Le savant Blondel ne cessoit de dire qu'il n'en avoit jamais vu de si parfait ; & lorsqu'il eut été déposé à l'observatoire , l'illustre Cassini se hâta d'écrire dans les pays étrangers , *que la France possédoit le plus beau miroir qu'il y eût au monde*. Lagarouste devint bientôt un des plus grands Mécaniciens de son siècle. Obstiné à vivre en province , il faisoit de fréquens voyages à Paris , & toujours avec quelque nouvelle machine de son invention , qu'il soumettoit au jugement de l'Académie des Sciences. Nous n'en entreprendrons pas le détail suivi ; il suffira de rapporter les principales. On peut placer dans ce nombre ses deux leviers , l'un , qui porte son nom , destiné à enlever les poids les plus lourds , & l'autre à les traîner ; un moulin à scie ; un moulin à bras propre pour les places de guerre , dont la pièce principale étoit son levier , au moyen duquel deux hommes faisoient mouvoir quatre meules , ensemble ou séparément , selon le

besoin ; une machine beaucoup plus aisée que celles qui étoient connues , pour ôter les sables , décombrer les ports de mer , & les entretenir en bon état. Le Ministre Pontchartrain voulut qu'on s'en servit pour recurer le port de Toulon en 1703 , & que l'opération se fît sous les yeux de Lagarouste. Elle réussit au delà de ses espérances ; mais il fut forcé d'abandonner l'ouvrage avant qu'il fût fini. Les soins pénibles qu'il se donna , lui causèrent une fièvre dangereuse qui dégénéra en maladie de langueur. Il se retira à Saint Céré , & y mourut en 1710. Outre ces machines utiles , il en avoit fait une uniquement pour le plaisir. Il l'appeloit *Pandolyre*. C'étoit une espèce de Parnasse sur lequel paroissoient les Muses & Apollon. Il y avoit cinq autres figures de Nymphes , dont trois jouoient de la flûte , & deux de la harpe. Au-dessus de ce Parnasse étoient placés trois claviers d'orgue avec des soufflets. Lorsque Lagarouste , caché dans la machine , touchoit ces claviers , toutes ces figures étoient en mouvement ; Apollon & les Muses chantoient , & les Nymphes jouoient de leurs instrumens. Cette machine fit long-temps l'admiration de la province , & fut regardée comme un chef-d'œuvre de mécanique ; le Querci s'en glorifia long-temps. Elle n'a été effacée que par les fameux automates de Vaucanson , qui sans clavier & par le seul jeu de la machine , font sortir les sons des instrumens mêmes , & exécutent des symphonies avec la dernière précision. Lagarouste fut marié deux fois dans de grandes mai-
sons

sons , d'abord dans celle de Lavalette-Parifot , & ensuite dans celle d'Alègre.

Jean Gisbert naquit à Cahors en 1639 , & fit ses études au Collège des Jésuites , dont il prit l'habit en 1654. Après avoir professé la philosophie & la théologie à Tournon , ses Supérieurs l'appelèrent à Toulouse pour remplir une chaire de théologie à l'Université. Gisbert vit bientôt son école remplie. La Société a eu peu de sujets qui l'aient surpassé , soit pour l'instruction , soit pour la solidité des ouvrages qu'il a donnés au public. L'un des principaux a pour titre : *Scientia religionis universa , seu theologiæ christianæ cum historia ecclesiastica sociatæ*. Il n'a écrit qu'en latin ; cette langue lui étoit plus familière que la française. D'un zèle extraordinaire , il donnoit tous les momens qu'il avoit de libres à l'instruction des gens de la campagne & des pauvres. Il leur expliquoit les premiers élémens de la religion , avec autant d'attention & d'intérêt , que lorsque dans son école il traitoit les questions les plus sublimes de la théologie. Son mérite l'éleva à la dignité de Provincial ; mais les soins du gouvernement n'ayant pas suspendu ses travaux ordinaires du cabinet , il vieillit de bonne heure , & tomba dans une espèce d'épuisement. Il quitta alors tous ses emplois , & se retira dans la maison du Noviciat de Toulouse , où il mourut.

On voit constamment dans le Querci le commerce s'allier avec les sciences & les lettres , & leur

communiquer les progrès. Vainement a-t-on prétendu qu'il amortit les feux du génie , & qu'il retient les élans de l'imagination , inconciliables avec les opérations minutieuses du calcul. Cette assertion est fondée pour une république commerçante par essence, dont tous les membres sont obligés de se vouer au commerce afin d'entrer dans les vues du gouvernement auquel ils coopèrent; en sorte que si l'on a vu quelquefois , dans un état républicain & commerçant , le goût de la littérature aller de pair avec celui du commerce , c'est un phénomène extraordinaire qui n'est dû qu'à la sagesse de ses lois. Mais dans un état monarchique, dont les rênes sont dans les mains d'un seul Souverain, sous les auspices duquel les membres qui le composent peuvent tranquillement se livrer à leurs goûts & à leurs talens divers, si le commerce paroît d'abord négliger les ouvrages d'esprit qui ne sont point du ressort de l'industrie, & qui ne tiennent point immédiatement à nos besoins ou aux commodités de la vie, lui seul enfante cette heureuse abondance qui fait germer les talens & prépare leur triomphe. Nos fastes déposeront en faveur de la vérité de cette maxime.



CHAPITRE VI.

Les Protestans du Querci soumis de bonne foi. —

Les trois frères Vialettes - d'Aignan établissent une célèbre Manufacture d'étoffes. — Mort de Fénelon. — Démembrement de la généralité de Montauban.

AUX malheurs d'une guerre funeste qui épuisait An. 1711. l'état, la mort vint ajouter ses ravages dans la Famille royale. Les ennemis de la France énorgerpillés du bonheur de leurs armes, enivrés de leurs succès, non-contens d'avoir forcé Louis XIV d'abandonner son petit-fils & de refuser obstinément tous les moyens de conciliation & de paix, se flattèrent trop aisément que le moment étoit venu de se venger d'un Monarque qui tant de fois les avoit humiliés. Ils le crurent absolument abattu par tant de revers. Mais la providence veilloit sur le royaume, & jeta sur ce Prince un regard favorable. Elle fléchit l'opiniâtre fierté de la Reine Anne & des Anglois, qui accueillirent les propositions de paix. Mettant enfin le comble à ses faveurs, elle fit triompher avec éclat Louis XIV à Denain; tandis que ranimant le courage du Roi d'Espagne abandonné de An. 1712. ses alliés, elle lui donna la force de se soutenir

glorieusement avec ses seuls sujets. Une révolution aussi subite & aussi inespérée auroit-elle pu être l'ouvrage des hommes ?

An. 1713 La paix se fit enfin à Utrecht , & elle fut même moins défavorable qu'on n'avoit lieu de s'y attendre. Le Roi d'Espagne contre qui la guerre s'étoit principalement allumée , ou qui en avoit été du moins le précieux prétexte , resta paisible possesseur de son trône. Les Protestans des autres provinces de France , dont les puissances ennemies avoient adroitement fait revivre les espérances , furent seuls sacrifiés. Ils s'étoient vainement flattés d'être compris dans le traité ; on n'y fit aucune mention d'eux. Il ne leur resta que la honte d'avoir servi d'indigne instrument à la politique contre leur Souverain légitime. Ceux d'entr'eux que la gloire , toujours attachée à la persécution , avoit entraînés hors du royaume , déploroient leur démarche imprudente & précipitée. L'amour si naturel à tous les hommes pour leur patrie , pour leurs enfans , leurs foyers , leurs habitudes , agissoit vivement en eux ; ils sollicitoient avec ardeur leur retour en France. La saine politique réclamoit sans doute des sujets qui demandoient à rentrer dans l'obéissance , & élevoit sa voix en leur faveur. Mais le gouvernement invariable dans ses principes de rigueur & de sévérité , proscrivit encore d'une manière solennelle des citoyens qu'il auroit dû , ce semble , rappeler par toute sorte d'invitations & de bienfaits. Il fut rendu une déclaration qui défendoit aux Protestans

réfugiés de rentrer dans le royaume sans permission du Roi, malgré la liberté du commerce stipulée avec les étrangers. Ce dernier anathème, frappé contre les Protestans fugitifs, jeta dans l'abattement les Protestans du royaume qui perdirent dès-lors tout espoir, & furent entièrement soumis, ou du moins le parurent.

Les Protestans du Querci étoient déjà soumis de bonne foi. Les lumières que la culture des lettres y avoit déjà répandues, & l'activité qu'y avoit enfanté l'industrie, leur faisoient abhorrer les troubles & les dissensions, fruit ordinaire de l'ignorance & de l'oisiveté. Ils ne s'occupoient depuis long-temps que du commerce. La sévérité des édits, qui leur interdisoient toute autre profession, tourna à l'avantage des Montalbanois; elle répara les malheurs qui les avoient affligés si long-temps.

Une noble émulation enflamma la classe commerçante. Un nom déjà trop fameux dans ces temps malheureux, où Montauban, entraîné par l'illusion & le prestige, osa prendre les armes contre son Souverain, figure avec honneur dans cette classe si utile à la société. Les trois frères Vialettes-d'Aignan, dont la mémoire sera toujours recommandable pour les bons citoyens, établissent une grande Manufacture d'une excellente étoffe de laine appelée de leur nom, *Cadis d'Aignan*. Cette Manufacture fixa l'attention du gouvernement, & mérita dans la suite d'être érigée en *Manufacture royale*. Des rivaux dignes d'eux, entrent en lice

dans la même carrière , partagent leurs travaux , & soutiennent la gloire des Manufactures de Montauban , malgré le décri où sembloit devoir les jeter la perfide manœuvre de quelques Commerçans subalternes , qui plus sensibles à l'appas d'un gain fardide qu'à l'honneur de leur profession & de leur patrie , couvroient d'un nom célèbre à juste titre des marchandises altérées.

Ces Manufactures se perfectionnant tous les jours nécessitèrent de perfectionner aussi l'art d'appréter & de teindre les étoffes. Montauban devint bientôt pour cet objet l'entrepôt général du haut-Languedoc. Trop resserrés dans l'enceinte de la ville , la plupart des Commerçans fixèrent leur séjour dans le faubourg de Villebourbon , dont l'heureuse situation sur les bords de la rivière , favorisoit les différentes opérations de leur négoce. L'opulence & le luxe , qui en est malheureusement inséparable , les y suivirent. De nombreux édifices élevés avec pompe & magnificence servirent d'ateliers , où plus de huit mille ouvriers trouvoient déjà leur subsistance assurée. Enfin les Montalbanois , en reprenant les sentimens de fidélité qui les avoit caractérisés sous leurs différens maîtres , & que le fanatisme avoit trop long-temps éclipsés , virent les arts utiles & les arts agréables réunis , enrichir & décorer leur ville , qui jadis fière & énorgueillie de ses murs audacieux ne présentait qu'une république guerrière , insensible à tous les charmes de la société , & dont les factions étoient l'unique aliment.

L'industrie, fruit heureux de la paix, ne se borna pas à la seule ville de Montauban. Le reste du Querci eut part à ses ressources & à ses avantages. Chaque production de son sol forma une nouvelle branche de commerce. Ses blés, ses vins, ses fruits, ses chanvres, les animaux domestiques élevés pour la nourriture de l'homme, des objets même uniquement propres à satisfaire la sensualité, mirent à contribution les autres provinces du royaume, ainsi que l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, les Colonies, & firent passer dans son sein les trésors des deux mondes. L'encouragement donné au commerce du Querci, influa sur le bien général de l'état.

Louis XIV ne survécut pas long-temps au traité d'Utrecht. Il mourut le premier septembre 1715, & après tant d'agitations & de secousses laissa le royaume tranquille à son arrière-petit-fils Louis XV qui lui succéda à l'âge de cinq ans. An. 1715.

La mort enleva cette même année l'illustre Fénélon à la France, à la religion & aux lettres. François de Salignac de Lamothe Fénélon, naquit au Château de Fénélon, d'une maison noble & ancienne, en 1651. Il fit ses Humanités à Cahors, & fut ensuite à Paris continuer les études nécessaires à l'état ecclésiastique qu'il avoit embrassé. Le Marquis de Fénélon son oncle, Lieutenant général des armées du Roi, le reçut dans sa maison avec la tendresse d'un père; & c'est peut-être à ses conseils qu'est dû l'éclat qui accompagna la vie de son neveu. Les progrès de l'Abbé de Fénélon

furent brillans & rapides, & à peine sorti de l'enfance, il commença d'intéresser le public. A l'âge de dix-neuf ans il prêcha avec applaudissement. Mais par le conseil de son oncle, il se condamna au silence jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, qu'il fut ordonné Prêtre, & qu'il fut associé au ministère ecclésiastique dans l'église de Saint Sulpice de Paris. Il se livra alors à son goût pour la chaire, & il se fit en ce genre une réputation assez éclatante pour fixer sur lui, non-seulement les regards de sa paroisse, mais encore ceux de ses Supérieurs, des grands du royaume & du Roi même. Le fameux Bossuet voulut le connoître, & devenir son maître dans l'étude des sciences sacrées. De Harlai, Archevêque de Paris le fit Supérieur des nouvelles Catholiques; & quelques années après le Roi l'envoya faire des missions dans la Saintonge & le pays d'Aunis, où il resta plus d'un an. De retour à Paris, il reprit ses études & se livra avec une nouvelle ardeur à ses talens pour la chaire. En 1689, le Roi le nomma Précepteur des Enfans de France; ce choix fut universellement applaudi. Nourri, en effet, de la plus délicate fleur des belles-lettres, & des principes de la plus saine morale, avec la plus solide piété, l'Abbé de Fénélon sembloit seul être destiné par la providence pour remplir avec fruit cet emploi délicat. Il le fit avec une supériorité qui lui valut l'estime & l'amitié de Madame de Maintenon, qui l'engagea à faire en sa présence des conférences de piété dans la maison de Saint Cir. Ce fut là que

L'Abbé de Fénélon connut Madame Guyon , femme entêtée de spiritualité , & qui faisoit profession de la plus haute piété. Il devint sincèrement son ami. Néanmoins bien loin d'être enveloppé dans sa disgrâce, lorsqu'elle fut enfermée à Vincennes pour avoir voulu dogmatiser, le Roi le nomma à l'Archevêché de Cambrai en 1695. Il n'accepta ce riche bénéfice qu'à condition qu'il résideroit neuf mois de l'année dans son diocèse, & qu'il ne seroit obligé d'être que trois mois auprès des Princes; & par respect pour les canons, il se défit dans le moment de son Abbaye de Saint Valeri & de son Prieuré de Carennac, qu'il remit entre les mains du Roi. L'époque de l'élévation de Fénélon fut aussi presque celle où commencèrent ses disgrâces. Bossuet, qui avoit condamné les erreurs de Madame Guyon, voulut engager l'Archevêque de Cambrai, à les condamner aussi. Celui-ci n'ayant pas voulu lui sacrifier son amie, il s'éleva entre ces deux hommes célèbres, les deux plus grands Prélats de l'église de France, une vive dispute qui n'est que trop connue. Fénélon alors expliqua ses idées sur la matière controversée entr'eux, dans son livre *des Maximes des Saints*. L'Evêque de Meaux attaqua vivement cet ouvrage, & accusa hautement l'Archevêque de Cambrai de quiétisme. Le Roi entraîné par la grande vénération qu'il avoit pour Bossuet, éloigna Fénélon de la Cour, & sollicita lui-même, à Rome, la condamnation du livre *des Maximes des Saints*. Le Pape Innocent XII cédant

aux sollicitations du Roi, condamna ce livre, sans pourtant comprendre dans la condamnation les écrits publiés pour sa défense. Dès que l'Archevêque de Cambrai en fut instruit, il se soumit sans restriction. Il donna dans l'instant un mandement à ce sujet, monta lui-même en chaire dans sa cathédrale pour le publier, & empêcha avec soin ses amis d'écrire pour sa défense. Fénélon ne sortit plus de son diocèse, où il ne s'occupait qu'à étudier, à écrire & à remplir les fonctions de son état. Sa disgrâce ne lui fit perdre aucun ami ; il s'en fit au contraire de nouveaux par sa politesse, sa bonté & sa candeur. On n'a jamais douté que si le Duc de Bourgogne eût vécu, il n'eût été rappelé à la Cour, & ne fût entré dans le ministère. Né avec un cœur tendre, dont la passion la plus forte étoit d'aimer Dieu pour lui seul, d'un amour désintéressé & indépendant de l'espoir des récompenses & de la crainte des châtimens, il crut trouver ces sentimens dans Madame Guyon ; cette conformité fit naître son amitié pour elle, & fut la cause de sa disgrâce, ou plutôt de la plus grande partie de sa gloire ; le triomphe sur soi-même & sur ses propres sentimens, étant le comble de l'héroïsme, & le plus beau de tous les triomphes aux yeux de la religion & de la vertu. Toute l'Europe l'admira ; sa soumission & son humilité lui firent plus d'honneur même aux yeux du monde, que ne lui en avoit fait la beauté de son génie. En 1693, il avoit été reçu à l'Académie française à la place

de Pélisson. Il mourut à Cambrai avec les sentimens de la plus tendre & de la plus solide piété. Ses principaux ouvrages sont 1°. le Télémaque ; 2°. Traité de l'existence de Dieu ; 3°. Dialogues sur l'éloquence, & sur celle de la chaire en particulier ; 4°. Œuvres spirituelles, 5°. Les Maximes des Saints, & les écrits pour la défense de ce livre ; 6°. Plusieurs écrits en faveur de la constitution *Unigenitus* ; 7°. Traité de l'éducation des filles ; 8°. Abrégé des vies des anciens Philosophes ; 9°. Dialogues des morts ; 10°. Recueil de sermons.

Legendre avoit déjà quitté l'intendance. L'administration & la retraite de ce Magistrat furent mémorables. Des monumens éternels déposent dans le Querci de ses soins & de ses travaux. Il chérissoit Montauban d'une manière particulière. Il y vécut en simple citoyen, toujours également accompagné de la vénération & de l'amour des habitans ; sentimens d'autant plus flatteurs pour lui, que l'adulation où l'intérêt ne pouvoient alors en être le principe.

Les Montalbanois ne pensoient point devoir un jour retraçer leur reconnoissance. Legendre, nommé à l'intendance d'Auch, trouva plus difficile de se borner à une autorité moins étendue, que de s'en être dépouillé en entier. Accoutumé à un vaste département, la généralité d'Auch lui parut trop resserrée. Il représenta que les cinq Elections de Lomagne, de Rivière-Verdun, d'Armagnac, d'Astarc & de Comminge devoient être distraites de

l'Intendance de Montauban ; que le passage des rivières & l'âpreté des chemins rendoient le recours au Commissaire départi très difficile & très-dispendieux ; que ces Elections par leur situation & leur proximité formoient une dépendance naturelle de la généralité d'Auch ; que soumises à l'inspection de l'Intendant de cette généralité , les Communautés lui feroient parvenir avec plus de facilité leurs représentations , & en recevroient plus promptement les ordres , dont l'exécution seroit plus assurée & moins sujette à des inconvéniens.

Ces motifs exposés au Gouvernement par Legendre , dont les Montalbanois ignoroient les démarches secrètes , n'eurent point de contradicteurs : Ils étoient peut-être fondés ; ils étoient au moins précieux & triomphèrent. La distraction de ces cinq Elections fut ordonnée. On les incorpora à la généralité d'Auch ; & Jean-Baptiste-Louis Laugois , successeur de Legendre , n'eut dans son département que le Querci & le Rouergue.

Cet événement occupoit tout le Querci , non moins intéressé que Montauban à ce fâcheux démembrement qui diminuoit la conformation de ses denrées , lorsque la France avoit les yeux ouverts sur le Parlement de Paris , qui alloit prononcer sur la validité du testament de Louis XIV. Plus les Rois ont été absolus pendant leur vie , moins leurs dernières volontés semblent respectées après leur mort. On diroit que les peuples souffrent presque toujours impatiemment une puissance

qu'on cherche à étendre au-delà même du tombeau. Louis XIV avoit consigné dans son testament la forme qu'il vouloit être observée pour le gouvernement de l'état , & pour la tutelle du jeune Roi pendant sa minorité. Ce testament fut cassé , & le Parlement qui avoit déjà donné deux fois la Régence , la défera encore sans restriction à Philippe , Duc d'Orléans , petit-fils de France , à qui elle appartenoit par sa naissance.



CHAPITRE VII.

Précautions contre la peste, dont le Querci est menacé. — Cathala. — François de Boissi. — Réparation des chemins. — Embellissemens & police de Montauban.

LE Duc d'Orléans, l'un des plus beaux génies qu'ait produits la maison de Bourbon, né avec un caractère sensible, compatissant & généreux, adopta le système de maintenir la paix, comme le seul remède propre à guérir les plaies de l'état. Un Ministre d'Espagne, par le plus étrange de tous les plans, l'obligea d'en sortir. Le Cardinal Alberoni excita des séditions pour donner à Philippe V la Régence d'un pays où ce Monarque ne pouvoit
 An. 1718. régner. La France prit les armes contre le petit-fils de Louis XIV. Mais ce feu, d'abord violent, se dissipa bientôt. Le Ministre ambitieux fut sacrifié & la concorde rétablie entre les nations par le projet du double mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne, & du Prince des Asturies avec la fille du Régent.

La paix n'étoit pas encore faite lorsque Lefranc,
 An. 1719. Premier Président de la Cour des Aides mourut à Montauban, laissant des enfans trop jeunes pour lui succéder dans cette place importante. Les grands

Services qu'il avoit rendus à l'état , & qui lui avoient mérité de la Cour une pension devenue héréditaire dans sa famille , engagèrent le Régent à mettre cette charge comme en dépôt sur la tête de l'Abbé Louis Lefranc , leur oncle , qui étoit déjà Président de cette compagnie.

Le moment de la rupture avec l'Espagne avoit vu luire les premières étincelles du fameux système de Law , qui enrichit quelques particuliers , & ruina un nombre infini de familles. Quoique bien éloigné du centre de ce jeu phrénétique , le Querci eut sa part des revers & des désordres qu'il causa dans l'état. Le riche fut réduit à la mendicité , le pauvre nagea dans l'opulence ; & par un caprice bizarre de la fortune , mais qui devoit résulter de ces opérations insensées , quelques-uns de ses favoris devinrent les Seigneurs des terres mêmes qu'eux ou leurs ayeux avoient labourées.

Les mouvemens que ces événemens singuliers excitèrent dans le Querci , firent bientôt place à des soins plus importants. La peste étendoit alors ses cruels ravages à Marseille. Ce fléau , qui porte l'effroi avec lui-même & que la frayeur propage , contre lequel les secours de l'art sont presque impuissans , & qui ne s'éteint que lorsqu'il est sans aliment & qu'il n'a plus de victimes à dévorer , faisoit déjà de rapides progrès. Le Languedoc sembloit opposer une faible barrière. Le vent chaud & brûlant du Sud , si ordinaire dans les pays méridionaux de la France , pouvoit à chaque instant porter la contagion dans

An. 1721.

le Querci. Le commerce, lui-même, qui avoit déjà arraché ce pays aux malheurs pressans dont le menaçoient un hiver désastreux & la famine, augmentoit les inquiétudes. La communication des Quercinois avec la Provence, faisoit craindre que des marchandises imprégnées du miasme vénénéux ne fussent introduites furtivement par des hommes avides que la cupidité met au-dessus des terreurs de la mort, & qui ne balancent point, en élevant leur fortune, de creuser leur propre tombeau avec celui de leurs concitoyens.

Le Maréchal de Berwich, Commandant en Guienne, alarmé pour tous les peuples soumis à son autorité, crut sa présence nécessaire sur la frontière de la province, & se rendit à Montauban pour veiller de plus près à sa sûreté. Tout intérêt céda à ses yeux à celui de la conservation du pays. De concert avec Louis Basile de Bernage, qui en 1720 avoit succédé à Laugeois, il prit les mesures les plus sages, & fit les réglemens les plus utiles pour prévenir l'entrée du mal contagieux. Les lois les plus sévères défendirent toute communication avec les endroits pestiférés. Ces arrangemens demandoient des coopérateurs subalternes qui veillassent aux détails multipliés de l'exécution. Les Officiers municipaux en furent chargés par état, & tous dans leurs départemens respectifs, remplirent l'attente publique. Nul cependant n'égala le Maire de Montauban. Il montra une intelligence & une fermeté qui méritèrent les éloges du Maréchal de Berwich.

Berwich. C'étoit Antoine de Cathala-Coture, Magistrat recommandable par ses talens & sa grande probité. Il naquit en 1652 de Pierre Fortis de Cathala, Avocat-général de la Cour des Aides, & d'Anne de Coture. Il fit, dans l'Université de Toulouse, les études convenables à l'état qui sembloit lui être destiné. Cet état lui échappa par la mauvaise économie d'un père qui, après avoir dissipé tous ses biens, fut forcé de prendre le parti du barreau, assez ordinairement la ressource honorable des Magistrats déchus de leur dignité. Le Chancelier Poyet, lui-même, eût voulu se consoler de ses disgrâces, en reparoissant sur ce théâtre qui avoit servi de baze à son élévation & à sa gloire. Antoine Cathala-Coture chercha dans son génie les moyens de réparer sa fortune. Le barreau où il n'étoit entré d'abord que pour s'instruire, lui parut le vrai moyen de se soustraire à l'indigence dont il étoit menacé. Il s'y livra tout entier, & y puisa les secours qu'il donna à la vieillesse d'un père cher à son cœur. Le Ciel récompensa cette piété filiale; Cathala jouit toute sa vie de la plus grande considération. Il mérita l'amour du peuple dans les diverses Magistratures qu'il exerça dans des temps difficiles & critiques, & notamment en 1708, 1709, 1721 & 1722. Les gens en place ne purent lui refuser toute leur estime. Nommé Subdélégué de l'Intendance de Montauban & en même-temps de celle d'Auch, il se couvrit de gloire dans cet emploi, par sa douceur éclairée, son exactitude & son désinté-

reusement. Génie heureux, il s'exerça avec succès dans les divers genres d'éloquence, de poésie & d'histoire. Il est Auteur d'un mémoire historique sur la généralité de Montauban, dont il fut chargé par le Comte d'Eu, Gouverneur de la Province, & qui a été inséré en partie dans l'état de la France par Boulainvilliers. Il termina sa carrière 1724.

An. 1724. François de Boissi mourut bientôt après. Elle naquit à Cahors en 1642 d'une noble & ancienne famille du Querci, féconde en personnages recommandables par les qualités que l'amour de la religion & de la patrie fait naître. Charles de Boissi, son ayeul, Procureur du Roi au Présidial de Cahors, manifesta son intégrité & sa sagesse dans les fonctions de sa charge, ainsi que sa fermeté & son courage lorsque la nécessité des temps le força de se mettre à la tête des troupes. Il étoit connu sous le nom de *Procureur général du Querci*, parce qu'en sa qualité de Procureur du Roi au Présidial de Cahors, il faisoit la fonction de Commissaire du Roi aux Etat du pays, & y présidoit tous les autres Procureurs du Roi dans les villes mêmes de de leur siège; droit qui lui fut à la vérité contesté, mais qui lui fut confirmé par arrêt du Parlement en 1602. Pierre de Boissi, père de François de Boissi, aussi Procureur du Roi au Présidial de Cahors, a laissé une mémoire éternelle de ses vertus, qui sont encore l'objet de la vénération publique. Louis de Boissi, son frère, Jésuite, se consacra de

bonne heure aux missions du Levant, dont il fut fait Supérieur général, & devint si cher aux Grecs, qu'ils lui avoient donné le nom de *Saint Homme*. Ces exemples domestiques agirent fortement sur François de Boissi. La plus éminente piété caractérisa ses premières années; mais cette piété fut éclairée, & ne resta point concentrée en elle-même. François de Boissi en répandit au dehors les précieux effets. Le vice prend souvent sa source dans le défaut d'instruction & de lumières; jalouse d'étendre le domaine de la vertu, elle jette à Cahors les premiers fondemens de la Congrégation des écoles chrétiennes. Nommée Supérieure générale de ce nouvel établissement, elle s'y distingua par la régularité de sa conduite, la pratique de ses devoirs, & ne mérita pas moins la confiance des habitans de Cahors que de ses inférieures. Sa mort fut un objet de deuil pour les habitans de cette ville. On a imprimé le détail de sa vie, dans lequel on lui attribue plusieurs guérisons miraculeuses opérées sur son tombeau. Les Boissi établis à Toulouse sont les arrière-neveux de François de Boissi.

Bernage quitta l'Intendance de Montauban la même année, & fut remplacé par Pierre Pajot. Les alarmes du Querci cessèrent avec le danger, & lorsqu'il ne parut plus de trace de peste en Provence, le Maréchal de Berwik se retira à Bordeaux. Pajot trouvant la tranquillité rétablie dans le Querci, tourna tous ses soins vers le commerce. Les Quercinois attendoient avec impatience cet

heureux moment pour en reprendre les opérations. Ils s'irritoient en secret de l'inaction à laquelle des temps de crainte & d'inquiétude les avoient condamnés. Leur activité se déploya alors avec plus de vigueur ; Pajot donna un nouveau ressort à leur industrie.

Les chemins dans le Querci étoient encore informes. La plupart extrêmement étroits , coupés par des ruisseaux , & se précipitant dans des vallons couverts de bois , gênoient le concours , étoient souvent impraticables une grande partie de l'année , & livroient le voyageur au pillage des brigands qui les infestoient. Cette communication libre & sûre , que le commerce exige , avoit été négligée jusqu'alors. Un objet aussi important n'avoit point échappé sans doute aux prédécesseurs de Pajot qui avoient eu tant à cœur les progrès du commerce. Mais distraits encore par d'autres soins , ou peut-être effrayés des moyens dispendieux que la construction des chemins rend inévitables , ils attendirent des circonstances plus favorables. Pajot eut le courage de s'en occuper. Il traça de nouveaux chemins , répara ceux qui existoient déjà & les rendit plus praticables & moins dangereux.

Les routes de communication avec la capitale lui parurent surtout mériter une attention particulière. Une partie du chemin qui y conduit , se trouvoit , près de Cahors , dans une vallée profonde entre deux montagnes escarpées , dont le passage étoit très-difficile en hiver , par rapport aux torrens qui

le rompoient fréquemment. Pajot en traça un à mi-côte d'une de ces montagnes, & le fit soutenir, dans l'étendue de près d'une demi lieue, par un mur de maçonnerie très-solide ; ouvrage digne des Romains, & qui doit d'autant plus immortaliser son Auteur, qu'il fut exécuté sans être à charge au peuple. Le système des corvées pour la construction & l'entretien des grandes routes dormoit encore. Les corvées jusqu'alors n'avoient été adoptées que par quelques Seigneurs assez peu éclairés sur leurs vrais intérêts pour se départir d'un droit dont les inconvéniens retombent sur eux-mêmes en ruinant leurs vassaux..

Quelques sages mesures qu'eût pris Pajot pour que ces chemins ne fussent point à charge aux peuples de sa généralité, il essuya cependant des contradictions. Les Administrateurs des provinces n'étoient point encore autorisés à indemniser les possesseurs des fonds à qui on enlevoit une partie de leur sol pour cet objet ; moyen pratiqué depuis & plus conforme aux règles d'une administration équitable. Le propriétaire paroïssoit assez dédommagé par l'avantage qui devoit résulter surtout pour lui d'un chemin dont la plus grande proximité favoriseroit davantage le débit de ses denrées. Néanmoins le possesseur d'un héritage, trop aveugle ou trop peu généreux pour trouver son intérêt particulier dans l'intérêt général, s'indignoit qu'on violât le droit sacré de la propriété, dans la vue de satisfaire uni-

quement l'avidité du Commerçant. Le peuple redoutant toujours la cherté des vivres, avantageuse néanmoins pour lui, lorsqu'elle est l'effet de la circulation & non celui de la disette, ne voyoit dans ces nouveaux chemins qu'un moyen, inévitable de lui arracher les choses de première nécessité. Les principes économiques de la société pouvoient-ils être connus des Quercinois, que les troubles avoient presque toujours concentrés dans l'enceinte de leur pays, & avoient exclus de toute communication au-dehors ? Pajot ne fut point ébranlé par ces murmures. Il accueillit avec bonté les représentations qu'on lui fit, & il ramena les mécontents, sans déployer l'autorité qu'on compromet, si on l'emploie pour combattre des préjugés qui tiennent à l'existence ou au droit de propriété.

« Vos alarmes, leur dit ce sage Magistrat, sont
» vaines & fausses. Indépendamment que dans toute
» société l'intérêt général doit l'emporter sur l'intérêt
» particulier, le bien public qui résultera des chemins
» réjaillira plus particulièrement sur vous. S'ils favo-
» risent le commerce, ils favoriseront par là même
» l'agriculture, en accélérant le débit des produc-
» tions du sol & augmentant leur valeur. Le bas
» prix des denrées est destructif de tout rapport
» entre le cultivateur & l'artisan, le Souverain &
» les sujets. Dans cette circonstance calamiteuse,
» tout languit, tout est dans l'inaction, & la société
» est sans mouvement & sans vie. Le possesseur de
» la denrée, tristement réduit au plus absolu néces-

» faire, est souvent hors d'état d'y fournir, s'il ne
» le trouve point dans les fruits mêmes de la
» terre; l'artisan n'a plus de ressource dans son tra-
» vail; les ateliers ne réclament plus ses bras, &
» il manque précisément de pain, parce qu'il est
» trop facile d'en avoir. La mendicité, source fu-
» neste des vols & des brigandages, afflige néces-
» sairement un pays qui regorge de denrées dont
» elle ne peut décharger le superflu au-dehors. Le
» recouvrement des impôts devient alors difficile,
» & les frais pour l'accélérer en doublent souvent
» la masse. Les terres enfin restent incultes, dès
» que le produit compense à peine la dépense; le
» découragement s'empare de tous les esprits, &
» l'espèce diminue sensiblement. Au contraire,
» ajoute Pajot, le transport libre & aisé donne de
» la valeur aux denrées, & de cette valeur dépend
» l'aisance du cultivateur & de l'artisan. L'argent
» abondant dans les mains du propriétaire ouvre
» les ateliers, & tous les bras sont occupés. L'ou-
» vrier pour acquérir les objets de première né-
» cessité, rend au possesseur des fonds le salaire
» qu'il en a reçu, & celui-ci le lui prodigue à son
» tour de nouveau pour acquérir des objets de
» luxe; heureuse réciprocité qui établit la circula-
» tion nécessaire au maintien de l'ordre public, &
» entretient un juste équilibre, la richesse & le nerf
» des états. Les impôts sont payés avec facilité;
» tous les héritages sont cultivés & la population
» augmente. »

L'événement vint à l'appui de ces raisonnemens vrais & solides de Pajot. La classe commerçante ne fut pas la seule dans le Querci qui ressentît les avantages de la réparation des chemins. La facilité du transport augmenta le débit & la valeur des objets de consommation. L'agriculture prit une nouvelle faveur. Le laboureur, espérant un salaire proportionné à son travail, s'y porta encore avec plus d'empressement. Sûr de retirer une partie de ses avances pour l'amélioration des fonds, le propriétaire ne négligea point cette partie importante; & le peuple trouva sa subsistance dans la cherté même des denrées.

Le Querci changea entièrement de face, & surtout Montauban, qui acquit en peu de temps une supériorité marquée sur toutes les villes de la province. Le Duc de Duras, depuis Maréchal de France, & qui succéda au Maréchal de Berwik, dans le commandement de Guienne, y établit sa résidence & appuya les vues éclairées de l'Intendant Pajot. Ce Magistrat, après avoir achevé les ouvrages publics marqués au coin de l'utilité, fit bâtir la porte appelée *la porte des Carmes*, en forme d'arc de triomphe, d'ordre ionique à pilastres. Afin de cacher les objets désagréables à la vue que formoient à cette issue de la ville, la roideur de la descente vers la rivière du Tescou, & les monceaux de décombres épars des fameux bastions du Moustier & de Paillass, il fit jeter les fondemens d'un mur très-épais qui pût soutenir la masse des terres destinées à former

une terrasse de plus de quarante pieds d'élévation, où se trouve aujourd'hui une magnifique promenade.

A ces embellissemens se joignoit une exacte police. Tout concourut pour rendre le séjour de Montauban agréable aux citoyens naturels & aux étrangers qui s'y rendirent en foule, attirés ou à raison du commerce, ou par la salubrité de l'air & les plaisirs de la société. Le peuple y étoit aussi affable & aussi tranquille qu'il avoit été fier & turbulent. On ne trouvoit dans cette ville aucun vestige de ce qu'elle avoit été dans le siècle précédent. La beauté du ciel & de la situation sembloit seule s'y être conservée. On eût dit qu'elle étoit peuplée de nouveaux habitans, & que la race de ses premiers colons étoit entièrement éteinte.

Le Duc de Duras acheva d'opérer cette espèce de prodige. D'une sévérité impartiale pour le maintien de l'ordre & de la tranquillité publique dont une molle condescendance dans les gens en place annonce la ruine prochaine, indulgent d'ailleurs par caractère, juste & compatissant, il fit le bonheur des Montalbanois & de la province. L'esprit factieux fut absolument étouffé.



CHAPITRE VIII.

Hiver rigoureux. — Vaubecourt abdique l'Evêché de Montauban. — Guillaume de Lavaur. — Jean de Montaudier. — Blaise Gisbert. — Le Duc de Duras se rend à l'armée d'Allemagne. — François Boutaric.

LA paix qu'après tant d'agitations, toutes les puissances de l'Europe semblèrent respecter, subsista assez long-temps pour donner au royaume le loisir de reprendre ses forces. Le mariage du Roi se fit dans ces heureuses circonstances, & peu d'années
 An. 1729. après la naissance d'un Dauphin mit le comble aux vœux de la nation.

Le Querci éprouva à cette époque un hiver fort rigoureux qui glaça toutes les rivières, & ruina une partie des productions de son sol; mais il fut cependant bien moins désastreux que celui de 1709. Montauban eut des regrets particuliers à former. C'étoit un temps d'effervescence qui entraînoit tous les esprits. Des disputes théologiques altéroient la tranquillité du royaume. Les défenseurs de la bonne cause, non contents d'avoir fait triompher la vérité, poursuivoient avec acharnement ceux-là même qui ne s'étoient jamais déclarés contr'elle. Leur conduite inquiétante sembloit ne chercher que des adversai-

res à combattre, & des victimes à immoler. Ne point embrasser leur querelle, c'étoit être leur ennemi déclaré, c'étoit trahir la religion & l'état. Vaubecourt, ennemi de tout esprit de division & de parti, fut soupçonné de vouloir garder la neutralité. On le pressa de se décider; mais il aima mieux abdiquer son évêché que de se départir de ses sentimens pour la paix & la concorde. Il se retira à Paris où il vécut encore plusieurs années, conservant le souvenir des Montalbanois qui lui étoient chers, & qui eurent toujours pour lui la plus grande vénération. Il mérita l'estime des Protestans mêmes par la douceur de ses instructions, se concilia leur bienveillance par ses largesses & leur en imposa par ses exemples. Il avoit su leur communiquer cette modération qui l'animoit lui-même, & il eut la satisfaction d'en recueillir les fruits. Michel de Verthamon de Chavagnac, d'une famille noble An. 1730. du Limousin, & alors Archidiacre de l'église de Limoges, fut nommé à sa place.

Deux Quercinois dignes d'orner nos fastes, Lavaur & Montaudier moururent l'année d'après. Guillaume de Lavaur, étoit fils de Noble Paul de Lavaur, Avocat au Parlement, Seigneur de Boissière, & naquit à Saint-Céré en 1653. Il fit d'excellentes études à Toulouse; & après avoir pris les grades nécessaires, il fut envoyé à Paris par son père, qui lui trouvant d'heureuses dispositions le destinoit à la profession d'Avocat, pour laquelle il avoit lui-même beaucoup d'attrait. Arrivé dans la

capitale , il entra au barreau du Parlement , & par une étude sérieuse de la jurisprudence & ses talens naturels, il acquit une grande réputation dans ce premier tribunal du royaume. Mais il abandonna cette brillante carrière, qu'il avoit fournie avec distinction, pour se livrer tout entier aux charmes séducteurs des beaux arts. Il avoit passé quelques années dans leur ivresse enchanteresse , aimé & estimé de plus d'un des Héros de la littérature, lorsque sur les ordres réitérés de son père il revint à Saint-Céré, où il se fixa, & y donna le spectacle d'un savant sans orgueil, d'un citoyen désintéressé & bien-faisant, d'un philosophe chrétien, ainsi que de la grande considération que peut acquérir la vertu dans une vie privée. Il goûta des jours sereins & tranquilles, dans le commerce des Muses à qui il sacrifia assidument, dans le silence de son cabinet, dans la société de ses concitoyens dont il fut le conseil & l'arbitre, & celle de sa femme Charlotte de Maynard, fille du poète Maynard, & héritière de l'esprit & des talens de ses ayeux. Sans se fixer à aucun genre, il fut à la fois, jurisconsulte, poète, historien & philosophe. On n'a cependant que deux ouvrages de lui : *l'Histoire secrète de Néron, & la Conférence de la Fable avec l'Histoire.*

Jean de Montaudier naquit à Cahors en 1669. Il étudia les humanités, & fit son cours de droit à l'Université de cette ville. Ses études finies, il s'établit à Toulouse, & fut reçu Avocat au Parlement, moins pour avoir un état que par un attrait

puissant qui le portoit à embrasser cette profession, dans laquelle il se promettoit des succès. Le barreau de Toulouse , toujours fameux , étoit rempli de son temps d'une foule d'Avocats d'un mérite éclatant. Ce fut pour la nation un des beaux siècles de ce genre d'éloquence ; les Boutaric , les Alstruc , amis & rivaux de gloire , en faisoient l'ornement. Quels champions à combattre ! Montaudier lutta toute sa vie avec eux sans désavantage , & mérita une place distinguée dans les fastes du barreau. On vit plus d'une fois le public l'interrompre par des battemens de mains , qui eussent paru bien indécents dans le temple de la justice , s'ils n'avoient été arrachés par une admiration involontaire. Non moins excellent écrivain que grand Orateur , ses Mémoires étoient lus avec empressement , & étoient regardés comme de parfaits modèles de style. Avec ces talens qui font le grand Avocat , il avoit à un degré éminent les qualités du cœur qui caractérisent le vrai défenseur de la veuve & de l'orphelin. Quoique sa fortune fût médiocre , il ouvrit souvent sa bourse à des Plaideurs indigens , qui sans ce secours n'eussent pu réclamer l'appui des lois. Il se passionnoit pour ses cliens , sans épouser leurs passions. Jamais on ne le vit se livrer à ces emportemens , malheureusement trop ordinaires , qui déshonorent l'éloquence & l'orateur ; & si quelquefois il fut forcé pour la défense de sa cause , de rapporter des faits humilians pour ses adversaires , ou de dévoiler leur turpitude ; loin de

charger les portraits en déclamateur outré , il fut les rendre ressemblans en cachant avec adresse les traits les plus hideux. Montaudier mérita , à juste titre , l'estime & la confiance de la ville & de la province. Il fut Juge de la temporalité, Capitoul en 1714, Chef du consistoire en 1719, & Député aux Etats du Languedoc en 1720. Malgré ses grandes occupations , il n'avoit pas négligé l'étude des beaux arts , & occupa dignement une place à l'Académie des Jeux Floraux. Il mourut sans postérité , & a laissé d'excellens Mémoires , plusieurs ouvrages imprimés dans les recueils des Jeux Floraux , & une collection manuscrite des décisions du Parlement de Toulouse.

Blaise Gisbert Jésuite survécut peu à Montaudier ; son compatriote. Issu d'une famille bourgeoise de Cahors , il naquit dans cette ville en 1657 , & fit ses études au Collège des Jésuites en 1672. Chargé selon l'usage d'enseigner les humanités , il se fit un nom dans cette carrière , qui en paroît peu susceptible , par son attention à connoître & à développer les différens talens des enfans qui lui furent confiés. Ce fut le fruit de plusieurs méditations profondes sur cette partie si intéressante & peut-être trop négligée , qui l'amena à un système d'éducation , uniquement à lui , qu'il donna au public , en trois parties publiées séparément , sous ce titre : *l'Art d'élever un Prince ; l'Art de former l'esprit & le cœur d'un Prince , & la philosophie d'un Prince*. Destiné par ses Supérieurs à la chaire,

il étudia avec soin les règles de ce genre d'éloquence, & donna le résultat de son travail dans un ouvrage intitulé, *le bon goût de l'éloquence chrétienne*, qu'il rendit plus parfait dans la suite, sous le titre de *l'éloquence chrétienne dans l'idée & dans la pratique*, dont il fut fait plusieurs éditions en France & dans les pays étrangers. En suivant les conseils qu'il y donne à ceux qui se consacrent à la chaire, il devint lui-même un grand Prédicateur, & acquit une haute réputation dans les principales villes du Languedoc, où il parut successivement. Aux approches de la vieillesse, il se retira dans la maison de Montpellier, & s'y occupa à mettre en ordre une quantité considérable de matériaux qu'il avoit rassemblés pour une Histoire critique de la chaire en France, depuis 1515 jusqu'en 1724. Sa mort arrivée en 1731 l'empêcha de finir cet ouvrage.

La mort d'Auguste, Roi de Pologne, fit naître la guerre en Europe. Le Roi Stanislas, beau-père de Louis XV, légitimement élu une seconde fois, fut encore renversé de ce trône par l'Empereur, qui y plaça son gendre, aidé par les armes des Russes. Ces derniers étoient trop éloignés pour leur faire sentir l'indignation de la France; tout le poids en tomba sur l'Empereur. Le Duc de Duras quitta alors Montauban, pour se rendre à l'armée d'Allemagne, suivi des regrets & des vœux de la ville entière; & jamais il n'y en eut de plus légitimes.

An. 1733.

Le fameux François de Boutaric mourut aussi cette année. Il naquit à Figeac en 1672, de François de Boutaric, Président du Bureau de l'Élection. Il donna dans son enfance les plus flatteuses espérances; il parut les démentir dans la suite. Envoyé à Bourges pour y étudier les langues savantes, il n'y fit aucun progrès; & il prit ses grades en droit à l'Université de Cahors, d'une manière très-obscur. Auroit-on cru alors que Boutaric feroit un jour un des habiles Commentateurs des lois romaines & du droit français? Rien de plus équivoque pour l'ordinaire que le succès des études publiques. Rarement le génie & le jugement y trouvent un aliment digne d'eux. Tout y est presque subordonné à la mémoire & à une fausse logique. On a vu le grand Mallebranche n'être qu'un homme médiocre tant qu'il fut occupé des études classiques. La rencontre fortuite des *Méditations sur l'homme* l'éleva au-dessus de Descartes même. Boutaric que n'avoient pu attacher la science stérile des mots, & l'art frivole de concilier des lois souvent inconciliables, art malheureusement nécessaire dans les écoles de droit, étudia la jurisprudence dans les sources, & la science de l'Orateur dans les grands modèles. Son début au barreau du Parlement de Toulouse fut brillant, & mérita les éloges, l'audience tenant, du Premier Président Morand. Malgré ce succès distingué, Boutaric abandonna quelque-temps sa profession pour voyager. Il la reprit ensuite, & jouit de la plus grande réputation. Tout

annonçoit

annonçoit en lui le grand Orateur. Avec une belle figure , le maintien noble , un organe sonore , une éloquence mâle , & beaucoup de précision , il avoit l'esprit juste , vif , aisé & orné ; l'imagination élevée & forte ; & surtout une douceur & une aménité qui se faisoit toujours sentir dans ses discours & dans ses ouvrages. La chaire du droit français ayant vacqué en 1709 , tout le monde le désigna pour remplir cette place à laquelle le Roi le nomma avec éloge. Il se livra tout entier à ses nouvelles fonctions ; il les remplit avec tant d'éclat & une si grande supériorité , que les cahiers de ses Ecoliers furent dans peu recherchés avec empressement par les curieux & par les amateurs de la bonne jurisprudence. C'est ce qui lui valut sans doute la gloire bien rare , dont il jouit long-temps , d'être cité , de son vivant , dans les plaidoyers & les écrits des plus fameux Avocats de son temps , comme devant faire loi ; car il ne voulut jamais se faire imprimer. Ses excellens ouvrages n'ont été livrés à l'impression qu'après sa mort.

La guerre ne fut pas de longue durée. Le Roi Louis XV , devenu l'arbitre de l'Europe par sa modération , dicta les conditions de la paix. Jamais le royaume ne fut plus florissant. Le Duc de Duras revint à Montauban ; il ne fit , pour ainsi dire , que s'y montrer , & il partit pour la Franche-Comté dont le Roi lui donna le gouvernement. Il quitta à regret les Montalbanois , qu'il chérissoit comme ses enfans , & les Montalbanois ne voyoient en lui qu'un père

An. 1736.

de famille. Cette réciprocité de sentimens attend les hommes en place qui n'exercent leur autorité que pour faire des heureux, & sera toujours le prix le plus flatteur de leurs travaux, aux yeux d'une ame sensible & généreuse, ainsi que le gage assuré de la tranquillité publique. S'il est indispensable, pour maintenir l'harmonie & l'équilibre de l'ordre social, pour le garantir des altérations & des vicissitudes, triste appanage de l'humanité dégradée, qu'il y ait dans les peuples une subordination constante qui les rende dociles aux impulsions de ceux qui commandent; il faut aussi que ceux qui sont établis pour commander, fassent chérir leur autorité, en n'excédant jamais les bornes du pouvoir toujours circonscrit dans les lois fondamentales de l'état. C'est alors que la société, cet assemblage fortuit d'une foule d'unités partielles, voit les parties éparées, & , pour ainsi dire, hétérogènes qui la composent, rapprochées & identifiées par l'empire de la loi, se confondre dans un tout individuel sous les auspices des chefs qui la président; c'est alors que tous les membres se correspondent sans interruption & sans intervalle par une communication libre & non interrompue de leurs bienfaits réciproques.



CHAPITRE IX.

Assemblées des Protestans. — Eglise cathédrale de Montauban. — Académie des Belles-lettres. — Etablissement des corvées. — Université de Cahors supprimée. — Le commerce de cette ville gêné.

A peine le Duc de Duras, si habile à maintenir An. 1736; les peuples dans la subordination, eut-il quitté Montauban, que quelques légers mouvemens se firent sentir dans le Querci. Les Protestans de ce pays, soumis en général aux volontés du Prince, ne se permettoient plus aucun exercice public de leur culte depuis la révocation de l'édit de Nantes. Le calvinisme même paroissoit devoir s'éteindre dans leur cœur, si des Milords Anglois, jaloux peut-être de la tranquillité de la France, n'avoient eu recours pour la troubler à un moyen perfide couvert des ombres de la générosité & du zèle pour les progrès de leur religion. Ils avoient fondé à Lauzanne des pensions gratuites en faveur des Proposans français qui voudroient s'instruire des dogmes du protestantisme. Ces Proposans revêtus de la qualité de Ministres du Saint Evangile, se répandirent dans les autres provinces du royaume où leur mission n'eut que trop de succès. Ils voulurent

G 2

essayer de l'exercer dans le Querci. Ils se rendirent aux environs de Montauban , & choisirent des endroits montueux & couverts de bois , pour le théâtre de leurs prédications qu'ils faisoient à la faveur de la nuit. Les payfans & quelques citoyens trop faciles y accoururent. Ces assemblées nocturnes se dissipèrent bientôt. L'on arrêta un grand nombre des coupables ; les hommes furent envoyés aux galères , & les femmes rasées & enfermées dans des maisons de force. Les Ministres échappèrent à la vigilance des Magistrats ; & toujours munis des pouvoirs du Consistoire de Lauzanne , attendirent une occasion plus favorable pour exercer leur ministère.

Pendant Pajot perfectionnoit les routes sans relâche , & étoit d'une très-grande attention sur tous les ouvrages publics. Ils languirent rarement sous son administration ; & il parvint enfin à terminer celui de l'église Cathédrale par les soins de l'Architecte Larroque. Cet Architecte habile , pour en accélérer l'exécution , abandonna le plan dangereux d'élever un grand clocher sur la coupole du milieu de l'église , & en substitua à la place deux plus petits ou campaniles , d'une architecture élégante & agréable , qui accompagnent le frontispice sans l'embarrasser.

An. 1739.

Cette église , l'une des plus magnifiques de la province , mérite une description particulière. Elle est construite en forme de croix à la grecque. Elle a dans œuvre quarante-cinq toises de long , sur vingt de large.

Vingt piliers de pierre de taille, ornés de pilastres d'ordre dorique & de quarante-cinq pieds d'élévation, y compris les fustes & l'entablement, portent une voûte de stuc de soixante-dix-sept pieds de haut au-dessus du pavé. Seize grandes arcades surmontées de grands vitraux, donnent entrée de la nef dans les bas-côtés, qui sont bordés de chapelles en enfoncement, vis-à-vis chaque arcade. L'autel est isolé & placé entre le chœur & la nef sous la coupole où aboutissent les quatre branches de la croix, & n'est fermé que par une belle grille de fer qui laisse voir à découvert toutes les cérémonies. La chapelle de la Vierge où est la réserve, est dans le rond point; & sur le côté on trouve une belle sacristie d'une architecture noble, quoique simple, très bien éclairée, précédée d'un grand vestibule. On entre dans cette église par cinq portes, deux aux deux bouts des branches de la croix, & trois au frontispice, où on monte par un perron de pierre, de onze marches, qui règne sur toute la façade. La principale porte est ornée de deux colonnes isolées & accouplées de chaque côté, d'ordre dorique; les deux autres portes plus petites, sont accompagnées de deux pilastres du même ordre, avec des niches dans les entre-deux. Sur ce premier ordre, il s'en élève un second qui est ionique & de la largeur seulement de la grande nef, composé de deux pilastres aussi accouplés de chaque côté d'un grand vitrau qui donne du jour à l'orgue, placé en dedans sur un arc, en anse à pa-

nier. Au-devant des pilastres & à l'aplomb des colonnes sont placés les quatre Evangélistes, statues de dix pieds de haut ; sur un socle de six ; l'entre-deux des pilastres est orné dans toute sa longueur, de trophées d'église en bas-relief qui méritent l'attention des connoisseurs. Au-dessus de l'entablement est un fronton surmonté par une croix placée entre les statues de la Religion & de l'Espérance, assises sur la corniche rampante, & couchées sur le côté. Les petits clochers ou campaniles accompagnent ce second ordre, & sont terminés par des flèches bombées couvertes de plomb, & surmontées d'un globe doré qui porte une croix dorée. Sur tout l'édifice règne une magnifique charpente en arête, d'une grande élévation, & couverte d'ardoise, avec quatre grandes croix de fer doré aux quatre extrémités. Les Chapitres réunis furent transférés à cette église, érigée en Cathédrale, & dont l'Evêque Verthamon fit la dédicace.

Ayant enfin terminé ce grand ouvrage désiré depuis si long-temps par tous les catholiques en général qui vouloient par ce beau monument effacer les outrages faits à leurs églises, Pajot passa à l'intendance d'Orléans. Son successeur Briçonner, qui mourut un mois après sa nomination à l'intendance de Montauban, fut remplacé par Gaspard-César-Charles Lescapier. Bertrand-Jean-Baptiste-René du Guesclin, succéda aussi alors à l'Evêque la Luzerne, qui avoit occupé le siège épiscopal de Cahors pendant quaranté huit ans.

La même année vit luire l'aurore d'une nouvelle décoration pour le Querci. Le célèbre collège que les Protestans avoient à Montauban sous le nom d'*Académie*, quoique détruit, avoit laissé dans cette ville des traces de goût pour les beaux arts, des productions dignes du siècle même d'Auguste, & un grand nombre de livres excellens. Ces trésors littéraires y fructifioient dans le secret du silence parmi un certain nombre d'amateurs; mais c'étoient des richesses perdues pour la société. L'Evêque Colbert & l'Intendant Foucault avoient autrefois formé le plan de les sortir de l'obscurité, & de les rendre utiles à tous les citoyens, par l'établissement d'un corps littéraire. La trop prompt translation du premier à l'archevêché de Toulouse fit d'abord languir ce projet, & la retraite du second le fit entièrement oublier.

Quelques particuliers, distingués par leur talens, qui avoient à leur tête le célèbre le Franc, alors Avocat Général à la Cour des Aides, s'occupèrent de le faire revivre. Passionnés pour les lettres, ils résolurent de se réunir toutes les semaines pour tenir des conférences de littérature & se communiquer leurs ouvrages; (telle fut l'origine de l'Académie françoise;) Cette société naissante eut des approbateurs & des critiques, ainsi que tout ce qui a un air de nouveauté. Elle se soutint cependant avec distinction, & ses assemblées qui avoient été discontinuées par l'absence de plusieurs membres qui les composaient se renouèrent & devinrent assez nom-

breuses pour lui inspirer le désir d'un établissement stable & solide.

7 mai
1741. Ce projet fut communiqué aux gens en place & à la ville, qui par une délibération du Conseil-général voulut en assurer le succès. Elle présenta en son nom une requête au Roi, dans laquelle elle lui demanda des lettres-patentes pour l'érection d'une Académie. Sa Majesté accueillit cette requête, & approuva d'abord par une lettre du Ministre, les assemblées de la société littéraire, *se proposant*, disoit le Monarque, *de lui accorder toutes les marques de sa protection*. Il lui permit en effet, l'année d'après, de tenir des assemblées publiques, ainsi qu'il est d'usage dans les corps littéraires. La première de ces assemblées eut lieu An. 1742. dans la salle du palais épiscopal, que l'Evêque Verthamon s'empressa d'offrir pour cette auguste cérémonie.

La mort de l'Empereur Charles VI, arrivée en 1740, avoit fait reprendre les armes à toutes les Puissances de l'Europe, ainsi que l'avoient fait autrefois la mort de Charles II, Roi d'Espagne, & celle d'Auguste, Roi de Pologne. La succession de la maison d'Autriche fut la cause de cette nouvelle guerre. Plusieurs Souverains prétendirent avoir des droits sur les différentes parties qui la composoient; la foiblesse apparente de la Princesse Marie-Thérèse, fille unique du feu Empereur, les leur faisoit paroître encore plus légitimes. Le Roi Louis XV étoit le seul qui ne réclamât rien pour lui. Il joua

cependant le plus grand rôle dans cette guerre, & la soutint presque seul. Son unique objet étoit de donner l'empire à l'Electeur de Baviere, pour lui faire oublier ce que son père & lui avoient eu à souffrir de leur attachement à la France. Il voulut aussi faire un établissement en Italie, à un fils du Roi d'Espagne.

Ces deux objets réussirent, mais avec différens succès. L'Electeur de Baviere fut élu Empereur sous le nom de Charles VII, au commencement de 1741. Il fut d'abord heureux, & mourut en 1745, après avoir éprouvé les revers les plus cruels. Pour soutenir sa querelle, le Roi Louis XV s'étoit mis à la tête de son armée de Flandres, où tout plia devant lui. La rapidité de ses conquêtes ne l'empêcha pas de porter ses regards sur l'intérieur du royaume, & de la même main dont il ceilloit des lauriers aux champs de Mars, il éleva un temple aux Muses dans la ville de Montauban. Ce fut à Dunkerque, que par des lettres patentes du mois de juillet 1744, vérifiées au Parlement de Toulouse, dans le mois d'août suivant, il érigea la société littéraire en Académie de belles-lettres. Ensuite à Metz, où il étoit accouru pour défendre son peuple contre le Prince Charles de Lorraine, qui avoit passé le Rhin, & étoit entré dans l'Alsace, ce Monarque profitant des premiers momens de sa convalescence, après une cruelle maladie qui avoit jeté les plus vives alarmes dans le cœur de tous les Français, s'empressa de signer au mois de septembre le règle-

An. 1744.

ment qu'il vouloit être observé par la nouvelle Académie. Elle fut fixée alors à trente Académiciens ordinaires, non compris le Maire de la ville, Académicien né, & à dix Affociés étrangers, avec un Protecteur qui doit être choisi parmi les Princes du Sang, les Cardinaux, les Ministres & les Gouverneurs de la province. A l'instar de l'Académie Française, dont elle a tous les privilèges, à l'exception du droit de *Committimus*, elle n'a point d'Honoraires. Tous les membres y sont d'une égalité parfaite, & on n'y reconnoît d'autre prééminence que celle que donnent les talens. L'Evêque Verthamon qui fut un des trente Académiciens, satisfait de cet utile établissement, & zélé pour les progrès de la religion & des mœurs, s'obligea à donner tous les ans un prix de la valeur de deux cents cinquante livres à une Pièce d'éloquence, dont le sujet seroit relatif à quelque point de morale tiré des livres saints, & adjugé par l'Académie, qui distribue ce prix à sa séance publique du jour de la Saint Louis.

Cette générosité éprouva des censeurs; elle parut à quelques stupides zôiles n'être point assez analogue à la dispensation de bienfaits que la religion prescrit à un Prélat charitable. « La corruption, répondit le vertueux Verthamon à ces vils » détracteurs, a son pincipe dans l'ignorance & la » vertu dans les lumières. Il n'appartient qu'à l'homme instruit d'épurer dans sa raison, comme dans » un creuset, toutes les parties de la morale, d'em-

» braver sans confusion & sans trouble les deux
 » extrémités de la chaîne immense de nos devoirs,
 » de ne jamais perdre de vue ce fil heureux, la
 » conformité avec l'ordre, qui conduit l'homme
 » dans le labyrinthe de ses obligations. Ce sont les
 » lettres qui éclairent l'esprit & règlent le cœur ;
 » ce sont les lettres qui répandent cette aménité
 » & cette douceur devant lesquelles fuient les vices
 » qui dégradent l'humanité. Aussi les siècles de la
 » littérature , ont-ils toujours été les siècles des
 » mœurs. Que ne doit-on pas donc attendre d'un
 » corps littéraire dont les palmes honorables ne
 » seront décernées qu'au seul génie, consacré à
 » développer les lois de la morale puisées dans
 » les sources mêmes de la religion ? »

Tandis que Louis XV associoit le triomphe des arts au succès de ses armes, toujours constant partout où ce Monarque combattit en personne, elles éprouvèrent de grands revers en Allemagne & en Italie. La France soutint cependant seule tout le faix de cette guerre dont le poids se fit sentir dans l'intérieur du royaume, soit par la diminution du commerce, soit par l'augmentation indispensable des impôts :

On doit rapporter à cette époque le funeste établissement des corvées. Les grandes routes étoient d'une utilité généralement reconnue. On s'occupoit de toutes parts à réparer & entretenir les anciennes, & à en ouvrir de nouvelles. Mais les fonds destinés pour cet objet important étoient sans doute

absorbés par les frais de la guerre. Le ministère imagina d'y suppléer par le travail gratuit du peuple; espèce d'impôt nuisible à l'état même, en arrachant à l'agriculture, le centre des vraies richesses, & la baze du commerce, les bras qui lui sont absolument nécessaires; ruineux pour le propriétaire à qui, selon l'évaluation des économistes, elle cause une perte de six mille pour cent; particulièrement onéreux à la classe indigente sur laquelle il tombe d'une manière directe & immédiate; insuffisant enfin pour remplir son objet. Quel zèle, quelle vigueur espérer d'un manœuvrier dont le travail pénible & forcé est frustré du salaire nécessaire à sa subsistance & à celle d'une famille désolée? Vainement on aura recours à la sévérité. La violence ne prévaudra point sur la nature révoltée. Epuisé de langueur, succombant d'inanition, rongé par le désespoir, on le traîne foible & languissant, pâle & défait sur l'atelier qu'il arrose de ses larmes. L'ouvrage languit & reste imparfait.

L'Intendant Lescalopier, Administrateur vigilant & habile, fut forcé d'employer ce moyen malheureusement alors nécessaire. Une partie de sa généralité sembloit séparée de l'autre par une barrière presque insurmontable. Il ouvrit un grand chemin pour la communication du Rouergue avec le Querci, sans être ébranlé par les difficultés & les obstacles. Luttant avec courage contre les clameurs du peuple obstiné à fermer les yeux sur les avantages qui devoient résulter un jour de ces utiles opéra-

nions, pour n'envisager que le mal présent, il se prépara la reconnaissance de ceux-là mêmes qui accabloient d'invectives & de murmures sa bienfaisante administration.

La Cour des Aides perdit dans ces circonstances An. 1745. son Premier Président l'Abbé le Franc, Magistrat recommandable à jamais par son caractère pacifique, l'égalité de son ame, sa modération, sa bienfaisance & son affabilité. Sans hauteur, sans faste, pas un de ses prédécesseurs ne soutint plus noblement que lui, ni avec plus de fermeté, les droits de sa place & les prérogatives de sa Compagnie. Il fut généralement aimé & respecté. Après quelques difficultés que la malignité fit naître, le Roi rendit à Jean Jacques le Franc, cette grande charge, l'héritage de ses ayeux, & que le Régent, comme on l'a dit, n'avoit mise qu'en dépôt sur la tête de l'Abbé le Franc, son oncle. Jamais plus de talens réunis ne se trouvèrent ensemble dans un Magistrat. Érudition vaste & profonde, génie sublime, esprit juste & vif, cœur noble & compatissant, tel ses compatriotes & sa compagnie le virent monter à cette place ; tel il est gravé dans tous les cœurs.

La guerre continuoit avec des succès divers ; sa durée enhardit quelques Protestans du bas Querci. Leurs assemblées d'abord secrètes devinrent publiques, non dans les villes, mais en rase campagne. Une vaste prairie leur servoit de temple. Là un Ministre leur prêchoit, les marioit & baptisoit leurs enfans. On crut pouvoir arrêter ce fanatisme

renaissant par des amendes décernées contre les chefs de famille. Ce moyen mis en usage plus d'une fois, fut insuffisant. La Maréchaussée eut ordre de dissiper ces attroupemens, & éprouva de la résistance. Plusieurs des mutins furent arrêtés, poursuivis criminellement & flétris. Les Calvinistes sentés applaudirent eux-mêmes à ce châtiment mérité, & protestèrent par écrit de ne jamais favoriser ces sortes d'assemblées.

An. 1748. La paix enfin calma l'effervescence des esprits, & rappela le bon ordre dans le Querci. Elle fut faite à Aix-la-Chapelle, & Louis XV en régla les conditions. Il ne réclama rien pour lui; mais il assura le Trône de Naples à Dom Carlos, fils du Roi d'Espagne. Il fit l'Infant Dom Philippe, Duc Souverain de Parme, de Plaisance & de Guastalla, & rétablit le Duc de Modène dans ses états. Depuis la mort de l'Empereur Charles VII, l'Allemagne n'attiroit plus ses regards; le fils de ce Prince infortuné avoit été forcé de faire son accommodement, & étoit très-content qu'on lui eût restitué ses possessions.

Jamais l'Europe ne fut plus florissante que dans les années qui suivirent cette paix, & dans cette félicité générale, la ville de Cahors fut presque la seule qui eût à gémir de deux sinistres événemens qu'elle éprouva. Son Université, décoration honorable dont se glorifioit le Querci, & en même-temps très-utile en particulier aux habitans de Cahors, par le concours nombreux des Etudians que

rassembloit cette école célèbre, qui depuis plus de quatre siècles se soutenoit toujours avec un nouvel éclat, & qui avoit donné à la théologie le fameux Navarre, & à la jurisprudence les Benedicti, les Cujas, les Gregoire, les Govean, les Roaldes, les Dominici, fut supprimée & réunie à l'Université An. 1751 de Toulouse. Ce fut l'ouvrage du Premier Président Maniban. Ce Magistrat, jaloux d'étendre la gloire de la ville qu'il habitoit, & d'écarter tout ce qui pouvoit lui causer quelque ombrage, représenta, que l'Université de Cahors nuisoit par sa grande proximité à celle de Toulouse. Envain l'Evêque du Guesclin étala son zèle & sa fermeté ordinaires pour détourner l'orage qui menaçoit la ville épiscopale, ses efforts furent inutiles; l'avis de ce Magistrat prévalut.

Il est vrai qu'en général les Universités rapprochées les unes des autres se nuisent réciproquement & retardent le progrès des lettres. Il s'établit entr'elles, non une rivalité d'honneur & de gloire, mais une rivalité de gain & d'intérêt. On se relâche de la sévérité des épreuves & les grades sont plutôt le prix de l'argent que celui du savoir. L'emploi de l'enseignement, si honorable par lui-même lorsqu'il est rempli avec dignité, devient alors, à la honte de l'esprit humain, une profession mercenaire, dont la cupidité est l'infâme mobile.

Cet échec avoit été précédé d'une disgrâce non moins méritée pour la ville de Cahors, & qui enveloppa une partie du haut-Querci. Un arrêt du

Conseil , revêtu de lettres-patentes , accordoit à tous les Marchands en général le privilège de l'entrepôt d'une année dans les ports de mer en faveur des marchandises destinées pour les Colonies. Les Bordelois s'opposèrent à ce que les habitans de Cahors jouissent de ce privilège pour leurs vins dont ils craignoient la concurrence. Soit que la ville de Cahors fût mal défendue , soit que la religion du Conseil fut surprise , un second arrêt ordonna que les vins de Cahors ne pourroient entrer dans Bordeaux qu'après la Noël , & qu'ils ne pourroient y rester que jusqu'au huit septembre. Cet arrêt ruina presque entièrement le commerce de ces vins , la principale ressource de Cahors. A l'époque où ils peuvent être portés à Bordeaux , le plus grand nombre des vaisseaux est parti pour les Isles. Il faut attendre les cargaisons de la seconde saison , qui traînent souvent jusqu'au mois de septembre. Le propriétaire craignant d'être surpris dans le port au terme fatal , se hâte de vendre ses vins à des Armateurs qui ont paru auparavant indifférens pour les acheter.

Le gouvernement sentira un jour combien il lui importe de favoriser l'exportation , indistinctement pour tous les sujets du Royaume , des objets surtout qui ne sont point de première nécessité. Les privilèges exclusifs sont une source fatale de rivalités odieuses , de querelles interminables , sans cesse renaissantes , & de déprédations même que se permettent souvent ceux qui sont préposés pour leur
exécution.

exécution. Les prohibitions, les gênes éteignent l'émulation & ralentissent l'activité. La liberté est l'ame du commerce, le ressort de l'industrie & le germe des talens.

On diroit que Cahors touche au moment réservé à tous les peuples dont la gloire est parvenue à son comble. Remarquable par l'antiquité de son origine qui se perd dans la nuit des temps; célèbre chez les Romains par son commerce, ses arts, ses monumens publics; distinguée sous les Gôts, au temps desquels on y battoit monnoie, ainsi qu'il conste d'une médaille d'or où l'on voit une tête Fouillat, hist. manusc. du Querci. gothique & à la légende *Cadurca*, & au revers une croix avec le mot *Franculus*, qu'on croit être le nom du Gouverneur ou du Monétaire; décorée enfin d'une Université, & même d'une Société littéraire, cette ville sembloit tout réunir; rien ne manquoit à son illustration. Elle perd insensiblement tous ces avantages. Condamnera-t-on encore à l'engourdissement & à l'inaction ses habitans laborieux, dont les travaux & l'intelligence ont arraché du sein des rochers même une riche production, par les entraves que l'on met à la branche intéressante de commerce qu'elle produit?



CHAPITRE X.

Filerie de soie à Montauban. — Massip. — Tremblement de terre. — Ouvrages publics. — Cahusac. — Emeute de Caussade. — Louis Siriès. — Collèges de Montauban & de Cahors rétablis.

TANDIS que le commerce de Cahors éprouvoit des obstacles, celui du bas-Querci acquéroit une nouvelle branche bien importante par la culture des mûriers blancs. Cette espèce d'arbres n'étoit point entièrement inconnue dans ce pays. Quelques particuliers en cultivoient depuis quelque-temps & élevoient des vers à soie, mais plutôt comme un objet de curiosité que comme une production utile. La beauté & la vigueur de ces arbres qui croissoient aux environs de Montauban avec rapidité, fit juger à l'Intendant l'Escalopier que le terroir & le climat leur étoient propres. Il entra dans les vues de quelques Cultivateurs, assurés du succès par des expériences réitérées, & il planta, aux dépens du Roi, des pepinières de mûriers qui furent distribués gratuitement aux bienstenans de la généralité. C'étoit le moyen d'avoir de la soie ; mais il falloit la rendre commercable. Alors le même Intendant engagea quelques citoyens, bons patriotes, à faire venir des Ouvriers d'Avignon pour l'établissement

d'une filerie. On distingue surtout parmi ces citoyens le généreux Izarn de Grezes, Gentilhomme Montalbanois, à qui l'on doit particulièrement cette production. Zélé pour toutes les parties de l'agriculture, il ne fut jamais rebuté ni par les dépenses, ni par les difficultés, ni par les contradictions même pour en accélérer les progrès. Ce sentiment devenu héréditaire dans sa famille & digne de la reconnaissance de ses concitoyens, rehausse l'éclat d'un nom que la valeur & les talens avoient déjà rendu recommandable dans les armées Ottomanes. Les mûriers sont devenus depuis dans l'Élection de Montauban, une production non moins nécessaire pour le peuple qu'elle occupe, que pour le propriétaire qu'elle enrichit. Si on se plaint qu'elle n'est point d'un si grand rapport qu'elle l'étoit autrefois, ne doit-on pas plutôt l'attribuer peut-être à une avidité peu éclairée, qu'à la variation du climat ou à l'intempérie des saisons ? On rassemble dans un petit atelier une trop grande quantité de vers à soie ; les bras ne sont pas assez nombreux pour leur donner les soins nécessaires ; la nourriture leur est dispensée avec une perfide économie ; la contagion infeste l'atelier, & le ver périt ou ne se traîne qu'avec lenteur à son ouvrage.

Montauban s'applaudissoit de ses progrès, lorsque la mort lui enleva un citoyen qui fut un des braves de son siècle. Massip étoit son nom. Né à Montauban d'une famille honnête, il perdit son père & sa mère de bonne heure. Ses parens voulant mettre

Izarn, natif de Bruc niquel, Bacha à trois queues, sous Bajazet II.

An 1752

à profit beaucoup de vivacité, & quelques étincelles de génie, qui avoient paru dans son enfance, firent de vains efforts pour lui inspirer le goût de l'étude. Rien ne put fixer son esprit turbulent & dissipé. Il n'aimoit que les exercices violens, & dès qu'il eut atteint l'âge prescrit, il s'enrôla dans un Régiment d'infanterie. Avec beaucoup d'intelligence, un tempérament robuste, & du goût pour le métier qu'il avoit choisi, il se distingua bientôt par son exactitude à remplir son devoir, & une bravoure qui rien n'arrêtoit au milieu des plus grandes fatigues & des plus rudes travaux. Il étoit d'une gaité qui le fit généralement aimer des Officiers & de ses camarades; Planterose (c'étoit son nom de guerre) faisoit les plaisirs de tous les détachemens où il se trouvoit. Infatigable & même avide de périls, il avoit à peine fini son service qu'on le voyoit voler aux Volontaires avec une ardeur qui fut taxée souvent de folie; mais il avoit ses vues. Dès qu'il eut un fusil à la main, quelque éloigné qu'il fût des hauts grades, il osa y aspirer; un secret pressentiment nourrissoit ses espérances, mille exemples l'encourageroient. Les Fabert, les Duguay-Trouin, les Jean Barth confondus d'abord dans la foule, ne devoient leur élévation qu'à leur seule bravoure. Cette louable ambition anima toutes les démarches de Mañip. Il falloit faire montre d'un courage extraordinaire qui se fit remarquer; de là son empressement à se trouver par tout. La guerre qui embrasoit l'Europe en 1792 lui fournit de fréquentes occa-

sions de se faire connoître ; il fut fait bas-Officier. Cette première faveur de la fortune enflamma son émulation ; mais ce n'étoit pas dans sa patrie qu'elle lui préparoit ses plus grandes faveurs. Il servit en Allemagne en qualité de Caporal , se trouva à la malheureuse affaire d'Hochster , y fut fait prisonnier & envoyé en Saxe avec un bon nombre de ses camarades. Ces braves soldats y furent oubliés. Après plusieurs mois de prison & n'ayant aucune nouvelle de la Cour de France , soit pour sortir de la misère , soit qu'il s'ennuyât d'un repos peu compatible avec la grandeur de ses projets , Massip représenta avec force à ses compagnons , que dans l'abandon total où ils se trouvoient , ils pouvoient reprendre les armes sans crime , dès qu'elles ne seroient pas tournées contre leur maître légitime , & leur persuada de prendre parti avec le Roi de Pologne , Auguste , qui en forma un régiment de dragons. Ce Prince avoit besoin de troupes pour opposer au fameux Charles XII , Roi de Suède , qui l'attaquoit avec vivacité , & il avoit peu de confiance dans les Polonois. Il fut sensible au service que Massip lui avoit rendu ; il le fit Officier. Ce régiment le servit bien , en effet , jusqu'à la bataille de *Fravenstad* , où il se défendit avec valeur , quoique abandonné par les Saxons & les Polonois , & ne se rendit au vainqueur qu'après avoir perdu son Colonel. Cet événement qui ôta la Couronne à Auguste , fit changer de maître aux soldats Français , une seconde fois. Dès le même jour ils s'enrôlèrent

Sous les drapeaux Suédois, & s'y rendirent célèbres. Avoir servi en Suède, soit pendant que la fortune rit à Charles XII, soit après qu'elle lui eut fait éprouver son inconstance, c'est avoir été nécessairement exposé à des périls sans nombre. Massip en triompha avec gloire. Il mérita bientôt les éloges du Roi & la confiance des Généraux, lorsque pendant l'absence de ce Monarque, après la bataille de Pultava, la Suède épuisée, fut inondée de Russes, de Saxons & de Danois. Massip qui étoit déjà parvenu à la tête de son régiment, rendit les plus grands services à cette couronne; il se distingua surtout à la bataille que le Général Steinbock gagna sur les Danois dans la Scanie. Le Roi à son retour lui en témoigna sa satisfaction, ainsi que son favori le Baron de Goerts. Ce Ministre goûta la tournure d'esprit de Massip, & l'employa dans plusieurs négociations secrètes en diverses Cours. Massip s'en acquitta avec une intelligence qui lui valut la bienveillance du Roi. Dans cette position agréable, la fortune voulut encore lui faire sentir un de ses revers. Le Roi Charles mourut, & Goerts qui avoit mérité la haine de la nation, périt sur un échafaud. Massip se crut perdu; cependant la révolution qui changea la fate de la Suède, lui fut plus favorable qu'il ne l'avoit espéré. Le Prince de Hesse, mari de la Reine & devenu Roi par un effet de la tendresse conjugale, sa femme l'ayant fait élire à sa place, chercha à s'attacher les Officiers d'un mérite reconnu, & surtout les étrangers dont il avoit

moins à redouter les pratiques que celles des nationaux, entêtés alors plus que jamais de leurs privilèges. Il approcha Massip de sa personne. Malgré la paix que ce Prince donna à la Suède, notre brave Montalbanois se soutint dans la considération que la guerre & sa valeur lui avoient acquise. Le Roi, Auguste, qui étoit remonté sur le trône de Pologne, mourut quelques années après. Le Roi Stanislas, légitimement élu Roi de Pologne, une seconde fois, se rendit à Danzik pour soutenir son élection; il y fut assiégé & serré de près par les Russes, qui de concert avec la maison d'Autriche vouloient placer sur ce trône le frère de l'Empereur. A cette nouvelle, Massip sentit vivement qu'il étoit français. Après avoir auparavant obtenu un congé & l'agrément du Roi de Suède, il offrit son épée au beau-père de Louis XV, suivi d'une troupe de jeunes Gentilshommes Suédois, qui avoient voulu faire leurs premières armes sous ses yeux. Arrivé à Danzick, il se chargea de la défense d'un fort avancé qu'on vouloit abandonner, & promit d'y tenir jusqu'à l'arrivée du secours qu'on attendoit de France. Ce secours trop foible pour être utile à Stanislas, ne vint, ce semble, que pour ensanglanter l'épée des Russes, & pour empirer la situation du Roi de Pologne. La tête de ce Monarque fut mise à prix. On le détermina à mettre sa personne en sûreté. Massip fut du secret, & pour favoriser la retraite de ce Prince infortuné, il attira toute l'attention des Russes sur son poste, soit par la vivacité de son feu,

loit en leur faisant craindre quelque vigoureuse sortie. Il fit durer cette manœuvre pendant plusieurs heures, & n'abandonna le fort que lorsqu'il jugea le Roi assez éloigné pour espérer d'échapper aux poursuites de ses ennemis. La ville se rendit de suite, & la guerre finit dans cette partie. Le Roi Louis XV, n'oublia pas le service que Massip avoit rendu dans cette occasion, & lui fit remettre par le Comte de Saint Severin, son Ambassadeur en Suède, un brevet de Lieutenant Colonel à la suite du régiment de Stanislas dragon, avec six cents livres de pension, & la croix de Chevalier de Saint Louis. Massip reçut avec transport ces bienfaits de son premier maître, & ne les accepta cependant qu'avec la permission du Roi de Suède. Ce Prince voulut que la croix lui fût donnée en sa présence, & le Comte de Saint Severin donna l'accolade au nouveau Chevalier à la vue de toute la Cour assemblée en gala pour cette cérémonie. Le Roi de Suède lui-même, pour récompenser ses services, ou pour s'attacher encore d'avantage ce brave Officier, lui fit expédier un brevet de Colonel de dragons, l'un des plus hauts grades où un Catholique puisse parvenir dans ce royaume luthérien. La Suède jouissant de la paix, Massip voulut revoir sa patrie, & s'y fixa avec l'agrément du Monarque Suédois, qui lui continua ses pensions. La vieillesse dont il éprouvoit les premières atteintes, lui rendit d'abord précieux les attrails du repos dans la société d'une femme de condition, qu'il avoit épousée à Luneville,

dont il eut une fille unique, mariée avec Theron, Médecin ; natif de Bioule en Querci. Mais le repos n'étoit pas son élément ; il s'en ennuya aux premiers bruits de guerre qui se firent entendre, & malgré ses cheveux blancs, il se crut en état de faire encore quelques campagnes. Il se rendit en conséquence à Paris, & présenta au Ministre le projet d'un corps de troupes légères, en offrant de servir à sa tête. Son plan fut agréé & exécuté. Cependant la faveur décida du commandement ; Massip resta oublié. Il en fut si affligé que la révolution qu'il en éprouva, lui causa une attaque d'apoplexie à Paris, chez le Comte de Saint Severin, où il étoit logé. Dès qu'il fut convalescent, il se fit transporter à Montauban, & ne fit plus que languir. Il mourut peu de temps après.

Quelques années après la mort de Massip, le Comte d'Hérouville, nommé Commandant en chef de la Guienne, choisit Montauban pour le lieu de sa résidence ordinaire. Il rappelloit avec transport aux AN. 1733 habitans les beaux jours qu'ils avoient goûtés sous les auspices du Duc de Duras, lorsque une alarme assez vive, causée par une secousse du tremblement de terre, qui détruisit Lisbonne & Lima, vint troubler la félicité publique. Mais cette secousse, arrivée à dix heures du soir, dura peu & n'eut point de suite fâcheuse pour le Querci. Les habitans de ce pays n'eurent à se plaindre que du trop court séjour du Comte d'Hérouville. Il fut obligé de se rendre à l'armée pour servir dans la guerre qui avoit com-

mencé en 1755 dans le nouveau monde, & qui vint de là embraser toute l'Europe.

An. 1756. La retraite du Comte d'Hérouville fut bientôt suivie de celle de l'Intendant l'Escalopier, nommé à l'Intendance de Tours. Commerce, agriculture, ouvrages publics, rien n'échappa aux soins de cet Intendant; son activité infatigable embrassa toute la généralité. On comble aujourd'hui à l'envi, d'éloges, ces mêmes opérations qui excitèrent tant de clameurs injustes, & qui n'ébranlèrent point la fermeté de cet habile Magistrat, parce qu'il n'ignoroit pas que l'homme public doit faire le bien pour le bien même, & se mettre au-dessus de l'opinion du vulgaire, trop aveugle pour connoître ce qui lui est avantageux. *Les peuples de ma généralité, disoit-il souvent, me maudissent; mais leurs neveux me béniront.* L'événement a justifié cette prédiction. Le chemin que ce Commissaire départi ouvrit pour la communication du Querci avec le Rouergue, a souvent porté la vie dans des cantons de la généralité où les peuples voyoient la mort s'avancer sur les pas de la famine. On lui a reproché d'avoir démoli les portes de Montauban, qui servoient de décoration à cette ville. Mais le citoyen impartial & éclairé ne voit-il pas aujourd'hui combien les vues de cet Intendant étoient vastes & réfléchies? Il vouloit ne faire qu'une même enceinte de la ville & des trois faubourgs de Villenouvelle, Lacapelle & le Moustier. Ce plan, l'objet de tant de murmures, on l'exécute insensi-

blement , & devient l'objet des vœux des habitans. Déjà deux de ces fauxbourgs ne sont presque plus distingués de la ville même.

On ne doit pas omettre plusieurs autres ouvrages publics dont le Querci est redevable à l'Éscalopier. Le pas navigal de Moissac étoit très-dangereux à cause de la trop grande proximité de quelques piles d'un ancien pont qui ne subsiste plus & qui embarrassent la rivière. La chute de l'eau y étoit d'une rapidité extrême par la pente trop roide du glacis qu'empêchoit d'allonger l'espace nécessaire pour la manœuvre de la navigation; manœuvre difficile, & qui entraînoit souvent la perte des bateaux. L'Éscalopier fit construire une écluse qui a obvié à tous les inconvéniens, & qui ne laisse pas à craindre au commerce tous ces naufrages.

Le passage de la rivière d'Aveyron au Bias exposoit aussi les voyageurs à beaucoup de périls, & rendoit moins prompte la communication du Querci avec le Rouergue. Cette rivière, sujette à des débordemens fréquens, & trop resserrée dans ses bords, mettoit, pour ainsi dire, à chaque instant, dans la nécessité de chercher un abordage qui varioit selon la différente crue des eaux, & qu'on manquoit très-souvent en courant risque de la vie. Le même Intendant obtint un arrêt du Conseil pour y construire un pont qui a été exécuté depuis. Il perfectionna enfin le Quai de Montmirat, qui décore la ville de Montauban; & la ville de Cahors lui doit celui de Saint Géorge.

An. 1757, Jean-Jacques Lefranc, l'idole des Montalbanois, quitta la place de Premier Président de la Cour des Aides. Il emporta avec lui les regrets de sa compagnie & de tous les ordres de la ville. Si quelque chose put les consoler de sa perte, ce fut de voir un citoyen lui succéder. Le Roi confia cette charge importante à Amable-Louis-André-François de Malartic de Montricoux Conseiller de la même Cour.

Le successeur de l'Escalopier, Antoine Chaumont de Lagalaizière, à peine arrivé à Montauban, s'occupa d'une réparation plus utile que brillante, & qui lui a assuré à jamais les éloges des citoyens & des étrangers. Soit que ce fût un défaut dans la première construction du pont de Villebourbon, soit que ce fût pour sauver un faux équerre au Palais épiscopal, le débouché du pont du côté de la ville étoit très-étranglé, & avoit été la cause de plusieurs accidens funestes. On avoit vu des chevaux fougueux franchir les parapets, se précipiter avec leurs maîtres, & s'écraser sans ressource. Pour éviter de pareils malheurs à l'avenir, Lagalaizière entreprit l'élargissement de l'entrée du pont & la finit. La reconnaissance publique lui consacra une Inscription qu'on y voit gravée sur un marbre, en ces termes :

REGNANTE LUDOVICO XV.
GAL. ET NAV. REGE,
REGUM DILECTISSIMO,
ALBIONUM AD MACLOVICENCES RIPAS,

HANOVRIENSIIUM, ET HASSIANORUM,
 AD LUZERBERT TRIUMPHATORE;
 HANC NUPER ANGUSTIOREM VIAM,
 D. D. DE CHAUMONT DE LAGALAISIERE,
 CON. REG. A LIBELL. SUPP.
 MAGIST. ET IN AQ. PRÆF.
 NEC NON AD LOTAR. NOVISSIME
 MISS. DOMIN.
 AMPLIANDO,
 PEREGRINORUM, CIVIUMQ. VOTA
 REPLEVIT.
 MAJORE URB. PROTOCONS. ANT.
 CARRERE. COSS. ANT. FORESTIER.
 JAC. DE DARASSUS, ET LUD. PRAT.
 ANNO M. D. CCLVIII,

En conservant la mémoire de l'Intendant Lagalaisiere, on a voulu consacrer l'époque de deux évènements remarquables de cette année; l'affaire de Saint Cast, près de Saint Malo, où les Anglois avoient fait une descente, & qui furent repoussés avec honte & une grande perte dans leurs vaisseaux, par le Duc d'Aiguillon; & la victoire remportée à Lutzerbert, près de Cassel, par le Comte de Broglie, sur l'armée combinée des Hessois & des Hannoviens.

Cette réparation si nécessaire venoit d'être achevée, lorsque Lagalaisiere fut nommé à l'Intendance de Lorraine, sa patrie, & eut pour successeur à celle de Montauban, Charles-André de Lacoré. Parmi les ouvrages dont ce dernier Magistrat décora la ville, on compte une jolie Salle de spectacle.

An. 1759.

Louis de Cahusac mourut dans la même année. Il étoit né à Montauban en 1706, de noble Louis de Cahusac, & d'Anne Pechels de la Boissonnade. Dès sa plus tendre enfance, il s'annonça par une aimable vivacité, tel qu'un jour il devoit être. Dans le cours de ses premières études, rien ne lui parut indifférent. Tous les objets qui s'offrirent à lui furent également dignes de sa curiosité. On eût dit qu'il vouloit essayer tous les genres, qu'il se sentoît capable de les embrasser tous, ou du moins qu'il étoit impatient de connoître celui auquel la nature l'avoit destiné. Après avoir parcouru rapidement & avec distinction la route commune & ordinaire des humanités, il étudia en droit & fut de bonne heure reçu Avocat. Il entra au barreau de la Cour des Aides, où son père tenoit un rang distingué, & où il plaida quelques années avec applaudissement. Plein de feu, d'imagination & d'esprit, il se faisoit aisément des amis & des protecteurs. Pajot, Intendant de Montauban, voulant lui ouvrir les routes de la fortune, l'engagea à quitter le barreau & le fit nommer Secrétaire de l'Intendance. La société littéraire, qui a enfanté l'Académie de Montauban, commençoit à éclore; il y fut admis, & il y apporta divers morceaux qui prouvèrent qu'il n'avoit jamais cessé de cultiver les lettres. Ce fut alors, que rempli de cette noble audace qu'inspire une généreuse émulation, il osa s'élever tout-à-coup jusqu'à la plus noble espèce des productions de l'esprit humain, où des succès médiocres supposent à la fois

du talent & des connoissances. Il fit un voyage à Paris, où il donna au théâtre la tragédie de *Pharamond*, qui eut quelque vogue, & qui en le faisant connoître lui valut la protection & même l'amitié du Comte de Saint Florentin, Ministre d'Etat. De retour en province, il suivit Pajot, qui fut transféré à l'intendance d'Orléans; mais il y resta peu. Possédé de la passion du théâtre dont Pajot vouloit le guérir, comme devant être un obstacle aux vues qu'il avoit pour sa fortune, il quitta brusquement ce Magistrat & sans prendre congé; c'est une tâche dans sa vie. Il s'établit à Paris où il donna plusieurs pièces aux François & à l'Opéra, avec différens succès; il se décida enfin pour ce dernier spectacle. En s'associant avec le célèbre Rameau, le plus grand musicien de son siècle, qui ne voulut presque plus travailler qu'avec lui, ne trouvant point d'Auteur, disoit-il, dont la coupe des vers fut aussi heureuse pour être mis en chant que celle de ses poèmes, il se fit un grand nom. Quoiqu'en aient dit ses envieux, car cette préférence de Rameau, lui en donna un grand nombre; Cabusac avoit en ce genre la supériorité, non seulement sur ses rivaux du temps, mais encore sur les Auteurs lyriques qui l'avoient précédé, pour l'invention des fêtes qui dans ses opéras ajoutent toujours à l'action en faisant partie du sujet ou en naissant naturellement. Sa comédie de *Zéneïde* est excellente, & plaira toujours. Il fut gratifié par le Roi d'une pension de deux mille livres sur le Mercure de France, d'une place

de Censeur royal, & obtint d'être associé à l'Académie des Sciences & Belles-lettres de Prusse. Le Comte de Saint Florentin l'honora toujours de ses bontés ; mais il eut le malheur d'encourir la disgrâce de la Marquise de Pompadour, pour quelque indiscretion qui n'avoit peut-être de réalité que dans la malice de ses ennemis. Cet événement empoisonna le reste de sa vie. « Il étoit, a dit l'Auteur du » Dictionnaire des Grands-hommes, d'une sensibilité qui abrégéa peut-être ses jours. L'éloge & la » satire excitoient également sa vivacité. Un Journaliste ayant beaucoup loué l'opéra de Zoroastre, » Cahufac lui dit en l'embrassant : *Ah ! que je vous ai d'obligation. Vous êtes le seul homme en France qui ait eu le courage de dire publiquement du bien de moi.* Ses principaux ouvrages sont *Pharamond & Warwick*, tragédies ; *Zéneïde & l'Algérien*, comédies ; *les fêtes de l'Himen & de l'Amour*, *Zaïs & Zoroastre*, opéras ; un Opéra en un acte pour les petits appartemens ; *Grigri*, roman dans le goût du temps ; un traité de la *Danse*, en 2 volumes in-12, ouvrage estimé.

• Envain l'alliance surprenante des maisons de Bourbon & d'Autriche, sembla devoir anéantir le fameux système de l'équilibre de l'Europe, & rendre leurs armes réunies supérieures à celles des autres Potentats, cette guerre ne fut pas heureuse ; & le poids s'en fit sentir dans tout le royaume. Les Protestans du bas-Quercy parurent vouloir encore profiter de la calamité générale ; mais ce ne fut que
parmi

parmi le peuple. Leurs assemblées moins secrètes donnèrent lieu à un événement dont on n'avoit pas vu d'exemple depuis long-temps, & auquel on ne devoit point s'attendre, après la protestation solennelle que les Calvinistes sensés & éclairés avoient faite de ne jamais acquiescer à ces sortes d'assemblées.

La garde bourgeoise établie à Caussade arrêta dans la nuit & hors des portes de la ville, trois hommes qui, par leurs réponses, lui parurent suspects; elle les conduisit au corps-de-garde. Les Officiers municipaux avertis s'y rendirent le lendemain, & ayant interrogé le plus apparent de ces prisonniers, il répondit se nommer Rochette, Ministre du Saint Evangile. Il ajouta qu'il venoit du désert, alloit au désert & habitoit le désert; c'est ainsi qu'on désignoit tous les lieux où les Protestans tenoient leurs assemblées. Surpris de cette réponse hardie, les Magistrats le firent fouiller. On trouva sur lui, ou dans son porte manteau, plusieurs sermons, & des registres de baptêmes & de mariages faits au désert, avec la patente de Ministre datée du désert du haut-Languedoc, ainsi que deux états de corisations & de répartitions faites en sa faveur sur plusieurs villages de l'Agenois. Les Maire & Consuls jugeant l'affaire sérieuse, le firent conduire avec les deux autres dans les prisons royales; ils y mirent une forte garde, & se hâtèrent d'en rendre compte à Alexis François de Gourgue, Intendant de Montauban, qui dans le mois de mai précédent, avoit succédé à l'Intendant Lacoré.

An. 1761.
13 Octobr.

Tome III.

Ce jour étoit celui d'une grande foire à Caussade. Une troupe d'environ deux cents Protestans de la campagne , munis de différentes armes & d'outils d'agriculture , profitant de la circonstance , s'approchèrent de la ville sans obstacle , & y entrant avec impétuosité , pénétrèrent jusqu'aux portes des prisons , en criant : « *courage , allons délivrer notre Ministre.* » La garde fit ferme , & donna le temps aux habitans , avertis par le tocsin , de venir à son secours. Après un combat assez court , mais très-vif , les séditieux furent repoussés avec perte de quelques-uns des leurs , qui furent pris & mis en prison.

Cette entreprise annonçoit trop aux Magistrats ce qu'ils avoient à craindre. Ils firent prendre les armes à tous les habitans ; & l'on observe avec plaisir que les notables Bourgeois protestans , qui lors de cette première émeute s'étoient renfermés chez eux , de peur d'être soupçonnés d'y avoir part , se présentèrent alors bien armés aux Consuls , leur jurèrent fidélité , & demandèrent d'être employés pour la défense de la patrie. Leurs offres furent acceptées ; on leur assigna un poste , & ils servirent avec honneur :

L'Intendant apprit presque au même instant & la détention du Ministre & la nouvelle de la révolte. Il fit promptement expédier des ordres à toutes les brigades de la Maréchaussée du département , de se rendre à Caussade. Il fit aussi partir de suite celle de Montauban. Ces secours éloignés pou-

voient être inutiles pour sauver la ville ; elle étoit saccagée sans les sages précautions des Magistrats. Dans la nuit, en effet, de ce même jour, ceux qui furent envoyés à la découverte, engagèrent un combat avec une troupe de plus de cinq cents hommes, qui venoient à grands pas au secours de leur Ministre, & qui se retirèrent à la vue des compagnies de la ville. Ce prélude sembloit présager des suites bien fâcheuses.

La journée du lendemain fut tranquille. Un Cavalier de la brigade de Montauban arriva à Caussade, & apprit aux habitans que sa troupe avoit été arrêtée, à une lieue de là, par cinq ou six cents Payfans armés, qui lui avoient barré le chemin avec menaces, & l'avoient forcée de s'enfermer dans Réalville, d'où par des chemins détournés, & au risque de sa vie, il étoit venu pour les avertir de se tenir sur leurs gardes. On députa aux villes voisines pour demander du secours. Caussade fut soigneusement éclairé pendant toute la nuit pour éviter le désordre en cas d'attaque ; & tout le monde y resta sur pied. Enfin, le troisième jour vers les quatre heures du matin, on eut avis qu'une troupe nombreuse, cachée dans un bois voisin, n'attendoit que quelques renforts pour venir fondre sur la ville. Les Volontaires soutenus d'une compagnie furent fouiller le bois indiqué, & n'y trouvèrent personne ; mais ils furent accueillis en sortant d'une décharge de mousquetairie qui partoît d'un fossé voisin. Ils marchèrent au feu, & virent

17 Sept.

17 Sept.

sortir d'un autre bois deux ou trois cents hommes qui venoient à eux. La compagnie joignit promptement les volontaires , & ils fondirent ensemble sur les Protestans. Ceux-ci croyant les deux troupes réunies , plus fortes qu'elles ne l'étoient , se replièrent sur le gros de leurs gens qui étoit posté au lieu de *Grefels*. Emportés par leur courage , les Catholiques les suivirent & engagèrent le combat le plus inégal. Les révoltés étoient dix contr'un. On se battit pendant deux heures , avec acharnement ; & le nombre étoit au moment de l'emporter , lorsque les Payfans du lieu s'apercevant du désavantage , se rangèrent du parti le plus faible , & lui aidèrent à dissiper les factieux. On fit quelques prisonniers ; les chefs des Protestans , (les trois frères Grenier , Gentilshommes Verriers) étoient du nombre. Ils furent conduits dans les prisons de Caussade.

Les secours demandés aux Communautés voisines , avec toutes les Maréchaussées , le grand Prévôt à la tête , y arrivèrent dans le même-temps. On ne vit plus paroître de révoltés ; mais on fut instruit qu'ils s'étoient postés en très-grand nombre sur le chemin de Montauban , résolus de faire tous leurs efforts pour enlever les prisonniers au passage. Ces prisonniers étoient au nombre de onze. Pour éviter un combat inutile & de nouveaux crimes à cette multitude phrénétique , on lui donna l'échange. On fit partir les prisonniers promptement sous une forte garde composée de la Maré-

chaussée, & des compagnies de *Caussade*, *Montpe-sat*, *Puilaroque* & *Montalzat*. On les conduisit à Cahors, d'où on les transféra sans obstacle à Toulouse. La procédure commencée à Caussade par le grand Prévôt, fut continuée d'autorité du Parlement, à la requête du Procureur-général. Le Ministre fut condamné à être pendu; les trois frères Grenier à être décapités; deux des autres Prévenus, An. 1762. aux galères à temps; un au bannissement aussi à temps; & les autres mis hors de cour, ou déchargés de l'accusation. L'arrêt fut exécuté le 19 février 1762.

On a rapporté cet événement dans un détail circonstancié, comme une preuve manifeste de ce qui a été souvent dit, que le Roi n'a pas de meilleurs sujets que les Protestans du Querci. A l'exception des trois frères Grenier, nul homme de marque, nul notable, nul bourgeois ne trempa directement ni en secret dans cette sédition. Ce ne fut qu'un amas de peuple & de payfans. Chaque siècle a son esprit particulier dans les différentes sectes; celui de la Protestante en France, est aujourd'hui, parmi les Calvinistes instruits des devoirs que toute religion impose, une soumission entière à la puissance légitime. L'aventure de Caussade ne fut qu'un fanatisme du moment; un feu d'abord vif à la vérité, qui eut pu autrefois s'étendre au loin, & causer un grand embrasement. Mais ce qui prouve que les temps sont changés, il se consuma rapidement lui-

même dans un très-petit espace ; aussitôt éteint qu'allumé , il n'eut aucune suite.

L'Evêque Verthamon voyoit avec une douce satisfaction les Protestans de sa ville épiscopale , désavouer cette conduite criminelle , lorsqu'il ferma les yeux à la lumière. Ce Prélat fut plus respectable encore par ses vertus & sa grande piété , que par sa place. On voit dans tout son diocèse , des monumens durables de son amour pour son peuple & de sa magnificence. Nombre d'églises réparées ou bâties à ses frais , une aile entière de l'hôpital général que son prédécesseur Colbert avoit laissé imparfait , & les casernes de Montauban lui ont assuré l'admiration & la reconnaissance de la postérité , par le grand bien qui en a résulté & pour la religion & pour la société , les seuls objets qu'il envisagea toujours dans ses grandes dépenses. Il appela aussi à Montauban les Frères des écoles chrétiennes pour l'instruction des enfans du peuple , qui sans cet établissement en eussent manqué pour l'ordinaire. Avec l'extérieur le plus simple , la sérénité sur le front , l'enjouement même dans le propos , un accès facile qui bannissoit au loin le sérieux & la contrainte du cérémonial , il fut être grand par ses qualités personnelles , & sans recourir au faste , alliment nécessaire d'une fausse grandeur , il imprima la vénération & le respect. Sa vie étoit un exercice continu des travaux apostoliques. Très-exact à voir tout par lui-même , il fut attaqué du dernier accès

de la cruelle maladie qui termina ses jours dans une des visites qu'il faisoit régulièrement tous les ans de son diocèse. Les pauvres, avec qui il avoit toujours partagé ses revenus, furent ses seuls héritiers. Sa vie & sa mort caractérisent un véritable Evêque. Il eut pour successeur Anne-François-Victor le Tonnelier de Breteuil, nom distingué dans l'état & cher aux sciences & aux lettres.

La mort de l'Evêque Verthamon laissoit imparfaits deux établissemens dûs à ses soins généreux. Il avoit légué dans un codicille, qu'il avoit ajouté à un premier testament, les fonds nécessaires pour l'entretien des Frères des écoles chrétiennes & pour la distribution du prix de l'Académie. Il fit un second testament, qui ne rappelant point les dispositions de ce codicille, les rendit de nul effet. L'Abbé de Latour, Doyen de l'église de Montauban, un des trente Académiciens ordinaires, que les lumières, les vertus, & les bienfaits rendirent chers à tous les citoyens, se hâta d'y suppléer. Il fonda à perpétuité un prix d'éloquence, & il dota les Frères des écoles chrétiennes ; congrégation édifiante & utile, chargée par état de donner au peuple les principes de la religion, & ces premières connoissances nécessaires à tout homme qui remplit un emploi même subalterne dans une société policée.

Ce dernier bienfait de l'Abbé de Latour a assuré l'instruction au peuple. Mais est-il utile à la société que le peuple soit instruit ? Quelques observateurs ont envisagé les écoles destinées à cette classe de

citoyens, comme funeste à l'état. Selon eux, c'est nuire aux arts nécessaires & utiles, arracher les bras aux ateliers, & dépeupler la campagne. On se plaint surtout que dans les villes maritimes on trouve à peine des sujets pour les premières manœuvres d'un vaisseau, depuis l'établissement de ces écoles. Cependant quel est le citoyen auquel il ne soit nécessaire d'avoir les premières connoissances qu'on y acquiert ? Un chacun dans l'emploi même le plus subalterne ne doit-il pas se rendre compte de sa propre administration, s'instruire de son art, se mettre à l'abri des surprises, des fraudes & des injustices ? Ce n'est point l'instruction donnée au peuple qui lui inspire du dégoût pour la profession obscure qui l'attend. C'est l'avilissement auquel nos mœurs injustes le condamnent. Que tous les arts utiles soient honorés, que ceux qui les professent avec distinction soient encouragés, & on ne manquera d'Ouvriers dans aucun genre. Le Laboureur en Angleterre est instruit ; il voyage même pour étendre ses connoissances ; & l'Angleterre ne manque point de Cultivateurs, parce que l'état de Laboureur y est un état honorable & lucratif.

Louis Sirîès, célèbre artiste Quercinois, mourut la même année ; il étoit né à Figeac vers 1675. Après avoir travaillé quelques années à l'orfèvrerie, dans quelques villes de province, il se rendit à Paris, & s'y fit bientôt connoître par ses rares talents en ce genre. La correction la plus exacte du dessin, beaucoup de légèreté & de précision, une

extrême délicatesse de burin, & la forme élégante de ses ouvrages, rendoient les bijoux qui sortoient de ses mains plus précieux par le parfait de l'exécution, que par la matière dont ils étoient faits. En maniant les métaux, non en simple Ouvrier, mais en artiste supérieur, & curieux de pénétrer les secrets de la nature & de les lui arracher, il en étudioit avec soin les différentes propriétés. A force d'observations & d'expériences réitérées, il parvint à donner à l'or assez de dureté & de force, pour pouvoir servir à tous les usages auxquels on emploie l'acier. Ce secret paroît d'abord plus curieux qu'utile par l'usage borné qu'on peut en faire. Il seroit cependant d'un vrai prix, si on pouvoit guérir les hommes de la folie de la mode & du goût de la nouveauté. On conserveroit par ce moyen les bijoux déjà faits, qui seroient d'une très-grande durée, & on diminueroit la consommation de ce métal en précieuses bagatelles, qui au contraire converti en espèces seroit autant de gagné pour la circulation. L'Académie des Sciences le pensa ainsi; elle donna en 1733 les plus grands éloges à cette découverte. Non content de la réputation qu'il avoit acquise en France, Siriès voulut voir les pays étrangers. Partout il trouva son nom connu & ses ouvrages dans les cabinets des curieux de toutes les nations; par-tout il laissa de nouveaux chefs-d'œuvres. Arrivé à Florence, il ne put voir sans une respectueuse admiration, ce palais auguste où la magnificence des Médicis, avoit ouvert un

asile aux arts chassés de la Grèce. Il se rappela , avec une espèce d'enthousiasme, que l'illustre Laurent décoré du beau titre de Père des Lettres , étoit le restaurateur de la gravure ancienne , par la riche collection de pierres gravées dont il avoit dépouillé la Grèce & l'Asie , & , pour ainsi dire , le créateur de la gravure moderne par les encouragemens qu'il avoit donnés aux Artistes , qui sous sa protection égalèrent les anciens dans la gravure en pierres dures , & les surpassèrent dans les grandes ordonnances des desseins gravés en creux sur des tables de cristal. Le souvenir de cette époque glorieuse pour la gravure en général , & particulièrement pour celle en pierres dures , excita en lui un violent désir de se distinguer dans tous les genres de ce bel art. Il avoit alors soixante ans accomplis. Cet âge est peu propre à se faire apprentif , & le feu du génie qui commence à s'éteindre , laisse peu d'espoir de devenir grand maître. Il en est ainsi dans la classe des hommes ordinaires ; mais il en est aussi qui conservent la vigueur de leur esprit jusqu'à la vieillesse la plus reculée. Siris fut de ce petit nombre privilégié. Il entreprit de graver en pierres dures , & sa hardiesse eut le succès le plus éclatant. Au moment qu'on s'y attendoit le moins , le monde amateur fut enrichi d'un nombre considérable de pierres gravées de sa main , d'un fini qui le mit à côté des plus fameux Graveurs anciens & modernes. Il en publia un catalogue imprimé , qui fut répandu dans toute l'Europe. Parmi

les portraits de presque tous les Souverains qu'on trouve dans cette collection, on distingue sur tout celui de Louis XV. Le cœur françois conduisoit sa main. Il est sur un onyx de trois couleurs. L'habile Artiste les a si bien distribuées dans les places convenables, & les a adaptées à son sujet avec tant d'intelligence & de vérité, que jointes à l'élégance des proportions, à la finesse de l'expression, à l'air gracieux & sublime de la tête, elles ne laissent rien à désirer & font l'admiration des connoisseurs. Les morceaux en ce genre venus de la Grèce, n'ont, au-dessus de cet excellent chef-d'œuvre, d'autre mérite que celui de l'ancienneté. Des talens si peu ordinaires eurent enfin leur récompense. L'Empereur François I voulut le retenir dans ses états, & le nomma Directeur des ouvrages de sa magnifique galerie de Florence. Cet emploi honorable, & si analogue à son goût, le fixa dans cette ville; il s'y fit généralement aimer & estimer. Il y mourut dans un âge avancé, & trouva un tombeau digne de lui dans le même palais qui avoit servi de berceau aux arts renaissans en Europe.

La paix fit enfin cesser les malheurs de la guerre; elle se fit en 1763, & ne fut rien moins que glorieuse pour la France. La cession du Canada en particulier, porta un coup cruel au commerce de Montauban & du bas-Querci.

La perte du Canada que fit la France dans cette guerre, préjudicia surtout aux manufactures d'étoffes. L'activité des Quercinois répara cet échec

en se livrant au commerce des farines de minot ; commerce important pour toutes les classes des citoyens , pour le propriétaire & pour le manoeuvrier , comme pour le Commerçant lui-même. Montauban , Moissac , Caussade se distinguèrent surtout en ce genre. Leurs farines , à raison de leur préparation & de la qualité des blés , l'emportèrent sur celles des autres provinces du royaume , & trouvèrent un débit prompt & rapide dans les colonies. Les grains augmentèrent aussi-tôt considérablement de valeur. Ce haussement subit , réuni aux encouragemens donnés dans la suite aux défrichemens trop illimités , ranima le cultivateur. Il défricha les bois , les prairies , les cheneviers , arracha les mûriers , les arbres à fruit , les haies mêmes. Les terres nouvellement défrichées donnèrent les récoltes les plus abondantes. Ce produit inespéré irrita la cupidité du propriétaire. Il força le sol , en épuisa les sels en ne laissant presque point de terres en jachère , & semant de menus grains sur un champ qui à peine étoit moissonné.

N'est-il pas cependant à craindre que le Cultivateur n'ait mal combiné ses intérêts , que ses spéculations ne soient fausses , qu'il ne devienne la victime de sa propre avidité , & que même peut-être le commerce des farines de minot ne tombe par les mêmes causes , auxquelles on a cru imprudemment devoir recourir pour lui donner de la faveur ? Par tous ces défrichemens inconsiderés , les champs sont sans défense , livrés à la déprédation. On man-

que de pacages, de bestiaux d'engrais, les travaux sont moins suivis. On parcourt un plus grand espace; cependant le produit est inférieur, & les blés perdent insensiblement de leur consistance & de leur première qualité; les blés même du côteau ne sont plus à l'abri du charançon. On manque enfin de bois, objet qu'on peut regarder comme de première nécessité, objet dont le luxe augmente la consommation, & particulièrement nécessaire au commerce du minot.

Il seroit donc essentiel de ne pas comprendre toutes sortes de terres dans les défrichemens, ou pour acquérir une branche de commerce, on s'expose à en perdre plusieurs autres. Le bétail, les chanvres, la laine, les prunes sèches, la soirie, sont des objets de grand rapport pour le Querci; les verra-t-on avec indifférence? C'est une maxime certaine qu'un peuple perd son commerce, s'il ne fait tout ce qu'il peut faire en ce genre. Toute branche de commerce suppose un besoin soit réel, soit d'opinion. Si le peuple qui la cultive vient à la négliger ou à la détériorer, il laisse nécessairement un vide; & la nation vers laquelle cette branche est dirigée, répare ce vide en recourant à d'autres moyens. Un semblable inconvénient ne menace-t-il point les farines de minot, si les blés qu'on y destine sont d'une qualité inférieure, & si on se relâche sur la préparation? Il est à craindre qu'elles ne perdent cet ascendant de supériorité qu'elles avoient acquis, & on forcera peut-être les Colonies à les

abandonner. Montauban a déjà éprouvé cet inconvénient pour le commerce de ses vins. Les côteaux qui environnent cette ville produisent des vins d'une qualité supérieure ; ils servoient pour le transport dans l'intérieur du royaume & dans l'étranger ; ses eaux-de-vie étoient estimées. L'avidité aveugle du propriétaire fit planter des vignes dans les lieux impropres à cette espèce de culture ; la manipulation ne fut plus aussi attentive. L'étranger trompé n'a presque plus voulu des vins de Montauban.

La destruction générale des Jésuites suivit la paix , & laissa sans exercice les Collèges de Cahors & de Montauban. Cet événement que partageoient bien des villes du royaume , dont ces Religieux occupoient les Collèges , agita diversément les esprits. Les uns croyant la multitude des collèges d'une grande utilité aux lettres , ou n'envisageant même dans ces établissemens , qu'un ornement nécessaire à une ville ; motif frivole , le mobile peut-être des bienfaits de quelques fondateurs , qui par cette stérile décoration ont prétendu venger de leur obscurité des lieux presque inconnus , avoient regret à l'existence de leurs collèges. Les autres plus éclairés crurent entrevoir le moment fortuné où alloit s'opérer dans les études publiques , cette révolution salutaire que le bien de l'état & le progrès des sciences sollicitent envain depuis long-temps. Le ministère public la réclamoit. Le gouvernement même sembloit s'en occuper. Mais n'ayant point encore les moyens pour y parvenir & cédant à l'em-

pressément des villes, il remit en exercice la plupart des Collèges; ceux de Montauban & de Cahors se trouvèrent du nombre. Les places d'enseignement doivent y être remplies par des Laïques ou des Ecclésiastiques nommés par les Administrateurs chargés du régime des différens Collèges. Il eût été à désirer qu'on eût assujetti généralement partout ces places au concours. Elles auroient été plus sûrement le prix du mérite; & on auroit mis ceux qui les occupent dans l'heureuse nécessité de se préparer à une profession que la plupart remplissent, pour ainsi dire, sans aucune étude préliminaire.

Sans doute le gouvernement ne perdra point de vue une réforme que la Magistrature, le Clergé & le gens de lettres réclament à l'envi; réforme qui intéresse les principales classes de la nation, & par conséquent la nation même, dont elles sont destinées à faire le bonheur. Le Ministre, dépositaire de l'autorité du Souverain & qui en abuse ou la dégrade; le Magistrat, interprète des lois, & qui les immole à son opinion ou à ses caprices; le Pontife, organe de la Divinité, & qui ose mettre des disputes oiseuses au rang des oracles du Ciel; le Général même d'armée, chargé de la défense de son pays, & qui par sa lâcheté ou son impéritie en compromet les intérêts & la gloire, ne doivent, pour l'ordinaire, leurs funestes travers qu'aux vices de l'éducation publique. L'enseignement en France est vicieux dans son objet: Il paroît, selon un célèbre Magistrat, uniquement dirigé à préparer des sujets

M. de la
Chalotais.

pour la Cléricature & le Cloître; nous n'avons pas d'institution vraiment nationale. Il est vicieux dans la méthode qu'on y suit : Méthode diamétralement opposée au développement de l'esprit humain & à la constitution particulière des enfans. Il est vicieux par rapport aux Instituteurs même dont la plupart n'ont jamais été préparés à leur profession. Le grand art, l'art sublime d'enseigner, est-il le seul qui n'ait pas besoin d'apprentissage & d'expérience? Il est vicieux enfin par le trop grand nombre de Collèges dont la proximité élide réciproquement les forces & intercepte les opérations. En multipliant les Collèges sans mesure, on arrache à l'industrie & à l'agriculture des sujets dont les champs & les ateliers réclament les bras; on grossit cette classe parasite qui dévore en pure perte la subsistance du citoyen utile, & on nuit même aux progrès des sciences & des arts. *C'étoit*, a dit un de nos illustres concitoyens, *aux Législateurs, aux économes de la police générale, à prévoir les inconvéniens de ces fondations illimitées; on a détruit l'émulation, où il importoit si fort de l'entretenir. Cette multitude de petits Lycées, en affoiblissant les écoles célèbres, n'a servi qu'à ramener dans les provinces la paresse, le relâchement dans les études, j'ai presque dit l'ignorance.*

M. le
Marquis
de Pompi-
gnan.

Tels sont les vices essentiels des études en France, & auxquels il est nécessaire de remédier à la fois pour parvenir à les déraciner. On ne rappelle point à la santé un homme couvert de blessures,
en

en se bornant à penser une de se plaies.

La plupart des villes se plaignent de la décadence de leurs Collèges, surtout celles, comme Montauban, où le goût pour le commerce, le métier des armes, & la navigation domine; mais on cherche vainement les moyens d'y pourvoir, tant qu'on ne remontera point aux vrais principes de l'éducation. Si des professions nécessaires à l'état éloignent de nos Collèges, l'éducation publique est donc imparfaite & vicieuse en elle-même. L'éducation publique ne mérite, en effet, ce nom qu'autant qu'elle prépare le corps & l'esprit de tous les citoyens, à remplir leur destination, ainsi que le vœu de la patrie, & qu'elle suit dans l'enseignement la route qu'indique le caractère général de la nation; c'est-à-dire qu'elle éloigne cet esprit de frivolité qu'a peut-être fomenté jusqu'ici l'éducation des Collèges; trop indifférente sur les objets vraiment utiles à la société.

Pour rétablir les études, il faut une institution nationale; il faut des Instituteurs nourris des mêmes principes, pénétrés des mêmes maximes, formés de bonne heure dans la même école, à un enseignement uniforme, propre à disposer les enfans aux divers emplois qui les attendent; il faut sacrifier généreusement tous les Collèges hors d'état de réunir ce cours complet d'instructions que l'institution nationale exige. Ces Collèges trompent l'attente de la nation; ils infectent la masse générale des études, & sont de nulle valeur pour l'éducation.

Tome III.

K *

publique. Ce sont des plantes malfaisantes qui absorbent la nourriture destinée à des plantes utiles.

Le Français a partout de Collèges; & il balbutie pour l'ordinaire un peu de latin, après y avoir tristement consumé les huit ou dix années les plus précieuses de la vie. L'Anglais n'en a que deux, & il en sort parfaitement instruit. L'Angleterre est cependant une nation essentiellement commerçante; elle a eu les Sakespear, les Milton & les Newton. L'Egypte fut le berceau du commerce; elle fut aussi le berceau des sciences & des arts. Les Platon, les Thémistocle se reconnurent redevables à ses Prêtres de toutes leurs connoissances. Ce n'est donc point au commerce ou à des causes semblables qu'il faut imputer le dépérissement de nos études. C'est dans notre éducation publique même que résident les causes qui la vicient; c'est cette éducation publique qu'il faut rectifier.

Une telle réforme exciteroit sans doute de violens murmures. Mais les contradictions doivent-elles empêcher d'être utiles, ni étouffer les justes réclamations de la raison & de la vérité? Tôt ou tard on force l'estime & la reconnoissance même des détracteurs de toute réforme commandée par le bien public, quand malgré leurs clameurs impuissantes & vaines, on a opéré le bien général de la nation qui reflue sur eux-mêmes.

La révolution en ce genre n'est point aussi difficile à opérer qu'on le pense. Ne pourroit-on pas autoriser, par exemple, l'Université de Paris à nommer

des Surnuméraires pour l'enseignement , par la voie du concours qui seroit ouvert à tous les particuliers de l'état , sans distinction ? Ces Surnuméraires attachés aux différens Colléges de la Capitale , de plein exercice , y suppléeroient les Instituteurs pour la partie de l'instruction à laquelle ils auroient été destinés. Dès qu'il y en auroit un assez grand nombre pour les parties que l'institution nationale doit embrasser , ils passeroient successivement dans un des Colléges-conservés selon l'ordre qu'il auroit plu au gouvernement de prescrire. Ces colonies littéraires , ainsi transplantées de toutes parts , on entretiendrait un certain nombre de Surnuméraires destinés à remplacer les Professeurs des divers Colléges du royaume.

Tel seroit , ce semble , le moyen assuré d'avoir des Maîtres dont le mérite ne seroit point équivoque ; des Maîtres , qui associés en quelque façon au premier corps enseignant , envisageroient leur état , comme un état digne de fixer leurs vœux , & d'asseoir leur renommée ; des Maîtres qui se seroient instruits à la même école dans le grand art d'enseigner , qui auroient puisé les mêmes principes , adopté les mêmes procédés ; des Maîtres qui , élevés dans la Capitale même , le centre des lumières & du bon goût , en répandroient au loin l'enseignement & les connoissances ; des Maîtres dont le succès désabuseroit de la fausse opinion où l'on est que les études des Colléges de province ne peuvent être que défectueuses , & détruiroit l'anathème général

Baille. porté contre les villes du second ordre; des Maîtres enfin qui rempliroient à la fois le vœu des gens de lettres & celui de la patrie en propageant dans toute la France un enseignement uniforme, & utile à toutes les classes de la nation.

L'entretien des Surnuméraires dans la Capitale seroit pris sur les Colléges supprimés, & bien loin d'être une surcharge, il en résulteroit pour l'état un soulagement sensible & incontestable. En conservant même les Colléges des principales villes du second ordre, il y en auroit environ cent à supprimer. Chacun de ces Colléges, l'un compensant l'autre, a au moins cinq mille livres de revenu. Qu'on ajoute à ce produit la vente des vastes emplacements & des effets mobiliers des Colléges supprimés qui à vingt mille livres par Collége donneroient un capital de deux millions, & l'on se convaincra évidemment qu'il resteroit un excédant très-considérable.



CHAPITRE XI.

Débordement du Tarn. — Hiver rigoureux. — Emeute. — Invention d'une nouvelle machine pour la filure de la soie. — Manufacture de fayence. — Charles Bellet. — Prix d'agriculture.

LES arrangemens nécessaires pour remplir le vide que l'expulsion des Jésuites avoit laissé dans cette partie de l'institution publique , étoient à peine finis , que l'Evêque de Cahors , Duguesclin , termina sa carrière. Avec les mœurs les plus pures & les vertus épiscopales , il eut des entrailles de père pour tous ses diocésains en général , & pour le Clergé en particulier. S'il eût vécu quelques années de plus , il auroit exécuté le plan qu'il avoit fait d'une maison de retraite pour les vieux Ecclésiastiques qui n'avoient pas de bénéfice ; il vouloit la doter de six mille livres de rente. Il fut toujours soucieux d'animer l'émulation , & de procurer aux jeunes gens les moyens de faire de bonnes études. Dans cette vue , il entretenoit , à ses dépens , une maison où quarante & quelquefois cinquante jeunes Etudiants vivoient en communauté avec trois Prêtres destinés à les former à l'état ecclésiastique. Dans les dernières années de son épiscopat , il choisit tous les

AN. 1766.

ans dix ou douze des Élèves de cette maison , qu'il envoya finir leurs études à Paris , & à qui il procura des places gratuites , ou s'obligea à fournir à leur entretien. Pour obvier à la pénurie des Prêtres qui se faisoit sentir dans son diocèse , & dont il crut voir la cause dans l'impossibilité où étoient la plupart des pères de fournir aux grosses dépenses à faire pour donner l'état ecclésiastique à leurs enfans , il donna une somme de soixante mille livres , dont il fonda douze places gratuites dans son Séminaire à la nomination de ses successeurs , avec la clause qu'ils ne pourroient pas y nommer les enfans de leurs domestiques. Il avoit projeté d'en fonder encore un pareil nombre ; mais il n'en eut pas le temps. Il établit à Cahors les Frères des écoles chrétiennes. Ennemi des disputes , il les écarta avec soin de son diocèse , par prudence & non par défaut de fermeté. Il se montra lorsqu'il crut le devoir. A l'assemblée du Clergé de 1760 , on l'appeloit à Paris le Connétable de l'Assemblée. Joseph-Dominique de Cheylus , lui succéda. Il étoit déjà Evêque de Tréguier d'où le Roi le transféra à Cahors.

Peu de temps après la mort de cet Evêque , la ville de Montauban fut en proie à un fléau redoutable qui ruina une grande partie des faubourgs & des environs. La rivière du Tarn s'enfla extraordinairement , & fit beaucoup plus de mal encore qu'elle ne l'avoit fait en 1652. La crue commença le 14 novembre 1766 , avec des progrès si rapides ,

quē dans peu d'heures, franchissant ses bords, & se répandant dans la campagne, au-dessus & au-dessous de la ville, à une grande élévation, elle ne montra qu'un lac de plusieurs lieues d'étendue, à la place des belles campagnes qui la décoraient du côté du midi. Le faubourg de Sapiac, comme le plus exposé, fut submergé dans peu de momens; les habitans eurent à peine le temps de se réfugier dans la ville. Celui de Villebourbon, plus élevé, le fut plus tard; mais enfin les eaux se faisant une route à un endroit appelé *le trou de Lausun*, le ceignirent tout entier, & ravagèrent celui de *Gasseras* qui en fait partie. A la première apparence du danger, l'Intendant, à la tête des Officiers municipaux, se rendit où il étoit plus pressant, pour donner ordre à la conservation d'un peuple peu propre dans sa frayeur & dans son désespoir, à la vue de la perte prochaine de ses biens, à prendre un parti raisonnable. On vit ce Magistrat s'exposer aux endroits les plus dangereux, en arracher les malheureux habitans, les forcer de fuir le péril. Par ses soins infatigables, l'ordre succéda à la première confusion; tous ses équipages, & à son exemple, ceux des principaux de la ville avec un nombre infini de charrettes & d'autres voitures, furent employés à transporter les meubles & les effets qu'on put sortir des maisons inondées. La providence sembla vouloir favoriser cet ouvrage. Les eaux se soutinrent à la même hauteur jusqu'au 19, qu'elles commencèrent à décroître in-

sensiblement. Les alarmes se renouvelèrent le 21. La rivière revint rapidement à sa première élévation, & menaçoit de monter encore plus haut à cause d'un violent vent de sud qui faisoit craindre une nouvelle fonte des neiges de la montagne. Elle baissa enfin le 22, & rentra dans son lit le 24. C'est lors de cette dernière diminution qu'elle fit les plus grands ravages. Plus de trois cens maisons de la campagne & des faubourgs furent absolument détruites, d'autres en partie, ou lézardées. Une rue entière, appelée de *Caussat*, disparut avec le terrain. Les endroits où les eaux ne parurent pas avoir parvenu, ne furent pas exempts de cette calamité. Elles filtrèrent sous terre, & plusieurs édifices croulèrent depuis au moment qu'on s'y attendoit le moins; on fut obligé d'en abattre d'autres pour prévenir leur chute. A la pitié qu'inspiroit la vue de ce peuple consterné & sans asile, qui avec ses meubles remplissoit toutes les salles des palais de la justice, tous les cloîtres des Monastères, où d'abord on avoit pu lui ménager un abri, vint bientôt se joindre la crainte de manquer de pain. Tous les moulins situés sur la rivière, étoient ou détruits ou hors d'état de servir de long temps. L'Intendant l'avoit prévu, & y avoit pourvu de bonne heure. Du milieu des eaux, pour ainsi dire, & pendant qu'il étoit le plus occupé à sauver ces infortunés, il donna des ordres pour faire venir des farines des villes voisines, & étendit ses soins sur tous ceux à qui son secours pouvoit être

nécessaire. Au travers des flots & de mille périls, il fit parvenir du pain partout où il crut que le besoin pouvoit se faire sentir. La reconnaissance publique donna alors à ce digne Magistrat le titre glorieux de *Sauveur du Peuple*. Dans les temps héroïques on lui eut élevé des statues. Les dommages causés par cette inondation à la ville de Montauban & à celle de Moissac dont une partie fut presque sous les eaux, montèrent à des millions, soit par la cessation des manufactures & la destruction des bâtimens qui y étoient nécessaires, soit par la perte des maisons, des effets & des bestiaux de toute espèce. On crut qu'il faudroit des siècles pour remettre Montauban dans l'état de splendeur où il étoit avant ce cruel événement. Au moyen cependant des ressources du commerce, seul en état d'opérer de pareils prodiges, & des secours que l'Intendant de Gourgue procura, tout se trouva rétabli dans peu d'années; avec cette seule différence, que les bâtimens détruits furent reconstruits avec assez de solidité pour n'avoir plus à craindre un pareil malheur. En effet, peu d'années après (en 1773) dans une nouvelle inondation, les eaux montèrent de quelques pouces plus haut qu'en 1766, & ne causèrent que des alarmes, sans aucun dommage.

Cette inondation avoit été précédée d'un hiver rigoureux, qui dura long-temps. Les fortes gélées continuèrent pendant deux mois sans interruption, & les vignes périrent dans le Querci, parti-

culièrement aux environs de Cahors ; nouvelle perte considérable qu'éprouve cette ville infortunée qui depuis quelque temps ne semble destinée qu'à de nouveaux malheurs, & que tout précipite à l'envi dans le découragement.

A peine revenue de la consternation que lui avoit causée l'inondation du Tarn , & pas encore absolument rétablie de ses pertes , la ville de Montauban eut à craindre d'en faire de nouvelles & bien plus douloureuses. Par un nouveau système dans l'administration de la justice , plusieurs tribunaux supérieurs furent supprimés , d'autres créés. La Cour des Aides de Paris avoit été détruite ; pareil fort menaçoit celle de Montauban.

A ces alarmes se joignirent des troubles qu'éprouva presque tout le royaume. La récolte étoit les plus heureuses espérances ; les greniers sembloient devoir suffire à peine pour contenir les productions de la campagne , lorsque les artisans d'un monopole affreux répandoient , par de sourdes manœuvres dans les différentes villes , qu'une disette générale menaçoit la France. Le peuple , toujours irréfléchi dans ses démarches & naturellement séditieux , se croit déjà aux prises avec la famine au milieu des grains qui l'environnent , & se livre aux plus grands excès. Il se porte avec fureur dans la ville & dans la campagne , enfonce les greniers , pille les blés & les farines de minot , enlève dans les halles & dans les boutiques des Boulangers le pain destiné à l'approvisionnement , couvre

An. 1773.

d'opprobres & de malédictions ses propres bienfaiteurs , ces commerçans dont l'industrie le garantit de l'indigence en occupant ses bras. Montauban, Moissac & Négrepelisse , étoient surtout en proie à ces violens désordres. Les troupes marchèrent contre les séditieux , & ne firent rentrer la populace dans le devoir qu'en faisant feu sur les plus mutins. Plusieurs restèrent sur la place & d'autres furent blessés.

Cependant cet événement avoit porté l'effroi dans l'esprit des Négocians. Quelques-uns d'entr'eux craignant à l'avenir ces sinistres accidens, sembloient vouloir renoncer au commerce du mirot, si utile précisément pour qu'un pays, n'ait point à redouter la disette des grains ou les obstacles que les inondations ou la sécheresse apportent à la mouture , parce qu'il forme dans un pays un entrepôt de farines toujours subsistant , propre à obvier à ces inconvéniens ; entrepôt salutaire qui a été ouvert avec générosité dans toutes les circonstances critiques.

Le gouvernement comprit combien il étoit essentiel de redonner la sécurité & de faire renaître la confiance , en assurant surtout dans Montauban une exacte police. C'est alors que le Comte d'Esparbès (1), Commandant déjà, sous les ordres du Gou-

(1) Le Comte d'Esparbès de Luffan est né à Montauban vers 1724. D'abord Colonel du Régiment de Soissonnois, ensuite de celui de Piémont, il fut fait Brigadier en 1759, Maréchal de

verneur de la province, dans cette ville qui se glorifie de lui avoir donné le jour, fut chargé particulièrement par le Roi d'y veiller au maintien du bon ordre & de la tranquillité.

Antoine-Jean Terrai, à cette même époque, fut nommé à l'Intendance de Montauban. Ce nouvel Intendant décéla à son arrivée son amour pour les talens utiles. Antoine Soulier, natif de Montauban, avoit construit un moulinage de soie, qui par le moyen d'une mécanique très-peu compliquée & qu'un seul homme dirige sans peine, fait mouvoir quatre plantes de moulin de soie de cent soixante-huit fuseaux chacune.

Cette invention étoit d'une grande importance. Elle facilitoit la main-d'œuvre, la rendoit beaucoup moins dispendieuse, & donnoit plus d'égalité à la filure. L'Intendant saisit cette occasion d'encourager l'activité des citoyens industriels, & obtint à l'Inventeur de cette nouvelle machine, une gratification considérable. Décerner des récompenses aux inventions des artistes ; c'est préparer le germe des nouvelles découvertes. L'émulation entraîne les esprits, le génie s'enflamme, & la nature se replie sur elle-même pour fournir un aliment à sa brûlante activité.

Bientôt se forme une nouvelle branche de commerce. Il existoit depuis quelque-temps des manu-

Camp en 1762, Commandant à Montauban en 1770, Inspecteur des troupes de la Guienne en 1779, & Lieutenant-général en 1783.

factures de fayence à Arthus & dans Montauban même. Mais ces manufactures, encore imparfaites, ne servoient que pour la consommation de la ville, & ne dispensoient point même les habitans de recourir ailleurs pour cet objet. On s'attacha à perfectionner cette partie. On fabriqua une fayence plus solide & à l'épreuve du feu ; au coloris & au brillant de la peinture, elle réunit une forme plus élégante & plus variée. Dès lors la fayence de Montauban fut recherchée avec empressement, & il s'établit de nouvelles manufactures en ce genre.

La mort de Louis XV, arrivée à Versailles dans An. 1774. la cinquante-neuvième année de son âge, changea la face des affaires. Louis XVI, son arrière-petit-fils, étant monté sur le trône, rappelle les anciens Magistrats, & les alarmes que le Querci avoit conçues pour la Cour des Aides de Montauban s'évanouissent.

Quelque-temps après cette époque, les Montalbanois eurent une satisfaction bien douce pour des An. 1776. cœurs français. MONSIEUR, frère du Roi, Prince généreux & magnanime, en qui réside cet amour pour les peuples qui caractérise les Bourbons, passa à Montauban. Il fut conduit au palais épiscopal sous un dais porté par les Officiers municipaux, & il admit, à l'honneur de le haranguer, la Cour des Aides, le Chapitre & l'Académie.

Charles Bellet survécut peu à cet événement. Il naquit à Saint Céré vers l'an 1702, de parens dont il n'avoit rien à attendre, & qui l'abandonnèrent

**

bientôt après sa naissance. La nature destinoit Bellet à ne devoir tout qu'à lui-même. Admis au Chapitre de Montauban en qualité d'Enfant de Chœur, il décéla ce qu'il devoit être un jour. Aux amusemens ordinaires de l'enfance, entraîné par un attrait violent & presque invincible, il substituoit la lecture; il étoit déjà consumé par l'ardeur du savoir. Le sentiment intérieur de ses forces l'avertissoit qu'il n'étoit point fait pour la classe obscure qui sembloit l'attendre. Mais pour s'y soustraire, il crut devoir apprendre le latin, & la fortune cruelle lui ravissoit les moyens d'y parvenir. Sa louable ambition s'avisa d'un moyen qui lui réussit. Il reçut d'un Bénéficiaire du chapitre des leçons de la langue latine, en échange des leçons de musique qu'il lui donna. Ses progrès en ce genre furent tels qu'on devoit les attendre des heureuses dispositions qu'il avoit reçues de la nature. Mémoire heureuse, perception aisée, finesse d'esprit, goût ardent pour l'étude jusqu'à la passion même, jugement sain & réfléchi, il réunissoit tout ce qui est le gage des succès dans la carrière des lettres. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, obtint un Bénéfice dans l'Eglise de Montauban, & fut ordonné Prêtre. Zélé pour la religion, & jaloux de remplir les devoirs de son état, il consacra d'abord ses talens au ministère de la chaire. Il remplissoit cette profession avec honneur & avec fruit. Des Auditeurs choisis, qui accouroient en foule pour l'entendre, admiraient dans ses sermons une connoissance profonde

de l'écriture & des Pères, une dialectique juste & solide, & une manière d'écrire exacte & correcte. Mais une complexion foible & délicate, & les préventions que l'envie peut-être avoit fait naître sur sa manière de penser, lui firent abandonner une carrière qui lui promettoit des succès brillans. Il sembla alors se livrer en entier à la littérature. Les Académies du royaume & les Académies étrangères lui décernèrent, pour ainsi dire, à l'envi leurs palmes; & c'est presque avec ce seul secours, bien honorable sans doute, qu'il acquit les moyens de former une bibliothèque choisie & même volumineuse. La société littéraire de Montauban, encore dans son berceau, se hâta d'admettre Bellet dans son sein. Lorsque cette société fut érigée en Académie, il fut un des Académiciens nommés par le Roi. La place de Secrétaire perpétuel ayant vagné en 1769, tous les suffrages se réunirent en sa faveur; il remplit cette place dignement. Assiduité aux séances; exactitude à porter son tribut académique; correspondance intime avec les divers corps littéraires & les savans du royaume ou de l'étranger; telles sont les qualités qui le caractérisèrent dans l'exercice de cet emploi honorable. Mais le goût pour les lettres qui étoit dans Bellet le goût dominant, ne prenoit rien sur ce qu'il devoit à la pratique & à la défense de la religion. De mœurs pures & irréprochables, d'une conduite égale, d'un caractère modéré, il présenta toujours en lui un Ministre des autels, également religieux & éclai-

ré. Les devoirs de son état & l'étude, firent constamment son unique occupation; & il mena une vie douce & tranquille, parce qu'il fut se suffire à lui-même, & qu'il n'eut jamais besoin de recourir à ces plaisirs bruyans que la société met en usage pour aiguïser des sens émoussés. Parmi le grand nombre d'ouvrages imprimés & manuscrits qui sont sortis de la plume féconde de Bellet, on distingue les *Droits de la religion chrétienne & catholique sur le cœur de l'homme* en deux volumes in-12; ouvrage lumineux & solide dans lequel l'Auteur Logicien exact, Théologien érudit, Ecrivain pur & correct opère d'autant plus sûrement la conviction, qu'il réunit à ces qualités une profonde connoissance du cœur humain; que c'est dans la nature & les sentimens de l'homme même qu'il puise des armes en faveur de la religion, & qu'il établit son triomphe. L'Abbé Bellet avoit ramassé bien des matériaux pour la continuation de l'Histoire Universelle de Bossuet; mais sa mort l'empêcha de rédiger cet ouvrage important qui manque encore à la littérature.

A cette perte que fait le Querci, succède un établissement utile, dû encore à la générosité de l'Abbé de Latour. Sous les auspices & par les soins de
 Aa. 1778. l'Intendant de Gourgue, Louis XV avoit créé une société d'agriculture à Montauban. Des causes particulières mirent obstacle aux séances de cette société, qui n'ont jamais eu lieu dans aucun temps. L'Abbé de Latour, toujours occupé du bien public, dans

dans la vue d'arracher le laboureur à sa funeste routine , de l'éclairer sur la profession la plus intéressante pour l'humanité , & d'accélérer les progrès de cet art, le soutien des sociétés & le centre des richesses de l'état , crut devoir fonder un prix d'agriculture qui seroit distribué par l'Académie de Montauban , le trois de mai de chaque année , dans une séance publique , tenue exprès pour cet objet. Ne bornant point là ses bienfaits , à l'exemple du célébre Evêque de Noyon , il institua une fête pour le triomphe de la sagesse & des mœurs. Il laissa à la même Académie les fonds nécessaires pour adjuger des prix à deux pauvres filles d'Agriculteur de la juridiction de Montauban , dont la vertu n'auroit jamais reçu la moindre atteinte au sein même de l'indigence.

St Mé-
dard.

On ne peut qu'applaudir aux intentions patriotiques de l'Abbé de Latour. Mais les prix consacrés à des systèmes sur l'agriculture , ne rempliroient-ils pas plus sûrement leur objet en les dispensant aux laboureurs qui se feroient distingués par leur travail & par leur industrie ? On n'a peut-être déjà que trop d'ouvrages d'agriculture. « C'est , dit un Auteur (1) , c'est le siècle de l'agromanie. Les cul-

(1) Discours couronné à l'Académie des Sciences , Belles lettres & Arts de Pau , en 1771 , sur cette question. *Quelle est la meilleure méthode de perfectionner l'agriculture , ou de diriger les Laboureurs , ou de les laisser faire en les encourageant ?* Par M. l'Abbé Teulieres , Membre de l'Académie des Belles-lettres de Montauban.

» rivateurs spéculatifs l'emportent par leur nombre
» sur les cultivateurs pratiques. Du sein aride & in-
» fertile des villes germent en foule ces leçons ab-
» surdes données aux laboureurs pour féconder la
» campagne. Ne vaudroit-il pas mieux, ce semble,
» les laisser faire en les encourageant ? En supposant
» même qu'il fût possible en ce genre de séparer la
» théorie de la pratique, pour le faire avec succès,
» il faudroit autant de méthodes qu'il y a de nuan-
» ces dans nos champs.... Quelle puérile illusion
» de rapporter à des principes communs, d'asservir
» à des lois générales, de réunir enfin sous un même
» point de vue, des opérations aussi variées que le
» sol de la terre qui en est la matière!... A peine
» sortis de l'enceinte des villes, resserrés dans le
» cercle étroit de leur cabinet, les économistes s'é-
» rigent en législateurs agraires, citent les labou-
» reurs à leur tribunal injurieux, leur proposent des
» systèmes démentis par l'expérience journalière,
» & se vantent hautement d'éclairer les cultivateurs
» qu'ils trompent, d'enrichir la patrie qu'ils égor-
» gent, d'accélérer le bonheur de l'humanité dont
» ils se jouent... S'il en est toutefois qui s'appuyent
» sur des faits pour accréditer les productions de
» leur délire présomptueux; un petit enclos favorisé
» de l'œil bienfaisant du maître, garanti de l'apréte
» des frimats, où l'art laborieux a rassemblé tout ce
» qui peut fertiliser la terre; tel est le siège capricieux
» de leurs spéculations économiques... Ils s'applau-
» dissent de leurs succès, ils combinent des princi-

» pes , généralisent leurs idées & en forment le code
» imposant de leurs bizarres préjugés. Ils évaluent
» enfin le produit étonnant du peu de terrain qu'ils
» ont ainsi cultivé , & ils en concluent hardiment
» que toute espèce de terre doit donner un produit
» égal. J'aimerois autant voir un voyageur inconsi-
» déré , qui s'est enrichi sur les bords du Pactole ,
» s'imaginer que tous les fleuves roulent des pail-
» lottes d'or... Pour perfectionner l'agriculture ,
» il faut renverser les obstacles qui s'y oppo-
» sent.... La terre manque de bras , & ceux
» qui lui restent sont engourdis par l'avilissement
» & la misère.... Celui qui nous donne du pain
» en manque pour lui-même ; l'artisan de nos for-
» tunes gémit sous le poids de la pauvreté ; le foyer
» des richesses est le siège de l'indigence ; les artif-
» tes frivoles ont du superflu , & le laboureur n'a
» point le nécessaire... Si on le met dans une situa-
» tion à ne plus craindre d'enrichir un traitant in-
» juste & intéressé , à ne redouter ni ces impôts
» indirects qui avilissent ses productions & renché-
» rissent les objets de sa dépense , ni ces taxes ar-
» bitraires & indéterminées dont l'obscurité ne re-
» tombe que trop souvent sur lui , il envisage l'a-
» griculture comme le premier des arts , celui dont
» tous les autres tirent leur être & leur splendeur.
» Il le chérit , il s'y attache , il voudroit le transfé-
» rer à des descendants nombreux dont les bras
» multipliés grossiroient son patrimoine. Le plaisir
» si naturel à l'homme , de rester sur ses foyers ,

» n'est plus contre-balancé par le désir d'une vie
» moins pauvre & moins ignominieuse. Les labou-
» reurs transfuges refusent de servir plus long-temps
» la vanité & l'indolence des riches fastueux....
» Et vous, ajoute-t il ensuite, que le rang ou la
» fortune ont placés au-dessus du laboureur, rap-
» prochez l'intervalle que l'orgueil ou le caprice
» ont mis entre vous & lui... Honorez-le, ver-
» sez sur lui vos bienfaits & vos graces; & vous
» verrez insensiblement l'agriculture se perfection-
» ner, vos trésors s'accroître, la patrie vous ren-
» dre hommage de son opulence, & l'humanité
» entière vous ériger des autels. »

En effet, que les récompenses soient entièrement dirigées vers les opérations du laboureur; que les prix soient décernés à ceux qui auront atteint la meilleure culture, qui auront introduit les plus belles espèces de bétail, qui, à étendue égale, auront retiré un plus grand produit de leurs champs, qui auront enfin trouvé la manière d'exploiter la plus aisée & la moins dispendieuse; & dès-lors la pratique donnera à l'agriculture une supériorité qu'on ne peut attendre des vaines spéculations de de nos agromanes; spéculations qui n'ont peut-être eu déjà que trop de sinistres effets pour le Quercy en particulier. Les économistes ont donné au commerce des grains une préférence exclusive sur tous les autres objets de commerce que les productions naturelles du sol peuvent former. Ils ont, sans aucune restriction, préconisé toute sorte de défri-

chemens. Entraîné par leurs systèmes brillans & captieux, le propriétaire imprudent n'a plus voulu que du grain dans ses champs; objet sans doute bien intéressant & d'un grand rapport pour le Querci, tant que le commerce des farines de minot se soutiendra avec avantage. Mais, si ce commerce, par des causes particulières & qui ne sont peut-être déjà que trop prochaines, vient à être suspendu ou à se ralentir, on formera alors des regrets amers & inutiles sur la perte des chênes, des noyers, des châtaigniers, des pruniers & des mûriers qui donnent lieu à des branches de commerce plus sûres, d'autant plus précieuses au cultivateur, qu'elles n'exigent presque aucuns soins & aucuns frais, & qu'elles lui fournissent les vrais moyens d'avoir des engrais pour améliorer ses champs.

En supprimant d'ailleurs la plupart de ces arbres & les prairies, on s'interdit la faculté de faire des nourritures; inconvénient qui anéantira insensiblement le commerce du gros & du menu bétail, & retombera sur les manufactures des étoffes de laine & sur les tanneries même; parties de négoce toutes essentielles dans le Querci, parce qu'elles ont été la base de son commerce primitif, & qu'elles appartiennent plus particulièrement à la nature de son sol & à sa situation. La perte des cheneviers entraînera nécessairement aussi la perte des fabriques de toile.

On devrait, ce semble, prévenir déjà cette révolution fatale, en devenant plus sobre & plus

circonspect pour les défrichemens. On devroit même peut-être replanter tous ces arbres que l'on a arrachés avec une espèce d'ivresse & d'acharnement. Cette spéculation profiteroit du moins à nos neveux. La génération présente profiteroit elle-même du rétablissement des cheneviers & des prairies, plus prompt à opérer & non moins nécessaire.



CHAPITRE XII.

Administration provinciale. — Débordement du Lot. — Ouvrages publics à Cahors & à Montauban. — Lefranc de Pompignan. — Conclusion.

LA France jouissoit encore des douceurs de la paix. Mais envain Louis XVI, exposé à toutes les puissances de l'Europe le desir qu'il a d'en perpétuer la durée, la Cour de Londres trouble le commerce & la navigation des Français. Nos pavillons sont insultés par les Anglois qui prétendent à l'empire tyrannique des mers, & la guerre éclate entre ces deux Puissances, d'abord en Europe & ensuite en Amérique, où notre armée se réunit à celle de Washington, dont la gloire rejailit en quelque façon sur le Querci. On croit ce Héros originaire de Saint Céré.

Les embarras de cette guerre n'empêchèrent pas Louis XVI de veiller à l'intérieur du Royaume. Il avoit déjà établi une Administration provinciale dans le Berri & le Dauphiné. Il en forma une pareille dans la généralité de Montauban; & dès-lors le Querci An. 1779. qui en fait partie fut assujetti à un nouveau régime. Cette Administration est chargée de répartir les impositions dans ladite province, d'en faire la

Arrêt du
Conseil du
11 juillet
1779.

levée, de diriger la confection des grands chemins & les ateliers de charité. Elle est composée de dix membres de l'ordre du Clergé, de seize Gentilshommes propriétaires & de vingt-six membres du Tiers-état, tant députés des villes que propriétaires habitans des campagnes. Les dix membres de l'ordre du Clergé sont l'Evêque de Rodez, l'Evêque de Montauban, l'Evêque de Vabres, l'Evêque de Cahors & six Ecclésiastiques Bénéficiers. Les seize Gentilshommes propriétaires nommés lors de l'établissement pour être membres de l'Administration provinciale, ont été le Comte de Durfort Boissière; le Comte d'Adhemar; le Comte de Lastic-Saint-Jal; le Marquis de Lavalette-Parifot; le Comte de Lentillac; le Comte de Beaumont; le Baron de Lalmie; le Baron de Cieurac; Izarn; Baron de la Guéprie; de la Panouse, Seigneur du Colombié; Pauliac, Seigneur de Chaufeneige; le Comte de Vezins; d'Albignac, Seigneur du Triadou; Izarn, Seigneur de Frassinet; Castanet, Seigneur de Cambairac, & le Marquis de Mostuejous. Il y a en outre une Commission intermédiaire composée de huit membres de l'Administration, de deux Procureurs-Syndics & d'un Secrétaire. Dans l'intervalle des assemblées, elle connoit de tous les objets confiés à la direction de l'Administration provinciale. Un des soins imposés encore à cette Administration est de s'occuper des meilleurs moyens pour écarter l'inégalité & l'arbitraire, & pour établir la plus grande justice dans les répartitions, & pour la

Arrêt du
Conseil du
11 juillet
1779.

plus grande économie dans les recouvrements, & pour encourager le commerce & l'agriculture, en étendant & facilitant les communications.

Les membres de l'Administration Provinciale ont en conséquence, dans leurs différentes assemblées, proposé à l'envi leurs vues d'utilité pour toute la haute-Guienne, & ont accueilli avec empressement les instructions relatives au bien général de la province. Les Quercinois doivent leurs éloges & leur reconnaissance au zèle de Louis-Marie de Nicolai, nommé en 1776 Evêque de Cahors. Par ses soins, l'Administration a embrassé dans ses projets, tout ce qui peut intéresser le Querci; navigation du Lot, si utile pour le transport des vins & du terrain; routes de communication à réparer ou à ouvrir; commerce à encourager; ponts à construire ou à rétablir.

Le fatal arrêt du Conseil qui défendoit d'entrer les vins de Cahors à Bordeaux qu'après la Noël, & de les y laisser après le huit de septembre, avoit été retracté par un édit solennel, en 1776. Depuis cette époque, les vins étrangers peuvent être portés & déposés à Bordeaux, dans le temps & tout le temps qui sera jugé par les propriétaires le plus convenable à la vente. Mais les Bordelois rendent encore presque de nul effet les dispositions de cet édit. Ils s'arrogent le privilège exclusif de grande jauge; privilège qui nuit essentiellement au commerce du vin du Querci, en éloignant la concurrence. Les droits à payer n'étant pas plus forts pour

Procès-
verbal de
1780.

la grande jauge de Bordeaux que pour la petite ; à laquelle cette ville prétend assujettir les habitans de Cahors , l'étranger donne la préférence aux vins Bordelois , sans avoir égard à la qualité. Cette pré-
tention a excité les justes plaintes de l'Assemblée Provinciale qui réclame le grand principe de la liberté , le seul propre , dit-elle , à donner de l'ame & de la vigueur au commerce.

Il s'étoit formé à Cahors , depuis plusieurs années , une manufacture d'étoffes. Les habitans de cette ville n'étoient point encore rebutés par les revers qu'ils avoient essuyés. Ils firent effort sur eux-mêmes pour trouver un aliment digne de leur activité & de leur industrie. Les premiers essais de cette manufacture furent brillans , & annonçoient de grands succès. La draperie qui sortoit de ses ateliers le dispu-
toient aux plus célèbres fabriques du royaume , & fixoient déjà l'attention de l'étranger. Cependant des causes particulières rendoient encore ce nouvel établissement peu solide , & présageoient sa ruine prochaine. M. de Nicolai , voulant la prévenir , crut qu'il étoit essentiel de favoriser cette manufacture chancelante , & de lui donner des encouragemens. Il intéressa l'Administration Provinciale pour obtenir du Gouvernement quelques secours. Il auroit été à désirer que ses vœux eussent été remplis. C'étoit sans doute le vrai moyen de réparer en quelque sorte , les échecs que les habitans de Cahors avoient si souvent éprouvés par les entraves données au commerce de leurs vins , & par les ac-

cidens ruineux & presque consécutifs qui les affligoit depuis quelque temps.

Les soins cependant de ce Prélat pour le rétablissement du Pont Notre-Dame de la ville de Cahors, ne furent point aussi infructueux. Le gouvernement accueillit les représentations de la Commission intermédiaire pour cet objet. Dans cette circonstance encore, les habitans de Cahors manifestèrent les efforts dont ils sont susceptibles, quand il s'agit du bien public, & ce que l'on pourroit attendre d'eux, s'ils étoient soutenus dans leurs entreprises par des encouragemens. Malgré la détresse où les jette leur mauvaise destinée acharnée, ce semble, à les poursuivre, ils s'imposèrent l'obligation de contribuer pour un tiers au rétablissement de ce pont.

Procès-
verbal de
1782.

Telles étoient les mesures que prenoit M. de Nicolai, pour l'utilité générale du Querci & de la ville de Cahors en particulier, lorsqu'un affreux débordement du Lot, dont on n'avoit point d'exemple, fournit un nouvel aliment à la sollicitude pastorale de ce Prélat infatigable. Les possessions de la plaine des environs de Cahors entièrement dévastées, & ne laissant aucun espoir de récolte, le faubourg Saint George submergé, les maisons renversées, la plupart des effets entraînés par la rivière, avoient plongé dans une misère affreuse un grand nombre d'habitans de la ville & de la campagne. Ils trouvèrent une abondante ressource dans la générosité de leur Evêque, qui par ses largesses

7 Mars
1783.

leur fit presque oublier ce malheur effrayant & imprévu dont ils venoient d'être accablés.

Dans la même année de ce terrible désastre, Daniel-Victor de Trimond fut nommé Intendant à la place de Marie-Pierre-Charles Meulan d'Ablois, qui lui-même avoit été nommé en 1780 à cette Intendance. Les Intendans jusqu'alors s'étoient occupés de plusieurs ouvrages publics, la plupart marqués au coin de l'utilité. Il en étoit un cependant que les vœux des habitans de Montauban sollicitoient depuis long-temps, avec d'autant plus d'ardeur, qu'il tenoit à la salubrité de l'air & à leur propre conservation. Dans le centre du faubourg de Villebourbon, des eaux fétides & stagnantes étoient souvent le germe des épidémies, imprimoient un caractère de malignité aux maladies ordinaires, & les rendoient presque toujours mortelles. Il avoit été observé que dans ces circonstances le nombre des morts de ce quartier étoit de beaucoup au-dessus du nombre des morts des autres parties du faubourg.

On avoit cru remédier au mal en comblant le dépôt de ces eaux; & il fut ordonné, en 1778, aux habitans de Villebourbon, d'y transporter les décombres des démolition ou construction des maisons. Ce moyen eût-il été rempli, auroit été insuffisant. Les eaux de ce dépôt ne proviennent pas seulement de la pluie; elles viennent de dessous terre, & les terres amoncelées n'auroient point eu assez d'élévation pour empêcher les exhalaisons des vapeurs contagieuses dans l'atmosphère. D'ailleurs il

ont été de long-temps sans exécution ; les maisons de ce faubourg , surtout depuis le débordement du Tarn arrivé en 1766 , sont presque toutes construites à neuf.

M. de Trimond voulant remédier , d'une manière prompte , aux inconvéniens qui résultoient de cet amas d'eaux stagnantes , a fait construire un aqueduc pour les porter dans le Tarn.

Cette rivière , depuis quelque-temps , se jetoit , avec force , sur Villebourbon. Comme on avoit éprouvé dans les derniers débordemens combien une telle direction étoit préjudiciable à ce faubourg , on y bâtit un quai , afin d'obvier aux accidens qui en étoient la suite. Mais les eaux , par des éboulemens insensibles , s'avancant encore dans les terres , à l'extrémité de ce quai , M. de Trimond s'occupe à le continuer jusqu'à une distance assez éloignée du faubourg , pour que les habitans n'aient plus rien à craindre.

Il est encore un objet que semble solliciter plus particulièrement l'utilité générale du commerce. La rivière d'Aveyron n'est navigable que depuis Negrepelisse , encore même n'est-ce qu'en hiver. On pense qu'il seroit aisé d'en faire remonter la navigation à sept ou huit lieues au-dessus , en entrant dans la rivière de Biaur , qui se décharge dans l'Aveyron , entre Najac & Laguepie , & en construisant , à cet endroit , un bassin pour y ramasser les eaux des différens ruisseaux dont ce pays est coupé. Il seroit , à la vérité , nécessaire de former des écluses , & de rompre quelques rochers qui entraineroient une dé-

penſe un peu conſidérable. Mais quels avantages n'en réſulteroit-il pas ? La communication entière ſeroit aſſurée entre le Querci, l'Albigeois & le Rouergue. Le transport des denrées ſeroit moins diſpendieux, beaucoup plus prompt, & ſurtout plus aisé dans le temps d'hiver, où les chemins, dégradés par les pluies, ſont moins praticables. Le débit du bois de la forêt de la Gréſigne, qui contient ſept mille arpens en haute-futaye, & qui eſt preſque inutile, parce que la traite du bois en eſt impraticable, ſeroit dès-lors aſſuré ; conſidération importante pour le bas-Querci, où l'on eſt menacé de manquer de bois, & où indépendamment du luxe qui en augmente la conſommation, il eſt devenu, comme on l'a déjà obſervé, plus néceſſaire par le commerce des farines de minot, qui toutes deſtinées pour les Colonies exige une grande quantité de barrils, de barques & de vaiſſeaux.

Le Querci goûtant avec la France les douceurs de la paix que Louis XVI venoit de donner à l'Europe ; après avoir humilié ſes ennemis & aſſuré la liberté de ſes alliés, du commerce & des mers, ſe livroit ſans meſure aux ſentimens de joie & d'allégreſſe que lui inſpiroit ſon propre bonheur & celui de la nation, ſous les auſpices de l'Auguſte Monarque qui le gouverne, lorſque la perte d'un des plus illuſtres Quercinois le force à verſer des larmes.

An. 1784.

La mort du Marquis de Pompignan, dont le nom immortel ne perira qu'avec la littérature françaïſe, arriva peu de temps après. Jean-Jacques

Lefranc de Pompignan , naquit à Montauban en 1709 , de Lefranc de Caix , Premier Président de la Cour Aides. Né avec les plus heureuses dispositions , un génie vaste , une imagination brillante , il annonça presqu'au sortir du berceau le grand-homme. Après avoir fait ses humanités , partie à Toulouse & partie au Collège de Louis-le-Grand , sous le célèbre Porée , il suivit les écoles de droit & y prit les grades. Il ne pouvoit se dissimuler que la nature l'appeloit à tenir un jour un rang distingué dans la république des lettres ; il ne se refusa point à ses douces & impérieuses invitations.

La poésie surtout étoit en lui une passion forte dont il pouvoit à peine se défendre , à laquelle il parut sacrifier tout jusqu'à son repos , sa santé même , & qui lui attira une espèce de persécution domestique. Son début fut celui d'un grand Maître. Ces pièces futiles , ces ouvrages éphémères , l'essai ordinaire d'un génie naissant & qui doute de ses forces , étoient indignes de l'occuper même dans sa jeunesse. A peine âgé de vingt-trois ans , il avoit enfanté un de nos chefs-d'œuvres dramatiques. Il partit pour Paris à l'insçu de ses parens , & donna la tragédie de Didon , au théâtre. Ce départ clandestin faisoit craindre une de ces fallies imprudentes qui échappent à la fougue & au bouillant de l'âge , lorsque les applaudissemens de la Capitale , dont la France retentissoit , annoncent dans le Marquis de Pompignan le successeur des Euripide & des Racine.

Quelques années après ce succès, le Marquis de Pompignan fut revêtu d'une charge d'Avocat général à la Cour des Aides de Montauban, pour se disposer à celle de Premier Président à laquelle il étoit destiné depuis long-temps. Il s'acquitta de cet emploi délicat & difficile avec dignité. C'est à l'homme de génie qu'il convient de remplir le ministère public, & d'être le véritable organe de la loi. Le Marquis de Pompignan démêla toujours avec adresse les détours sinueux d'une éloquence vénale, prostituée à l'injustice, détrompa un Magistrat trop facile que des sophismes captieux avoient déjà prévenu, & le dirigea dans les décrets irrévocables qu'il alloit prononcer. Embrassé de la chose publique, il dévoila les abus & les excès d'autorité, sans crainte & sans ménagement. On eût cru entendre Demosthène tonnait dans la tribune aux harangues, pour la conservation de son pays.

Les occupations de la magistrature n'affoiblirent point, dans le Marquis de Pompignan, l'amour dont il brûloit pour les lettres. Il forma dans Montauban une Société littéraire, parvint à la faire ériger en Académie, malgré les obstacles sans nombre dont il triompha, & publia des Odes sacrées qui lui méritèrent le premier rang en ce genre, après Rousseau, avec des pièces lyriques sur des sujets profanes, qui aux yeux d'une critique éclairée & impartiale lui donnent peut-être quelque supériorité sur Rousseau lui-même. On peut compter de ce nombre, l'Ode sur la mort de Rousseau, l'Ode à l'Académie

l'Académie de Marseille & l'Ode qu'il lut à la première Assemblée publique de l'Académie de Montauban.

La mort de l'Abbé Lefranc, ayant laissé vacante la place de Premier Président de la Cour des Aides, le Roi, comme on l'a déjà dit, choisit le Marquis de Pompignan pour la remplir ; ce choix fut applaudi avec une espèce d'ivresse. Les habitans de Montauban se mirent sous les armes pour le recevoir, firent des feux de joie & des feux d'artifice, pendant plusieurs jours consécutifs ; & le Marquis de Pompignan fut obligé d'arrêter les mouvemens de leur allégresse pour obvier aux inconvéniens que caufoit le concours nombreux du peuple. De tels hommages rendus à un concitoyen pendant sa vie ; annoncent nécessairement un vrai mérite.

Le Marquis de Pompignan se rendit encore plus cher à tous les peuples du ressort, dans l'exercice important de sa nouvelle charge. Grand sans faste & sans hauteur, il accueilloit avec bonté la veuve & l'orphelin. Il avoit surtout le talent rare, mais bien précieux dans un homme en place, de se mettre au niveau de tous ceux qui recouroient à lui ; talent qui décèle un esprit souple, aisé, facile, réuni aux qualités du cœur, plus estimables encore.

Le Marquis de Pompignan quitta cependant sa charge pour se livrer en entier à son attrait pour l'étude ; & fut reçu Conseiller d'honneur au Parlement de Toulouse, honneur extraordinaire, ré-

servé jusqu'à lui aux Magistrats de ce Tribunal. Il sembloit devoir se fixer, dès-lors, pour toujours, dans sa terre de Pompignan, où il avoit ramassé une bibliothèque intéressante, soit par le nombre des livres qu'elle renfermoit, soit par le choix judicieux & éclairé qui avoit présidé à cette riche collection, lorsqu'un mariage rendit sa résidence nécessaire à Paris. C'est à cette époque qu'il obtint une place à l'Académie française, la source malheureuse des fades plaisanteries & des sarcasmes que se permirent des Ecrivains ciniques, contre cet homme célèbre, qui avoit toujours défendu les intérêts de la religion, comme il avoit défendu ceux du bon goût & de la saine littérature. Il donna au public la traduction des Tragédies d'Eschyle, & la malignité confondue se tut. Cette traduction, en effet, rend les beautés de l'original avec tant d'exactitude & de facilité, qu'on diroit, en la lisant, lire Eschyle lui-même.

Il a paru, avant la mort du Marquis de Pompignan, une édition de ses Œuvres, en 6 volumes in-8°. On y trouve encore une traduction en vers des Géorgiques de Virgile, remarquable par la fidélité & l'élégance; le Voyage de Languedoc & de Provence, qui inférieur à certains égards à celui de Bachaumont, l'emporte par la correction & la poésie; des discours philosophiques, où règne une saine morale, toujours éclairée du flambeau de la religion; & des Discours académiques qui présentent un Ecrivain nourri des Auteurs de l'antiquité, luttant avec courage contre le mauvais goût du siè-

cle, & digne d'être mis au nombre de nos meilleurs profateurs. Le Marquis de Pompignan avoit fait plusieurs autres pièces de théâtre, supérieures même à la Tragédie de Didon. Mais il crut devoir renoncer à la gloire brillante qui l'attendoit encore. Ce sacrifice généreux est une preuve de la pureté de ses sentimens, & ce triomphe n'est réservé qu'à la religion. On lui attribue aussi plusieurs Remontrances adressées au Roi, où règne cette éloquence forte & mâle qu'inspire l'amour du bien public.

Montauban est donc redevable au Marquis de Pompignan, d'une Académie; monument honorable, sans doute, pour cette ville, & qui entretiendra dans son sein l'amour de l'étude & des lettres. Mais peut-être la multitude des Académies est-elle essentiellement préjudiciable à la littérature en général. Les Académies sont des tribunaux où ressortissent les productions de l'esprit humain, & des modèles qu'on s'étudie à imiter. Le génie, les talens, le goût devroient seuls en ouvrir les portes, & en diriger les opérations. Or, est-il dans la marche ordinaire de la nature, avare de ces dons précieux, qu'il y ait assez de citoyens privilégiés pour s'asseoir dans ces aréopages littéraires? La plupart même des membres qui les composent n'ont fait dans des Collèges de province, que des études imparfaites & vicieuses, qu'ils ne se sont jamais avisé de rectifier. La foule cependant révère, avec admiration, les décrets trompeurs de ces faux Aristarques. On néglige les grands modèles; la nature & le vrai, four-

ces essentielles du beau sont abandonnées, & l'empire de la frivolité s'étend. L'imagination se nourrit d'absurdités & de chimères; l'ame vide au milieu des objets qui l'environnent, reste dans l'indolence & dans l'inaction. On ne trouve presque plus dans nos Écrivains modernes des étincelles de ce feu divin qui saisit, transporte, échauffe, embrase, cette étendue d'esprit, cette force d'imagination, cette activité d'ame qui constitue essentiellement le génie. On n'y voit ni grandeur dans les images, ni noblesse dans les sentimens, ni justesse dans les preuves. L'éloquence éternée manque de cette vivacité d'expressions, de ces mouvemens pathétiques qui assurent le triomphe à l'Orateur. La poésie dramatique ne présente que des intrigues forcées & des vers sententieux. Des épisodes étrangers remplissent l'Épopée. L'élégie est sans sentiment, l'épique sans naturel, & le lyrique sans ivresse. Tous les genres de littérature se dégradent, le bon goût s'éteint insensiblement, & la France, de nos jours, abonde en Académies. Le siècle de Louis XIV., le siècle du génie, en connoissoit à peine une dans ses heureux commencemens. Il semble en être de la masse des lumières & des connoissances dans une nation, comme d'un fleuve, qui en se divisant perd de sa force & de sa profondeur.

C O N C L Ū S I O N.

TOUTE la suite de cette Histoire prouve, comme on l'a avancé, que le Querci, dans sa petite

étendue , autant par la variété & la singularité des événemens où il a eu part , que par les hommes célèbres qu'il a produits , a égalé & peut-être même surpassé bien d'autres pays plus considérables. On y compte un Pape , quatorze Cardinaux , quarante-neuf Archevêques ou Evêques , trois Maréchaux de France , un Grand-Maître de la Maison du Roi , quatre Chevaliers des Ordres , & une foule d'Officiers généraux & de Guerriers d'un mérite distingué ; un Chancelier de France , quatre Premiers Présidens & un nombre considérable de Magistrats , de Jurisconsultes , d'Avocats , d'Écrivains & de Négocians recommandables par leurs lumières , leurs vertus & leurs talens.

Le Querci , loin d'être déchu de son ancien lustre , voit de nos jours , avec complaisance , un grand nombre de ses enfans courir avec éclat la carrière de l'honneur , dans l'église , dans les armes , dans la magistrature & dans les arts.

Des troubles affreux , des révolutions presque continuelles , des dissensions domestiques , des catastrophes sanglantes ont agité généralement toute cette province. Il n'est presque point de lieu dans son sein qui n'ait été ébranlé par de violentes secousses , & qui ne conserve encore les traces des funestes désordres auxquels il fut en proie.

L'histoire manqueroit son but si elle étoit l'aliment d'une vaine curiosité. Les grands hommes que le Querci a enfantés , ne sont point l'objet d'une admiration stérile. Leur exemple doit enflam-

mer l'émulation de leurs descendans & les porter sur leurs traces. La plupart des événemens calamiteux dont cette province a été le théâtre, ont pris leur source dans le fanatisme, fruit déplorable d'un zèle aveugle pour la religion. Les lumières de la philosophie ont banni au loin ce génie malfaisant que la religion elle-même défavoue.

Mais n'avons-nous pas à craindre un fanatisme plus dangereux encore & non moins intolérant peut-être ? On s'arrache à un écueil pour se briser contre un autre. On se garantit des excès sacrilèges qu'une fausse vertu ou une religion peu éclairée fomentent pour l'ordinaire, en secouant en entier l'empire même de la vertu & le joug de la religion, & en s'étudiant à défigurer leurs traits respectables.

Néanmoins sans la religion l'harmonie du corps politique crouleroit nécessairement. Elle apprend aux sujets à reconnoître l'autorité, aux maîtres des nations à ne point abuser de leur puissance, & à tous les membres d'un état, leur étroite obligation à remplir les devoirs que leur condition respective leur impose. Les Princes sont à ses yeux les organes & les symboles de l'Etre-Suprême; & de même qu'elle adore le ciel dans ses vengeances, & qu'elle ne mesure point l'étendue de sa puissance & de sa justice, elle respecte les Chefs de la société même dans leur courroux, & ne calcule point les degrés de l'autorité.

Le Prince que la religion anime, levant tous les jours ses mains pures vers le ciel, lui rend hommage de sa puissance & de sa couronne; tous les jours se

retracant cette leçon, importante pour les Souverains, qu'un fameux Roi de Macedoine se faisoit répéter sans cesse, il se dit à lui-même: « *Je suis homme* : le » Monarque & les sujets, les grands & les petits » sont tous l'ouvrage du Créateur, qui leur a donné » l'être pour vivre en société; c'est l'Être-Suprême qui » a établi la distinction des rangs & des conditions. » Les Chefs des peuples ne sont que les dépositaires » de l'autorité de l'Être-Suprême, ses Interprètes & » ses Ministres. Semblables à l'Éternel qui s'est lui-même assujetti à des lois immuables pour régir » l'univers, le Monarque est asservi aux lois fondamentales de l'état. L'ordre, la justice & la paix » sont les pivots inébranlables sur lesquels doivent » rouler toutes ses démarches ; & c'est pour protéger la nation & non pour troubler son repos, » que le ciel a remis dans ses mains son tonnerre » redoutable.

Non, la vertu n'est pas un vain nom, une dénomination idéale. Notre cœur est ce siège brillant, où comme sur un trône élevé par les mains de la nature & soutenu par la raison, elle maîtrise nos passions & veille à notre bonheur. Des traits caractéristiques & indépendans de l'opinion la distinguent essentiellement du vice.

La conscience, cette voix immortelle de l'âme, cet instinct céleste qui nous dirige, prescrit les limites invariables qui les séparent. En juge impartial & sévère elle prononce ses arrêts redoutables au riche & au pauvre, à celui qui commande & à celui

qui obéit. C'est la conscience qui dit aux Titus :
« Vous aspirez à être les maîtres du cœur de vos
» sujets & non de leur fortune & de leur liberté ,
» chaque jour est marqué par de nouveaux bien-
» faits ; vous remplissez la tâche imposée au trône.
» La nation n'est point faite pour le Souverain ,
» mais le Souverain pour la nation.... » C'est la
conscience qui dit aux Nérons : « Vous abusez de
» l'autorité que le ciel vous a confiée , des flatteurs
» lâches & perfides vous répètent sans cesse qu'il
» n'est point de frein à la licence & au caprice d'un
» Souverain ; ce langage imposteur & cruel est dé-
» menti par le langage vrai & sincère de votre cœur.
» Vous êtes des monstres dignes de l'exécration
» humaine.... » C'est la conscience qui dit au sujet
fidèle : « Honnore tes Maîtres & fers tes sembla-
» bles ; tu feras l'appui & la gloire de la société... »
C'est la conscience qui dit au sujet indocile & re-
belle : « Tu violes la majesté suprême des loix ; tes
» jours seront scellés du sceau de l'infamie , & tu
» feras à jamais l'opprobre de ta nation.... » C'est
la conscience enfin qui dit à tous : « Une douce &
» ravissante sérénité sera le partage du citoyen hon-
» nête & vertueux ; des remords cruels & dévorans
» déchireront le cœur du méchant & du coupable.

F I N.

L'HISTOIRE du Querci doit être suivie de l'Histoire particulière du siège de Montauban ; événement trop mémorable pour cette ville ; mais auparavant on donnera , ainsi qu'on l'a avancé , le catalogue des ouvrages des écrivains du Querci , & la liste chronologique des Evêques de Cahors & de Montauban , des Premiers Présidens de la Cour des Aides & des Sénéchaux. On y ajoutera , ainsi que l'ont demandé plusieurs Souscripteurs , celle des Comtes de cette province. On ne fixera point l'année à laquelle chacun de ces Comtes a commencé de posséder le Comté. Il est impossible de le faire pour les anciens Comtes ; les chartes ne contiennent rien d'assez précis sur ce qui les concerne. A l'égard des Comtes de Toulouse , qui ont succédé aux anciens Comtes du Querci , plusieurs Historiens ont déjà rempli cet objet , tels que Castel dans son histoire sur les Comtes de Toulouse ; Dom Vaissette dans son histoire de Languedoc ; la Faille dans ses annales de Toulouse , &

l'Auteur de l'art de vérifier les dates. Mais on n'oseroit assurer qu'ils l'aient fait avec succès , puisqu'ils ne sont pas d'accord sur le nom & le nombre des Comtes de Toulouse. Les uns confondent, par exemple , Pons I avec Raimond II , & les autres avec Raimond III. On a suivi là-dessus l'opinion qui a paru plus conforme aux chartes relatives à l'Histoire du Querci.

On insérera ensuite des notes critiques auxquelles ont donné lieu diverses questions proposées sur plusieurs faits qui méritoient une plus grande discussion , ou qui ne paroissent pas conformes à une saine critique. On examinera :

1°. Si les Scordisques qui fondèrent la ville de Belgrade , étoient une colonie quercinoise ;

2°. Si les Quercinois s'unirent aux Carthaginois , pour faire la guerre aux Romains , lorsqu'Asdrubal alloit joindre son frère Annibal en Italie ;

3°. En quel temps la religion chrétienne a été établie dans le Querci ;

4°. Si Saint Génulphe a été le premier

Evêque de Cahors, en quel temps il est venu dans cette ville, & quel a été son successeur;

5°. Si Aimeri a été le premier Comte du Querci;

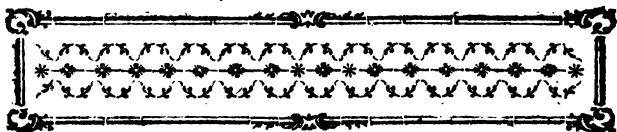
6°. En quel temps les anciens Comtes du Querci ont été dépossédés de leur Comté, à quelle occasion, & quelles étoient leurs possessions;

7°. S'il reste des descendants des anciens Comtes du Querci;

8°. Si Gosbert a été le seul Avoué ou Abbé Chevalier de Moissac;

9°. A quelle époque ont commencé les Etats du Querci, le lieu où ils se tenoient, & s'ils s'assembloient tous les ans;

10°. Enfin, si ce qu'a dit Dominici de la fontaine Saint George de la ville de Cahors est digne de foi.



CATALOGUE

*DES Ouvrages des Écrivains, dont il
est parlé dans cette Histoire.*

JACQUES DE VIA.

QUELQUES Traités de Jurisprudence.

ARNAUD DE VIA.

Quelques Pièces à l'honneur de la Sainte
Vierge.

LE PAPE JEAN XXII.

Publia les Constitutions appelées Clémentines.

Est Auteur de cellés appelées Extravagantes.

GUILLAUME FARINIER.

Un grand nombre de bons Ouvrages ;

dont il n'est venu jusqu'à nous qu'un
Traité du change, où il est expliqué quel
profit on peut légitimement tirer du sim-
ple prêt, & en quoi consiste principale-
ment l'Usure.

FORLANIER VASSEL

Des Notes sur la Cité de Dieu.

Des Sermons.

Quelques Traités de Théologie.

GUILLAUME DE LABROA

Des Statuts synodaux.

GAUCELIN DE JEAN.

Un excellent Catéchisme à l'usage de
son diocèse.

JEAN DE CARDAILLAC.

Des Sermons pour tous les dimanches
& fêtes de l'année.

Des Conférences synodales pour la cé-
lébration des Conciles.

Discours des choses mémorables de la ville de Cahors.

On lui attribue une Histoire de France.

D'autres Ouvrages en grand nombre, furent remis après sa mort à M. de Launai, Professeur du Droit français, dans l'Université de Paris.

GERAUD MAYNARD.

Notables & singulières Questions du droit écrit, décidées & préjugées par arrêts mémorables de la Cour Souveraine du Parlement de Toulouse, première partie, Toulouse, 1703, seconde édition, Paris, 1604.

Notables & singulières Questions du droit écrit, &c. seconde partie, Toulouse, 1605, seconde édition, Paris, 1606.

Abrégé du Recueil des arrêts de Maynard, Toulouse, 1657.

JEAN DE LACOSTE.

Interpretatio ad Capitulum, &c. Summaria

ria & dictata in novem priores titulos libri 1. decretalium.

Recitationes sive Commentarii in quatuor libros, institutionum, priores & posteriores.

Summaria & Commentarii, in Decretales Gregorii IX.

Une Consultation française, sur la question, si l'Archidiaconé est incompatible avec une Cure.

Commentarius ad novellam tertiam D. Justiniani.

Commentarius ad novellam quintam de Monachis.

Plusieurs Traités manuscrits.

MARC-ANTOINE DOMINICI.

De Sudario Capitis Christi, liber singularis, in-4°. Cahors., 1640.

Marci-Antonii Dominici, ad Canonem II & V, Concilii Agathensis; & ultimum Ilerdensis, sive de communione peregrina. Dissertatio: in qua obiter de censuris Pontificiis, & desuetudine veteris

Tome III.

N

canonica pœnitentiæ, in-4°. Paris, 1945.

Disquisitio de prærogativa allodiorum in provinciis Narbonensi, & Aquitanica qua jure scripto reguntur, in-4°. Paris, 1645.

Affertor Gallicus contra vindicias Hispanicæ Joannis Chiffletii, seu Historica Disceptatio qua arcana Hispanica confunduntur, Francica stabiliuntur, in-4°. Paris, 1646.

Familia Ansberti Rediviva sive superior & inferior B. Arnulfi Linea, contra Ludovici Cantarelli Fabri & Joan. Jaco. Chiffletii objectiones vindicata, in-4°. Paris, 1648.

Une Histoire manuscrite du Querci.

Quelques Mémoires manuscrits.

ANTOINE GARRISSOLLES.

Un Recueil de Sermons sous le titre de *Voie de Salut.*

De Christo Mediatore tractatus.

Un Poème latin sur le couronnement de la Princesse Christine, Reine de Suède.

Adolphidos sive de Bello Germanico

quod incomparabilis Heros Gustavus Adolphus magnus Suocorum, Gothorum, Vandalorumque; Rex, pro Germaniæ procerum & statuum libertate gessit. in-4°. Montalbani, 1649.

De imputatione primi peccati Adæ, in-4°. Montalbani, 1646.

Un Poème latin à l'honneur des quatre Cantons protestans.

DORMUNDA.

Un Poème en provençal sur l'hérésie des Albigeois, dédié à la ville de Rome.

JEAN DARTIS.

Commentarius in universum Gratiani decretum.

Tractatus de Beneficiis ecclesiasticis.

Une grande quantité de Traités de droit civil & canonique, recueillis par les soins de M. Doujat, son Successeur à l'Université & au Collège royal, imprimés à Paris, en un volume *in-folio*, 1656.

PIERRE YVON.

L'Impiété convaincue, en deux traités, dont le premier établit clairement l'existence de Dieu, comme la première & la plus certaine de toutes les vérités, & le second contient la défense de l'écriture sainte, pour l'entière réfutation du livre impie de Spinoza, nommé le *Traité Théologique-politique*, par Pierre Yvon, Pasteur de l'église réformée, retirée du monde, & recueillie maintenant à Wiewert en Frise, Amsterdam, 1781.

LOUIS MESPLEDE.

Catalania Gallia vindicata adversus Hispaniensium scriptorum imposturas; où il soutient que la transaction passée entre Saint Louis & Jacques Roi d'Aragon, est fautive, Paris, 1643.

Notitia antiqui status ordinis Prædicatorum, Paris, 1643.

Commonitorium de necessaria ordinis

Prædicatorum renovatione , per capitulum generalissimum, Cahors , 1644. Ces deux derniers Ouvrages furent réfutés par le Père Nicolai.

PIERRE DELBRUN.

Commiffuræ Gallico-Latinæ, ou les liaisons de la languefrançaise avec la latine , *in-8°*. Toulouse , 1641. Autre édition augmentée & corrigée , *in-8°*. Toulouse , 1644.

Le Grand Apparat français-latin , tiré de Cicéron & des meilleurs Auteurs , *in-4°*. Toulouse , 1650, Paris , 1660 & 1669.

Amaltheum Ciceronianum, &c. *in-12*. Toulouse , 1660.

Dictionnaire pour composer purement de français en latin , & de latin en grec , *in-4°*. Albi , 1674.

RAIMOND - ANTOINE DE FOUILHAC.

Plusieurs Notes savantes sur des manuscrits de la bibliothèque du Roi.

Dés Observations sur la Comète qui parut en 1680.

Une Dissertation sur le fameux Uxellodunum.

Plusieurs Mémoires manuscrits pour une Histoire du Querci.

ANTOINE - DADINE DE HAUTESERRE.

De Ducibus & Comitibus provincialibus Galliae libri tres, quibus accedit liber singularis de origine, & statu feudorum pro moribus Galliae, in-4°. Tolosæ, 1643.

Rerum Aquitanicarum libri quinque, in-4°. Tolosæ, 1648.

Dissertationum juris Canonici libri quatuor, in-4°. Tolosæ, 1651.

Dissertationum juris Canonici liber quintus & sextus, de Parochiis, deque officio & potestata Parochi, in-4°. Tolosæ, 1654.

De fictionibus juris tractatus quinque, quibus accessit solemnis prælectio ad L. cum societas, ff. pro socio, in-4°. Parisiis, 1664.

Brevis & enucleata expositio in institutionum Justiniani libros quatuor, in-4°. Tolosæ, 1664.

Commentarius perpetuus in singula decretales Innocentii III, quæ per libros V decretalium sparsæ sunt, in-fol. Lutetiæ Parisiorum, 1666.

Notæ & Observationes in XII libros epistolarum B. Gregorii Papæ, hujus nomine I, cognomine Magni, in-4°. Tolosæ, 1669.

Afcedicon sive originum rei monasticæ libri decem, in-4°. Parisiis, 1674.

Recitationes quotidianæ in Claudii Triphonini libros XXI. disputationum, & varios partes Digestorum & Codicis, tomis V. distinctæ, Tolosæ, 1679.

Notæ & Observationes in X libros Historiæ Francorum B. Gregorii Turonensis Episcopi, & supplementum Fredegarii, in-4°. Tolosæ, 1679.

Notæ & Observationes in Anastasium de Ritis Romanorum Pontificum, in-4°. Parisiis, 1680.

In libros Clementinarum Commentarii,

quibus accessere sex prælectiones habitæ pro instaurandis scholis , 1680.

Ecclesiasticæ Jurisdictionis vindiciæ adversus Caroli Fevreti, & aliorum tractatus de abusu susceptæ, Opus Posthumum, Parisiis, 1703.

Commentarius perpetuus in singulas decretales Alexandri III. Pontif. Max. quæ libris V decretalium Gregorii IX continentur. Opus nondum editum.

FRANÇOIS DE HAUTESERRE.

Notæ & Animadversiones ad indiculos Ecclesiasticorum Canonum Fulgentii Ferrandi Carthaginensis Ecclesiæ Diaconi, & Cresionii Affric. Cahors, 1625.

La piété des Eglises d'Orient à l'honneur de la conception de la Très-Sainte & très-glorieuse Vierge, protectrice de la France, Poitiers, 1651.

Decisiones illustrium controversiarum Majestatis & Imperii, jurisque publici summorum Principum.

Quelques pièces fugitives.

ANDRÉ MARTEL.

Un Recueil de Sermons.

Quelques Thèses de Théologie.

La Réponse à la Méthode du Cardinal de Richelieu, *in-4°*. Toulouse, 1674.

Le Papillon, Poème, *in-4°*. Toulouse, 1685.

Plusieurs pièces fugitives en vers & en prose.

THÉODORE DE RIEUPEIROUX.

Un traité des Médailles.

L'Ame des Bêtes, poème.

Quatre Tragédies, Méléagre, Annibal, Valerien & Hypermnestre.

Grand nombre de pièces fugitives en vers & en prose.

JEAN GISBERT.

In summam S. Thomæ. Questiones juris & facti theologicæ, *in-fol.* 1670.

Vera idea Theologiæ cum Historia Eccle-

siaſtica ſociatæ in-12, Toulouſe, 1676,
ſeconde édition, Paris, 1689.

Oratio gratulatoria pro Rege Incolumi,
in-4°. Toulouſe, 1687.

Differtationes Academicæ Selectæ olim
in Academia Tolofana propugnatæ, *in-8°*.
Paris, 1688.

Scientia Religionis univerſa, ſivè Chriſ-
tiana Theologia, Hiſtoriæ Eccleſiaſtica,
Novo-Methodo Sociata, quæſtionæ juris &
facti completens, tomus promiſ in ſerie
quæſtionum juris, in-8°. Paris, 1689.

Scientia Religionis ſeu Theologiæ Chriſ-
tianæ, cum Hiſtoria Eccleſiaſtica Sociatæ,
pars prima, Deus in ſe unus & trinus, to-
mus ſecundus in ſerie quæſtionum juris,
in-4°. Paris, 1689.

Conſejo Academia de Vigilantia pro cuſ-
todia religionis, belli præſertim tempore ne-
ceſſaria, in-8°. Toulouſe, 1693.

Antiprobabiliſſimus, ſeu tractatus theolo-
gicus, fidelem totius probabiliffimi ſtateram
continens, in-4°. Paris, 1703.

**SALIGNAC LAMOTHE
DE FENELON.**

Aventures de Télémaque.

Dialogues des Morts, 2 vol.

Dialogues sur l'Eloquence en général,
& sur celle de la Chaire en particulier,
avec une Lettre sur la Rhétorique & la
Poésie.

Direction pour la Conscience d'un Roi.

Abrégé des Vies des anciens Philosophes.

Un Traité de l'Éducation des Filles..

Œuvres Philosophiques ou Démonstra-
tion de l'existence de Dieu , par les preu-
ves de la nature.

Œuvres Spirituelles, 4 vol. *in-12*.

Un recueil de Sermons.

Ouvrages en faveur de la constitution
Unigenitus & du Formulaire.

Explications des maximes des Saints.

Instructions pastorales & Mandemens.

ANTOINE CATHALA-COTURE.

Des Mémoires.

Des Harangues.

Un Mémoire historique sur la généralité de Montauban , inséré en partie dans l'Etat de la France , de M. de Boulainvilliers.

Quelques Pièces fugitives en vers & en prose.

GUILLAUME DE LAVAUR.

L'Histoire secrète de Néron , ou le Festin de Trimalcion , traduit de Pétrone , avec des Remarques historiques , *in-12*. Paris , 1726.

Conférence de la Fable avec l'Histoire sainte , avec un Discours préliminaire , 2 vol. *in-12*. Paris , 1730.

JEAN DE MONTAUDIER.

D'excellens Mémoires.

Des Discours imprimés dans les Recueils de l'Académie des Jeux Floraux.

BLAISE GISBERT.

L'Art d'élever un Prince, *in-4°*. Paris, 1687.

L'Art de former l'esprit & le cœur d'un Prince, 2 vol. *in-12*. Paris, 1688.

La Philosophie du Prince, ou la véritable idée de la nouvelle & de l'ancienne Philosophie, *in-8°*. Paris, 1689.

Le bon Goût de l'Eloquence chrétienne, *in-12*, Lyon, 1701.

L'Eloquence chrétienne dans l'idée & dans la pratique, *in-4°*. Lyon, 1715. Traduction italienne, Venise, 1715, Padoue, 1717. Autre édition *in-12*. où l'on a joint les Remarques de M. l'Enfant, Amsterdam, 1728.

Plusieurs Manuscrits pour une Histoire critique de la Chaire, en France depuis 1515, jusqu'en 1724, qui devoit faire cinq volumes, *in-4°*.

FRANÇOIS DE BOUTARIC.

Les Institutes de Justinien, conférées avec

le droit français, un volume *in-4°*. Toulouse, 1738, seconde édition *in-4°*. Toulouse, 1740. On trouve à la tête de l'Ouvrage une préface très-estimée ; c'est un Discours d'ouverture de l'Université.

Explication des Ordonnances sur les matières civiles, criminelles, & du Commerce de 1667, 1670 & 1673, 2 vol. *in-4°*. Toulouse, 1743.

Explication de l'Ordonnance de Blois, du Concordat, & des Institutions du droit canonique, un volume *in-4°*. Toulouse, 1745.

Explication de l'Ordonnance des donations de 1731, petit *in-4°*. Avignon, 1744; seconde édition avec l'Explication des Ordonnances postérieures de Louis XV, 2 vol. *in-4°*. Avignon, 1751.

Traité sur les libertés de l'Eglise Gallicane, petit *in-4°*. 1747, sans nom de ville ni d'Imprimeur.

Traité des Droits seigneuriaux & des matières féodales, 1 vol. *in-8°*. Toulouse, 1745; seconde édition revue, corrigée & considérablement augmentée par M***

Avocat au Parlement de Toulouse, 1 vol.
in-4°. Toulouse, 1751.

CAHUSAC.

A la Comédie Française, deux Tragédies & deux Comédies.

Pharamond, Tragedie.

Le Comte Warwik, Tragédie.

Zénéide, Comédie en un Acte.

L'Agérien ou les Muses Comédiennes, Comédie en trois Actes, en vers, précédée d'un Prologue, & mêlée de quatre Divertissemens.

Ce fut le premier Ouvrage de Théâtre qui fut donné pour la convalescence du Roi.

AU THÉÂTRE LYRIQUE.

Les Fêtes de Polymnie, Ballet en 3 Actes, précédés d'un Prologue. Cet Ouvrage fut dédié au Roi, & il fut représenté en 1745, pour célébrer la victoire de Fontenoy. Il eut trente-six représentations.

Zais, Opéra en quatre Actes, avec un

Prologue. Il eut trente représentations.

Les Fêtes de l'Hymen, & de l'Amour, Ballet qui fit la clôture des fêtes données pour le second mariage de Monseigneur le Dauphin, représenté à Paris le 5 novembre 1748.

Nais, Opéra pour la paix, représenté le 22 avril 1742, trente-six représentations.

Opéra traduit en italien, fut représenté à la Cour de Dresde, avec la plus grande magnificence dans le Carnaval, 1751.

Les Amours de Tempé, Ballet en quatre entrées.

Divers Ouvrages de Littérature & Arts.

Le Traité de la Danse, contenant l'Histoire ancienne & moderne de cet Art, 3 vol. in-12.

Ce livre a porté au Théâtre la seule danse qui paroît y être propre; il a été traduit en italien, en allemand, &c.

Toutes les parties de l'Encyclopédie qui ont quelque rapport aux grands Spectacles de l'Europe, & en particulier tout ce qui
regarde

regarde le Théâtre lyrique, ce qui embrasse la peinture de décoration, les mouvemens des machines, les contrastes des situations, la mécanique du Théâtre & sa poétique.

La manière nouvelle des jeux d'artifice, l'indication des exemples puisés dans l'Histoire des Arts, &c.

Dans ses Opéras, il a renouvelé la grande machine qu'on ne connoissoit plus, & il en a donné de nouvelles qui ont produit l'effet le plus surprenant. Telles que les cataractes du Nil, le débordement du fleuve, le vol & la chute du Dieu, le combat & le foudroiemens des Titans, la chute d'Abramane & l'anéantissement subit des Prêtres des Idoles.

Opéras posthumes.

Basilée en 5 Actes.

Hypsipile aussi en 5 Actes.

Les Boréades, en cinq Actes, mis en Musique par M. Rameau.

B E L L E T.

Les droits de la religion chrétienne &

Tome III.

O

catholique sur le cœur de l'homme , en
2. vol. in-12.

La véritable Dévotion au Rosaire , 1
vol. in-12 , dédié à la Reine.

Ouvrages couronnés en différentes Aca-
démies.

Discours lus dans les séances publiques de
l'Académie des Belles-lettres de Montauban,

Plusieurs pièces de vers.

Explication du temps de la conversion
des Juifs.

LE MARQUIS DE POMPIGNAN.

Didon , Tragédie. Elle a été traduite en
italien , par l'Abbé Venuti.

Les Adieux de Mars & de Vulcain.

Odes sacrées.

Odes sur des sujets profanes.

Discours philosophiques.

Discours académiques.

Voyage de Languedoc & de Provence.

Traduction en vers des Géorgiques de
Virgile.

Traductions d'Eschyle & d'autres Auteurs
Grecs , Italiens & Espagnols.

Plusieurs Epîtres en vers.



SUPPLEMENT

Au Catalogue des Auteurs du Querci.

LA CALPRENEDE.

Gautier de la Calprenede, Gentillhomme ordinaire du Roi. Quelques Auteurs ont prétendu qu'il étoit natif du Périgord ; mais Voltaire & plusieurs autres avec lui le font naître à Cahors , en 1612. C'est Calprenede qui mit les longs Romans à la mode. On a de lui *Sylvandre* , roman ; *Cléopatre* , roman ; *Cassandre* , roman ; *Pharamond* , roman ; *la mort de Mithridate* , tragédie ; *le Comte d'Essex* , tragédie ; *la mort des Enfans d'Hérode* , tragédie ; *Edouard* , tragédie.

Le Cardinal de Richelieu ayant entendu lire une de ces tragédies , dit que la pièce n'étoit pas mauvaise , mais que les vers

O 2

en étoient lâches. *Comment lâches !* s'écria la Calprenede : *Cadedis , il n'y a rien de lâche dans la maison de la Calprenede.* Cet Auteur mourut au grand Andeli-sur-Seyne, en 1663.

M A S S I P.

Jean-Baptiste Maffip, frère du brave Maffip dont-il a été parlé dans l'Histoire du Querci, & membre de l'Académie des Belles-lettres de Montauban, naquit dans cette ville en 1676. Il fut Gentilhomme du Chancelier Pontchartrain, qui le nomma Censeur royal, avec pension, & lui légua en mourant une pension viagère de cinq cents livres. Il a donné au public plusieurs Ouvrages.

Les Fêtes diverses, ballet.

Le Coquette démasquée, comédie en prose, pour le théâtre italien.

La mort d'Alexandre, tragédie.

Plusieurs pièces fugitives, parmi lesquelles on distingue une Epître au Roi sur

la maladie qui fit craindre pour ses jours,
& une Epître aux Muses.

Un grand nombre de Chançons Françaises & gasconnes , d'une grande délicatesse.

Massip mourut à Montauban en 1751.





TABLE CHRONOLOGIQUE

*Des Comtes, des Evêques de Cahors &
de Montauban, des Premiers Pré-
sidents de la Cour des Aides, des In-
terdans & des Sénéchaux du Querci.*

COMTES DU QUERCI.

Almeri de Narbonne, premier Comte du
Querci, vers la fin du huitième siècle.
Autricus, second Comte du Querci, &
en même-temps Vicomte de Turenne.
Rodulphe, troisième Comte du Querci, &
en même-temps Vicomte de Turenne.
Godefroi, quatrième Comte du Querci.
Ademard, cinquième Comte du Querci.
Ademard est regardé comme le dernier

de la race des anciens Comtes du Querci. Il est vraisemblable que Robert, fils de Gosbert son frère, a été quelque-temps Comte, puisqu'il se qualifie de Vetus Comito, dans une donation en faveur de l'Abbaye de Beaulieu, déjà rapportée; ensorte qu'il est à présumer que c'est sur ce Robert que Raimond II. usurpa le comté du Querci.

Raimond II, sixième Comte du Querci,
Comte de Toulouse, Duc des Aquitains, & Comte d'Auvergne.

Pons I, septième Comte du Querci &
Comte de Toulouse.

Raimond III, huitième Comte du Querci,
Comte de Toulouse, Prince de Gothie
& Duc d'Aquitaine.

Pons II, neuvième Comte du Querci,
Comte de Toulouse & Marquis de
Gothie.

Guillaume III, dit Taillefer, dixième Comte
du Querci, Comte de Toulouse, de
Forcalquier & de Venaissin, Seigneur
d'Albi & de Périgord.

Pons III, onzième Comte du Querci,

Comte de Toulouse & Marquis de Provence.

Guillaume IV, douzième Comte du Querci, Comte de Toulouse & de Venaissin. Il se qualifioit Comte & Duc de Toulouse, Albi, Cahors, Rouergue, Perigueux, Carcassonne, Agen & Astarac.

Raimond IV, dit de Saint Gilles, treizième Comte du Querci, étoit Comte de Toulouse & du Rouergue, Duc de Narbonne & Marquis de Provence.

Guillaume, Comte de Poitiers, est regardé comme le quatorzième Comte du Querci. Il avoit dépossédé Bertrand de ce Comté.

Bertrand, quinzième Comte du Querci & Comte de Toulouse. Il entra dans ses domaines.

Alphonse, seizième Comte du Querci & Comte de Toulouse.

Raimond V, dix-septième Comte du Querci & Comte de Toulouse.

Raimond VI, dit le Vieux, dix-huitième Comte du Querci & Comte de Toulouse.

Raimond VII, dit le-Jeune, dix-neufvième
Comte du Querci & Comte de Tou-
louze.

EVÊQUES DE CAHORS.

Saint Génulphe, en	260.
Florentius.	390.
Alithius.	406.
Saint Capuan.	440.
Boëtius.	480.
Suftratus.	533.
Maximus.	549.
Saint Maurice.	578.
Saint Urcisse.	580.
Eusebe.	627.
Rusticus.	629.
Saint Géri.	636.
Agarnus.	673.
Saint Ambroise.	742.
L'Anonime.	756.
Aymatus.	770.
Antgarius.	820.
Etienne.	822.
Guillaume.	876.

Geraud.	887.
Saint Gausbert.	900.
Bernard.	997.
Deodatus.	1028.
Foulques.	1060.
Geraud II.	1068.
Bernard II.	1089.
Etienne II.	1093.
Geraud III.	1096.
Guillaume II.	1113.
Geoffroi.	1129.
Guillaume III.	1130.
Geraud-Hector IV.	1148.
Guillaume IV.	1199.
Guillaume V de Cardaillac.	1207.
Pons Dantejac.	1235.
Geraud V de Barasc.	1236.
Barthelemi.	1250.
Raimond de Cornil.	1280.
Sicard de Montaigu.	1294.
Raimond Pauchel.	1301.
Hugues Gerald.	1312.
Guillaume VI de Labrou.	1316.
Bertrand de Cardaillac.	1325.
Robert Waldeby.	1361.

Jean.	1368.
Bec de Castelnau.	1370.
François de Cardaillac.	1389.
Guillaume VII d'Arpajou.	1407.
Jean II Dupui.	1431.
Jean III de Castelnau.	1435.
Louis d'Albret.	1461.
Antoine d'Allemands.	1466.
Guichard d'Aubuffon.	1475.
Antoine d'Allemands.	1477.
Antoine II de Lusech.	1493.
Germain de Ganay.	1511.
Charles-Dominique de Carret.	1514.
Louis de Carret.	1514.
Aloys de Carret.	1514.
Paul de Carret.	1524.
Alexandre Farnaise.	1554.
Pierre de Bertrand.	1557.
Jean IV de Balaguier.	1564.
Antoine IV d'Ebrard de St. Sulpice.	1576.
Simeon-Etienne de Popian.	1601.
Pierre Habert.	1627.
Alain de Solminihac.	1637.
Nicolas de Sevin.	1660.
Louis-Antoine de Noailles.	1678.

Henri-Guillaume le Jay.	1681.
Henri de Briqueville de la Luzerne.	1693.
Bertrand - Jean - Baptiste - René du Guesclin.	1741.
Joseph-Dominique de Cheylus.	1766.
Louis-Marie de Nicolai.	1776.

EVÊQUES DE MONTAUBAN.

Bertrand Dupui , en	1317.
Guillaume de Cardaillac.	1319.
Jacques.	1357.
Bernard.	1359.
Bertrand de Cardaillac.	1360.
Arnaud de Peirarede.	1361.
Pierre de Taleiran de Chalais.	1368.
Bertrand Robert de Saint Geal.	1380.
Gerard Dupui.	1403.
Raimond de Bar.	1405.
Gerard Feiditi.	1425.
Pierre de Cottines.	1426.
Bernard de Laroche de Fontenilles.	1429.
Aimeric de Roquemaurel.	1445.
Bernard du Rosier.	1450.
Guillaume Destempes.	1452.

Jean de Batut de Montrosier.	1455.
Jean de Montalambert.	1470.
George de Viguerie.	1484.
George d'Amboise.	1489.
Jean d'Auriolle.	1492.
Antoine d'Auriolle.	1516.
Jean Desprès de Montpesat.	1516.
Jean de Lettes.	1539.
Jacques Desprès.	1556.
Henri Desprès.	1589.
Anne de Murviel.	1589.
Pierre de Bertier.	1652.
Jean-Baptiste-Michel Colbert.	1674.
Henri de Nesmond.	1687.
François-Joseph de Nettancourt de Haus- sonville-Vaubecourt.	1703.
Michel de Verthamon de Chavagnac.	1729.
Anne François-Victor le Tonnelier de Breteuil.	1762.

PREMIERS PRÉSIDENTS.

Jacques de Buiffon d'Auffonne, en	1643.
François de Buiffon d'Auffonne.	1670.
Lefranc de Caix.	1689.

Louis Lefranc.	1718.
Jean-Jacques Lefranc.	1745.
Amable-Gabriel-Louis-François de Malartic de Montricoux.	1757.
Antoine-Dominique de Pulligneu.	1776.

I N T E N D A N S.

La Marguerie , en	1635.
Foulé.	1638.
Du Boufquet.	1641.
Jacques Charreton.	1642.
Machaut.	1655.
Meillan.	1657.
Hotman.	1660.
Claude Pellot.	1663.
Guillaume de Seve.	1670.
Denis Faideau.	1673.
Nicolas-Joseph Foucault.	1675.
Nicolas Dubois.	1683.
Urbain Legoux-de-la-Berchere.	1685.
Henri Lambert d'Herbigni.	1692.
Claude-Joseph Sanson.	1694.
Felix Lepelletier-de-la-Houffaye.	1698.
Gaspard-François Legendre.	1700.

Jean-Baptiste-Louis Laugeois.	1715.
Louis-Basile de Bernage.	1720.
Pierre Pajot.	1724.
Briçonnet.	1740.
Gaspard-César-Charles l'Escalopier.	1740.
Antoine Chaumont-de-la-Galaifiere.	1756.
Charles-André de Lacoré.	1759.
Alexis-François de Gourgue.	1761.
Antoine-Jean Terray.	1773.
Pierre-Charles Meulan d'Ablois.	1780.
Daniel-Victor de Trimond.	1783.

SÉNÉCHAUX.

Pierre de Rabastens, Sénéchal du Querci
pour le Comte de Toulouse, en 1202.

Doats Alamans, Sénéchal du Querci pour
le Comte de Toulouse, en 1249.

Philippe de Villafavosa, Sénéchal du
Querci & d'Agenois, en 1257.

Guillaume de Bagnols, Sénéchal d'Age-
nois & de Querci pour Alphonse,
Comte de Poitiers & de Toulouse,
en 1261.

Les Procureurs-fondés de ce Sénéchal

posèrent cette même année, les premiers fondateurs de la ville de Villefranche en Périgord, sur les ordres du Comte de Toulouse.

Jéan d'Argervillar, Sénéchal d'Agenois & du Querci, en 1267.

Henri de Boudevillar, Sénéchal d'Agenois & du Querci, en 1270.

Pierre de Salicibus, *Chevalier*, Sénéchal du Périgord, du Limoufin & du Querci, pour le Roi de France, en 1272.

Jean de Villette, Sénéchal d'Agenois & du Querci, en 1274.

Simon de Metedune, Sénéchal du Périgord & du Querci, en 1281.

Pierre de Barber, *Chevalier*, Sénéchal du Périgord & du Querci, en 1285.

Raimond de Bruli, Sénéchal du Périgord & du Querci, en 1288.

Il est appelé dans certains actes, Radulphus de Bruli.

Elie de Caupéne, *Chevalier*, Sénéchal du Périgord, du Limoufin & du Querci, en 1291.

Il avoit pour Lieutenant, Geraud de Sabanac.

Guichard

Guichard de Marziaco, Sénéchal du Périgord & du Querci, en 1295.

Guido Caprari, *Chevalier*, Sénéchal du Périgord & du Querci, en 1297.

Il fit bâtir la même année la ville de Montcrabier, en Périgord.

Geraud Flotte, *Chevalier*, Sénéchal du Périgord & du Querci, en 1298.

Jean d'Areblai, Sénéchal du Périgord & du Querci, en 1307.

Selon Belleforet il étoit frère de Pierre d'Areblai, Chancelier de France, créé Cardinal en 1316, par Jean XXII.

Jean Briandi, *Chevalier*, Sénéchal du Périgord & du Querci, en 1314.

Jean-Bertrand Baron, Sénéchal du Périgord & du Querci, en 1315.

Guillaume de Tholose, *Valet du Roi d'Angleterre*, étoit son Sénéchal du Périgord & du Querci, en 1319.

La qualité de Valet, que prend Guillaume de Tholose, dans l'acte du jour de l'Ascension de cette année, par lequel il accorde aux habitans de Cazals les privilèges dont ils jouissent aujourd'hui, en vertu du

Tome III.

P

pouvoir qui lui avoit été donné par Guillaume de Montagut, Sénéchal du Duché de Guienne, ne signifie autre chose que Prétendant à la Chevalerie. Ainsi on voit dans le Roman de Raoul par Gasse, que le jeune Richard, Duc de Normandie, étoit appelé Valeton, n'ayant pas encore reçu l'ordre de Chevalerie, à cause de son jeune âge. Cette qualité étoit comme celle de Damoiseau, qu'on portoit aussi avant celle de Chevalier.

Aimeri de Crozo, Chevalier, Sénéchal du Périgord & du Querci, en 1324.

Jordain de Lubere, Chevalier, Sénéchal du Périgord & du Querci, en 1329.

Pierre de Marmande, Chevalier, Sénéchal du Périgord & du Querci, en 1335.

Henri Do. de Montinhac, Sénéchal du Périgord & du Querci, en 1343.

Guillaume de Montefalcone, Chevalier, Sénéchal du Périgord & du Querci en 1344.

Arnaud d'Hespagne, Chevalier, Seigneur, de Montespan, Sénéchal du Périgord & du Querci, en 1354.

Il avoit pour Lieutenant Guillaume Vassal, Chevalier, Seigneur de Fraissinet.

On ne doit pas confondre les *Licutenans* des Sénéchaux de ce temps-là avec les *Vices-gérans*. Ceux-ci étoient des Conseillers de robe longue, chargés de rendre la justice au nom des Sénéchaux, & sont désignés ordinairement dans les actes par la qualité de *Clericus*.

Geraud de Jauline, *Chevalier*, Sénéchal du Périgord & du Querci, en 1359.

Il prend dans ses lettres la qualité de Capitaine, d'autorité du Roi, entre le fleuve d'Olt & la Dordogne.

Hélie de Pomies, Sénéchal du Périgord & du Querci, en 1361.

Thomas de Walkafara, Sénéchal du Querci pour Edouard, Prince de Galles, en 1364.

Jean de Beaulieure, Sénéchal du Querci, en 1369.

Dans l'acte de la prestation de serment du 7 décembre de cette année, il prend le titre de Lieutenant-général es parties de France, pour le Roi d'Angleterre, Seigneur d'Irlande & d'Aquitaine.

Gaucelin de Vairois, Sénéchal du Querci,
la même année 1369.

C'est ce Sénéchal qui fit proclamer dans Cahors la confiscation du Duché de Guienne, en faveur du Roi de France, & qui avec Arnaud Donadei, Juge Mage du Querci, tint ses assises au lieu de la Rode, le 14 février 1369.

Patrice de Château-Giron, Chevalier, Sénéchal & Capitaine-général en Querci, en 1378.

Manaut de Barbasan, Sénéchal du Querci, en 1382.

Il est le père du fameux Guillem-Arnaud de Barbasan, qui rendit de si grand services au Roi Charles VII & acquit le titre glorieux de Chevalier sans reproche.

Guichard de Ulphe, Sénéchal du Querci, en 1400.

Amalric de Severac, Sénéchal du Querci, pour Louis Duc d'Orléans, en 1413.

Il étoit fils d'Alzius de Severac, Seigneur de Beaucaire, & de Marguerite de Campendu, Dame de Saleles. Il demeura jeune sous la tutelle d'Amauri de Severac, Ar-

Andiacre d'Albi, son oncle. Dès qu'il fut en âge, il entra au service où il se distingua & devint enfin Maréchal de France.

Ramond de Salagnac, Sénéchal du Querci, en 1419.

Pons de Roset, Sénéchal du Querci, en 1429.

Jean Roger de Commenge, Chevalier, Vicomte de Couferans, Chambellan & Conseiller du Roi de France, Sénéchal du Querci, en 1433.

Jean de Carmaing, Seigneur de Négrepelisse, & de Launiac, Sénéchal du Querci, en 1439.

Pierre de Ramon, sieur de Falmon & Maître-d'Hôtel du Roi, Sénéchal du Querci, d'Agenois & de Gascogne, en 1467.

Il fut député aux Etats généraux tenus à Tours en 1468.

Riomas, Sénéchal du Querci en 1469, pour Charles, Duc de Guienne.

Jean de Ruffet, Seigneur de Fresnai, Conseiller & Chambellan du Duc de Querci, la même année 1469.

Guinot de Lausiere, Conseiller, Cham-

bellan & Maître-d'Hôtel du Roi, Sénéchal du Querci, en 1483.

C'est de ce Sénéchal que parle André de la Vigne, dans la description qu'il a faite du voyage de Charles VIII au royaume de Naples, sous le titre du Verger d'honneur, lors qu'il dit :

*De tout certain fut maître & Capitaine ;
Un personnage, d'excellence hautaine ,
Qu'on appeloit lors Guinot de Lausiere.*

Ramond de Cardailhac, Baron de Cardailhac, Seigneur des Châtellainies de Saint Cirq, Biars & Cieurac, Conseiller & Chambellan du Roi, Sénéchal du Querci en 1491.

Jacques de Cardailhac, fils du précédent Sénéchal du Querci, en 1500.

Jacques de Genouillac, dit Galiot, Chevalier, Seigneur d'Affier, de Capdenac & de Montrichart, Grand-Maître & Capitaine général de l'Artillerie, Conseiller & Chambellan ordinaire du Roi, puis grand Ecuyer de France, étoit Sénéchal du Querci en 1517.

Jean de Genouillac , Seigneur de Vaillac , fut son Lieutenant.

François de Genouillac , fils de Jacques , Conseiller & Chambellan du Roi , Sénéchal du Querci en 1532.

Antoine de Pelegrin , Sieur du Vigan , fut son Lieutenant.

François de Genouillac , ayant été tué à la bataille de Cérifolles , son père reprit la charge de Sénéchal.

Antoine de Crussol , Ecuyer , Vicomte d'Uzès , Sénéchal du Querci , en 1545.

François de Seguiet , *Chevalier* , Seigneur de la Gravière , Villaudrit & Lamotte-Majoufe , Sénéchal du Querci , en 1559.

N. Vaillac , Sénéchal du Querci en 1560.

Antoine Gilibert de Cardailhac , Seigneur & Baron de Cardailhac , Seigneur de Saint Sernin , la Capelle-Marival , Chevalier de l'Ordre du Roi , Sénéchal du Querci en 1570.

Dominici , dans son Histoire manuscrite du Querci , dit avoir vu un acte passé

par l'ayeul de cet Antoine Gilibert de Cardailhac, dans lequel il se dit descendre de la maison des Comtes de Toulouse; & Dominici assure que cette branche des Cardailhac est une des plus anciennes, ayant vérifié la généalogie à dix-sept mâles de père en fils.

Cet Historien écrivoit vers le milieu du dernier siècle.

Jean de Vezins, Seigneur del Rodier-Charri, Capitaine de cent hommes d'armes, sous la charge du Marquis de Villars, Sénéchal du Querci en 1576.

Ce Vezins est le même que celui qui signala sa bravoure lors de la prise de la ville de Cahors par Henri IV, & dont les Mémoires de Sulli parlent avec éloge. Ses descendans ont été appelés *Charri-Vezins*, ainsi qu'il conste d'un état de la généralité de Montauban, déposé à Montauban dans la bibliothèque de l'Abbé de Latour, pour les distinguer du Marquis de Vezins, dit *Levezon*, maison du Rouergue. On ne doit pas confondre ces *Charri-Vezins* avec les descendans de Charri, le premier Mestre-de-Camp des

Gardes-françaises , qui étoit de la Gascogne , au rapport des Historiens du temps.

Jean de Morlhon , Sieur de Sanvença de Belcastel & des Joannies , Sénéchal du Querci , en 1581.

Bertrand-Ebrard de Saint-Sulpice , Capitaine de Gendarmes , frère Puiné d'Antoine Ebrard de Saint-Sulpice , Evêque de Cahors , fut fait Sénéchal du Querci en 1584 , & peu après du Rouergue.

Gui de Toucheboëuf , Lieutenant de la compagnie des Gendarmes de Charles de Biron , Amiral & depuis Maréchal de France , étoit Sénéchal du Querci en 1587.

Pons de Lauferes-Themines-Cardaillac , Sénéchal du Querci en 1589.

Il fut fait ensuite Chevalier des Ordres du Roi , Capitaine des Gendarmes & Maréchal de France.

Lauzières , fils du précédent , Marquis de Themines , Baron de Puicornet , Seigneur de Monluc & depuis Maréchal de France , Sénéchal du Querci en 1610.

Ce Lauzières ayant été tué au siège de Montauban, en 1621, le Maréchal de Thémînes, son père reprit la Charge de Sénéchal du Querci.

— Pons-Charles de Thémînes, neveu du Maréchal de Thémînes, Sénéchal du Querci en 1627.

Comme il étoit en bas-âge lorsqu'il fut pourvu de la charge de Sénéchal, le Comte de Cabreret, son oncle, exerça cette charge par commission jusqu'à ce qu'il fût majeur & qu'il fût reçu au Parlement de Toulouse.

Emmanuel Galiot de Lostanges de Sainte-Alvère, Sénéchal du Querci en 1655.

Cette charge a été depuis héréditaire dans cette maison, & a passé successivement sur la tête d'Emmanuel II, de Louis I, de Louis II & de Henri de Lostange, Marquis de Sainte-Alvère, qui la possède aujourd'hui.

NOTES CRITIQUES

SUR L'HISTOIRE DU QUERCI.

I.

Les Scordisques qui fondèrent la ville de Belgrade en Allemagne, étoient-ils une Colonie quercinoise ?

IL est certain qu'il a existé autrefois un peuple, nommé *Scordisques*, au confluent du Danube & de la Save, où est aujourd'hui la ville de Belgrade, peuple belliqueux qui se rendit redoutable aux Romains, défit entièrement le Consul Caton (1), & se répandit comme un torrent dans les provinces de l'empire jusqu'à la mer adriatique, où s'arrêta son impétuosité.

La difficulté est de déterminer si les Scordisques étoient une Colonie quercinoise.

On ne peut guères revoquer en doute que

(1) Florus, liv. 32, c. 3.

les Scordisques ne fussent une nation gauloise d'origine. Justin (1.) nous apprend formellement que les Scordisques étoient un reste des Gaulois, échappés à la déroute de Delphes :

« Après les malheurs, dit-il, que les Gaulois
 » essuyèrent à la guerre de Delphes, où ils
 » eurent plus à souffrir de la colère des Dieux
 » que des armes des ennemis, ayant perdu
 » Brennus leur chef, ils s'enfuirent épouvan-
 » tés, partie en Asie & partie dans la Thrace,
 » d'où ils s'en retournèrent dans leur pays par
 » le même chemin qu'ils étoient venus. Quel-
 » ques-uns cependant s'établirent au confluent
 » du Danube & de la Save, où ils prirent le
 » nom de *Scordisques*. Mais les Tectosages étant
 » venus à Toulouse, leur ancienne patrie, &
 » ayant été frappés de la peste, ne recouvrè-
 » rent la santé qu'après que sur les réponses
 » des augures, ils eurent jeté dans le lac
 » de Toulouse, tout l'or & l'argent qu'ils
 » avoient rapporté de leurs guerres & de leurs
 » sacrilèges. » *Namque Galli bello adversus Del-*
phos infelicitè gesto, in quo majorem vim numi-
nis quàm hostium senserant, amisso Brenno duce,
pars in Asiam, pars in Thraciam extorres fuge-

(1) Justin Liv. 32. c. 52.

ant. Inde per eadem vestigia quæ venerant, antiquam patriam repetivere. Ex his manus quædam in confluente Danubii & Savi consedit, SCORDIS-COSQUE se appellari voluit. Tectosagi autem, quum in antiquam patriam Tolosam venissent, comprehensique pestiferâ lue essent, non prius sanitatem recuperare, quàm aruspicum responsis moniti, aurum argentumque bellis sacrilegiisque quæsitum in Tolosensem lacum mergerent.

Rollin (1) lui-même s'exprime ainsi : « Il » reste à parler de la guerre contre les *Scordisques*, nation gauloise d'origine, mais transplantée sur les bords du Danube. Leurs pères avoient autrefois accompagné Brennus au pillage du temple de Delphes. Après l'horrible désastre qui dissipa cette armée, les débris s'en séparèrent en diverses contrées. Une partie vint s'établir vers le confluent du Danube & de la Save, c'est-à-dire, dans le pays où est aujourd'hui *Belgrade*, & prit le nom de *Scordisques*.

Il paroît incontestable, d'après ces autorités, que les *Scordisques* étoient une nation gauloise d'origine, & les mœurs de ce peuple viennent encore à l'appui de ces autorités. Les Historiens qui parlent des *Scordisques*, les dé-

(1) Hist. Rom. tom. IX, pag. 153.

crivent, faisant périr leurs prisonniers par le feu, ou les étouffant par la fumée, se portant à ces excès dont le seul récit fait frémir; d'éventrer les femmes grosses, d'arracher la vie, tout-à-la-fois, aux mères & à leurs fruits, & buvant dans le crâne de leurs ennemis.

« Cette dernière pratique, observe Rollin (1), » étoit usitée chez les Gaulois. » *Nihil interim per id omne tempus residuum crudelitatis fuit in captivos sævientibus, litare Diis sanguinem humanum, bibere in ossibus capitum, & hujusmodi ludibrio fadare mortem tam igni quam fumo, parvus quoque gravidarum extorquere tormentis. Sævissimi omnium Thracum Scordici fuere (2).*

Mais par les Scordisques, Gaulois d'origine, doit-on entendre les Quercinois? Les Historiens gardent là-dessus, il est vrai, un profond silence; cependant toutes les probabilités se réunissent pour établir cette opinion. Il est certain d'abord que ces *Scordisques* étoient un des peuples Gaulois qui accompagnèrent les Tectosages dans leurs conquêtes de la Grèce, & conséquemment ce devoit être un peuple dépendant de la domination d'Ambigat & voisin des Tectosages. Or les Quercinois étant à cette

(1) Hist. Rom. tom. IX, pag. 154.

(2) Florus, liv. 3, c. 4.

époque de la domination d'Ambigat, puisqu'ils faisoient partie de la Gaule celtique, & n'étant séparés des Testosages que par la rivière du Tarn, il est donc plus probable qu'ils sont les *Scordisques* dont parlent les Historiens, que toute autre nation de la Gaule.

Cette probabilité semble se changer en certitude, si on fait attention au mot de *Scordici*, qui ne s'éloigne guère du mot de *Caturci*, auquel il a été sans doute substitué ou par la faute des copistes, ou par l'altération qu'éprouvent ordinairement les noms propres dans des pays étrangers. L'amour de la patrie est profondément gravé dans le cœur de tous les hommes. Tous les peuples que la force ou la nécessité ont obligé de chercher des établissemens dans des terres éloignées, ont conservé avec soin le souvenir du pays qui les avoit vus naître. Ils ont donné, pour la plupart, leur nom aux nouvelles régions qu'ils ont habitées, afin de conserver par là les traces de leur origine & la mémoire de leurs ayeux.

Cette attention n'échappa point aux Testosages, soit dans cette expédition, soit dans celles qui la suivirent. Ils conservèrent leur nom dans les établissemens qu'ils firent en Allemagne & dans la Gallogrèce, où on les retrouve plus de quatre cents ans

après (1). Leur exemple fut vraisemblablement suivi par les *Scordisques*, lorsqu'ils s'établirent au confluent du Danube & de la Save; & on doit chercher par conséquent un peuple dans la Gaule, dont le nom se rapporte à celui-là. Or, il n'en est point absolument qui y ait plus de rapport que le nom de *Caturci* ou *Cadurci*.

Ainsi en ramenant sous un même point de vue toutes ces différentes raisons; la certitude que le Querci étoit enclavé dans la Gaule celtique; l'apparence presque certaine que les Quercinois accompagnèrent les Tectosages dans leurs conquêtes de la Grèce; les fortes conjectures que le mot de *Scordici* a été substitué à celui de *Cadurci*, & l'impossibilité où l'on est de trouver dans la Gaule un autre peuple auquel ce nom puisse convenir; tout prouve avec assez de vraisemblance que les *Scordisques* établis au confluent du Danube & de la Save étoient une colonie quercinoise, & par une voie de conséquence nécessaire que les Quercinois ont été les premiers Fondateurs de la ville de Belgrade, aujourd'hui capitale de la Serbie, puisque cette ville n'a commencé d'exis-

(1) L'an 563 de Rome, ils furent défaits par le Consul M. Manlius Vulso.

ter qu'après l'établissement de ce peuple au confluent du Danube & de la Save. Aussi est-ce le sentiment adopté par le savant Dominici & par l'Auteur d'une profonde dissertation sur cette matière, lue dans une Séance publique de l'Académie des Belles-lettres de Montauban.

Le goût des Quercinois pour les établissemens dans les terres étrangères ne doit pas surprendre. On lit dans l'Histoire d'Espagne (1), qu'une troupe considérable d'habitans de Cahors suivit Alphonse de Navarre, Roi de Castille & de Léon dans la guerre contre les Sarrasins, & qu'ils s'arrêtèrent ensuite en Espagne, où ils rebâtirent en partie la ville de Pampelune en 1127.

(1) Turquet, liv. 9.



NOTE II.

Les Quercinois s'unirent-ils aux Carthaginois pour faire la guerre aux Romains, lorsque Asdrubal alloit joindre son frère Annibal en Italie ?

L'HISTOIRE nous apprend que , lorsque Asdrubal passa dans les Gaules pour aller secourir son frère Annibal occupé à faire la guerre en Italie , il fit une diligence extraordinaire dans sa marche qui fut plus prompte qu'on n'avoit osé l'espérer , parce que les Auvergnats & d'autres nations GaULOISES , non-seulement favorisèrent sa route , mais encore fortifièrent ses troupes par des gens de guerre : *Plurimum (1) in eam rem adjuvit opinio Annibalis quod & si ea æstate transiturum in Italiam fratrem crediderat , recordando quæ in transitu nunc Rhodani , nunc Alpium , cum hominibus locisque pugnando per quinque menses exhausisset , haud quam tam facilem maturumque transitum expeda-*

(1) Tit. Liv. liv. 27.

bat; ea tardius movendi ex hybernis causa fuit. Cæterum Asdrubali & suâ & aliorum spe omnia celeriora atque expeditiora fuere : non enim receperunt modò Arverni eum, deincepsque aliæ Gallicæ atque Alpinae gentes, sed etiam secutæ sunt ad bellum.

Or depuis que les Auvergnats avoient assujetti les Authunois, dont la vaste domination dura très-peu, les Quercinois suivirent toujours leur faction, & furent leurs cliens ou confédérés. On en voit une preuve évidente dans la délibération que prirent les états des Gaules, assemblés pendant le siège que César faisoit de la ville d'*Alexia*, capitale des *Mandubii*, aujourd'hui Alise dans l'Auxois, près de Flavigni, de choisir un certain nombre d'hommes pour le secours que Vercingetorix demandoit, & dans laquelle il fut dit que les Auvergnats & leurs cliens, au nombre desquels les Quercinois sont compris, fourniroient un secours de trente-cinq mille hommes : *Dum hæc (1) ad Alestiam geruntur, Galli, concilio principum indicto, non omnes, qui arma ferre possent, (ut censuit Vercingetorix,) convocandos statuunt; sed certum numerum cuique civitati imperandum; ne, tanta multitudine confusa, nec moderari, nec discernere suos, nec frumentandi rationem habere possent; im-*

(1) César, de Bello Gallico, lib. 7.

perant Æduis, atque eorum clientibus, Segusianis, Ambivaretis Aulercis Brannovicibus, millia xxxv; parem numerum Arvernus, adjunctis Eleutheris CADURCIS, Gabalis, Velaunis, qui SUB IMPERIO ARVERNORUM esse consueverunt.

On prouve encore ce fait par l'ordre que donna Vercingetorix, Auvergnat de nation, aux Rouergats & aux Quercinois, de ravager le pays des Volces Arecomiques, dont Nîmes étoit la métropole : *Altera (1), ex parte Gabalos proximisque pagos Arvernorum in Helvios; item Ruthenos CADURCOSQUE ad fines volcarum depopulandos mittit.*

Toutes ces autorités ne permettent point de douter que les Quercinois ne suivissent constamment la faction des Auvergnats, & qu'ils ne fussent leurs cliens ou confédérés. On doit donc en inférer que les Quercinois furent employés dans le renfort donné à Asdrubal, lorsqu'il alloit joindre son frère Annibal en Italie. Cette conséquence est d'autant plus naturelle, que Tite-Live, déjà cité, marque expressément qu'avec les Auvergnats il y avoit encore d'autres nations Gauloises. Ces autres nations Gauloises devoient nécessairement être les peuples attachés au parti des Auvergnats,

(1) César, *Ibid.*

Et qui ne l'abandonnèrent jamais, tels que les Quercinois, dont le caractère brave & belliqueux se portoit volontiers à ces sortes d'expéditions. D'ailleurs ils étoient de tous les cliens ou confédérés des Auvergnats, dont parlent les Historiens, le plus à portée de secourir Asdrubal, à son passage d'Espagne en Italie, pour vaincre la résistance qu'il avoit à craindre de la part des Volces Arécomiques, comme l'avoit éprouvée Annibal, onze ans auparavant.

Il est vrai que certains Auteurs (1), prétendent que la domination des Auvergnats sur les Arécomiques remonte à l'époque de l'entrée d'Annibal dans les Gaules. Si cette assertion étoit certaine, la dernière raison employée pour établir que les Quercinois ont dû plus particulièrement que les autres confédérés, se trouver dans le renfort donné à Asdrubal, tomberoit d'elle-même, & seroit de nulle valeur pour établir la proposition avancée.

Mais ce sentiment est dénué de preuve, ou, pour mieux dire, en quelque façon contredit par l'Histoire même. Strabon (2), qui parle

(1) Histoire critique de la Gaule Narbonnaise, pag. 68 & suiv.

(2) Géogr. liv. 4.

de la domination des Auvergnats, dit qu'ils avoient d'abord commencé de l'étendre jusqu'à Narbonne, qu'ils l'avoient ensuite poussée jusqu'aux confins des Marseillois, & qu'ils avoient aussi subjugué les peuples qui étoient situés entre les Pyrénées & le Rhin; mais il ne parle pas du tout des Volces Arécomiques. De même le passage de César, déjà rapporté à l'occasion du siège d'Alife, ne présente aucunes traces de la domination des Auvergnats sur ce peuple. Or César forma le siège d'Alife l'an 702 de Rome, c'est-à-dire, 52 ans avant J. C., & Strabon étoit contemporain de l'Empereur Tibère, mort l'an 38 de l'Ere chrétienne. Auroient-ils manqué l'un & l'autre de parler de la domination des Auvergnats sur les Volces Arécomiques, si elle eût existé depuis l'entrée d'Annibal dans les Gaules, c'est-à-dire, depuis l'an 536 de Rome, 218 ans avant Jésus-Christ?

Il est certain au contraire que du temps de César les Volces Arécomiques n'étoient point soumis aux Auvergnats. C'est un fait dont ne permet pas de douter la conduite de Vercingetorix, qui, selon César, l'année avant le siège d'Alife avoit ordonné aux Rouergats & aux Quercinois de ravager le pays des Volces Arécomiques, pays assujetti déjà depuis long-temps à la puissance des Romains. Ces

Derniers (1) en devinrent les maîtres après la victoire remportée par le Consul Q. Fabius Maximus, sur les Saliens, gouvernés alors par le Roi Teutomal, qui avoit mis dans ses intérêts les Auvergnats, gouvernés par Bituit; victoire que ce Général des Romains remporta l'an 633 de Rome, 121 ans avant Jésus-Christ, dans une plaine située au confluent de l'Isère & du Rhône, & qui décida du sort des Saliens & de leurs alliés.

Il résulte de tous ces témoignages que les Arécomiques ne paroissent jamais avoir été sous le pouvoir direct des Auvergnats, ou que s'ils leur ont été soumis pendant quelque temps, ce n'a pas été du moins à l'époque du passage d'Asdrubal en Italie. Tite-Live, qui avoit déjà présenté dans le plus grand détail les difficultés qu'avoit essuyées Annibal de la part de ce peuple, auroit-il manqué d'observer que le passage avoit été plus aisé pour Asdrubal qu'on n'avoit lieu de l'attendre, parce que les Auvergnats, qui favorisèrent sa route, avoient les Arécomiques sous leur domination? Au contraire, il se borne à dire, comme on l'a vu dans l'endroit de cet Historien, rapporté

(1) Cæsar, *idid.* liv. 1, Vell. Paterc. liv. 2, c. 10. Florus, liv. 3, c. 1, Hist. de la ville de Nîmes, pag. 451.

plus haut, que le passage fut plus facile & plus prompt qu'Afdrubal ne l'espéroit, parce que les Auvergnats & d'autres nations Gauloises, non-seulement le reçurent, mais encore le suivirent pour faire la guerre. Par conséquent les Auvergnats voulant favoriser le passage du Rhône à Afdrubal, & l'aider de leurs gens de guerre, ont dû plus particulièrement leur donner pour renfort les Qercinois leur confédérés, comme plus à portée de se joindre à lui pour rendre inutile l'opposition qu'il avoit à craindre de la part des Volces Arécomiques.



NOTE III.

*En quel temps la Religion Chrétienne a-t-elle
été établie dans le Querci ?*

L'ÉPOQUE de l'établissement de la Religion Chrétienne dans le Querci, est un des points essentiels sur lesquels notre Historien paroit encore avoir glissé trop légèrement. Il est vrai que l'opinion commune est que Saint Martial, un des soixante-douze Disciples de Jésus-Christ, fut le premier qui prêcha l'Evangile dans la ville de Cahors, & qu'il dédia la principale église à Saint Etienne.

Les partisans de cette opinion s'étaient sur la seconde épître de ce Saint, que quelques Auteurs néanmoins estiment suspecte, sur la tradition, sur les anciennes chartes de plusieurs églises, comme de celle de Limoges, où se trouvent les actes de sa vie, sur le légendaire de l'église de Cahors, & plus particulièrement encore sur les mémoires de l'église de Notre-Dame de Rhodéz, qui attestent que Saint Martial fit présent du sang du premier Martyr, à Toulouse, Bourges, Cahors, &c. ;

autorités qui prouvent que la Religion Chrétienne a été prêchée dans le Querci vers l'an 46, sous l'Empereur Néron.

D'un autre côté on lit dans les actes de la translation de Saint Martial (1), que ce Saint après avoir prêché l'Evangile, avoit laissé des Evêques dans toutes les églises, *Episcopos per omnes ecclesias disposuit*; & cependant on ne trouve absolument aucun Evêque de Cahors jusqu'au temps de Valerien & de Gallien, vers l'an 260. De sorte que d'après ce témoignage, il semble, ou que Saint Martial n'a point porté l'Evangile dans le Querci, ou que s'il l'a fait, ce n'a été que sous l'empire de Dèce, avec plusieurs autres compagnons, ainsi que l'a prétendu Gregoire de Tours (2). Un ancien martyrologe de l'église de Viviers, observe encore que Saint Martial vivoit avec les deux compagnons Alpien & Astulien, du temps de Maximien, cinquante-quatre ans après Dèce, & qu'il a été enterré à un quart de lieue de la Ville, ajoutant que ce Saint Martial est le même que celui de Limoges : *Martialis autem ille fuit Lemovicus & in civitate Lemovica vixit*

(1) On les trouve dans les archives des l'église de Limoges.

(2) Chap. 28, liv. 1.

cum duobus Præbyteris Alpiniano & Astuliano temporibus Maximiani.

Quelques fortes que paroissent ces autorités, pour détruire l'opinion de ceux qui prétendent que la Religion Chrétienne a été prêchée dans le Querci vers le milieu du premier siècle, néanmoins il semble qu'on ne peut, sans témérité, la révoquer en doute. Tertulien qui vivoit vers l'an 199, long-temps avant Gregoire de Tours, dit en termes exprès, dans son livre *Contra Judæos*, que diverses parties des Gaules, avoient déjà reçu, de son temps, la foi Chrétienne. Ce témoignage seul paroît décisif pour mériter une entière créance au martyrologe de Limoges, qui indique l'époque précise à laquelle Saint Martial vint prêcher dans les Gaules, l'âge auquel il mourut, & combien de temps il y demeura : *Apud Aquitaniam provinciam, Galliæ civitate Lemovicis, natalis Sanctissimi Martialis, qui unus ex septuagintaduobus discipulis electus magnum meritum ad prædicationis officium cum Petro Apostolorum Principe complevit; postea vero jubente Domino Aquitaniam convertit, qui virgo electus ab ipso, & plenus Sancto Spiritu assumptus est cum magna gloria & indicibili ad cælos, quinquagesimo nono ætatis suæ anno, Episcopatus autem vigesimo-octavo, Olimpiadis vero ducentesimo-decimo-secundo, & Im-*

perii Vespasiani Caesaris tertio anno , & post resurrectionem Domini Quadragesimo. Omnes vitæ hujus anni ita suppurantur : annos impleverat quindecim ante baptismum , tres permansit cum Domino & quinque cum Petro Hierosolimis , septem in Antiochia , Romæ verò anno mansit. In Aquitania per viginti octo annos in Episcopali ministerio ad finem usque perseveravit , ubi ecclesiam Sancti Stephani Levitæ Protomartyris consecravit , temporibus Neronis & Stephani Ducis.

Ce martyrologe nous apprend d'une manière claire & précise que Saint Martial vint en Aquitaine un an après que Saint Pierre eut établi son siège à Rome, c'est-à-dire vers l'an 46 de Jésus-Christ, puisque suivant Baronius, Saint Pierre institua l'Eglise Romaine, la troisième année de l'empire de Claude, c'est-à-dire, l'an 45 de Jésus-Christ, & un an auparavant le départ de Saint Martial.

Il est plus difficile de déterminer en quelle année Saint Martial dédia l'église *Saint Etienne de Cahors*. Mais il paroît vraisemblable de rapporter cette dédicace à la même année de celle de l'église de Limoges, que l'on présume avoir été faite l'an 56 de Jésus-Christ, sous l'empire de Néron.

Selon les actes de l'église de Rodez, Saint Martial ne vint pas seul dans la Gaule ; Saint

Amadour & sa femme Véronique l'accompagnèrent. *Beatus Martialis*, est-il dit dans ces actes, *cum Beato amatore, uxore Veronica quam familiaris Beata Virgini fuerat & aliis multis condiscipulis Aquitaniam intravit de sanguine beati Stephani secum ferens.*

Nicolas Bertrandi (1) prétend encore que Saint Sernin passa avec Saint Martial à Roquamadour (petite ville du Querci) & qu'ils y opérèrent plusieurs miracles: voici ses paroles: *Beatus Saturninus per locum Rupis Amatoris cum beato Martiale transitum faciens multa inibi miracula paulò ante martyrium operatus est.* Mais on ne peut guères concilier le sentiment de Bertrandi, à ce sujet, avec un ancien martyrologe qui met le martyre de Saint Sernin, sous l'empire de Dèce, conformément à l'opinion de Grégoire de Tours, au lieu qu'il paroît certain que Saint Martial vivoit du temps même des Apôtres, long-temps auparavant: *Eodem die*, lit-on dans ce martyrologe, *natalis Sancti Saturnini Martyris qui temporibus Decii in Capitolio ejusdem urbis à Paganis tentus, ed quoddam ad ejus præsentiam omnes obmutefacti nullum sacrificantibus ex more possent dare responsum, tauro*

(1) Gestes Toulousains, au chapitre de Marcellus, cinquième Roi de Toulouse.

ad victimam preparato funibus religatus est; quo vehementius stimulado à summa capitolii arce per omnes gradus præcipitatus capite colliso, excussoque cerebro & omni corpore dilaniato dignam Christo animam exhalavit cujus nunc sacrum corpus in ecclesia condigno honore veneratur.

Il est donc constant que Saint Martial doit être regardé comme le premier qui, avec Saint Amadour, a porté la connoissance de l'évangile dans le Querci, vers le milieu du premier siècle. Ce fait est assez prouvé, malgré l'obscurité qu'ont répandue sur cette matière les Ecrivains, dont le zèle indiscret & mal entendu pour rehausser la vie des premiers Fondateurs des diverses églises, les a fait remonter au temps de J. C. ou des Apôtres; enforte qu'au lieu de soixante-douze Disciples dont la tradition est reçue, ils en ont supposé une multitude innombrable, & pour colorer leur système ont inventé dans leurs actes des noms de Rois, absolument inconnus dans l'Histoire. Ainsi dans la vie de Saint Martial, voit-on un Sigebert, Roi de Bordeaux, & dans celle de Saint Sernin, un Antonin, Roi de Toulouse; êtres entièrement chimériques, & qui n'ont eu de réalité que dans l'imagination de ces légendaires apochryphes.

NOTE IV.

Saint Genulphe a-t-il été le premier Evêque de Cahors ? En quel temps est-il venu dans cette ville, & quel a été son successeur ?

LES actes de la translation de Saint Martial, déjà cité, selon lesquels cet Apôtre des Gaules établit des Evêques dans toutes les églises; *per omnes Ecclesias episcopos disposuit*; les conversions que fit Saint Amadour, dans le Querci, après lui, & qui selon les manières de parler allégoriques en usage dans ces temps reculés, ont été représentées par les bêtes féroces qu'il chassa, & qui ont été opérées, sans doute, sous la conduite de quelque Pasteur; enfin le peu de vraisemblance que l'Evangile ayant été prêché dans le Querci, vers le milieu du premier siècle, ce pays soit resté environ deux cents ans sans Evêque, tout porte à croire que la ville de Cahors a eu des Evêques avant Saint Genulphe.

1.
Saint Ge-
nulphe a-
t-il été le
premier
Evêque de
Cahors ?

Cependant comme on n'a que des présomption vagues sur cette matière, & qu'aucun

monument ne nous a laissé le souvenir d'aucun Evêque de Cahors avant Saint Genulphe, on a toujours regardé cet Evêque comme le premier qui a occupé le siège épiscopal de Cahors.

II.
En quel
temps est-
il venu à
Cahors ?

Tous les actes de cet Evêque se réunissent pour dire qu'il vint dans les Gaules du temps de l'Empereur de Déce & du Pape Xiste II. Il est même un Ecrivain qui observe que c'étoit la onzième année du Pontificat de ce Pape. Mais il est évident que c'est une erreur manifeste & qu'on a pris à l'égard de Xiste II, les mois pour des années. En effet, Baronius a démontré que ce Pontife n'a régné que onze mois & dix-huit jours environ l'an 260, & néanmoins l'Empire de Déce finit en l'an 254, 6 ans auparavant l'exaltation de Xiste II.

Il n'est donc pas possible que Saint Genulphe soit venu dans les Gaules dans le temps de l'Empire de Déce & du Pontificat de Xiste II. On a confondu sans doute Valerien avec Déce. Cette équivoque vient de ce que la persécution de Valerien est appelée, par plusieurs Auteurs, la persécution de Déce, à cause que ce dernier en fut l'auteur & que l'autre ne fit que la continuer, tout comme la persécution de Galere Maximin, qui n'est qu'une continuation de celle de Dioclétien & :

Maxim 1

Maximien est souvent ensuite appelée la persécution de Dioclétien. C'est donc sous l'Empereur Valerien , temps auquel Xiste II étoit Pape , & non sous l'Empereur Déce , que Saint Génulphe vint à Cahors.

Lacroix fait succéder immédiatement Exupere, Rhéteur, à Saint Génulphe ; & cela sur une assez foible conjecture tirée de ces vers d'Aufone :

III.
Quel a
été son
successeur

*Decedens placidos mores tranquillaque vita
Tempora , pradiues finisti sede Cadurca.*

Lacroix prend le mot *sedes* pour le siège épiscopal. Il s'étaye des Auteurs qui l'ont pris dans ce sens , & il en conclut qu'Exupere a été Evêque de Cahors. La meilleure manière, sans contredit, d'interpréter les Auteurs, est de les expliquer par eux-mêmes ; or dans Aufone , le mot *sedes* , n'est jamais pris ailleurs pour le siège épiscopal , & y est souvent employé pour le lieu où l'on termine ses jours , ou pour le lieu où l'on a enseigné.

C'est dans cette acception qu'en parlant, par exemple , d'Æmilius-Magnus-Arborius, Professeur à Toulouse , qui enseigna à Constantinople , où il mourut , Aufone emploie le mot *sedes* :

*In patriam sed te sedem ac monumenta tuorum
Principis Augusti restituit pietas.*

*Communis patria est tecum mihi sorte potens
Facti, Tholosam nactus es sedem Scholæ.*

Aussi est-ce dans ce sens que l'a entendu Fouillac, qui rapporte qu'Exupere, Précepteur des enfans de Dalmatius, enseigna la Rhétorique à Cahors.

D'ailleurs, ajoute Dominici qui a adopté ce sentiment : « Ce qui m'oblige à conclure » qu'Exupere n'a jamais été Evêque de Cahors, » c'est la qualité de riche que lui donne Augustin. Les Evêques de ce temps n'avoient » point de grands revenus, & il n'étoit pas » même permis aux Chrétiens de donner aux » églises. »

Dès qu'on ne peut pas, avec une certaine probabilité, mettre Exupere au nombre des Evêques de Cahors, il n'en est point qui ait succédé immédiatement à Saint Génulphe ; en sorte qu'il y a eu un interstice de près de cent-vingt ans, soit que, dans le temps des persécutions, les Evêques eussent été chassés, ou qu'ils n'osassent point remplir leur ministère. Florentius est le seul que l'on voie avec certitude occuper le siège épiscopal de Cahors, après Saint Génulphe ; & c'est vers l'an 400, que l'on peut fixer son épiscopat.

NOTE V.

Aimeri a-t-il été le premier Comte du Querci ?

IL est évident que long-temps avant Aimeri, il y avoit des Comtes de Cahors. On met de ce nombre Dioscorus & Maurinius. On en voit la preuve dans la vie de Saint Génulphe & dans celle de Saint Géri, Evêques de Cahors : *Interea*, est-il dit dans la légende de Saint Génulphe, *cùm hæc agerentur venit quidam homo & nuntiavit DIOSCORO COMITI quòd duo Magi in urbe advenissent à partibus Romæ*, &c. & dans celle de Saint Géri : *qui percundantes vel cujus esset vel quam ob causam currerent, audiverunt ab ipso MAURINI COMITIS esse*, &c.

Les grandes annales de France rapportent aussi qu'à cause de la tyrannie d'Ebrouin, Maire du Palais, les pays d'Auvergne, Querci, Périgord & autres d'Aquitaine, établirent sur eux des Seigneurs en titre de *Ducs & de Comtes*.

Mais de ces Comtes, ceux qui l'ont été tant qu'il y a eu de Querci a été sous la domination des Romains, comme Dioscorus du temps de Saint

Genulphe & Maurinius du temps de Saint Géri, n'étoient, à proprement parler, que des Commandans de troupes ou des Gouverneurs de Province, sous les ordres même des Empereurs. C'est à leur imitation sans doute que les Gots, après s'être rendus maître du Querci, établirent aussi un Gouverneur à Cahors ; car il est plutôt à présumer que le mot *Franculus*, inféré dans la monnoie d'or, frappée dans cette ville de leur temps, & dont on a déjà parlé (1), est le nom du Gouverneur que celui du Monétaire. Les autres Comtes établis à l'occasion de la tyrannie d'Ebroin n'étoient encore que des Seigneurs particuliers de villes ; aussi sont-ils appelés ordinairement, *Comes civitatis* (2).

C'est à Charlemagne qu'il faut rapporter l'établissement des Comtes qui eurent l'administration d'une province entière, à l'instar des Proconsuls & des Préteurs Romains, avec cette différence que ceux-ci n'avoient point l'administration des finances, & n'étoient point chargés du payement des troupes, de leur habillement & de leur subsistance. Il y avoit, sous chaque Gouverneur, un autre Magistrat appelé *Questeur*, préposé pour ces différens ob-

(1) Tom. 3. pag. 113.

(2) *Sidonius lib. 7. ep. ad Græcum.*

jets. Tous ces Magistrats rendoient compte au Sénat, de leur administration, au lieu que les Ducs & Comtes français n'en rendirent bientôt à personne, & réunirent l'administration de la justice, des finances & des troupes. D'ailleurs le Magistrat Romain ne gouvernoit qu'un an, & nos Comtes furent d'abord créés pour un temps illimité. Ou plutôt ces Comtes parurent être formés sur les modèles des Comtes qu'établit dans l'empire l'Empereur Verus, qui après la fin de la guerre créa des Rois, & des Comtes au rapport de Capitolin (1) : *Confecto bello regna Regibus, provincias Comitibus suis distribuit.*

C'est ainsi que Charlemagne, à son retour d'Espagne, créa Roi d'Aquitaine son fils Louis, depuis Empereur, dont venoit d'accoucher sa femme, Hillegar, fille d'Hildebrand, Roi de Suève ; & comme il étoit encore enfant, il lui donna des Evêques, des Abbés & des Comtes pour gouverner son état.

Le Continuateur d'Aimon rapporte le nom des Comtes que Charlemagne établit dans chaque province d'Aquitaine. Cet Empereur, dit-il, donna pour Comte au Berri, *Humbert* ; au Poitou, *Albon* ; au Perigord, *Vidbord* ; à l'Au-

(1) Vie de l'Empereur Verus.

vergne, *Iterius* ; au Velai, *Bellus* , au pays Touleuain, *Chorson* ; au Bordelais, *Seguin* ; à l'Albigéois, *Aimon* ; & au Limoufin, *Votgarius* (1). La même création est rapportée dans la grande chronique de Saint Denis.

Mais on ne voit ni dans cette chronique, ni dans le Continuateur d'Aimon, aucun Comte pour le Querci, quoique ce pays soit de l'Aquitaine. Philomena (2), Historien de l'Empereur Charlemagne, vient au secours, & nous apprend clairement que Charlemagne, après avoir pris la ville de Narbonne qui étoit occupée par Martaud, Roi des Sarrazins, voulant récompenser les grands services qu'un Chevalier de ce pays, nommé *Aimeri*, neveu de *Rainerius Lausuna*, lui avoit rendus pendant ce siège, lui accorda la troisième partie de la seigneurie de cette ville, & qu'il lui donna encore le gouvernement de Beziers, Maguelone ; Uzès, Nîmes, Arles, Avignon, Orange, Lyon, Carcassonne, Rodez, Cahors, Collioure, Gironde & Barcelonne. Or, la prise de Narbonne étant de l'an 791 (3),

(1) Liv. 5, c. 12.

(2) *Gesta Caroli Magni Regis & Imperatoris, de captione Carcassonne & Narbonne civitatum.*

(3) Hieronimo Zurita en ses indices d'Aragón.

c'est-à-peu-près à ce temps qu'on peut dire qu'Aimeri fut créé Comte du Querci; & conséquemment cet Aimeri est le premier des anciens Comtes du Querci, que créa l'Empereur Charlemagne.



NOTE VI.

En quel temps les anciens Comtes du Querci ont-ils été dépossédés de leur Comté ? A quelle occasion ? Et quelles étoient leurs possessions ?

1. **LES** Comtes du Querci, d'abord amovibles, devinrent bientôt héréditaires comme les autres Comtes du royaume. C'est à ce titre, selon les apparences, qu'après Autricus II, Comte du Querci, qui vivoit vers l'an 820, comme il conste de l'acte d'échange, consenti entre Pepin, Roi d'Aquitaine, & Antgarius, Evêque de Cahors (1), ce Comté, ayant appartenu à Rodulphe, vers l'an 825, passa à Godefroi ; son fils, vers l'an 841, & ensuite à Adhemarus ou Adhemar, son petit-fils, vers la fin du neuvième siècle.

Si l'on en croit certains Auteurs (2), Adhemarus est le dernier des anciens Comtes de cette province. Cependant dès que Robert,

(1) *Vid.* Tom. 2, pag. 377.

(2) Dominici, *Hist. man. du Querci.*

mal-à-propos appelé Gosbert (1), & frère d'Adhemarus, & non son neveu, prend la qualité de *Vetus Comito*, dans une donation faite en faveur de l'Abbaye de Beaulieu, où il s'exprime ainsi: *Ego* (2) *in Dei nomine. Robertus Vetus Comito donavi, non. septemb. anno X Rege Rodulpho regnante &c.*; il s'ensuit que ce Robert doit être mis au nombre des anciens Comtes du Querci, & qu'il est le dernier de la race de Rodulphe qui a possédé ce comté.

Mais à quelle époque les anciens Comtes ont-ils été dépouillés de ce comté? Cette question paroît jusqu'ici avoir été discutée avec peu de succès. Certains Auteurs (3) semblent supposer qu'avant même Adhemarus, les anciens Comtes du Querci avoient été dépouillés, puisqu'ils disent que Raimond I, Comte de Toulouse, étoit en même-temps Comte du Querci. D'autres (4) disent, au contraire, que ce n'est que sous Pons I, que le comté du Querci passa aux Comtes de Toulouse.

Premièrement aucun monument authentique

(1) Tom. I, pag. 109.

(2) Dominici

(3) Ar.

(4)

pag. 737.

tom. I, pag. 109.

ne vient à l'appui de ces différens sentimens, & plusieurs actes incontestables démontrent au contraire que les deux opinions sont fausses. En effet, il est impossible que Raimond I ait été Comte du Querci. La donation faite à l'Abbaye de Beaulieu, par laquelle Robert frère d'Adhemarus, se dit *Vetus Comito*, est de la dixième année du règne de Raoul, c'est-à-dire de l'an 936; & Raimond I, dès l'an 852, est qualifié de Comte de Toulouse & de Querci (1). Il est donc hors de doute que c'est une erreur. En reculant même la naissance de Robert jusqu'à l'année 852, à laquelle Raimond Comte de Toulouse est qualifié de Comte de Querci, Robert auroit été âgé de quatre-vingt-quatre ans, lorsqu'il consentit cette donation où il se qualifie de *Vetus Comito*. A quel âge donc peut-on supposer qu'il ait possédé le comté ?

La fausseté de l'opinion des Historiens qui prétendent que c'est Pons I, Comte de Toulouse, qui s'empara du Comté du Querci, n'est pas moins aisée à démontrer. On voit une donation faite l'an 932, à l'Abbaye de Beaulieu, par Flotard, Vicomte de Cahors, de la race des anciens Comtes, dans laquelle

(1) L'art de vérifier les dates, p.

est qualifié Raimond de Comte & de son Seigneur.

De terrenis igitur & caducis atque transitoriis rebus unumquemque summopere necesse est gaudia eterna mercari..... quam ob rem in Christi nomine ego Flotardus Vice-comes Caturcorum civitatis, necnon & conjux mea Adalberga una cum consilio RAIMUNDI COMITIS ET SENIORIS NOSTRI.... Cedimus ad monasterium qui vocatur Bellus-locus... Hoc est mansos nostros tres qui sunt in Comitatu Caturcensi.... Facta hæc cessio in mense martio anno sexto Rodulpho Rege regnante annò quoque Dominicæ Incarnationis DCCCCXXXII. S. Raimundi Comitæ, &c. Or Pons I, ne fut Comte de Toulouse qu'en 944, & d'ailleurs ce Pons ne portoit point le nom de Raimond. Il s'ensuit donc que la donation faite par Flotard, ne peut convenir à Pons I, d'aucune manière. Elle ne peut s'adapter non plus à Raimond I, on l'a déjà démontré; elle doit donc s'adapter à Raimond II, qui étoit Comte vers l'an 823.

Ce qui a induit sans doute en erreur les Historiens, à cet égard, c'est que Raimond II portoit le nom de *Pons*. Catel le prouve (1) dans les titres qu'il rapporte où Raimond s'e-

(1) Hist. des Comtes de Toulouse.

nonce ainsi: *Ego Raimundus qui & Pontius Præmarchio & dux Aquitanorum*; & voilà pourquoi l'Auteur de l'art de vérifier les dates (1) confond Pons I avec Raimond III, qui sont cependant deux Comtes différens; enforte que Pons I succéda à Raimond II, & Raimond III à Pons I (2).

II.
A quelle
occasion?

Il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer à quelle occasion les Comtes de Toulouse s'emparèrent du Comté du Querci. Les monumens du temps & les Historiens ne sont d'aucune ressource pour éclaircir cette question. L'Auteur de l'Art de vérifier les dates, qui attribue, comme nous l'avons observé, à Raimond I, la réunion du Comté du Querci au Comté de Toulouse, dit seulement que ce Raimond *joignit au Comté de Toulouse le Comté du Querci* (3). L'Auteur des annales de Toulouse, qui prétend que ce n'est que sous Pons I que se fit cette réunion, convient formellement qu'on ignore à quel titre Pons I *acquit le Comté du Querci* (4).

On ne peut donc, à cet égard, que former

(1) Pag. 737.

(2) Annales de Toulouse, tom. 1, Hist. des Comtes de Toulouse, Domini.

(3) Ibid.

(4) Ibid.

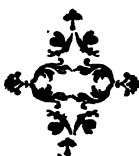
des conjectures. Il est vraisemblable de croire que Raimond II, Comte de Toulouse, abusant de la foiblesse du gouvernement, sous la minorité de Charles-le-simple, & trouvant le Comté du Querci à sa bienséance, l'usurpa ; ainsi qu'il usurpa plusieurs terres dans la Guienne, après avoir battu les Normands qui l'infestoient, d'où il se fit appeler Duc des Aquitains. Cette présomption est fondée sur l'histoire même qui nous apprend que déjà depuis quelque temps, à cette époque, ceux qui étoient pourvus de quelque gouvernement, sous le titre de Duc, Marquis & Comte, tenoient par héritage au préjudice du droit du Souverain, ce qu'ils ne possédoient auparavant que par commission, donnant les moindres terres de leur juridiction à leurs confidens, d'où sont venus les Barons, Châtellains & autres petits Vassaux.

Il paroît que la juridiction des anciens Comtes du Querci s'étendoit sur tout le pays connu sous le nom de Querci ; c'est-à-dire, qu'elle avoit pour limites le Limousin, le Rouergue, l'Auvergne, l'Aginois & le Périgord ; ou pour mieux dire, leur juridiction embrassoit tout ce qui autrefois formoit le diocèse de Cahors. A l'égard des possessions particulières qu'ils avoient en propre, & non comme Souve-

III:
Quelles
étoient
leurs pos-
sessions ?

ains, on peut s'en former une idée par la lecture des chartes rapportées dans le second volume (1). On y voit en particulier qu'ils étoient Seigneurs de la vicomté de Turenne, & qu'ils avoient la propriété d'un nombre considérable de terres, puisqu'ils en dispo- sent librement par des testamens ou des do- nations.

(1) Tom. 2, pag. 377 & suivantes.



 NOTE VII.

*Reste-t-il des descendans des anciens
Comtes.*

ADHEMARIUS, cinquième Comte du Querci, avoit pour frères Dragon, Robert, Gosbert, Boson & Odolric. On en trouve la preuve évidente dans une concession de certaines terres assises dans le Querci & dans le bas-Limoufin, faite en faveur de Saint Pierre de Beaulieu, par Gosbert & Bitburge sa femme, pour l'ame de Robert, son père, de Boson & d'*Adhemarus*, comme aussi d'Odolric & de Robert ses frères : *Ita vero omnia*, est-il dit, dans cet acte (1), *supra conscripta, seu prænominata Deo Salvatori omnium & Sancto Petro offerimus in stipendia vel usum Monachorum, pro animis nostris & anima patris nostri Roberti, & animabus fratrum nostrorum Bosoni & Adhemari, nec non etiam Odolrici seu & Roberti; & animis nepotis nostri Bosoni, verum etiam & Joannis, ut ante tribunal æterni judicis veniam*

(1) Extrait du Cartulaire de l'Abbaye de Beaulieu.

mereamur adipisci.... Signum Gosberti & uxoris ejus Bitburgis qui cessionem istam fieri vel affirmare rogaverunt, &c.

Ces quatre frères d'Adhemar, Gosbert, Boson, Odolric & Robert ont dû former différentes branches. Flotard, qui prend la qualité de Vicomte de Cahors, étoit d'une de ces branches, puisque dans la donation qu'il fait avec Aldebergue sa femme, à l'Abbaye de Beaulieu, il appelle Odolric son père : *In Christi nomine*, dit-il dans cet acte, *ego Frotardus Vice-comes Caturcorum Civitatis, nec non & conjux mea Adalgerga.... hujus sæculi fragilitatem considerantes & de misericordia æterni judicis confidentes, cedimus ad Monasterium qui vocatur Bellus-locus.... pro animabus scilicet nostris, seu & pro anima Odolrici patris mei, & pro salute Behedrudis genitricis meæ; hoc est mansos nostros tres qui sunt in Comitatu Caturcino, &c. (1).*

Les Vicomtes de Cahors se retrouvent, en effet, après cette époque, dans l'histoire. Le roman de Jean de Seintré, composé du temps de Charles V, sur le voyage des Chevaliers Français en Prusse, en faveur de l'ordre Teutonique, nous apprend qu'outre les Seigneurs de la Marche d'Aquitaine, qui avoient ban-

(1) *Vid.* tom. 2, pag. 411 & 412.

nière,

nière, le *Vicomte de Cahors* étoit le quatrième, qu'il portoit de fable à trois Lions d'argent, & crioit *Cahors*. Il reste un monument qui fait présumer que les Vicomtes de Cahors ont existé long-temps. On voit au-dessus de la grande porte de l'église Cathédrale de cette ville, dans deux petites niches, deux statues avec des couronnes ducales sur la tête, qu'on croit assez communément être celles d'un Vicomte & de sa femme : or, la façade de cette église ne paroît pas être extrêmement ancienne.

Il est vraisemblable que ces Vicomtes de Cahors prirent ensuite le nom de *Cahors*, comme les Vicomtes de Narbonne, prirent aussi celui de *Narbonne*. De là on pourroit croire que les Seigneurs de Chawors, en Angleterre, descendoient des Vicomtes de Cahors, & avec d'autant plus de fondement, qu'un Historien (1) dit expressément que ces Seigneurs de Chawors tirent leur nom des Cadurciens, à *Cadurcis in Gallia nomen.... deducunt*; & pour éclaircir encore d'avantage son assertion, il met à la marge : *Chaworts, sive de Cadurcis, Cahorsin, Querci*.

Il est encore fait mention dans du Tillet, en son Recueil des traités entre les Rois de France & les Rois d'Angleterre, d'un hommage rendu

(1) *Candennus in descriptione Comitatus Wotinghamie.*

par *Aimeri de Cahors*, au mois d'août 1224, & d'une obligation consentie par Raoul de Caours, Chevalier Sieur de Beauvoir en Bretagne, le 4 janvier 1350.

Il existoit aussi autrefois dans le Querci, une très-bonne maison du nom de *Caors*, dont l'héritière fut mariée dans celle de la Sarladie, à condition de porter à l'avenir le nom de *Caors* & les armes, qui sont un Ours d'or au champ d'azur, chef d'argent, chargé de trois croix de gueules, avec des Lions pour support. Ces armes sont à la clef de la voûte du sanctuaire de l'église des Cordeliers de Martel, qui reconnoissent avoir été fondés par la maison de Cahors. Dominici (1) présume que cette maison étoit une famille descendue des Vicomtes de Cahors; & telle est effectivement la tradition du pays (1).

La maison de Turenne (2) est dite descendre des anciens Comtes du Querci, & être de la même tige que Wifroi, Comte du Berri, duquel descendoit le Comte Rodulphe, grand père d'Adhemar.

Celle de Souillac est aussi présumée appartenir à la même race des anciens Comtes du Querci.

(1) Histoire manuscrite du Querci, tom. 2, chap. 6.

(2) Moreri, au mot *Turenne* & au mot *Souillac*.

Il est certain que les Comtes du Querci étoient Seigneurs du pays de Turenne & de Souillac, comme il conste des diverses concessions & donations faites par eux (1). Mais on ne sauroit croire, comme l'avance Moreri, que ce soit par Adhemar, (il l'appelle Aymar) puisque cet Adhemar n'eut point d'enfans légitimes, & ne laissa qu'un fils naturel appelé *Bernard*. C'est donc par Gosbert, Bozon, Odolric ou Robert, frères d'Adhemar, que la maison de Turenne & la maison de Souillac doivent descendre des anciens Comtes du Querci.

La famille d'Araqui paroît aussi descendre des Comtes de Cahors. L'an 1305, Archambaud de Turenne confirma les privilèges des vassaux de ses terres du Querci, & se fit reconnoître un droit qu'on nomme des *quatre cos*, en présence de son cousin Raimond Bernard, Seigneur d'Aynac en partie, & de sa femme Galiène d'Araqui, fille de *Flotard* d'Araqui, Chevalier issu des Seigneurs de Saint Ceré & des Comtes de Cahors. Ce fait est rapporté par Moreri (2).

Des actes très-anciens prouvent, en effet, le rang distingué que la famille d'Araqui te-

(1) *Vide* tom. 2, de cette Histoire, pag. 380 & suivantes.

(2) Dict. généalogique, au mot *Turenne d'Ainac*.

noit depuis long-temps dans le Querci , & les droits qu'elle avoit sur la Vicomté de Turenne.

1^o. L'an 1278 & le 8 du mois de juillet, Noble Bertrand d'Araqui, Damoiseau, servant le Roi de France , *Domicellus serviens Domini Regis Franciæ* , faisant tant pour lui que pour Nobles Denis & Bernard d'Araqui ses frères, transigea par la médiation de Noble Hugues de Castelnau, Seigneur de Gramat, & de Noble de Bonafos, Chevalier, avec le Vicomte de Turenne; dans lequel traité ledit Bertrand d'Araqui cède & transporte audit Seigneur Vicomte de Turenne, sa part & portion de la Viguerie de Sainte Esperie, avec tous les droits réels, personnels, mixtes, juridiction, droit de leide, &c. qu'il avoit en pariage avec ledit Seigneur Vicomte ; & en contre échange ledit Seigneur Vicomte lui céda & transporta plusieurs fiefs, cens & rentes, avec tous les droits & devoirs seigneuriaux à percevoir sur les tenanciers y dénommés, sous la réserve de la foi & hommage & de toute la justice. Ledit acte est en latin & en papier, visé & paraphé par M. de Fortia, Intendant d'Auvergne.

2^o. Noble Pierre d'Araqui, Chevalier, étoit marié avec Noble Heléine de Saint Vincent, fille de Noble Guerin de Saint Vincent, Damoi-

seau, ainsi qu'il paroît par l'acte de constitution de dot de 1302, reçu par Tavel, Notaire; ledit acte est en parchemin, & il paroît par l'hommage & transaction passée entre le Seigneur Vicomte de Turenne, & ledit Guerin de Saint Vincent, que ladite Heleine étoit fille de Noble Cécile de Turenne de Beaufort. Cet acte est du vendredi avant l'Assomption de Notre-Dame, 1298.

De ce mariage vint Noble Bernard d'Araqui, *Damoiseau*, qui fut marié avec Noble Gailarde de Castelnau, fille de Noble Guillem, Archambale, Chevalier, Seigneur de Castelnau; leur contrat de mariage est de l'an 1335, devant Calmejeanne, Notaire. Noble Margueritte d'Araqui, sœur dudit Bernard, fut mariée avec Noble Guillem d'Aldoyn. Les Aldoyn ont servi dans les Croisades.

Ainsi, d'après ces titres authentiques, on peut avancer, avec quelque certitude, que les d'Araqui, subsistans encore à Saint Vincent & à Envernhe, paroisse de Tegra, sont de la race des anciens Comtes du Querci.

Du reste, il est bon d'observer, pour mieux saisir la descendance des anciens Comtes, & pour éviter la confusion qui pourroit résulter des différentes qualités qu'ils prennent, qu'Adhémar, qui a déjà pris la qualité de Comte

dans le testament en faveur de l'Abbaye de Tulle , rapporté à la fin du tome second , pag. 421 , & qui est du règne de Charles-le-Simple , est le même que celui qui ne prend que la qualité de *Vicomte* , dans un autre testament en faveur de la même Abbaye , mais postérieur , puisqu'il y est question du Roi Raoul. Ce testament intitulé , *Testamentum Domini Adhemari Scholarum Vice comitis* (1) , est conçu en ces termes : *Ipse quoque , Vice comes , Adhemarus sentiens mihi appropinquare terminum presentis vitæ , videns etiam me non habere legitimum filium cui jure meas amplam dimitterem possessiones , &c. praterea pro Rege nostro Rodulpho , atque Seniore nostro Ebaldo Comite , &c.* Du reste , ce testament contient presque les mêmes dispositions que le premier , avec cette différence que les terres qu'il donnoit précédemment à à Saint Pierre de Marcillac & à Saint Pierre de Figeac , n'y sont pas comprises. D'ailleurs il y rappelle son frère Gausbert & son épouse Gaufla. On va le rapporter en entier pour le comparer avec celui qu'il avoit fait auparavant , & pour preuve de tout ce qui a été avancé.

On peut croire que s'il ne prend point la

(1) *Gallia Christiana* , tom. 2 , aux preuves , pag. 7.

qualité de Comte à cette époque, c'est que n'ayant point d'enfans légitimes, comme il le dit lui-même dans cet acte, il s'étoit déjà remis de son Comté en faveur de son frère Robert, qui fut ensuite dépossédé par Raimond II, & qui prit le titre de *Vetus Comito*; car cet Ebles Comte & son Seigneur, dont il parle, étoit, non Comte du Querci, mais Duc de Guienne. C'est gratuitement que dans l'intitulation de ce testament, on qualifie Adhemar de *Vicomte des Echelles*. Il n'en est pas dit un mot dans l'acte; il y prend simplement la qualité de *Vicomte*, & dispose du château appelé, *les Echelles*.

TESTAMENT

Dans lequel Adhemar, cinquième Comte du Querci, prend seulement la qualité de *Vicomte*.

IN primis ego relinquo & reddo Sancto Martino & Monachis in antedicto Monasterio sibi servantibus abbatiam veterem, quæ, sicut jam dictum est, à proavo patris mei mihi successerat, ecclesiam, scilicet Sancti Juliani juxta idem Monasterium constructam, ecclesiam Sancti Petri de Castro ipsius villæ, ecclesiam Sancti Martini de Laguena, eccle-

fiam Sanctæ Fortunatæ, ecclesiam Sanctæ Mariæ de Langarda, ecclesiam Sancti Boniti del Verni, ecclesiam Sancti Amantii, ecclesiam Sancti Martialis Faurcensis, ecclesiam Sancti Boniti de Ayalosa, ecclesiam Sanctæ Mariæ de Seliaco, ecclesiam Sancti Juliani de Porcaria, ecclesiam Sancti Laurentii de Gorfa, cum ipsis curtis, cum villis, cum pratis, cum silvis, & cum omnibus quæ ad abbatiam pertinebant. Hæc omnia cum injustè nec sine erimine possiderens, sponte reliqui Deo & Sanctis ejus satisfaciens. Ut vero misericors & omnipotens Deus mihi & omnibus meis parentibus, præsentibus, præteritis, & futuris tam istius quam reliquarum veniam conferre dignetur culparum, & ut præfatas sacer locus in suum ad integrum restitui possit statum, de proprio jure optima quæque atque cariora eidem decrevi deleganda, cum legitimum utique non haberem filium. Ex quibus primum omnium est Scalas castrum meum cum omni cassania & cum omnibus fevalibus & cum ecclesiis & cum curte mea de Caunaco, cum villis circumquaque sitis, & curtis, & cum silvis, & cum aquis, cum ingressibus & exitibus omnibus, servis quoque & ancillis. Vicariam quoque Navensem & Vicariam Spaniacensem & totum quod habeo in Vicaria Beennatenfi, & ecclesiam Sancti Pardulfi & Placiacum, & ecclesiam de Acuto-monte, & ecclesiam Sancti Martini quæ est inter Dufstrem & Dordoniam, & ecclesiam de Albaniaco, cum mansis & cum vineis de Murell, & castrum meum Mul-

fedonum cum ipsius Cassania, & cum ecclesia Sancti Martini subter eum posita. Et in Vicaria Argentadense curtem meam Longor, cum vineis de Cortoiola & Paxerias, pratis, campis & villam meam Grandemcampum, & alodum quem pater meus adquisivit de Comite Raimundo in Vicaria Spaniacensi seu Faurcensis & Marcum, & Abilensem; & ecclesiam Sancti Boniti, & villam quæ est in Vicaria Bruænsi, Paulicum dictam, cum vineis, & cum omnibus ad ipsam pertinentibus, & villam quæ vocatur Marcus cum vineis & omnibus ad se nihil hominus pertinentibus, & in ipsa Vicaria mansum meum ubi Eliseus visus est manere, cum vineis, cum pratis & omnibus ad se pertinentibus, & villam quæ dicitur Clara-faya, & Riareni & villam quæ vocatur Vallis, & villam quæ dicitur Grandisfrivus, & villam quæ vocatur Betonallita, & villam quæ dicitur Bedenas, & capellam quæ Novavilla dicitur, cum ipsa curte & totum quod ad ipsam curtem pertinet, & unum mansum in villa de Consulento, & villam quæ dicitur Colia in Vicaria Spaniacensi, & ecclesiam de Brauseliis, & ecclesiam Sancti Juligni de Garriga, & unum mansum in Vicaria Tornensi in villa Montilio dicta, quæ omnia in comitatu Lemovicensi sunt sita, dono Sancto Martino & Monachis ejus Tutelensibus. In comitatu vero Caturcensi similiter post mortem meam & Gausberti fratris mei, & Gauslæ uxoris meæ, dono Sancto Martino & Monachis in monasterio Tutellensi sibi servientibus

castrum meum Foliosum, quod est in Vicaria Casiliacensi & curtem meam Vairiacum cum ecclesia Sancti Stephani quæ olim vocata est Sancti Boicii, & ecclesiam Sancti Martini seu ecclesiam Sancti Germani, necnon & ecclesiam Sanctæ Mariæ de Macerias, & Cambonem cum vinea de Saga, & quatuor mansos de Ampulliaco, & platadam meam quæ est juxta Sanctum Michaellem, & cum vineis de Colsiaco, cum villis & silvis, cum ingressibus & exitibus, cum servis & ancillis & liberis, & cum omnibus ad ipsam curtem vel ad ipsum castrum pertinentibus, castrum etiam Bellum, & ecclesiam de Caleffo, & mansos de Cambonanc, & Mailacum, & Buxarias, & Matronam, & Vichirac, atque Vogaronum & Longonem, cum ipsis vineis de Cortoiolos cum vitis ad piscandum, & Cloissiam curtem meam cum ecclesia & cum omnibus appendiciis ejus, & ecclesiam de Mairinaco, & Pardem & Benedam, & ecclesiam Sancti Medardi, & Cloiols, & Forsam Amalgerii, & villam quæ dicitur Vilaris, & aliam villam quæ dicitur Momjoiviniani, & Vedri vineas & mansos de Jabaco, sita in prædicto Comitatu Caturcensi, nihilo minus Sancto Martino demitto & ecclesiæ Tutelenfi; hoc quoque sciendum, quid in Bosco de Borma de curte de Vairiaco concessa est ad seyum pars quædam Vicariis à Borma cognomen trahentibus ad ædificandum præsidium propter tuitionem atque defensionem rerum Sancti Martini, circumquaque existentium, non ad aliquod quasi jus proprium.

*sibi vindicandum, cum ecclesia Sancti Petri de Bor-
ma similiter cognominata, & quibusdam rebus ad
ipsam pertinentibus, & quidquid habent in riparia
& in aqua machinas aptas piscium captionibus. Hæc
omnia tam injustè scilicet hæcenus possessa quam
jure hæreditario ad me pertinentia ego Adema-
reus reliqui sive donavi Sancto Martino, & ser-
vientibus sibi Monachis pro salute animæ meæ,
& uxoris meæ Gauzlæ, patris & matris meæ &
omnium propinquorum, & amicorum meorum tam
in hoc sæculo adhuc degentium quam etiam ab
hoc jam migratorum, præterea pro Rege nostro
Rodulpho atque Seniore nostro Ebalo Comite, qui-
bus concedentibus hæc omnia perfecimus, postre-
mo specialiter pro illis qui prædicti loci atque ha-
bitatorum ipsius tutores fuerint atque deffensores.
Ipse quoque Ademarus Vicecomes sentiens mihi
appropinquare terminum præsentis vitæ, vidensque
legitimum me non habere filium cui jure meas am-
plas possessiones dimitterem Deo aspirante cœpi
tractare qualiter rebus quibus temporaliter usus
fueram in præsentī sæculo æternaliter uti possem
in future, quod taliter mihi eventurum indubiè
confido si quoddam temporali hæredi dimittere nequeo,
Sanctæ ecclesiæ, Christi videlicet sponsæ reliquero,
ut cum ipse judex vivorum & mortuorum ad judi-
candum venerit pro temporali suæ sponsæ sustenta-
tione æterna me donare dignetur mercede. Hac
igitur de causa dimitta Deo & Sanctæ ejus eccle-
siæ pro salute animæ meæ, sicut jam suprà dic-*

tum est, & pro animabus omnium propinquorum
 & amicorum meorum sive Seniorum ipsorum quoque
 qui hujus mei scripti deffensores fuerint, hæc uni-
 versaque subter habentur descripta. Ex his sunt,
 pro rebus superius descriptis mea curtis Tauriacus
 cum ipsa ecclesia, & quod habeo in molle, & terras
 de Bulciaco quæ sunt de Vauraco, & quodcumque
 in Gintraco & in Salle, quod de Sigiberto Sacer-
 doti conquitavi, & villa mea Maisir, & mansus
 meus ubi manet Adalrandus in Caustanicas, curtis
 etiam mea Mandriniacus & Pariacus cum ipsis
 ecclesiis, & Verniaset Mespodium, & Cassanias,
 & Potencias, & Crofono, & Pezangas, & villa
 mea Caminus cum ecclesia, & laus & unam vi-
 neam in Rosiniaco, alodus quoque meus Blavini-
 cus, & mansi duo in Nantiliaco, & vinea in Pardin-
 as que fuit Donadei, & quod habeo in Altudere & De-
 zenato, & platadam meam ad Pogium cum ipsis
 Capniansis, & cum vinea quam de Arnaldo adqui-
 sivi, necnon & ecclesiam Sancti Albini, & Tau-
 rins, & Cassanias, & unus mansus in Laustangas
 ubi visus est manere Bernardus, & mansi qui sunt
 in Brancato, & vineam meam in Donzenaco, &
 mansum de Brasc, quem de Roberto comparavi,
 & vineam de vâlle Mauriana, & unum mansum in
 Calzurno, & unam vineam in Lineriaco, & alo-
 dum meum in Vicaria Cambolivense, & silvam
 Malevallis, & villam de Ribauz, cum silva de
 Monfrezme, & mansum meum ubi Ingelbertus
 manet prope Vairaco, & unum mansum in Argen-

tado & camelarias, & cuculonia, & vinrâacum, & mansos tres in Danea & Pedania cum vineâ quam Bernardus plantavit, & Vallanonus, & Alix; hæc quoque inter quosdam meos relinquo propinquos & amicos, hoc est Floriacum & montelium, & vineam meam Sespiac, & vineæ meæ in Detuato & Dammella, & mansi mei de Angulo, & Taraiafa, & unum mansum in Spaniaco, & unam vineam in Blandina, & alodum meum de Montaniaco, cum vineis quas de Witardo adquisivi, & unam vineam in Quinconco, & mansum de Rete, & alodum in Verniolas, & alodum meum de Scorbiniio. Quamvis igitur Ademarus diversis temporis; diversis ecclesiis, & hominibus tam propinquis quam amicis, & fidelibus meis multa, vel dicto, vel scripto fecerim aut mutaverim dona, hoc tamen testamentum & scriptum volo ut ratum & firmum maneat atque immutabile, & perseveret in sæcula. Amen. Sunt autem Monachi in Munburdo Regis ad locum saluum faciendum, non ad aliquid persolvendum nisi solas orationes. Cæterum contestor, & adjuro omnes propinquos atque successores meos cunctosque illius Cænobiî vicinos tam præsentēs quam futuros per tremendum Sanctæ Trinitatis nomen, & meritum Beati Martini & Sancti Laudi qui ibi deportatus est, ut nullus vel Monachos, vel quaslibet eorū res inquietare nec sub potestate sæculari ullo modo redigere præsumat. Quod si qui hæreditatem Dei possidere tenaverint, maledicantur per universum orbem terrarum, dicaturque de

illis, Deus meus pone illos ut rotam & sicut stipulam ante faciem venti, confundantur in sæculum sæculi; non sint cohæredes Christi, nisi respuerint, sed participes Pharaonis qui ait: Dominum nescio, & Israel non dimittam. Principes verò quibus hæc scriptura præsentata fuerit per iudicium vivorum atque mortuorum contestor, ut hanc omnimodis deffendere studeant, mèmores quia maledictus omnis qui transfert terminos, id est constitutiones patrum suorum. Ut autem hæc auctoritas firmior perseveret, Senioris nostri Ebali hanc auctoritate firmari rogavimus.

S. Ebali Comitis, & Willelmi filii ejus.

S. Ademari, qui hæc fieri rogavit.

S. Oldorici, Vice comitis de Sancto Cirico.

S. Gausberti, Vice comitis.

S. Roberti.



NOTE VIII.

Gausbert a-t-il été le seul Avoué, ou Chevalier Abbé de l'Abbaye de Moissac ?

NOTRE Historien semble insinuer que Gausbert a été le seul *Avoué*, ou Chevalier Abbé de l'Abbaye de Moissac. Il dit (1) que Raimond III vendit, par un acte de l'année 967, à un Chevalier appelé Gausbert, la protection & la défense de l'Abbaye de Moissac, & que ce Gausbert la céda ensuite à Pons, Comte de Toulouse, & à Guillaume son fils, à condition qu'ils ne pourroient la vendre ni aliéner, non plus que leurs successeurs, à aucun Laïc ni Clerc, mais seulement à l'Abbé Régulier de Moissac, qui seroit élu par la Congrégation de Cluni.

Cet article manque d'exactitude presque dans tous ses points. Premièrement ce n'est point Raimond III, mais Guillaume III qui vendit à Gausbert la défense de l'Abbaye de Moissac ; & ce n'est pas non plus en 967, qu'a pu se

(1) Tom. I, pag. 114.

faire cette vente; ainsi que le prouve la cession faite par Gausbert en 1063, rapportée dans le tome premier du *Gallia Christiana*, aux preuves, page 37, où il est dit : *Satis omnibus notum est, ut opinor, qualiter ego Gausbertus Abbas nominatus olim à Willelmo Comite Tolosano emptione magni pretii xxx scilicet millia solidorum, Abbatiam Moissiacensis Cœnobii comparaverim.... nunc verò.... scire volo quod ego postea Seniori meo Pontio & filio ejus Willelmo totam prædictam Abbatiam dederim... Facta donatio... ab Incarnatione Domini millesimo LXIII.*

Cet acte ne permet point de douter que c'est de Guillaume & non de Raimond que Gausbert acheta la défense de l'Abbaye de Moissac, & que ce Gausbert ne fût Chevalier encore au moins en 1063; est-il donc apparent qu'il le fût en 967?

En second lieu, on fait positivement qu'après Gausbert, malgré la clause apposée dans son acte de cession, il y a eu un autre Laïc qui a été *Avoué*, ou Chevalier Abbé de Moissac. Le *Gallia Christiana*, le dit formellement (1) : *Cæterum Gausbertus quem aliquando legimus fuisse Abbatem, erat vir potens ex præcipuis proceribus aulæ Pontii Comitæ Tolosani qui emerat jus ad-*

(1) Tom. 1, pag. 162.

vocatæ Monasterii cuius vocatur Princeps, & secundus à Comite in Abbatia. . . attamen post Gausbertum Bertrandus legitur Abbas Secularis anno 1073 quo scilicet Advocatæ cessionem factam olim Abbati Durnato à Pontio Comite ratam habuit.

D'ailleurs, par *Avoués*, ou Chevaliers Abbés de l'Abbaye de Moissac, on doit entendre tous ceux qui étoient chargés de la défense de cette Abbaye. C'étoit ordinairement de puissans Seigneurs, dont les Religieux sollicitèrent la protection, & à qui ils donnèrent différentes terres à condition de l'hommage. C'est à ce titre que les Comtes de Toulouse ont été les premiers *Avoués*, ou Chevaliers Abbés de Moissac: *Sive Ludovici Pii, sive aliorum regum, Principum & Procerum donis ita potens evasit hæc Abbatia, ut Comites Tolosani ab ipsa in feudum tenerent Moissiacum clientelæ lege (1).*

On en voit encore une preuve dans l'acte de cession consenti par Gausbert: *Sed & si de Villelmo Pontii filio legales non apparuerint filii fratribus suis Raimundo, & Ugoni filiis Pontii similiter per concessionem supra scriptam ipsis & filiis eorum qui legales prodierint ex eis, habituram irado. Quod & si casu evenerit ut omnium istorum Comitum Palatinorum abolenda progenies evanescat,*

(1) Gal. Christ. *ibid.* pag. 159.

illi tamen qui forte post eos arcem ac regimen Comitatus Tolosani acceperint, & qui secundum Deum & sæculi dignitatem præfatam Abbatiam possidere voluerit, similiter habendam cedo, salva in omnibus fide Abbatum futurorum Cluniensium.

Et Pons dans un autre acte s'exprime ainsi: *Idcirco Pontius Tolosæ urbis Comes.... decrevi ut Abbatia Sancti Petri Moissiacensis quam ego hæcenus, & parentes mei seu prædecessores mei Comites Tolosani, de manibus Abbatum, & Monachorum habuimus diligentius... custodiatur. Quapropter volo ut cunctis meis successoribus pateat quod ego prænominatam Abbatiam Sancti Petri Moissiacensis Cænobii.... Seniori Carissimo domno Hugoni Abbati Cluniacensi... in perpetuum trado... Si quis autem parentum vel successorum... sive post discessum Gauzberti Principis illius qui secundus à me in Abbatia illa nunc esse videtur, & Abbas vocatur... hanc meam cessionem disrumpere quocumque modo attentaverit... & Papæ Romano nec non & Francorum Regi ad quorum tuitionem præfatus locus Moissiacus pertinet, distringendum relinquo, &c. (1)*

On voit par cet acte combien les Comtes de Toulouse tenoient à l'honneur d'être Abbés Chevaliers de Moissac, & voilà pourquoi depuis la réunion de leur Comté à la Couronne,

(1) *Gallia Christiana*, tom. 1, aux preuyes, pag. 162.

les Rois , successeurs des Comtes de Toulouse , ont été & sont encore réputés Abbés Chevaliers de l'Abbaye de Moissac. Cette qualité étoit si considérable , que les Abbés Chevaliers de Moissac sont appelés *Princes* (1).

Parmi les premiers *Avoués* ou Chevaliers Abbés de Moissac , il faut encore comprendre les Seigneurs de Durfort , de Montesquieu , de Malausé & de Bruniquel : *Cui etiam*, est-il dit à l'endroit du *Gallia Christiana* déjà cité , *clienzari legi suberant Domini de Duroforti , de Montesquivo , de Malansa & de Bruniquello*.

Sans doute ces Seigneurs avoient reçu de l'Abbaye de Moissac quelques terres , à conditions d'avoir soin de sa défense. On peut présumer , par exemple , avec fondement , que les Seigneurs de Durfort tenoient le château de Durfort , en Querci , de cette Abbaye , pour en être Abbés Chevaliers , à la charge de l'hommage. La bulle de Gregoire IX en faveur du Monastère de Moissac , semble autoriser cette présomption , puisque ce Pontife reconnoît que cette Abbaye avoit le domaine des châteaux de Durfort , de Montesquieu , de Malausé & de Bruniquel : *Gregorius Episcopus servus servorum Dei , dilectis filiis Abbati... de*

(1) Dom Vaissète , tom. 2 , pag. 191.

Moissiac eoique fratribus... dominium castrorum de Duroforti de Montesquivo, de Malansa & de Bourniquel... auctoritate Apostolica confirmamus... Datum Incarnationis Dominicæ anno MCCXL.

La maison de Durfort, avant de porter ce nom, possédoit Clairmon-Sobeiran en Agenois, sur les confins du Querci. C'est elle qui soumit l'Abbaye de Saint Maurin à celle de Moissac, en 1080, ainsi qu'on le voit dans le *Gallia Christiana* (1), Saint Maurin faisoit partie de la possession de Clairmont. Ce château étoit la résidence des Seigneurs dont la propriété, dans le dixième & onzième siècle, s'étendoit dans le district de Puimirol, de Pene & la Vicomté de Bruillois.

Cette maison de Durfort existe par les branches de Duras & de Civrac en Agenois & en Bazadois, par celles de Boissières & de Léobard en Querci, & par celle de Baziège en Lauragais, près de Toulouse.

Il s'ensuit de toutes ces preuves que Gausbert n'a pas été le seul *Avoué*, ou Chevalier Abbé de l'Abbaye de Moissac. Ce Gausbert devoit être sans doute un Seigneur considérable du Querci, puisque, ainsi qu'on l'a déjà établi, il n'y eut jamais que des Seigneurs puissans

(1) Tom. 2, col. 944.

qui fussent chargés de la protection de cette Abbaye, & qu'ils étoient qualifiés de *Princes*. Peut-être descendoit-il de Gausbert, frère du Comte Adhémar & son légataire (1). Mais il ne peut être au moins le même, puisque ce Gausbert, frère d'Adhémar & son légataire, vivoit vers l'an 800, & que Gausbert, qui acquit l'avouerie de Moissac, vivoit vers la fin du onzième siècle.

(1) *Vide* tom. 2, pag. 409.



NOTE IX.

Quelle est l'origine des Etats du Querci ? Où s'assembloient-ils ; & à quelles époques ?

I.
Quelle est
l'origine
des États
du Querci ?

ON a prouvé qu'Aimeri avoit été fait Comte du Querci par Charlemagne, & que les Comtes de ce temps, quoiqu'encore bénéficiaires, avoient l'administration de la justice, des troupes & des finances. Aussi indépendamment des Lieutenans-généraux & des Viguiers qu'ils avoient dans les lieux particuliers pour rendre la justice, ainsi que des Centeniers qui servoient de Conseillers & d'Assesseurs à ces Lieutenans-généraux & à ces Viguiers, ils avoient encore des Dixeniers, Collecteurs, Quartiniers pour assembler le peuple. Il est donc naturel de croire que c'est à Aimeri même que remontent les états du Querci.

Mais au moins le Comté du Querci étant devenu héréditaire depuis Rodulphe, temps auquel l'hérédité des Bénéfices avoit déjà commencé, & où en effet, on voit le Comté du Querci passer constamment à quelqu'un de sa race, on ne peut se dispenser de rapporter à ce temps, c'est-à-dire, au neuvième siècle, l'o-

origine des états de ce pays. La diète tenue en Querci le 14 juin 877, dans laquelle l'hérédité des Bénéfices qui avoit commencé sous Louis-le-Débonnaire, & avoit été établie sous Charle-le-Chauve, fut enfin confirmée, prouve assez (1) clairement cette opinion.

Quelques Historiens du Querci (2) ont infinué que les états de ce pays ne s'assembloient que dans les quatre villes principales, Cahors, Montauban, Figeac, Moissac, & les quatre châtellainies, Cailus, Lauzerte, Gourdon & Moncuq. Mais il est évident que c'est une erreur. En premier lieu, plusieurs de ces villes & châtelleries n'existoient point dans les temps reculés où les états cependant s'assembloient, & en second lieu, on a déjà vu les états convoqués à Castelnau-de-Vaux. Il est donc plus vrai de dire que les états s'assembloient originairement dans les villes & lieux qui avoient droit d'y envoyer leurs Députés, comme l'a avancé l'Auteur de la Notice géographique du Querci, dont le manuscrit est déposé dans la bibliothèque de l'Académie des Belles-lettres de Montauban (3).

II.
Où s'as-
sembloient
ils ?

(1) Art. de vérifier les dates, pag. 739.

(2) Dominici, tom. 1. chap. 3.

(3) Au mot *Querci*.

Ce n'est que dans les temps postérieurs qu'il fut déterminé (en 1541) que les états s'assembleroient tous les ans, par tour, dans une des quatre villes principales & des quatre châtellainies du Querci.

III.
Et à quel-
les épo-
ques ?

Dominici & l'Auteur de la Notice géographique déjà cités, s'accordent à dire que les états s'assembloient annuellement. La délibération des états tenus à Cahors, dont on vient de parler, annonce aussi la même chose. D'ailleurs il est naturel de conclure qu'ils devoient se tenir régulièrement tous les ans, dès que leur objet principal étoit de pourvoir aux subsides & aux dépenses de la province; ainsi qu'il paroît d'un département fait à Gordon par Simeon-Etienne de Popian, Evêque, Baron & Comte de Cahors, le vingt-quatre février 1614, dont telle est la teneur :

Département fait par nous Simeon-Etienne de Popian, Evêque Baron & Comte de Cahors, Président-né des trois Etats du pays & Sénéchaussées de Querci, de la somme de trois mille cinq cents cinquante livres distribuée à Messieurs les Députés des trois états dudit pays, commis à procéder à l'audition & clôture des comptes des Receveurs d'icelui, pair de l'exercice de leur charge de l'année dernière mil six cents treize, que pour pouvoir & ordonner aux autres affaires qui leur

ont été renvoyées pour l'assemblée générale ; & autres que ce pourront présenter durant ladite année... auquel a été procédé en la forme qui s'ensuit, &c.

On voit clairement par la lecture de ce département, que les Etats du Querci devoient s'assembler tous les ans. Ce n'est pas cependant que des causes particulières, comme les troubles qui ont agité cette province, le changement de domination & autres circonstances semblables, n'aient interrompu quelquefois l'ordre établi à cet égard.



NOTE X.

Ce que dit Dominici de la Fontaine Saint George de la ville de Cahors, est-il digne de foi ?

QUOIQUE Dominici mérite en général beaucoup de créance, surtout quand il parle de la ville de Cahors dont il étoit natif, & où il occupa des emplois importans ; quoique ce qu'il dit de la Fontaine Saint George de la ville de Cahors soit consigné dans la Notice géographique manuscrite du Querci (1), & ait été même long-temps l'opinion commune des habitans de cette ville, néanmoins on est fondé à croire que ce fait n'existe point, & qu'il a été avancé sans aucun examen. Tous les Naturalistes de nos jours sont d'accord que les effets vulgairement attribués aux *menstrues*, sont des préjugés ; & des expériences réitérées en démontrent la fausseté.

Mais il est une autre curiosité dans le Querci, dont l'existence ne peut être révoquée en doute, & d'autant plus digne d'attention, qu'elle

(2) Au mot *Saint George*.

appartient en même-temps à l'art & à la nature. Il a été découvert (1) tout récemment, dans un quartier de vignoble de Moissac, appelé *Landeroze*, une fontaine remarquable.

On descend dans cette fontaine par vingt-huit marches. Son entrée, qui est voûtée, a environ trois pieds de large, & six pieds six pouces d'élévation, & l'on y voit des pétrifications très-curieuses. Au fonds est un grand bassin de seize pieds de hauteur, avec une belle voûte bâtie en rocaille, d'une architecture admirable. Quatre aqueducs y dégorgent leurs eaux.

Le premier de ces aqueducs, qui est à droite, est taillé dans le roc. Il a vingt-cinq toises de longueur, six pieds de hauteur à l'entrée, & dix pieds de hauteur à l'extrémité sur quatre pieds de largeur.

Le second qui est à côté de l'escalier & aussi sur la droite, a quinze toises de longueur sur deux pieds & demi de largeur à l'entrée, & six pieds de hauteur dans le centre.

Le troisième vis-à-vis l'escalier a quatre pieds de hauteur à l'entrée, deux pieds de largeur & trois pieds de longueur.

Le quatrième placé à la vingt-quatrième

(1) Cette découverte a été faite par le sieur Bonnefous aîné, habitant de Moissac.

marche sur la gauche, a trois pieds de hauteur sur deux pieds & demi de largeur à l'entrée. On descend dans cet aqueduc par quatre marches bâties en maçonnerie, à la base duquel on trouve, à côté de ces marches, une ouverture qui conduit l'eau dans le troisième aqueduc. L'extrémité de cet aqueduc forme une fourche, & son centre a huit pieds de hauteur sur quatre pieds & demi de largeur.

Sous l'escalier du bassin est un autre aqueduc très-bien bâti en brique de vingt-cinq toises de longueur sur un pied & demi de largeur. Cet aqueduc conduit les eaux, qui tombent des premiers aqueducs, dans le grand bassin, & les porte ensuite dans un second.

Ce dernier bassin est très-bien voûté; il a quatorze pieds de profondeur, & on y descend par huit marches. A sa base est un tuyau de seize lignes de diamètre pour porter les eaux dans Moissac.

Le sol de la fontaine est élevé de près de cent toises au-dessus des rues de la ville.

On augure que cette fontaine a été construite par les Anglois.

Fin de l'Histoire du Querci.

HISTOIRE

D U S I È G E

D E

MONTAUBAN.



P R É F A C E.

LE siège que l'on va décrire, ne doit pas être confondu avec les divers sièges que Montauban avoit déjà soutenus pour la défense du culte calviniste qu'il avoit embrassé. Dans tous ces sièges, les Montalbanais donnèrent des preuves éclatantes de leur activité & de leur bravoure naturelles; mais le siège, dont on va s'occuper, mérite surtout une attention particulière, & a obtenu une place distinguée dans l'histoire même de la nation. D'un côté on voit un Roi environné d'une puissante armée, assisté de ses meilleurs Généraux, vainqueur d'une foule de places rentrées sous ses lois, marcher contre un peuple rebelle; de l'autre, une ville d'une petite enceinte, soutenir, presque avec ses seules forces, un siège de longue durée, qui épuise les meilleurs magasins, absorbe les finances du royaume, fait échouer les desseins des plus grands

Capitaines , & creuse le tombeau d'une multitude considérable d'hommes.

Le détail circonstancié de ce siège rappelera une foule de citoyens que la constance , l'activité & le courage signalèrent. Heureux ces citoyens , si leur inébranlable intrépidité eût été dirigée contre les ennemis de l'état , & non contre leur Souverain légitime !

INTRODUCTION



INTRODUCTION

A L'HISTOIRE DU SIÈGE DE MONTAUBAN.

AVANT de tracer le tableau du Siège de Montauban , il est essentiel d'en développer les causes , de donner la description de cette ville , & de faire connoître l'ordre militaire , ainsi que les réglemens de police qui furent établis à cette occasion.

§. PREMIER.

Les causes du Siège de Montauban.

IL est rare qu'un Historien , quand il s'agit de la religion , se dépouille de ses

Tome III. V

préventions. Il croiroit manquer à sa croyance , ou plutôt il craindroit d'encourir le blâme , s'il ne plioit tous les faits à ses opinions particulières. Comment avec de telles dispositions , trop ordinaires dans ces circonstances , s'attendre à une histoire fidelle & sincère ? Aussi presque tous les Historiens du Siège de Montauban portent avec eux le caractère odieux de la partialité & de la passion. Les Ecrivains catholiques n'ont vû ; dans toute la conduite de Louis XIII , qu'un zèle légitime & même indispensable , ils ont dépeint le calvinisme , comme ne respirant que le trouble & l'anarchie. Les Ecrivains Protestans n'ont vu dans des sujets révoltés , que de vrais Machabées qui ont pris les armes pour venger le culte de leurs pères , devant préférer la cause du Ciel à celle de leur Souverain , à qui ils restoient toujours intérieurement fidelles & soumis. Tous ces tableaux sont outrés. La religion s'immole , & ne cherche point à faire des victimes. Elle servit de prétexte aux guerres civiles , qui sous Louis XIII affligèrent le

royaume ; mais l'ambition en fut le vrai motif. Les Chefs des Protestans , intéressés à exciter des troubles , semoient dans leur parti les craintes & les alarmes ; grossissoient les mauvais traitemens qu'ils recevoient , échauffoient la multitude en lui retraçant le culte de ses pères outragé , qu'elle devoit défendre au péril de sa vie , & sans être arrêtée par aucune considération humaine. Les Chefs des Catholiques représentoient au Souverain les Protestans , comme des membres dangereux dans un état , que l'on ne pouvoit réduire que par les humiliations & les opprobres , & en les dépouillant de leurs droits , de leurs privilèges , de leurs biens , de la qualité des citoyens & de leur liberté même. Il arriva même souvent que les Chefs des deux partis , pour parvenir plus sûrement à leur but sacrilège , faisoient adroitement glisser , dans le parti contraire , des bruits propres à l'émeuter. *Ces vents cependant , dit un Historien , n'avoient encore élevé que quelques vagues que la prudence de ceux qui tenoient le timon des affaires ,*

brisa incontinent ; mais le voyage de Louis XIII en Béarn , forma l'orage. Les Gouverneurs furent dépouillés des places fortes qu'ils occupoient , les Officiers de justice suspendus , les temples renversés. Les Protestans crurent alors leur ruine certaine. Les Montalbanois surtout, plus voisins des lieux où l'orage avoit éclaté , sont en proie aux inquiétudes , reprennent le travail de leurs fortifications , souvent interrompu , se rendent à l'Assemblée politique , convoquée à Millaud par le Conseil de la province , où les Calvinistes prennent la résolution de se défendre. Louis XIII les déclare criminels de lèse-Majesté , & se met en marche pour les réduire.



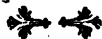
§. I I.

Description de la ville de Montauban.

IL seroit très-difficile de se fixer sur les actions dont on a à parler dans l'Histoire du Siège de Montauban , sans une description particulière de cette ville , telle qu'elle étoit à cette époque.

Montauban bâti sur une colline , au confluent des rivières du Tarn & du Tescou , a une situation des plus avantageuses. Il est défendu naturellement au midi par la rivière du Tarn , & en partie par celle du Tescou , qui s'étend aussi un peu vers le levant ; & au septentrion & au couchant par le ruisseau de Lagarrigue. La plaine qui l'entoure , empêche qu'il ne soit commandé d'aucun côté. Il comprend six parties ; la ville proprement dite , le faubourg Villenouvelle , le faubourg Villebourbon , le faubourg Lacapelle & les faubourgs du Mouffier & de St. Etienne. Ville-

bourbôn, ainsi appelé depuis que le Roi Henri IV, alors Roi de Navarre, en avoit tracé les fortifications de sa main, renferme le faubourg de *Gasseras* & le faubourg *Toulousain* ou de *Sapiacou*. Il est séparé de la ville par la rivière du Tarn, & y communique par un pont de brique des plus hardis du royaume. La place, qui embras-
soit dans son enceinte Villenouvelle, avoit cinq portes, la porte *des Monges* ou du *Moustier* & la porte *des Frères Mineurs* à l'orient; la porte de *Saint Antoine* où de *Villenouvelle* au septentrion; la porte de *Montmirat* à l'occident, & la porte du *Pont* au midi, où étoit encore une poterne. Les fortifications, quoique peu régulières, étoient en général assez bonnes pour le temps. Elles consistoient en demi-lunes, tenailles, contrescarpes, fossés larges & profonds, deux grands ouvrages à corne, & en plusieurs bastions de terre ou de brique.



§. III.

Ordre Militaire.

ON forma dans Montauban une garnison composée d'environ quatre mille cinq cents hommes , & d'un grand nombre de volontaires qui furent distribués dans les différens postes. Castelnau , fils du Marquis de la Force , se chargea , avec neuf compagnies , de la corne de Montmirat , comme la plus exposée. La garde de la corne qui étoit à la porte de Villenouvelle , fut confiée à Saint Orse , avec quatre compagnies. Le Comte d'Orval s'y logea aussi avec ses gardes pour être plus à portée de recevoir les avis qui pourroient venir du dehors. Savignac , avec trois compagnies , se plaça dans les trois bastions qui couvroient Villenouvelle , depuis la porte jusqu'à l'écluse du ruisseau de Lagarrigue. Regniés prit son quartier avec huit compagnies dans l'espace entre l'écluse & la porte

du Moustier. Cet espace comprenoit le bastion de l'Ecluse, le bastion de Rohan, & celui du Moustier beaucoup moins fort & plus ferré que les autres bastions, à cause du Tescou. D'Aufferon eut son poste avec six compagnies dans le bastion de Paillas, la demi-lune & le bastion des Carmes, qui embrassoient tout le terrain depuis la porte du Moustier jusqu'au pont.

Le Comte de Bourfranc enfin voulut défendre Villebourbon; & comme sa charge de Maréchal-de-Camp pouvoit l'obliger à s'en absenter quelquefois, il s'associa le brave Vignaux. Il lui fit donner six compagnies pour garantir les ouvrages, une septième qui montoit la garde dans la place du fort, & une huitième à l'entrée du pont, destinée à se porter partout où elle seroit nécessaire.

La distribution ainsi faite dans les différents quartiers, il resta encore le Régiment du Comte d'Orval, de douze cents hommes très-bien équipés; quatre cents soldats des compagnies de Marmonie & Moroul, cent Carabiniers des Comtes d'Orval & de Bour-

franc , & un Régiment de six cents hommes armés de casques & de cuirasses , ainsi qu'une très-grande quantité de Volontaires , à qui on assigna différents postes dans la ville , d'où ils devoient courir dans le besoin aux endroits les plus pressés.

Les Capitaines des dix Enseignes du Régiment du Comte d'Orval , étoient Regniés Lieutenant-Colonel , Durfort Sergent-Major & Lieutenant de la première compagnie , Beauvillars , Pechels-Boissonnade , Peirebosq , de l'Hoste , Rouffio , Marmonié , Penevaire & Lacaze. Les trente enseignes des habitans avoient à leur tête , Bardon , Toulouse , Peyrusse , les deux Montcauds , Constans-Albouy , Reinez-Ausseron , Dupré , les deux Frances , Gardefi , Bardon-Lalane , Durban , la Rose , Boutaric , Ferrières puiné , Durant , Darassus , Portus , les deux Trabucs , Auffac , Vezi , Violettes (1) , Scorbiac , Moyse , Constans , Guimonet , Bordes , Barthe.

(1) Ce Violettes est le même qui en 1627 établit une manufacture de laines , érigée depuis en manufacture royale sur la tête des trois frères Violettes-d'Aignan.

Telles étoient les forces des Montalbanais. Vainement ils s'attendirent à être secourus par la noblesse du voisinage. Ce peuple, qui auparavant avoit affecté du mépris pour elle, s'en vit abandonnée à son tour. De tout le Rouergue & de tout le Querci, aucun Gentilhomme (1) ne prit la défense de Montauban, à l'exception de Regniez, de Savignac, des deux jeunes Barons de la Guepie, du Baron de Villemaud, & des deux Montcauds.

(1) Histoire du Siège de Montauban, imprimée à Leyde en 1622, pag. 18.



§. I V.

Règlemens de police.

TANDIS que le Conseil de guerre où présidoit le Comte d'Orval, avoit ainsi fait ses dispositions, celui de police, qui avoit à sa tête le premier Consul Dupui, s'occupa des siennes de son côté. Jamais il n'y en eut de mieux entendues; il est vrai que jamais personne ne porta, à un plus haut point que ce Magistrat, l'activité & l'esprit d'ordre & de ressource. Il établit d'abord un bureau à l'Hôtel de ville où devoient venir tous les avis, & d'où émanoient tous les ordres. Ce bureau étoit composé d'un certain nombre de vieux Bourgeois, & des plus notables, sous l'inspection des Consuls qui devoient y passer par tour à toutes les heures du jour & de la nuit. C'est de là que partoient les patrouilles pour maintenir la police.

Les vivres étoient abondans dans la

ville, & par les soins de Dupui, les marchés en furent toujours fournis à un prix très-modique. On n'eut pas besoin d'en distribuer aux soldats, parce que tous les étrangers étoient logés chez les habitans, qui chacun, selon ses facultés, devoit fournir tout ce qui leur étoit nécessaire. Il n'en étoit pas ainsi des munitions de guerre, dont la provision n'égalait pas celle des alimens. Pour y suppléer, Dupui établit différents ateliers où, sous les yeux de quelques Commissaires uniquement chargés de cette partie, plusieurs Ouvriers furent occupés à faire des balles & des feux d'artifice. Ces Commissaires veilloient au travail, & avoient chacun leur magasin. Ils ne délivroient rien que sur les mandemens des autres Commissaires qui avoient leur bureau dans la grande place, & qui prenoient les ordres de Dupui ou des Anciens du grand bureau de l'Hôtel de ville. Dupui, toujours infatigable, & embrassant dans ses vues tous les objets, fit nommer aussi, outre les Administrateurs ordinaires de l'hôpital, des Commissaires parti-

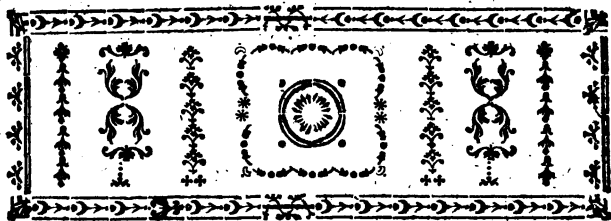
mouliniers chargés de faire panser les blessés, & d'avoir soin que tout se fît à propos & sans embarras. Il poussa la précaution, jusqu'à établir un ordre fixe, afin de porter des rafraîchissemens aux combattans.

Sur l'avis du Comte de Bourfranc & sur ses instances réitérées, le Conseil de ville se détermina encore à sacrifier les faubourgs & les maisons de campagne, trop voisines de la place, où les ennemis pouvoient se loger. Cette résolution souffrit de grandes difficultés; mais le bien public l'emporta, & tout fut détruit. Dupui prévoyant que les moulins sur le Tarn subiroient le même sort, ou que s'ils étoient épargnés, ils ne seroient d'aucune utilité pour la ville, se pourvut d'une quantité suffisante de moulins à bras & à chevaux, pour y suppléer en cas que la farine vînt à manquer.

Montauban comptoit alors dans son sein jusqu'à treize Ministres du Saint Evangile, presque tous réfugiés. On en connoît douze; Gardeſi, Chamier, Josſon, Beraud, Bicheteau, Richaud, Cazeaux, Moynier,

Barbot, Belon, Cayla, Perille ; le nom du treizième n'est point parvenu jusqu'à nous. Dupui n'ignorant point leur influence sur l'esprit du peuple, en homme prudent & habile, les employa utilement. Deux d'entr'eux devoient se rendre par tour le soir & le matin dans chaque quartier & dans chaque corps-de-garde, y faire les prières, relever le courage des combattans par des exhortations vives & pathétiques, & les porter à braver les plus grands dangers pour le triomphe de leur religion.

Telles étoient les mesures prises dans cette ville, par le Conseil de guerre & le Conseil de police, lorsqu'elle fut assiégée.



HISTOIRE DU SIÈGE DE MONTAUBAN.

LOUIS XIII avoit déjà fait rentrer dans le devoir toutes les villes que tenoient les Calvinistes dans le Poitou , la Saintonge & la pays d'Aunis , à l'exception de la Rochelle , & avoit aussi entièrement soumis la basse-Guienne par la prise de Clairac , lorsqu'il se rendit à Agen pour délibérer sur le Siège de Montauban. Les avis furent d'abord partagés dans le Conseil.

10 Août
1621.

Plusieurs , uniquement occupés de la gloire du Monarque , étoient d'avis de dis-

fé-
» chal de Lefdiguières vraiment définté-
» reffé dans fes vues , le Ciel , dont vous
» avez embraffé la querelle , a fecondé juf-
» qu'ici vos entreprifes ; tous vos pas ont
» été marqués par des triomphes , ou plu-
» tôt vos fujets rebelles , déplorant leurs
» coupables erreurs , fe font remis à l'envi
» fous vos lois. Mais plus la victoire a com-
» battu pour un Souverain qui eft à la tête
» de fes troupes , moins il doit rifquer le
» fort de fes armes , furtout quand il les
» dirige contre fes peuples. Je ne balance-
» rai point de le dire ; eh ! pourrai-je , fans
» crime , diffimuler ma façon de penfer ,
» quand il s'agit de la gloire de mon Roi ,
» du bonheur de ma patrie , & des intérêts
» de ma religion ? Vous n'avez eu befoin ,
» pour ainfi dire , que de vous montrer
» pour réduire les villes que vous avez
» déjà foumifes. La plupart prefque fans
» défenfe , fans foldats & fans reflource ,
» ne pouvoient réfifter long temps à l'élite
» de vos troupes. Mais vous avez main-
» tenant à combattre une ville que la na-
» ture

» ture & l'art ont fortifiée , une ville
 » composée de citoyens nourris dans les
 » combats & soldats en naissant ; une ville
 » qui regorge de provisions de bouche &
 » de munitions de guerre ; une ville regar-
 » dée comme un des principaux boule-
 » vards du parti , où se sont jetés les Capi-
 » taines les plus braves & les plus expé-
 » rimentés , & que le Duc de Rohan lui-
 » même se dispose à secourir avec un corps
 » considérable de troupes. Les saisons
 » même & les élémens vont combattre
 » pour les Montalbanois. Les pluies , les
 » nuits humides & les fruits de l'automne
 » seront une source funeste de maladies
 » pour nos soldats , & en diminueront in-
 » sensiblement le nombre. Le débordement
 » du Tarn , causé ordinairement dans cette
 » saison par le vent du midi , qui règne
 » alors avec plus de violence , & fait fon-
 » dre les neiges des montagnes où cette
 » rivière prend sa source , s'opposera infail-
 » liblement à nos entreprises , & ruinera
 » nos opérations. Ne vaudroit-il pas mieux
 » différer le siège jusqu'au printemps ?

S I È G E

» Ces inconvéniens presque inévitables ne
» seroient plus à craindre. Dans cet in-
» tervalle il seroit à propos d'occuper un
» corps de troupes à dissiper celles que le
» Duc de Rohan assemble, & qui n'étant pas
» encore réunies seroient défaites avec plus
» de facilité. On en laisseroit un autre aux
» environs de Montauban pour forcer les
» habitans à rester dans l'enceinte de leurs
» murs & à consommer leurs provisions,
» sans espoir de les remplacer. Peut-être
» que sur ces entrefaites on pourroit par-
» venir à gagner quelques-uns des Chefs
» de leur parti, & les amener à la paix.
» Peut-être que les habitans eux-mêmes,
» naturellement actifs & impatiens, en-
» nuyés de rester oisifs au-dedans de leurs
» murailles, demanderoient, Sire, à se re-
» mettre sous votre obéissance. Si au con-
» traire le siège vient à échouer, comme
» tout ne semble que trop le présager, ce
» fera les enhardir dans leur révolte, &
» grossir même le nombre des séditieux. »

Ce discours dicté par la sagesse & la
prudence ébranloit déjà l'assemblée, lors-

que le Connétable de Luines qui se croyoit assuré du succès du siège par les intrigues secrètes qu'il ménagoit avec le Duc de Rohan, & dont les vues n'étoient point aussi épurées que celles de Lefdiguieres, craignant de ne voir échapper sa proie si on différoit plus long-temps, prit brusquement la parole, & parla en ces termes :

« Retarder encore le siège, seroit un
 » opprobre flétrissant pour la dignité
 » royale. Un Roi qui semble craindre ses
 » sujets, les rend véritablement redouta-
 » bles. Les raisons alléguées pour différer,
 » ne sont que de spécieux prétextes, sug-
 » gérés par la pusillanimité, & peut être
 » même par des intelligences coupables
 » avec les ennemis. Marchons prompte-
 » ment contre cette ville révoltée, & elle
 » sera à nous avant la saison de l'automne
 » qu'on prétend nous devoir être si funeste.
 » J'en ai pour garant nos succès multipliés
 » & mon expérience. Penser autrement,
 » c'est être, j'ose le dire, traître envers
 » son Souverain, sa patrie & la religion
 » même. »

Un tel discours prononcé avec ce ton d'assurance qu'insproit au Connétable sa présomption naturelle, & l'ascendant extrême que lui donnoit la faveur sur l'esprit du Roi, entraîna tous les suffrages, & le siège fut déterminé.

Cette résolution prise, le Roi envoie le Duc de Vendôme en Albigeois avec la cavalerie légère, & mande au Duc de Mayenne & au Maréchal de Thémynes, de venir joindre l'armée. Il se met ensuite
 17 Août. lui-même en marche, & se rend au château de Piquecos, où il fit son séjour pendant tout le temps que dura le siège. Ce château est situé à une lieue de Montauban, sur une colline dont la rivière d'Avignon baigne le pied, & qui commande toute la plaine. Il appartenoit alors à la Marquise de Montpezat.

Après la jonction du Duc de Mayenne, l'armée royale se trouva forte de vingt mille hommes. On y voyoit les Ducs d'Angoulême, de Guise, & de Mayenne, le Connétable, cinq Maréchaux de France, & une foule de la plus haute noblesse du royaume.

Le même jour de l'arrivée du Roi à Piqueros , le Marquis de Thémynes à la tête du Régiment de Navarre & d'un détachement de l'armée assez nombreux , paroît à la vue de la corne de Montmirat vers les quatre heures après midi. Une vive alarme se répand dans la ville ; on ne s'attendoit pas à voir fitôt les ennemis. Au bruit du tocsin chacun se rend cependant sans confusion à son poste ; & Dupui , capitaine des gardes du Comte d'Orval , sort par la porte de Villenouvelle avec trente mousquetaires. Les Capitaines Lamothe-France , Auzeron , Durban , Peyrebofc & Lentillac , à la tête de leur compagnies , le joignent bientôt. Ils arrêtent d'abord les plus avancés des soldats royalistes , les chassent de quelques masures dont ils s'étoient emparés , & se jetent dans un chemin creux , sous les remparts. Là , protégés par l'artillerie de la place , ils soutiennent , malgré l'inégalité du nombre , un violent combat jusqu'au soir , dans lequel ils n'eurent que quatre soldats tués & huit ou dix blessés. Dans la chaleur de la

mêlée, un Enseigne, encore jeune & sans expérience, entraîné par un caractère bouillant & fougueux, ou trompé peut-être par l'épaisseur de la fumée qui couvrait les deux partis, s'élance bien loin au-delà des remparts. Le Comte Bourfranc alarmé de son imprudente impétuosité, vole après lui, arrache le drapeau de ses mains, le promène quelque-temps devant les ennemis pour les braver, & puis d'un pas tranquille & fier l'emporte dans la ville.

Néanmoins la consternation & la crainte saisissent tous les habitans; ils semblent n'agir que pour reculer le terme inévitable de leur ruine prochaine. Les Assiégeans au contraire flattent déjà l'esprit du Roi, trop crédule, d'un succès prompt & facile. *Dans quinze jours au plus tard*, ne cessoient-ils de dire, *la ville sera prise, & les habitans s'estimeront heureux, si on daigne leur conserver la vie.* Il est vrai que la corne de Montmirat étoit alors insuffisante pour résister à l'Assiégeant; à peine elle avoit trois pieds d'élévation, & son fossé avoit encore

moins de profondeur. Il n'est pas douteux qu'elle n'eût été bientôt abandonnée, si on en eût pressé l'attaque avec plus d'ardeur.

Castelnau profita du relâche que lui donnoient les ennemis pour former une barricade. C'est alors que les Montalbanoises étalent ce courage opiniâtre & invincible, ordinaire à leur sexe, & dont toutes les histoires rappellent tant d'exemples mémorables, quand il s'agit de combattre pour la conservation de ses murs & la défense de ses foyers. Bravant avec intrépidité le feu violent de l'ennemi, elles se mêlent pendant la nuit avec les travailleurs, les rassurent contre le danger commun qui les menace, & se portent au travail avec une si grande constance, qu'avant l'aube du jour, on eut ramassé sept cents barriques de terre auprès de la corne de Montmirat, où l'on élève un rempart de douze pieds de hauteur & de six pieds d'épaisseur. Ainsi cette partie, auparavant si faible, fut tellement fortifiée que plus de deux mille coups de canon, & trois gran-

des mines ne firent jamais perdre un pied de terre à l'Assiégé.

Les royalistes ne restèrent pas tout-à-fait oisifs ; ils regagnèrent les masures dont on les avoit chassés, & y ménagèrent des flancs, afin de pouvoir tirer à couvert. Ils dressèrent aussi leur camp auprès de la tour de Capoue, où étoit établi le quartier du Roi, occupé par le Connétable.

18 Août. Le lendemain le Duc de Mayenne, que précédoient l'éclat de sa renommée & le bruit de ses exploits, s'approcha du côté de Villebourbon. Il se montre d'abord dans les masures du moulin de Sapiacou, & gagne celles du faubourg, qu'on n'avoit pas eu le temps de raser entièrement. Il en vient ensuite aux mains avec l'ennemi, perd quelques hommes ; & les Assiégés reprennent ces masures qui n'étoient qu'à dix pas de la contrescarpe. Néanmoins le Duc établit son quartier qu'il divisa en deux, l'un vers le jardin de *Palisse*, où il resta, & l'autre au faubourg Toulousain ou de *Sapiacau*, sous les ordres du Marquis de Villars, son frère utérin.

Au troisième jour du siège, le Maréchal de Saint Gêran & le Duc de Chevreuse, s'avancent vers le bastion du Moustier; ils parviennent à se loger dans les masures du faubourg, après un combat très-rude & très-opiniâtre. Les Assiégés y perdent Bardon, Gardéfi & quelques autres; mais font mordre la poussière à un grand nombre d'Assiégeans.

Montauban étoit déjà alors investi de trois côtés. Le quatrième, qui étoit celui de *Saint Antoine* ou de *Villeneuve*, resta toujours libre; circonstance qui ne contribua pas peu au mauvais succès du siège. Les deux jours suivans furent employés par les Royalistes à construire deux ponts de bateaux sur la rivière, l'un au-dessus de la ville & du moulin de Sapiacou, & l'autre au-dessous de *Moncau*, pour la communication des quartiers qu'on acheva de mettre hors d'insulte.

La funeste inaction de l'armée royale donna le temps aux Montalbanois de fortifier entièrement la corne de Montmirat, ainsi que les bastions de l'Ecluse, de Rohan & des Carmes. Il est vrai qu'on peut

attribuer cette inaction à l'espoir d'arriver à la place sans effusion de sang. Le Duc de Sully , qui vivoit retiré dans des terres qu'il avoit en Querci & en Languedoc, vint trouver le Roi pour le supplier de donner la paix à ses peuples , & lui demander la permission d'entrer dans Montauban , parce qu'il espéroit de ramener les habitans à l'obéissance. Le Roi le lui permit. Mais le Duc arrivé dans la ville ne fut pas peu surpris , lorsqu'il apprit que le Marquis de la Force , le Comte d'Orval & les autres Seigneurs du parti avec qui il avoit cru négocier , y étoient sans aucune espèce d'autorité , & que tout étoit gouverné par les Officiers municipaux. Il demanda que le Conseil de ville fût assemblé ; il s'y rendit , & pénétré de cet amour de la patrie , dont il avoit été toujours embrasé , il parla ainsi : « D'où vient cet aveugle obsti-
» nation à fermer les yeux sur le danger
» pressant qui menace vos personnes , vos
» familles & vos biens ? Vous courez à
» une ruine certaine , & vous ne pouvez
» la prévenir qu'en implorant la clémence

» du meilleur des Rois , justement irrité
 » contre vous. Vainement vous vous re-
 » posez sur des secours étrangers. Les Rois
 » n'accordent leur protection qu'à ceux qui
 » peuvent leur être utiles , & leur intérêt
 » commun leur fait un devoir d'abandon-
 » ner les factieux qui mettent le trouble
 » dans les états. Ne pensez pas que votre
 » cause soit regardée comme la cause de
 » toute la religion réformée. Votre con-
 » duite opiniâtre vous a rendu odieux à la
 » plupart des églises , & les Princes pro-
 » testans vous regardent comme des rebel-
 » les dont ils sollicitent en secret le châ-
 » timent. » Plus le Duc de Sully mit de
 » véhémence & d'intérêt dans son discours,
 plus le Conseil sembla l'écouter avec im-
 patience. Le premier Consul se hâta de
 prendre les avis & répondit : « Notre réso-
 » lution est de vivre & mourir dans l'u-
 » nion des églises ; nous en avons fait le
 » serment solennel & nous ne le violerons
 » jamais. Jamais nous n'agissons que de con-
 » cert avec nos Frères Réformés , & de
 » l'aveu du Duc de Rohan , Général de la

» province. Toute tentative contraire sera
» fans succès. Nous sommes étonnés
» qu'un grand homme, uni à nous par la
» même croyance & le même culte, nous
» invite aujourd'hui à la perfidie, & pré-
» tende nous engager à abandonner la
» cause commune, pour n'écouter que no-
» tre intérêt particulier. Notre conduite
» inébranlable attestera la pureté de nos
» sentimens, & l'inutilité des sourdes me-
» nées que l'on mettra en œuvre pour
» nous rendre parjures. »

Le Conseil se sépare après cette réponse, & le Duc, suivi par les principaux jusqu'à la porte de la ville, sortit sans avoir parlé à personne en particulier. Il rendit compte au Roi de son entrevue infructueuse avec les Montalbanois, & se retira dans ses terres.

Quoique toute voie de conciliation parût fermée par le mauvais accueil fait au Duc de Sully, le Connétable, toujours désireux de faire tourner, à l'honneur du Roi, cette entreprise qui étoit son ouvrage, & dont il commençoit à sentir les dif-

facultés , ne se rebuta pas encore. Il mit dans ses intérêts le Capitaine Sauvage , qui avoit déjà utilement servi le Roi à Clairac , & lui avoit ménagé la reddition de cette place. Dans l'espoir de mériter de nouvelles récompenses , Sauvage vient au camp , s'abouche avec Desplan - Grimaud , confident zélé du Connétable , & ose lui faire espérer qu'il ne seroit pas peut-être impossible d'amener à un accommodement ceux qui commandoit dans Montauban.

Le Connétable chargea Desplan - Grimaud de faire toute sorte de promesses à Sauvages , s'il réussissoit. Il n'ignoroit pas que les gens de qualité qui étoient dans la ville , n'y étoient rien moins que puissans , ainsi que Sully l'avoit éprouvé ; mais il espéroit que si on pouvoit les gagner & les engager à en sortir , cette multitude sans Chefs seroit plus aisée à réduire. Desplan exécuta ponctuellement ces ordres , & Sauvage se jeta dans la ville avec deux Gentils-
hommes qui ignoroient entièrement ses desseins. Son arrivée fit un grand plaisir aux gens de guerre , & surtout au Comte de

21 Août.

Bourgfranc, qui le connoissoit pour un homme de cœur.

« Le zèle pour ma religion & pour vos
» intérêts, *leur dit Sauvage*, est le seul
» motif qui m'amène vers vous. J'applaudis
» sans doute à votre fermeté, & je sacrifie-
» rois volontiers mes jours pour une si belle
» cause, si elle devoit être couronnée du
» succès. Mais doit-on tenter une entreprise
» téméraire, & dont l'issue ne sera cer-
» tainement que trop funeste ? Vainement
» vous fondez vos espérances sur le Duc
» de Rohan; son passage est intercepté de-
» puis hier, & demain vous aurez à sou-
» tenir les efforts d'une armée redoutable
» & par le nombre & par la valeur. Rare-
» ment une ville assiégée peut-elle tenir
» contre son Roi; & surtout contre un
» Roi puissant dont la fortune a constam-
» ment suivi les drapeaux. »

Tels étoient déjà les propos insidieux que
faisoit le perfide & rusé Sauvage. Cepen-
dant les Assiégés ne s'endormirent pas dans
le repos que les Assaillans sembloient leur
laisser. Pendant que le peuple étoit occupé

à terrasser les bastions & les cornes , les soldats avoient inquiété les ennemis par quelques sorties , & avoient eu quelque avantage. Le Capitaine Pierre & Bauvilar surprirent un corps-de-garde que les Royalistes avoient établi dans ces mêmes masures , dont ils s'étoient emparés , lorsque le Duc de Mayenne fit ses approches , qu'ils avoient perdues ensuite , & qu'ils avoient enfin reprises. Ils tuèrent dix ou douze hommes , & rentrèrent sans perte. La Chapelle , aide du Sergent-Major , sortit aussi avec quelques volontaires par la corne de Montmirat ; chassa les ennemis avec perte de huit ou dix hommes , & emmena un Gentilhomme prisonnier. Il y eut en même-temps , du côté du Moustier , une vive escarmouche qui causa une perte égale aux deux partis. La nuit du même jour aussi une coulevrine placée sur la corne de Montmirat , fit de grands ravages au-delà de la rivière & jusqu'au jardin de *Polisse* , où étoit le quartier du Duc de Mayenne. La tranchée est enfin ouverte , & pous- 22 Août. sée assez avant dans le quartier du Roi :

parce que la journée fut assez tranquille de la part des Affiégés. Mais la nuit d'après, les Affiégés sortent sur les travailleurs, & les mettent en fuite au moyen des grenades & des feux d'artifice. Ils commençoient à combler leur ouvrage, lorsque les régimens de Piémont & de Normandie, qui y étoient de garde, marchèrent à eux. Ceux-ci se retirent d'abord, afin de les engager à les suivre; ensuite faisant ferme à peu de distance de la ville, ils donnent le temps au canon de foudroyer ces deux régimens, qui perdent plusieurs de leurs Officiers, & sont forcés de se retirer en désordre. Les Montalbanois ne perdirent dans cette action que le jeune Tenans, Lieutenant, & un Sergent.

Afin de communiquer avec sûreté d'une tranchée à l'autre, les Affiégeans firent plusieurs lignes de traversé avec quantité de barricades & d'épaulemens pour les défendre contre les fortés. Ils poussèrent l'ouvrage les deux jours suivans, jusqu'à un petit tertre élevé sur le bord du chemin creux, d'où l'on voyoit un des flancs de

de l'ouvrage à corne. Ils l'entourèrent de gabions dans le dessein d'y placer une batterie. Il étoit important de l'empêcher ; en conséquence le Capitaine du Rosier sort à cet effet de la ville dans la nuit avec l'Esclé, suivis chacun de trente mousquetaires & de douze piquiers. Ils s'avancent en silence vers le tertre , y surprennent les travailleurs & les en chassent.

27 Août.

Tandis que du Rosier détruisoit les gabions & les autres ouvrages , l'Esclé monte du chemin creux dans la plaine, & pénétrant jusques aux premières tentes du camp , il y met le feu. L'alarme fut grande, & si l'Esclé eût eu plus de soldats, le désordre eût été général. Content d'avoir vu de si près les ennemis , & trop foible pour aller plus avant , il se retiroit en bon ordre , lorsqu'il apperçoit une troupe de Suisses & un détachement de Cavalerie , qui après avoir fait un grand détour à cause des lignes de communication , venoient le prendre en queue. Il rejoignit alors du Rosier dans le chemin creux. Là ils soutiennent long-temps l'un & l'autre un rude

combat. Mais le nombre des ennemis augmentant, & se voyant en danger d'être pris en flanc, ils quittent la mêlée, rentrent dans la ville, & laissent sur le champ de bataille plusieurs de leurs soldats tués avec les Lieutenants Fresche & Lenclos. Les Royalistes retablissent les gabions le lendemain, placent une batterie de quatre canons sur le tertre, en dressent un autre de dix pièces sur le bord de la rivière, & portent ainsi la tranchée jusqu'au chemin creux. Du Rosier tenta à diverses reprises de mettre le feu aux gabions du tertre; il fut toujours contraint de se retirer sans succès.

L'ouvrage ne se pressoit pas avec moins d'ardeur aux autres quartiers, & les Affiégés ne s'y portoient pas avec moins de valeur pour en retarder les progrès. Le Duc de Mayenne s'avance sur la tranchée plus rapidement que les autres; il sembloit mépriser un ennemi qui ne se fit cependant que trop craindre. Dès qu'il eut poussé ses batteries assez près, une coulevrine com-
 29 Août. mence de battre la porte des Carmes, interrompt le travail des Affiégés, & abat

une guérite d'où on découvroit tout le camp.

Le Moustier eut son tour. Les Affiégés avoient hafardé de porter pendant le jour de la terre aux bastions de l'Ecluse & de Rohan; des pelotons de Royalistes leur firent interrompre cet ouvrage par les arquebusades qu'ils tiroient à l'abri de quelques parois de terre qui restoit encore des clôtures des jardins du faubourg. Les Capitaines Durban & Peyreboisc sortent sur eux, les chassent, & achèvent de raser ces parois.

Depuis cet événement, les Royalistes s'occupèrent quelques jours à perfectionner leur travaux, & les Montalbanois à renforcer leurs défenses. Après ce temps de relâche, les Maréchaux de Lesdiguières & de Saint Geran attaquèrent la contrescarpe du fossé du bastion du Moustier. L'action y fut longue & meurtrière, & ce ne fut qu'au prix de huit cents hommes tués sur la place, qu'ils s'en virent les maîtres & s'y logèrent. Saint Just, Maréchal de Camp, y périt. Il ne restoit plus qu'à

descendre dans le fossé pour attaquer le corps du bastion, dont la prise entraîneroit celle de la place. C'étoit, en effet, l'endroit le plus foible & pour lequel les assiégés craignoient le plus. Aussi prirent-ils les plus grandes précautions pour empêcher cette descente. Une partie des Généraux royalistes, à la tête desquels étoit Bassompierre, la croyoient aisée; les autres avec Marillac la jugeoient impossible, & opinoient à ne pas exposer témérairement les troupes du Roi. La grande perte qu'on venoit de faire pour gagner la contrescarpe, leur en faisoit craindre une bien plus considérable encore dans la descente qu'on proposoit. Il fut délibéré de faire reconnoître le fossé avant de se déterminer. Les Assiégés avoient profité du temps perdu dans ces contestations; ils avoient mis les approches du bastion dans un état redoutable, par le moyen de divers coffres & de fortes barricades. Aussi ceux qui furent envoyés pour reconnoître, ayant vu ces ouvrages & la fosse hérissée de piques & de mousquets, jugent la

descente impraticable ; & le dessein en est remis à un autre temps.

L'affaire du Moustier finissoit à peine , & les esprits en étoient encore échauffés , lorsque les Consuls reçurent une lettre dans laquelle on leur mandoit de prendre garde au Capitaine Sauvage qui n'étoit entré dans la ville que pour les livrer au Roi , ainsi qu'il l'avoit fait à Clairac. Les Consuls firent part dans le moment de cette lettre au Conseil , qui aussi altier & aussi redoutable que celui des dix à Venise , fit arrêter Sauvage & un soldat qu'il avoit à son service , sans en rien communiquer au Gouverneur , ni aux autres hauts-Officiers à qui la connoissance des délits des gens de guerre devoit appartenir , & qui la réclamèrent envain. L'esprit républicain du Conseil fut échauffer celui du peuple par les couleurs odieuses dont il chargea le portrait de Sauvage. On l'arrête , on le fouille , & on trouve sur lui deux lettres de Desplan qui le prioit de presser ceux à qui il parleroit de se décider ; de leur faire bien sentir l'inu-

tilité de leur défense; d'offrir au Marquis de la Force & au Comte d'Orval le rétablissement dans toutes leurs charges & leurs biens avec les bonnes grâces du Roi; au Comte de Bourfranc un Régiment entretenu; & aux habitans la liberté entière de l'exercice de leur religion, & la confirmation de leur anciens privilèges. Ces lettres furent les seuls chefs d'accusation, les seules preuves qu'on produisit contre lui. Il les reconnut dans son interrogatoire, ainsi qu'un billet du Connétable qui les ratifioit, & qui l'assuroit que tout ce qu'il promettroit en conséquence seroit exécuté. Son domestique déclara aussi qu'il avoit porté ces deux lettres en deux voyages qu'il avoit faits au camp, & qu'on lui avoit donné douze pistoles de récompense.

« Révoqueroit-on en doute, dit cependant Sauvage avec une contenance ferme & assurée, mon attachement inviolable pour les églises réformées? La conduite que j'ai tenue à Clairac, auroit-elle donc élevé des soupçons odieux & injustes contre moi? Une telle conduite au con-

» traire atteste le zèle ardent dont je brûle
 » pour ma religion & pour ceux qui la
 » défendent. Cette ville infortunée alloit
 » tomber sous les coups redoutables d'un
 » Monarque irrité. Elle étoit menacée de
 » la brutalité d'un soldat victorieux d'au-
 » tant plus à craindre dans ses excès, qu'il
 » auroit cru servir le ciel même en se li-
 » vrant au meurtre & au brigandage. Ses
 » habitans, par mon entremise, ont con-
 » servé leurs vies, leurs biens, leurs privilé-
 » ges & l'exercice de leur religion. Mon-
 » tauban m'a paru dans une situation non
 » moins critique & non moins périlleuse.
 » Vivement touché de son sort, j'ai voulu
 » ménager, tout-à-la-fois, son honneur,
 » sa gloire, ses intérêts & ceux du calvi-
 » nisme. Devois-je donc m'attendre à être
 » regardé comme un scélérat & un traître ? »

Le Marquis de la Force & les Comtes
 d'Orval & de Bourfranc, qui avoient d'a-
 bord ignoré le sujet de la détention de Sau-
 vage, & qui le croyoient bien plus crimi-
 nel, instruits au vrai des motifs pour les-
 quels on l'avoit arrêté, sollicitèrent forte-

ment sa liberté , & ne firent presque que se rendre suspects. Les Ministres qui étoient restés dans la ville, ne cessèrent d'irriter le peuple contre le prisonnier. Vainement le Connétable & le Maréchal de Thémynes s'intéressèrent en sa faveur , on fut inexorable & sourd à leurs prières. Une entière défiance régnoit dans la ville. Le Comte de Grammont avoit demandé à parler sans témoins au Comte de Bourfranc ; mais Bourfranc s'y refusa, parce qu'il craignit de se rendre odieux à son parti , & de ne s'attirer son ressentiment. En effet, le Consul Dupui l'ayant trouvé très-irrité de ce qu'on lui refusoit la grâce de Sauvage qu'il sollicitoit avec instance, lui avoit dit d'un ton fier & insultant : « Votre vie même » n'est pas plus en sûreté que celle de Sauvage. Vos liaisons criminelles avec l'accusé ne sont que trop connues. Gardez-vous bien de témoigner en public votre mécontentement ; ou craignez qu'on n'exécute sur-vous la délibération prise à l'Hôtel de ville, de mettre à mort, sans formalité, le premier qui parlera de se rendre.

Le procès de Sauvage se continua avec une espèce de fureur. Laviale, Lieutenant criminel, ordonna qu'il seroit appliqué à la question; mais il ne put rien induire de ses réponses: « Ne croyant pas, *dit toujours* » *Sauvage dans l'interrogatoire*, que la » ville pût résister au Roi, j'ai voulu prévenir sa ruine, & je n'ai jamais eu d'autre dessein que de la sauver par un accommodement.

Laviale ne voyant pas en cela de véritable crime, retardoit le jugement, dans l'espoir que le temps pourroit modérer la fermentation qui régnoit dans la ville. Ses espérances furent vaines. Le Ministre Chamier ose le menacer; il excite même une espèce de sédition, & force ce Magistrat de procéder au jugement définitif. Sauvage & son Domestique furent condamnés à être pendus, comme traîtres à Dieu, aux églises au Roi & à la ville.

Cet événement excita l'indignation de toute la Noblesse, & peut-être se repent-elle alors d'avoir livré son état & son honneur aux caprices d'un peuple aussi

féroce que soupçonneux, absolument gouverné par des Ministres altiers & fanatiques Elle dissimula cependant son ressentiment, & servit les Montalbanois avec le même zèle.

Le Comte de Bourfranc qui prévint après l'attaque du Moustier que l'ennemi se porteroit bientôt sur Villebourbon, se prépara à le recevoir. Il fit faire un grand nombre de casemates tout le long du fossé, creuser des coffres & planter une double palissade avec des crochets à plusieurs pointes. Il fit aussi appuyer de longues & fortes poutres sur des pieux droits, pour empêcher les galeries des Assiégés. A ces différens travaux, il ajouta une grande quantité de chevalets & de machines propres à défendre une brèche. Le Marquis de la Force prit aussi à Montmirat ses précautions. Il n'avoit pu empêcher les Royalistes d'établir sur le tertre la batterie qui dominoit le chemin creux, & qui battoit le flanc de l'ouvrage à corne que les boulets perçoient à jour. Il en fit alors doubler l'épaisseur, & traça au-dedans un retranche-

ment à tenailles, qui dans peu de jours fut aussi fort que le premier.

Mais peu s'en fallut que toutes ces précautions ne devinssent inutiles par un accident qui mit la ville en danger. Le feu prit à 31 Août. deux moulins à poudre, & fit sauter les Ouvriers & quelques maisons voisines. L'explosion en fut si terrible, que la ville entière en fut ébranlée. La terreur que causa cet accident, ne se dissipa qu'à la vue des flammes qui sortoient des maisons incendiées. De plus grands revers encore paroissoient menacer la ville. La méfiance, comme on l'a vu, s'étoit emparée de tous les esprits. On commençoit à crier à la trahison, lorsque Dupui, qui voyoit déjà avec douleur éclater les étincelles d'une guerre intestine, courut aux plus échauffés, & n'eut pas peu de peine à leur persuader que l'accident arrivé aux moulins à poudre, ne devoit être imputé qu'à la négligence des Ouvriers. A cette inquiétude, qui n'étoit que d'opinion, il en succéda une plus réelle. L'incendie avoit détruit quinze ou seize quintaux de salpêtre; les

habitans craignirent de manquer de poudre. Dupui, chargé de cette partie, n'étoit pas moins alarmé sur cet objet. Mais pour empêcher le découragement, il montra toujours le visage le plus assuré. On crut qu'il avoit des ressources qu'on ne connoissoit pas; elles n'étoient que dans son génie. Ses soins redoublèrent, & la poudre ne manqua pas, en effet, par l'attention soutenue qu'il apporta à cette partie essentielle.

[1 Septem. Lorsque les Affiégeans eurent tout disposé, le canon commença de foudroyer la ville de toutes les batteries à la fois. Le feu fut partout très-vif. On remarqua que deux boulets partis à la fois, l'un du côté du Moustier, l'autre de celui de Montmirat, poussés par des forces égales, se choquèrent en l'air au-dessus de la ville, & tombèrent en éclats dans une rue sans blesser personne. La batterie du quartier de Montmirat sembloit promettre le plus grand effet, lorsque sur les neuf heures du matin, l'activité en fut suspendue; un canon creva & mit le feu à douze milliers de poudre qui étoufferent Lesine, Lieutenant d'artillerie, La-

vallé, fameux canonier , & tous ceux qui se trouvèrent auprès. Le vent ayant porté les étincelles sur les canons même, ils éclatent & détruisent la plus grande partie des gabions. Les Affiégés profitent de ce désordre ; ils font une sôrtie sur le Régiment de Chappes, qui gardoit la tranchée. Mais à la vue de deux compagnies des Gardes-françaises d'un côté, & de deux compagnies de Suisses de l'autre, ils craignent d'être enveloppés, & rentrent dans la ville. Les Affiégeans reçurent bientôt de nouvelles provisions de poudre, & rétablirent leur batterie. Le feu recommence, & à sa faveur la tranchée est poussée au-delà du chemin creux où le Comte de Fiesque fut tué.

Un malheur pareil fit taire pendant quelques heures la batterie du Duc de Mayenne. Vers les trois heures après midi du même jour, le feu prend aux poudres, & brûle le Marquis de Villars, le Comte de Ribérac, deux Capucins & tous ceux qui faisoient le service. Le mal fut bientôt réparé, & le canon tira avec furie tout le 2^{Septemb.}

lendemain. Les Affiégés , pendant tout ce temps , ne firent d'autre mouvement qu'une course vers le côté de Villenouvelle , qui étoit resté libre. Ils prirent , sur le chemin de *la Lande* , six charrettes chargées de pain , & une septième qui portoit divers comestibles destinés pour le camp.

Le Duc de Mayenne , de tous les Généraux du Roi , le plus zélé & le plus ardent , ordonne de reconnoître la brèche. Ceux qu'il y employa , l'ayant jugée plus grande qu'elle ne l'étoit , il la fait tâter par une troupe de volontaires soutenus d'un corps d'infanterie. Ces volontaires s'appro-
3 Septem. chent , pendant la nuit , du fossé de la demi-lune ; ils y entrent sans beaucoup de peine. Mais voulant entreprendre tout le bastion , ils sont bientôt engagés dans un combat très-désavantageux , & perdent trente-deux hommes de marque & quarante soldats. Le Duc fit sonner la retraite , & demanda une trêve pour retirer les morts , parmi lesquels se trouvèrent Desagnes & Montesquiou. Outré de cette perte , le Duc redouble le lendemain le feu de sa batterie

depuis quatre heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi, & livre l'affaut. 4 Septem.

A ce grand feu & aux mouvemens extraordinaires du camp, le Comte de Bourfranc ne doute pas qu'il ne soit bientôt attaqué. Il se hâte de faire les dispositions nécessaires pour la défense, avec d'autant plus de confiance de voir échouer les ennemis, qu'il étoit persuadé que le Duc n'avoit pas fait reconnoître assez exactement ni la brèche, ni la profondeur du fossé. Il place un grand nombre de mousquetaires dans les coffres, & à la garde des palissades. Il double ceux qui bordoient la contrescarpe; & renforce ensuite les compagnies qui défendoient la demi-lune, avec les compagnies de Ferrieres & de Moncaut. Il en poste deux au-dessus de la brèche, le long de la courtine, & il cache celles de Trabuc & de Barthe, dans la casemate du bastion de la droite. La compagnie de Vési fut mise dans le bastion de la gauche, où étoit déjà celle d'Auffac. Il réserve enfin la compagnie de Peyrebofc avec trois autres, pour remplacer celles qui

auroient trop souffert, & mande au Gouverneur de tenir les troupes du secours prêtes, en cas de besoin.

A peine il avoit fait ces préparatifs, que le Marquis de Thémînes à la tête de trente mousquetaires, de douze soldats portans des échelles, & de quatre gendarmes de la compagnie du Duc, qui avoient à leurs côtés environ cent vingt Gentilhommes volontaires, débouche la tranchée avec impétuosité. Cette troupe est suivie d'une seconde, & toutes les deux sont soutenues par les Régimens de Francou, de Suze, de Lauzun & de Toulouse. Les deux troupes se séparent aux approches du fossé. Celle que commendoit le Marquis de Thémînes est à peine au bord, qu'elle effuye une décharge violente de ceux qui gardoient la contrescarpe. Thémînes est tué; & les mousquetaires sont tellement consternés de ce fatal accident, qu'ils s'arrêtent & refusent d'avancer. Les gendarmes & les volontaires prennent aussitôt leur place, sautent avec courage dans le fossé, chassent les soldats postés dans la casemate, & placent les

les échelles contre l'épaule du bastion ; elles se trouvèrent courtes de quatre pieds. Cependant quelques-uns des plus hardis se guindent sur le bastion , & les Affiégés effrayés prennent la fuite sans rendre de combat. Le Capitaine Pierre y accourt aussitôt , se précipite avec fureur sur le petit nombre de ceux qui étoient montés , & après une action opiniâtre , il les culbute dans le fossé.

Tandis qu'on se battoit sur le bastion , la seconde troupe favorisée par le bruit & par la fumée , arrive sur le bord du fossé de la demi-lune sans être apperçue. Elle le franchit , après avoir essuyé une furieuse décharge de la contrescarpe ; & malgré le feu qui part des bastions , des coffres & des casemates , elle monte rapidement la brèche , au haut de laquelle le Comte de Bourfranc est tué d'un coup de pistolet à la tête. Quelques Historiens ont dit que le coup étoit parti de la main de ses gens même ; suite cuelle des soupçons que l'affaire de Sauvage avoit fait naître parmi le peuple. Frappés cependant de cette mort , les Montalbanois re-

culent jusque dans une casemate près de la porte ; le brave Vignaux y soutient le combat, & perd beaucoup de monde. L'infanterie épouvantée, malgré les ordres du Maréchal-de-Camp, n'ose s'approcher de la brèche ; elle se contente de tirer du bord du fossé, & laisse les autres exposés au carnage.

A cette nouvelle, l'alarme se répand dans la ville ; on croit déjà voir les ennemis sur le pont. Le Marquis de la Force, le Comte d'Orval & Dupui accourent avec des troupes fraîches, & suivis d'un nombre infini de femmes armées de faux & chargées de pierres & de feux d'artifice, ils attaquent les Royalistes en jetant de grands cris. Le combat devient terrible. L'épée & la pique meurtrière sont les seules armes dont on se sert ; on se bat corps à corps ; le feu des ouvrages voisins cesse pour ne pas confondre les amis avec les ennemis ; tant la mêlée est grande ! La demi-lune est jonchée de morts. Forcés enfin de céder au nombre, les Affiégeans perdent du terrain, & descendent la brèche en combattant.

C'est-là où ils sont le plus maltraités. Les femmes s'y distinguent, armées de faulx, de feux d'artifice & de pierres dont elles les accablent, tandis que les moins courageuses sont à la queue avec les enfans, portant sans cesse des rafraîchissemens aux combattans, & des médicamens pour les blessés. Pendant la chaleur de l'action, le Baron de Laferté, un des braves Capitaines de l'armée du Roi, se faisoit remarquer par sa bravoure, & tenoit ferme au haut de la brèche. Le Capitaine Marmonié l'attaque avec courage; après quelques coups donnés, son épée se rompt dans sa main; le péril ne l'étonne pas. Il saisit son ennemi au corps; ils roulent ensemble dans le fossé, où ils luttent quelque-temps; mais Marmonié, plus fort ou plus adroit, défarme Laferté & lui plonge sa propre épée dans le sein. Les Assiégeans repoussés dans le fossé, & vus alors à découvert; le feu recommença, & acheva, pour ainsi dire, de les détruire. Quarante de leurs Gentilshommes y furent tués & soixante blessés avec trois cents soldats. Thémises, Carbon, La-

ferté, d'Estiol, l'Espinelle, Dalon & l'aîné Matancé étoient du nombre des morts ; & parmi les blessés on distingua les deux cadets de Valance , Merveille & le Baron de Poullé. Outre le Comte de Bourfanc, tué sur la place , & les Capitaines Pierre & Ferrières , qui moururent quelques jours après de leurs blessures, les Assiégés perdirent cent vingt soldats & une femme. Vignaux fut alors choisi pour Commandant à Villebourbon à la place du Comte de Bourfanc.

Les imposteurs, intéressés à entretenir le fanatisme, ont tous été attentifs à profiter des moindres choses qui pouvoient leur servir à l'accréditer. Pendant l'assaut donné à Villebourbon, un double arc-en-ciel très-brillant & un météore parurent sur la ville. Les Ministres ne manquèrent pas d'en tirer parti, & virent en particulier dans ce météore la figure d'une flèche dont la pointe menaçoit le camp du Roi. Le peuple superstitieux le crut sur leur parole ; il se persuada aisément que c'étoient des signes certains de la protection divine , & il

se regarda dès-lors comme invincibles.

La perte faite à cet assaut avoit causé au Roi un violent chagrin; mais il fut un peu diminué par la nouvelle que le Duc d'Angoulême avoit défait & presque entièrement dissipé la cavalerie du Duc de Rohan, commandée par le Marquis de Malause.

Le Duc de Mayenne, peu rebuté du mauvais succès de son assaut, qu'il n'imputoit qu'au défaut de ses échelles, se prépara à en donner un second. Il fait conduire une mine sous l'angle du bastion, continue le feu de son artillerie; & pour détourner l'attention des Assiégés, les fatiguer, & tenir ses gens en haleine, il donne ordre, Septem. d'attaquer, vers les dix heures du soir, la garde qui étoit au pied du fossé. Il la force à prendre la fuite, & s'y ménage un logement. Vignaux alarmé, tente de le détruire; il est repoussé. Mais les Capitaines Reignies, Marfolan & Marmonie viennent à son secours avec trois cents hommes, renversent le logement, & tuent en partie ceux qui le gardoient. Le reste fut poussé jusques aux tentes; Mayenne en sort la pique à la

main ; tout le camp prend les armes , & Vignaux se retire sans perte.

Le quartier du Mouftier étoit plus tranquille à cause du peu d'accord des Généraux sur la descente du fossé ; ils se bernoient au jeu des batteries. Bassom-Pierre ne put contenir son impatience. Il avoit reconnu le fossé lui-même ; il en jugea la descente fort aisée , & le Roi l'ordonna. Tout étoit prêt pour l'exécution lorsqu'elle fut suspendue encore une fois par Marillac Maréchal de Camp & par Schomberg, Grand-Maître de l'artillerie , qui s'y opposèrent , & persuadèrent au Connétable que la place se rendroit dans peu de jours.

Les moyens que ces deux Généraux disoient être infailibles , ont échappé à la connoissance des Historiens. Peut-être seroit-on fondé à croire , en rassemblant les diverses conjectures , qu'ils jouoient l'un & l'autre le Connétable , & que la plupart de ceux qui eurent de l'emploi à ce Siège , n'avoient d'autre but que de le faire échouer. Le peu d'intelligence qui régnoit parmi eux étoit évidente ; jamais ils n'agirent de con-

cert. Lorsqu'on faisoit une attaque à un quartier, les autres restoient pour l'ordinaire dans l'inaction, afin de donner, ce sembloit, la facilité aux Affiégés de porter toutes leurs forces à l'endroit menacé. Jamais d'ailleurs les Montalbanois n'avoient été moins disposés à se soumettre, que lorsque ces deux Généraux l'assuroient avec tant de confiance. Leur attention au bien de la ville ne parut jamais moins se ralentir. Tous leurs momens étoient remplis par le travail le plus assidu, soit pour se retrancher aux endroits nécessaires, soit pour substituer de nouvelles défenses à celles que le canon détruisoit; rien n'étoit oublié de ce qui pouvoit contribuer au bien public. Dans un moment de relâche, un de leurs partis sorti par Villenouvelle fait une course vers *la Lande & le Ramier*, & prend trois Gendarmes qui conduisoient à l'armée plusieurs chevaux chargés de bagages, parmi lesquels on trouva des pierreries, quantité de hardes & d'habits de prix, avec huit ou neuf cents écus d'argent monnoyé.

Les travaux continuoient au quartier du

Roi, mais avec beaucoup de difficultés. Le canon de la place ne cessoit de répondre aux batteries des Affiégeans. Ils pénètrent cependant jusqu'à la corne de Montmirat, sous laquelle ils creusent une mine. Ils s'avancent le lendemain entre l'espace des deux cornes, & y commencent un logement. Les Affiégés font les plus grands efforts pour l'empêcher. On en vient aux mains. Les Assaillans ont l'avantage; ils élèvent sur des pieux une espèce de cavalier avec des planches couvertes de terre pour les mettre à l'abri du feu. Malgré ces précautions, les Affiégés à la faveur d'une vive sortie, embrasent cette machine & la détruisent. Le même jour le Duc de Mayenne fait jouer une mine qui ne nuit qu'à ses gens, dont quelques-uns furent étouffés par les débris.

Les Généraux du quartier du Moustier s'étant enfin concertés, résolurent de donner l'assaut à la demi-lune qui couvroit le bastion. Les Affiégés en font avertis par le feu des batteries, qui redoubla & continua avec la même vivacité, jusqu'à ce qu'après

avoir essuyé le feu de coffres & des casemates, les Royalistes franchissent le fossé & s'attachent à la demi-lune, où ils sont reçus avec la plus grande valeur. On vit des femmes se servir, avec toute l'habileté possible, de faulx à long bois, & lancer des cailloux & des feux d'artifice. Après un combat terrible qui dura quatre heures, les Affaillans demeurèrent les maîtres du pied de la demi-lune, sur laquelle toutefois ils n'osèrent pas se loger, quoique les Assiégés l'eussent abandonnée. Elle resta neutre entre les deux partis, & comme destinée à servir de champ de bataille pour la première action. Les Assiégeans tentent cependant d'y avancer une barricade; le Capitaine Durand sort du bastion pendant la nuit, en chasse les défenseurs qui sont tués en partie & la détruit. Les Royalistes perdirent à cette action deux cents cinquante hommes, & les Montalbanois neuf ou dix.

Le Duc de Mayenne, le seul peut-être des Généraux en chef, véritablement attaché à l'honneur des armes du Roi, étoit

sincèrement affligé de la perte de tant de braves soldats, victimes infortunées du caprice des autres Généraux, qui malgré ses prières n'avoient jamais voulu seconder ses opérations. Une noire mélancolie, depuis la mort du Marquis de Villars, son frère, le dominoit; peut-être préageoit-elle le coup qui le menaçoit. Le bruit des armes & l'étude des moyens à prendre pour réduire Villebourbon, pouvoient seuls le distraire. L'attaque du bastion & de la demi-lune n'ayant pas réussi, il divisa la batterie qui foudroyoit ces deux ouvrages, & en tira cinq canons qu'il fit pointer contre le demi-bastion du côté de la rivière. C'étoit l'endroit le plus foible; l'ouvrage étoit mal fait & mal flanqué. Les Assiégés qui en connoissoient les défauts, se hâtèrent d'y faire des retranchemens & des flancs, sans se dissimuler néanmoins le danger de cette nouvelle attaque. En effet, le Duc attaque dans la nuit le corridor & l'emporte. Les Montalbanois veulent le reprendre; ils sont repoussés avec une perte considérable. Les Assiégeans tentent alors de se loger dans le

14 Septem.

fosse; ils en sont empêchés par les Mousquetaires de la casemate & du coffre qui les forcent de se retirer sur le bord. Le Duc y fait conduire deux pièces de campagne, & détruit le coffre. Les Affiégés en construisent de suite un autre près de la casemate, où ils sont plus à couvert. La ressource étoit foible, & ils ne le comprennoient que trop.

Dans cette position embarrassante, Vignaux assemble le Conseil où tous les Officiers appelés, & l'état de la place bien examiné; Dadé, qui n'étoit plus si âpre à la défense, à raison de quelque mécontentement, est d'avis de capituler: « On le fait, » *disoit-il*, « il est dans l'ordre de la guerre, » lorsque l'ennemi est maître de la contrée, « de demander à composer, si on » veut éviter d'être pris à discrétion. » Vignaux de son côté, en convenant que dans les guerres ordinaires on pouvoit capituler avec honneur lorsque les ennemis avoient fait quelques progrès, insista fortement sur la nécessité d'une défense plus opiniâtre, dans le cas présent, où il s'agit-

soit de l'intérêt de la religion & du salut des églises protestantes. Il opina à détruire le travail de ennemis par des sorties vigoureuses, & à disputer le terrain jusqu'à la dernière extrémité. Cet avis, quoique le moins sage, fut suivi & même couronné du succès. Le Conseil de ville alarmé de cette rivalité naissante entre Vignaux & Dadé, & craignant qu'elle n'eût des suites funestes, résolut de les séparer.

Il s'en présentoit un moyen dont on profita sans affectation. Verrieres, ancien Guidon de la compagnie du Comte d'Orval, retiré chez lui depuis les dangereuses blessures qu'il avoit reçues au combat de Septfons, venoit souvent au camp sous la foi des édits. Il s'étoit abouché avec le Duc de Rohan, du consentement du Connétable, pour le sonder sur un accommodement, & avoit donné à son retour de grandes espérances. Il demande une conférence à la corne de Montmirat; le Comte d'Orval s'y rend avec les Consuls, & Verrieres leur dit: «Le Duc de Rohan consent que la ville traite, pourvu que ce

« soit pour elle & pour les autres places » que le Roi n'a pas encore attaquées. » Le Conseil politique s'assemble & délibère de demander qu'au préalable il lui soit permis d'envoyer des Députés au Duc de Rohan pour savoir ses intentions, & prendre ses derniers ordres; cette demande fut agréée. En conséquence on nomme d'abord pour Député, auprès du Duc de Rohan, Dadé & le Ministre Chamier. Mais celui-ci, qui ne pouvoit se dissimuler ses excès séditieux, ne se croyant pas en sûreté, s'il sortoit hors des murs, refuse cette commission. On lui substitua alors l'Avocat Noailan, homme habile, sage & modéré. Ces Députés se rendent au quartier du Roi, ^{15 Septemb} & partent le lendemain pour joindre le Duc de Rohan.

L'envie extrême qu'avoit le Connétable, de voir terminer par un accommodement ce siège meurtrier dont il craignoit, avec raison, la fatale issue, lui faisoit saisir avidement tout ce qui lui en donnoit quelque espérance. Marillac & Subomberg le berçoient de cette idée, qui, sous le pré-

texte de ménager le soldat, fit plus d'une fois languir les opérations, & commettre de grandes fautes contre la saine politique. En effet, les Députés envoyés auprès du Duc de Rohan, plus rusés & plus habiles qu'on ne les en soupçonnoit, n'eurent d'autre objet que de s'instruire par eux-mêmes de la certitude du secours promis, ainsi que l'événement le justifia dans la fuite.

Le Duc de Sully, qui voyoit avec peine son fils engagé dans cette ville rebelle, & qui craignoit d'ailleurs pour une tête si chère à son cœur, crut entrevoir le moment fortuné, unique objet de ses vœux & de ses soins patriotiques, de ramener les Montalbanois à l'obéissance. Il écrivit aux Affiégés, & les exhorta à se soumettre. *Le secours que vous attendez, leur disoit-il dans sa lettre énergique & pressante, & qui nourrit votre criminelle illusion, a été dissipé par le Duc d'Angoulême, entre Lombers & Réalmont. Il est temps, je ne cesserai de vous le répéter, de rentrer en vous-même, & de revenir de votre fol enté-*

zement. Prévenez la juste colère du Roi, & échappez par votre repentir & votre soumission à l'abyme des maux où vous précipitez une trop longue résistance. Cette lettre arriva sous de très-mauvais auspices. Une partie du secours étoit déjà parvenue à Saint Antonin. Il étoit pourtant vrai que le Duc d'Angoulême avoit battu un corps de sept ou huit cents hommes. Mais dans le temps que ce Général s'amusoit imprudemment à en poursuivre les débris, le Duc de Rohan envoya un autre détachement qui prit une route différente, se déroba ainsi à l'ennemi & arriva heureusement à Saint Antonin. Les Montalbanois, que cet événement rendit encore plus obstinés dans leur révolte, répondirent au Duc de Sully d'une manière spécieuse, mais peu satisfaisante : *Nous sommes pénétrés, lui disoient-ils, de la plus vive reconnaissance pour les sentimens de zèle & d'affection dont vous nous honorez ; & notre ambition est d'en éprouver la continuité. Nous sentons combien vos avis sont dirigés par la prudence & l'amour de la paix. Il ne tiendrait pas à*

nous d'y acquiescer, si nous en étions les maîtres. Mais nous n'agissons jamais, nous vous l'avons déjà manifesté, que par les ordres du Duc de Rohan, à qui nous sommes unis par les liens du serment & de la religion. Nos Députés nous feront connoître ses intentions, & alors nous délibérerons sur les mesures que nous avons à prendre.

Le Duc de Mayenne ignoroit ces différentes négociations. Son cœur trop haut n'auroit pu s'y prêter; il auroit craint de compromettre son honneur & les intérêts de son Roi. « Il n'est pas, disoit-il, de la dignité de la Majesté Royale, de montrer tant de ménagement pour des sujets rebelles. Après les premières sommations faites, il ne faut plus leur parler que par la bouche du canon; voilà le moyen sûr & infailible, de les obliger à implorer la clémence du Souverain. » Mayenne agissoit en conséquence, & pouffoit ses travaux avec toute la vivacité que pouvoit lui permettre le peu de troupes qu'il avoit à ses ordres, déjà bien diminuées par les pertes faites aux attaques, les désertions
que

que facilitoit le voisinage de Toulouse, & les maladies qui commençoient à régner dans son camp. Sa grande batterie tonnoit toujours contre la demi-lune & le grand bastion, & la petite battoit de son côté le demi-bastion du côté de la rivière, sans pourtant interrompre le travail de la mine qu'il pressoit sans relâche.

Le Duc de Guise, son cousin, le Comte de Schomberg & quelques autres voulurent voir de près l'état de son attaque. Mayenne les mena à la grande & à la petite batterie. Il leur fit même part de l'assaut qu'il avoit résolu de donner le lendemain. Les Affiégés appercevant, en effet, à cet endroit plus de mouvement qu'à l'ordinaire, redoublent leur feu; le Duc en devient la triste & malheureuse victime. Comme il regardoit entre les deux piquets d'une palissade, il est atteint à l'œil, d'une balle qui le renverse. Ainsi périt ce Prince brave, mais dont la prudence n'égalait pas le courage. Le Roi nomma pour le remplacer le Duc de Guise, qui refusa de se charger du commandement;

il fut donné au Maréchal de Thémînes, aussi courageux que Mayenne, mais non plus circonspect. On disoit de lui, qu'il n'avoit jamais compté les ennemis, & qu'il lui suffisoit de savoir où ils étoient.

Cet événement fut peut-être le salut de Villebourbon. Les projets d'un Général, sont communément enterrés avec lui. Raresment son successeur suit son plan, soit qu'il l'ignore, soit qu'ainsi qu'il arrive à la plupart des hommes, il soit jaloux de ses idées particulières. Le temps d'ailleurs qu'il fallut perdre à remplir la place du Duc, donna le loisir aux Assiégés de se fortifier, & de mettre les endroits foibles en état de faire une meilleure défense.

On ne pouvoit être affecté par des intérêts plus grands que ceux que le Maréchal de Thémînes avoit à ménager, lors qu'il fut chargé seul de l'attaque de Villebourbon. Il avoit à la fois sa gloire à conserver, l'honneur des armes de son maître à soutenir, la mort de son fils & de son ami à venger.

Aussi fait-il des efforts extraordinaires

pour en venir à bout. Son premier plan est de rompre le pont pour couper le chemin aux renforts puissans qu'on envoyoit à Villebourbon sur la moindre alarme. Il place deux canons sur la rive gauche de la rivière , & il les pointe vers l'arche du milieu du pont ; tandis que deux autres pièces postées sur la rive droite , battoient la tour qui défendoit la porte de Villebourbon. Il s'imaginait encore que les décombres embarrassant le chemin , feroient aussi un obstacle au passage des mêmes secours. Il fut trompé dans son attente ; le pont & la tour résistèrent à plus de huit cents volées ; à peine put-on les effleurer.

Pendant que le Maréchal perdoit inutilement de la poudre & des boulets à cette entreprise , le quartier du Moustier se mit en mouvement. L'attaque précédente avoit fait connoître aux Affiégeans que c'étoit l'endroit le plus foible. Le terrain , en effet , y étoit si resserré par la petite rivière du Tescou , qu'à l'une des extrémités de la demi-lune , on n'avoit pu faire qu'un rempart sans fossé pour couvrir une barricade ,

& l'autre extrémité n'étoit flanquée que d'un réduit très-étroit qui avoit sa retraite assurée au moyen d'un petit retranchement placé de côté, vers le fossé, & sous lequel on avoit pratiqué une mine. Les Assaillans, ne trouvant pas d'autre obstacle, donnent vigoureusement du côté du rempart; ils le franchissent, enfoncent la barricade, & poussent les Affiégés jusques dans le corridor qui séparoit le retranchement de la demi-lune dont ils se rendent maîtres. Au bruit du tocsin tout le monde accourt, les femmes mêmes avec leurs armes ordinaires, les faulx & les feux d'artifice. Tandis qu'on arrête les ennemis, le Capitaine Dupui fait une sortie par le bastion de Paillas, les prend en flanc & les met en désordre. Ils sont chassés de la demi-lune; mais soutenus par de nouvelles troupes, ils reviennent à la charge, bravent les feux & les flammes, regagnent la demi-lune, & poussent les Affiégés jusque dans un retranchement qui étoit au bout du corridor. La nuit mit fin au combat. Les Royalistes n'osèrent, & ne purent pas se loger

dans la demi-lune; ils se contentèrent de se retrancher au pied.

Les Montalbanois se vengèrent en partie de cette disgrâce. Ils font une sortie du côté de Montmirat, & pénètrent jusqu'à ^{20 Septem.} une batterie où ils mettent le feu. Le même jour, après une canonade assez vive, les Affiégeans font jouer, sous la demi-lune du Moustier, une mine qui enlève deux sentinelles, & emporte le petit réduit. Ils montent dans l'instant à l'assaut, & s'y portent avec tant de fureur qu'ils chassent les Affiégés de la barricade & du retranchement qui la défendoit, & parviennent jusque dans le bastion. Des soldats frais prennent la place de ceux qui avoient été repoussés, & font reculer les Royalistes à leur tour. Ceux-ci reviennent cependant à la charge, & regagnent le bastion jusqu'à trois fois. Les Affiégés, ranimant toutes leurs forces, & suivis par une multitude de femmes qui, aguerries par les assauts précédens, lançoient les feux d'artifice & les pierres avec la plus grande intrépidité, ou la pique à la main dispu-

toient de valeur avec les soldats , les en chassent encore , & en restent les maîtres. L'histoire n'a pas dédaigné de conserver le nom de deux de ces femmes , Jeanne Pauliac , fille d'un Orfevre , & Guillaume Gasc , qui après avoir combattu avec courage y finirent leurs jours. La dernière , toujours aux premiers rangs , tua à coup de piques deux Officiers ennemis , & fut tuée à son tour d'un coup de mousquet en poursuivant les fuyards. Le public fit , ainsi que dans les républiques , les frais des funérailles de ces deux Héroïnes Montalbanoïses. Cet assaut , violent & meurtrier , dura six heures , & coûta quatre cents hommes aux Royalistes. Le Comte de Schomberg y courut les plus grands dangers. Les Montalbanois y perdirent environ trente hommes. Regniés & la Rivière y furent blessés. Les Affiégeans restèrent maîtres de la barricade & du retranchement , & se logèrent la nuit suivante dans la demi-lune qui fut bientôt abandonnée , parce qu'elle étoit toute bouleversée par la mine & par le canon , & qu'elle n'étoit plus un

lieu de sûreté. Les Affiégés travaillent toute la nuit à fortifier une partie du corridor. Ils le coupent à vingt pas des ennemis par une traverse qu'ils épaulèrent de bonnes barricades ; & Regniés étant hors d'état de servir à cause de la blessure qu'il avoit reçue, céda le commandement du quartier à la Rivière.

Les Affiégeans s'approchoient déjà du corps de la place, mais l'avantage étoit bien foible, comparé aux pertes journalières qu'avoient essuyées les Royalistes depuis le commencement du siège. L'armée se délabroit tous les jours, pour ainsi dire, à vue d'œil. Les grandes pluies & les froids, ainsi qu'on l'avoit prévu, caufoient de violentes maladies & 'emportoient beaucoup de monde. Les fatigues du service avoient déjà doublé, & augmentèrent encore par le bruit qui se répandit de la venue prochaine du secours. Il fallut construire des redoutes de distance en distance, pour lui boucher l'entrée de la ville, & pour embrasser tout le terrain qu'on n'avoit pas pu investir depuis le quartier du Moustier jus-

qu'à celui du Roi à Montmirat. On y met des troupes pour les garder pendant le jour; on les double la nuit, tandis que plusieurs détachemens battoient sans cesse l'estrade sur tous les chemins. On fit aussi de grands abattis d'arbres dans la forêt de la Grésigne & dans tous les bois, à portée de la ville. Tous ces travaux mirent l'armée aux abois; à peine y avoit il le monde suffisant pour la garde des tranchées. Les Montalbanois ne l'ignoroient pas, & cette connoissance ne les fortifia pas peu dans la résolution qu'ils avoient prise de se défendre jusqu'à l'extrémité. Leurs Députés les trouvèrent à leur retour dans cette disposition, & aidèrent à les y affermir. « Au » sortir de la ville, *dirent-ils au Conseil,* » nous avons été conduits chez le Conné- » table. Il nous a d'abord accueillis d'un air » sévère, & s'est exhalé en violens repro- » ches contre nous. Il a cependant ensuite » pris un ton plus modéré, & nous a exhor- » tés à porter le Duc de Rohan à la paix. » Il a exigé même que Desplan nous ac- » compagnât à Castres. Dans la première

» conférence , tenue en présence de Des-
 » plan & de Verrières , le Duc ne paroîs-
 » soit pas éloigné d'un accommodement.
 » Mais l'ayant vu en particulier , & lui
 » ayant représenté que s'il pouvoit faire
 » entrer mille ou douze cents hommes dans
 » la ville , elle tiendrait encore long-tems ;
 » il nous l'a promis d'une manière solen-
 » nelle... N'écoutez , nous a-t-il dit , aucune
 » proposition , que lorsque le secours sera
 » arrivé. Alors si vous y êtes forcés , vous
 » pouvez espérer un traité plus avanta-
 » geux... Afin même de donner une preuve
 » manifeste de sa bonne volonté , il a pris
 » le prétexte d'une revue de ses troupes ,
 » en présence de Verrières & de Desplan ,
 » & a envoyé secrètement le Capitaine
 » Beaufort à Saint Antonin , avec sa com-
 » pagnie composée de douze cents hom-
 » mes , pour se rendre de là à Mon-
 » tauban. »

Sur ce rapport , le Conseil de ville
 pénétrant le peu de goût du Duc de Ro-
 han pour la paix , & n'y étant pas plus
 porté lui-même , délibéra d'attendre à se

déterminer jusqu'à ce que le renfort promis par le Duc fut arrivé. L'Avocat Noailan ajouta, qu'il avoit présumé de quelques propos de Desplan, que les Affiégeans préparoient une grande mine, sans avoir pu pénétrer l'endroit menacé. Le Marquis de la Force ne douta pas que ce ne fût à la corne de Montmirat, & par une précaution qui ne pouvoit jamais être préjudiciable, il place six hériffons queue à queue, rangés en quart de cercle, pour couper la pointe de cette corne à vingt pas de son angle. Il les appuye de bons mantelets, & travaille de suite à une contre-corne.

La conjecture du Marquis de la Force
25 Septem. se trouva juste. En effet, le Connétable fit jouer une grande mine à trois branches à la corne de Montmirat. L'explosion en fut si terrible que toutes les maisons de Villenouvelle s'ébranlèrent. La terreur se répandit dans la ville, & tout ce qu'il y avoit de brave se rendit promptement sur les lieux. On croyoit le mal bien plus grand qu'il ne l'étoit. Soit que la mine eût été mal-

faite , soit par un effet du hasard , la grande masse de terre qui formoit la pointe de la corne , ayant été enlevée , retomba sur la tranchée , & écrasa deux compagnies du Régiment de Chappes & plusieurs Volontaires qui devoient donner les premiers. Pour surcroît même de malheur , ceux qui montent à l'assaut après que le désordre fut réparé , trouvent la brèche si escarpée qu'elle étoit impraticable. Le Maréchal de Chaulnes , qui commandoit l'attaque , s'y obstine & ne veut pas reculer. Dans une absolue impossibilité d'avancer , il laisse ses gens exposés aux feux d'artifice qu'on leur jetoit à plomb , & à la Mousquetairie qui les prenoit en flanc ; il y périt une grande quantité d'hommes.

Las cependant de la longueur de ce combat , quoique bien inégal , & dans le dessein de le faire cesser , le Capitaine Bardou-la-Lane sort par la porte Saint Orse ; tandis que France & Trabuc avec leurs compagnies franchissent les barricades , pénètrent aux batteries , & engagent trois actions en même-temps. Bassom-Pierre , à

la tête de deux compagnies des gardes, joint Bardon avec quelques Seigneurs volontaires, &, après une mêlée assez vive, il le force à rentrer dans la ville. Il court ensuite à la batterie dont France & Trabuc avoient chassé la garde, & qu'ils avoient embrasée. Il les repousse à son tour, aidé par deux nouvelles compagnies que lui avoit envoyées le Maréchal de Praslin; mais malgré ses vigoureux efforts, les Montalbanois emportèrent avec eux plusieurs sacs de laine & de poudre.

Cependant le combat continuoit toujours à la brèche; le Maréchal de Chaulnes s'opiniâtroit à pratiquer un logement au pied. Les Affiégés font une troisième sortie, perdent environ quarante hommes avec le jeune Baron de la Guepie, Capdeville & Ferrières, & sont repoussés. Le Maréchal de Chaulnes est contraint néanmoins d'abandonner son opération. Les Affiégeans travaillèrent pendant la nuit à retirer leurs morts & à rétablir la batterie. Les Affiégés se retranchent au haut de la brèche. L'assaut recommence le len-

26Septem.

demain', & après une action très-meurtrière, les Montalbanois abandonnent le retranchement.

Ces pertes réitérées se faisoient alors vivement sentir aux Assiégés. La nouvelle de l'approche du secours redoubla leurs craintes & leurs inquiétudes. Les Royalistes se mettent en campagne pour l'intercepter; mais avec tant de désordre & si peu d'accord entre les Chefs, qu'il fût passé sans obstacle & seroit entré sain & sauf dans la ville, s'il étoit arrivé quelques heures plutôt.

Pendant que ces différens mouvemens occupoient les Généraux catholiques, la Rivière qui connoissoit l'état de l'armée royale, & parfaitement instruit que le quartier du Moustier étoit très-affoibli par les détachemens envoyés vers le Ramier pour s'opposer au passage du secours, fort avec Durand à la tête de trente Mousquetaires, renverse une barricade & quelques corps-de-garde avancés sur le bord du fossé vers le ruisseau du Tescou, & donne une si vive alarme aux soldats qu'ils se précipitent dans ce ruisseau.

Le secours cependant s'avançoit vers la ville sous la conduite de Beaufort. Cet Officier avoit passé le Tarn au gué de Gaillac & étoit arrivé heureusement à Saint Antonin. Il y fit rafraîchir sa troupe & la divisa en trois corps. Présument avec raison que les chemins détournés & couverts feroient les mieux gardés, il prit sans détour la route la plus droite pour
27Septem. se rendre à Montauban. Il franchit dans la nuit la rivière d'Aveyron sans difficulté, s'approche de la ville, passe avec la première division à la vue d'une garde qui ne l'aperçut pas, ou feignit de ne pas l'apercevoir, & entre dans le corridor de Villenouvelle. La seconde division fut moins heureuse. Baffompierre, fin & rusé, avoit placé tous les Tambours d'un côté, & vis-à-vis à quelque distance, un corps de Suisses. Dès que la marche de cette division se fit entendre, tous ces Tambours battirent à la fois. Les Calvinistes alors, ayant tourné à côté pour s'en éloigner, tombent dans l'embuscade des Suisses & combattent en désordre. Au premier coup

de fusil on sonne toutes les cloches de la ville ; des feux sont aussitôt placés sur les clochers & sur les bastions pour diriger la marche du secours. Mais en éclairant l'entrée de la première division, on éclaire aussi la défaite de la seconde & la fuite de la troisième sous les ordres de Pageze qui, pour éviter d'en venir aux mains, prit son chemin vers les bois voisins. Il fut poursuivi par la Cavalerie & entièrement défait, avant d'y être parvenu.

Beaufort étoit déjà en sûreté ; mais entendant le bruit du combat, & s'apercevant que Lautrec, son Lieutenant, lui manquoit, il revient sur ses pas pour le chercher. Il s'égare dans l'obscurité, s'engage dans un chemin creux occupé par les ennemis, où il fut blessé & fait prisonnier. Plusieurs cependant de ceux qui échappèrent de la déroute, guidés par les feux allumés sur les remparts, se rendirent successivement à la ville. La ressemblance du mot du guet en sauva un grand nombre. Le mot du guet des Royalistes étoit *Saint Jean*, & *Jean* étoit celui du secours. Réu-

nis enfin au nombre d'environ cinq cents sous sept drapeaux , ils entrent dans la place & y portent la joie & la confiance. Environ trois cents de leurs camarades arrêtés prisonniers, sont envoyés aux galères , & le reste mis à mort.

Les Affiégés reçurent alors une partie du secours qu'ils attendoient avec tant d'impatience. L'armée du Roi fut renforcée aussi d'un corps de trois mille hommes.

28 Septem. Ces troupes arrivèrent au camp avec la compagnie des Gendarmes & les Gardes du Maréchal de Montmorenci. Elles campèrent & prirent leur quartier vers le Ramier , du côté de Villenouvelle qui se trouva alors investi. Le Maréchal de Montmorenci attaqué peu de jours après d'une fièvre maligne, quitte le camp & se rend à Toulousé ; perte considérable pour l'armée ! Le Connétable, qu'un génie mal-faisant se plaisoit à nourrir de flatteuses chimères , s'imaginant qu'il n'étoit pas entré même cent hommes dans la ville, crut l'intimider en répandant la nouvelle des troupes fraîches arrivées au camp. Il demande

mande une conférence à la corne de Montmirat, & force Désiles, qui appartenait au Duc de Rohan, de s'aboucher avec les Députés de la ville. Désiles est pathétique & pressant tant que Desplan a les yeux sur lui. Il ne laisse rien à dire de tout ce qu'il croit capable d'effrayer les Députés ; il exagère le nombre des renforts arrivés dans le camp du Roi, & la foiblesse du Duc de Rohan qu'il leur peint hors d'état désormais de leur procurer de nouveaux secours. Mais lorsque l'attention de Desplan fut lassée, on ne vit que trop clairement dans le maintien du Harangueur, qu'il n'y avait rien de vrai dans tout ce qu'il avait avancé.

Cette conférence fut ainsi sans effet. Celle que le Maréchal de Thémines eut peu après à Villebourbon avec les Conseillers au Sénéchal, Constans & Leclerc, & le Consul Lavergne, n'eut pas un plus grand succès. Les Montalbanois se retranchent toujours à dire qu'ils ne pouvoient, ni ne devoient point traiter en particulier, mais seulement pour le général des églises réformées.

Les Affiégés accompagnent cette réponse d'une sortie par la corne de Montmirat. Ils tuent quelques Assiégeans, & mettent le feu aux gabions de la batterie. Toutefois le travail des mines continuoit toujours. Les Montalbanois sont avertis que le Maréchal de Thémînes en conduisoit deux, l'une sous le bastion écorné, & l'autre sous celui qui étoit le plus près. Mais l'avis arrive trop tard pour les éventer. Elles jouent, en effet, & ouvrent le fossé en deux endroits. Les Assiégeans s'y jettent à la hâte, dressent des mantelets, creusent un coffre, le défendent par une barricade, & se logent au pied du bastion au moyen d'une galerie bien couverte. Cependant on travailla encore à une autre mine sous le même bastion. Les Affiégés y opposent une contre-mine, & chassent les Mineurs au moyen de la fumée. Le lendemain ils petardent la galerie ; les Assiégeans la reprennent & s'obstinent à miner le bastion. Une autre mine est découverte le même jour au Moustier. Les Mineurs des deux partis s'y battent à coups

de piques, & ceux de Montauban en restent les maîtres.

Malgré l'attention, la bravoure, les travaux des Affiégés, & l'union qui sembloit régner entr'eux, il ne dépendit pas d'un traître que la ville ne fût prise. Dadé, sur les prétendus mécontentemens dont on a déjà parlé, quitte la ville, & se jette dans le camp du Roi où il est bien accueilli. Semblable à tous les transfuges, plus ardens pour la ruine de leur propre patrie que l'ennemi même, il se hâte d'indiquer les endroits foibles de la place, & conseille de s'attacher à la vieille muraille.

Le Roi commençoit déjà à avoir de l'humeur contre le Connétable qui l'avoit engagé au siège, & il témoignoit une vive impatience de le voir finir. Il assemble ses Généraux pour fixer avec eux le temps auquel on pouvoit espérer de réduire la ville. Les Officiers du quartier du Roi ne voulurent rien déterminer. Ceux du Moustier plus hardis, à la tête desquels étoit le Maréchal Saint Gêran, en garantirent la prise dans douze jours. Ils ne parloient

ainsi que sur les avis de Dadé, & ils ne demandèrent pour cet objet qu'une augmentation de canons. On fit passer de suite à leur quartier toute l'artillerie de celui du Roi, où il ne resta que deux bâtarde.

Il y eut dès-lors vingt canons au Moustier qui battirent le bastion de Paillas & la vieille muraille que les Affiégés terrassèrent avec soin. Entièrement occupés de cette grande batterie en qui ils avoient mis toutes leurs espérances, les Affiégeans abandonnent le grand fossé du Moustier, ouvrent une tranchée dans la plaine au-delà du Tescou, sous les ordres du Marquis de Villeroi, & forment le dessein de la pousser jusqu'à un petit tertre un peu élevé pour y placer une nouvelle batterie.

L'activité de ces travaux n'empêche pas le Connétable de tenir la voie des négociations toujours ouverte ; il propose une
7 Octobre. conférence au Duc de Rohan. Ils se rendent l'un & l'autre au château de Regniés, & il ne tient pas à eux de terminer cette cruelle guerre civile.

Le Duc de Rohan exigeoit que tout le Languedoc fut compris dans le traité, & qu'on donnât une paix générale à tous ceux du Royaume qui étoient de la religion réformée. Le Connétable, après quelques difficultés, y acquiesce; mais il ne veut point signer le traité sans en avoir préalablement conféré avec le Roi. Il revient à Piquecos, assemble le Conseil, & parle ainsi d'un air chagrin & embarrassé :

« Le Duc de Rohan ne veut traiter pour
 » Montauban, qu'autant que toutes les églises réformées du Royaume seront comprises dans le traité. Des contre-temps fâcheux nous mettent dans la fatale nécessité de souscrire à cette triste & dure condition. Des circonstances plus heureuses se présenteront un jour où nous pourrons soumettre entièrement des foyers rebelles & abattre leur fierté. »

Cet avis étoit déjà adopté, & la paix alloit être cimentée entre les deux partis, lorsque quelques Membres du Conseil, soit qu'ils le pensassent en effet, soit qu'ils voulussent faire échouer le Connétable, &

affoiblir ainsi le trop grand crédit qu'il avoit auprès du Roi, s'y opposèrent par de spécieux prétextes :

« Votre avis, dit le *Maréchal de Schomberg* au *Connétable*, a de quoi surprendre. Vous êtes le principal mobile de cette guerre ; c'est vous qui avez accéléré le siège de Montauban, que la prudence peut-être demandoit encore de différer quelque temps. Eh ! maintenant que contre toute attente cette ville va ployer sous la puissance de son maître légitime, vous proposez de conclure un traité honteux avec des sujets révoltés ! Est-ce ainsi que vous avez pris à tâche de compromettre l'honneur des armes du Roi ? Qu'on diffère quinze jours de signer le traité, & Montauban fera ren- tré dans l'obéissance. J'en jure sur ma tête, & je consens volontiers à perdre la vie, si l'événement ne justifie point ma parole. »

« Il ne m'appartient point, dit le *Cardinal de Rets*, dont le caractère naturellement ambitieux & turbulent, fit plus d'une fois

servir la religion à son ambition & à ses intrigues, » il ne m'appartient point d'examiner quel sera l'événement du siège ; » je laisse ce soin à ceux que cet objet regarde. Mais en me renfermant dans mon ministère, je ne saurois dissimuler qu'on ne peut d'aucune manière traiter en conscience avec les ennemis de la foi. Ce seroit être leur complice, favoriser leurs manœuvres & accréditer leurs erreurs. »

Le Jésuite Arnous, en qui Louis XIII avoit une confiance aveugle, renchérit sur ce langage : « Non seulement, *dit-il*, on ne peut traiter en conscience avec les ennemis de la foi ; mais quiconque a l'autorité doit les poursuivre sans ménagement. C'est à l'indigne & molle descendance des Souverains, que l'on doit le funeste progrès des hérésies & les maux accablans qui affligent l'église. Le glaive est remis dans leurs mains pour exterminer tous ceux qui ont une croyance erronée ; & ils doivent s'attendre eux-mêmes à allumer sur eux la juste

» colère du ciel, s'ils laissent ce glaive dans
» une inaction criminelle ».

Louis XIII, d'une piété pusillanime, effrayé des violens anathèmes dont l'ambition ou le fanatisme venoient audacieusement de le menacer, ordonne de continuer le siège. Le Duc de Rohan instruit de ces dispositions, mande aussitôt aux Montalbanois qu'il n'y avoit plus d'espoir que dans une bonne & vigoureuse défense.

Les Montalbanois, à cette nouvelle, annoncent la rupture de la négociation par une de leurs mines qui joue à la corne de Montmirat & qui enlève un corps de garde un peu trop avancé. Le soir du même jour des grenades parties de la ville mettent le feu aux poudres près d'un corps de garde du quartier du Moustier, & le font sauter aussi avec plusieurs soldats. Les Montalbanois se défendoient avec d'autant plus d'opiniâtreté & de confiance, qu'ils étoient parfaitement instruits de l'état de l'armée du Roi. Elle dépérissoit tous les jours, moins encore par les hasards de la

guerre que par les maladies. Les Affiégés regardoient comme une marque visible de la protection divine, d'en être exempts, & que la contagion n'eût pas pénétré jusqu'à eux. Jamais, en effet, il n'y eut moins de malades dans la ville que pendant le siège. C'étoit le fruit du bon ordre établi par le Consul Dupui, & de son attention pour la propreté des hôpitaux & la netteté des rues; précautions qui influent nécessairement sur la salubrité de l'air.

Le Maréchal de Thémînes, malgré les conférences pour la paix, avoit continué le travail des mines. Il en fait jouer une 10 Oâob. à Villebourbon qui renverse environ trois toises du rempart. Par un accident funeste & imprévu, elle porte les débris sur les Royalistes, en tue quelques-uns, & cause assez de désordre parmi eux, pour donner le temps aux Affiégés de se barricader. On se présente cependant à l'assaut. Mais le penchant de la brèche se trouvant trop roide, & la masse du bastion n'étant pas encore endommagée, le Maréchal fait

sonner la retraite après un léger combat, & ordonne de continuer la mine plus avant dans l'intérieur de l'ouvrage.

Ce travail souterrain n'échappoit pas à la pénétration de Vignaux. Il fut alarmé, & fit part de ses craintes au Conseil de ville. « Les Affiégeans, *dit-il*, me paroissent s'attacher sur-tout aux bastions, & diriger tous leurs efforts vers cet objet. Ils parviendront peut-être à s'y fortifier, de façon qu'il ne sera plus possible de les en chasser. Il est essentiel, à mon avis, de mettre tout en œuvre pour les en éloigner. Faisons sur eux de fréquentes sorties, & ruinons entièrement leurs travaux. C'est de là que dépend la sûreté de la place. »

Le Marquis de la Force & tout le Conseil adopte cet avis non moins sage qu'éclairé. Aussitôt trois cents hommes choisis, sous la conduite des Capitaines Savignac, Durfort, Peyrebosc, Pascalet, Marmonié & Dupui, sortent dans la nuit par la demi-lune de Villebourbon, forcent les corps-de-garde, combient une partie de la tran-

18 Octobre

chée , pouffent les Royalistes bien au-delà de la batterie , en brûlent les embrasures & partie des affuts , & se retirent enfin au jour qui leur fit voir tout le camp sous les armes venant à eux. Néanmoins pour trophée incontestable de cet avantage , ils emmenent leurs prisonniers , & emportent une coulevrine qui fut pointée de suite contre ses anciens maîtres. Cette action , très-vive & très-meurtrière , coûta beaucoup de monde aux Royalistes. Francou & le cadet de Montbeton y périrent. Le Comte de Carmaing & le Baron de Lozières furent blessés , & la Rochefetton fait prisonnier. Les Montalbanois y perdirent Peyrebofc , qui mourut quelques heures après de ses blessures. On tenta dans la même nuit une autre sortie au Moustier ; mais elle n'eut aucun succès.

La rude secousse que le Maréchal de Thémynes venoit d'essuyer , lui fit craindre de succomber à une seconde ; les désertions & les maladies avoient presque entièrement ruiné son quartier. Il demande au Connétable un renfort de sept ou huit

cents hommes. On le lui promet; mais il l'attend vainement. Le chagrin le consume; il tombe dangereusement malade bientôt après, & laisse le commandement de son quartier aux Comtes de Grammont & de Carmaing, ses Maréchaux de camp. Celui-ci n'étoit pas encore guéri de ses blessures.

A la réserve du feu des batteries & du travail souterrain, les Affiégés ne firent aucune autre tentative contre la place; ils se bornèrent à élever un cavalier dans le quartier du Roi, sur lequel on plaça les deux canons qui y étoient restés. Cet ouvrage ne subsista pas long-temps; les grandes pluies & l'artillerie de la ville le détruisirent bientôt. Il n'endommagea que les toits de quelques maisons auprès des remparts. Les Affiégés occupés à se retrancher & à réparer les dommages causés par le canon, restèrent tranquilles aussi dans leurs murs. Mais avertis qu'on avoit résolu de leur donner un assaut général le lendemain; & ne doutant pas que le plus grand effort ne fût dirigé contre le Moustier, où

20 Octob.

la brèche paroïssoit la plus grande, & contre le bastion de Paillas dont les ennemis s'étoient fort approchés, le long du précipice, au moyen d'une galerie couverte, ils placent onze compagnies pour défendre deux de ces bastions, & en distribuent quatre autres dans les fossés & les casemates. Tous les postes en général furent renforcés avec le même soin.

Bientôt, en effet, tout se mit en mouvement dans les différens quartiers de l'armée du Roi. On agit alors de concert pour la première fois; & comme c'étoit au Moustier que devoit se faire la principale attaque, le Connétable vain & présomptueux, qui en croyoit le succès infaillible, y fit porter le dîner du Roi pour le rendre témoin de la valeur & du triomphe de ses troupes. Le feu redoublé de toutes les batteries annonça dès le matin ce grand jour aux Assiégés.

Le bouillant & fougueux Ministre Chamier monte alors au haut du rempart, & par diverses allégories puisées dans l'écriture, échauffe ainsi l'esprit des Montalbanois:

« Voilà, voilà, *dit-il*, les impies Assyriens
» au tour de vos murailles, prêts à fondre
» sur vous comme d'impitoyables Vau-
» tours. Le voilà ce cruel & implacable Na-
» buchodonosor, ce persécuteur acharné de
» la race choisie, de la nation sainte, cet en-
» nemi juré du peuple dépositaire de la Loi
» de Dieu. Il ose prétendre aujourd'hui,
» dans son coupable délire, vous asservir
» à ses injustes lois, & vous faire fléchir
» le genou devant l'idole de Baal... O nou-
» velle Béthulie, ne crains rien des efforts
» impuissans de ce tyran sacrilège! Le Dieu
» fort, le Dieu puissant, le Dieu des ar-
» mées a pris en main ta défense. Que
» peuvent contre toi tous les peuples en-
» semble conjurés? Tu l'emportes sur l'an-
» cienne Béthulie par le nombreux essaim
» de Judiths que le Ciel a suscitées dans
» tes remparts... Intépides Israélites, ré-
» pondrez donc aux faveurs insignes de l'E-
» ternel. Veillez avec soin à l'arche sainte
» qu'il vous a confiée; ne perdez jamais de
» vue votre serment solennel de mourir
» plutôt que de la livrer à des mains impu-

» res , & de vous prostituer à des cultes
» idolâtres. Songez....

Chamier poursuivoit encore ce langage inspiré par le délire ; lorsque l'action commence vers les trois heures après midi à la corne de Montmirat ; il est atteint d'un plomb mortel , & périt ainsi victime forcée de son enthousiasme fanatique & séditieux.

Cependant la mine fait une grande brèche ; les Assiégeans montent valeureusement à l'assaut , & sont reçus de même. On s'y bat avec acharnement , & la nuit seule sépara les Combattans. Les Assaillans se retirent sans avantage & sans avoir pu empêcher les Assiégés de barricader la brèche. Une femme surtout y étala une fermeté extraordinaire , digne des siècles héroïques. Un boulet brise dans ses bras une barrique qu'elle portoit pour servir à former le retranchement. Sans s'étonner , & enflammée par le danger même , elle court avec précipitation en chercher aussitôt une autre qu'elle place elle-même.

Vers les quatre heures l'attaque fut aussi

dirigée contre Villebourbon. Une mine joue à l'épaule du bastion ; une partie de la terre enlevée retombe sur les Royalistes, & en écrase plusieurs. Cependant quelques-uns des plus hardis, ou à la faveur d'une galerie, ou en se laissant couler par la contrescarpe, se présentent à la brèche avec courage ; mais trop peu nombreux pour tenir tête à l'ennemi, ils prennent la fuite & regagnent leurs tranchées. Bientôt après, ils reviennent en force, recommencent l'assaut, le soutiennent plus de trois heures avec la même vivacité, & ne se retirent qu'après avoir vu périr plus de la moitié de leurs soldats épuisés de fatigue & couverts de blessures.

Le Connétable avoit aussi fait les meilleures dispositions au quartier du Moustier. Quatre mille hommes choisis, & les Chevaux-légers du Roi qui avoient mis pied à terre, devoient faire l'attaque des bastions du Paillas & du Moustier par divisions de deux cents hommes. Ils étoient déjà en mouvement, lorsque les Généraux voulurent faire encore reconnoître la brèche. La-reyneville,

reyneville, Lieutenant du Maréchal de Saint Gêran, fut chargé de cet emploi important & délicat. Il vit d'abord avec surprise qu'on lui permit d'approcher tranquillement de la contrescarpe. Les Affiégés n'étoient pas fâchés qu'il reconnût, avec une entière liberté, le bon état de la place. Il apperçoit, en effet, le fossé rempli de soldats sans aucune descente praticable ; il découvre encore un ouvrage qui barroit le chemin de la brèche, & dont il seroit absolument nécessaire de s'emparer ; objet dont l'exécution entraînoit beaucoup d'embarras. On n'avoit pas préparé des échelles, & cet ouvrage, d'ailleurs défendu par le feu des bastion & des fossés, rendoit l'attaque difficile & périlleuse. On la renvoie à un autre temps, & on se contente de faire marcher un détachement de trois cents hommes, pour attirer par là l'attention des Affiégés, & favoriser les autres attaques. Le reste des troupes rentra dans le camp, & le Roi retourna à Piquecos, très-irrité contre le Connétable de l'affront qu'il venoit d'essuyer.

Tome III.

Cc

Ainsi finit ce grand assaut qui devoit assurer la reddition ou la prise de la place. Le Roi y perdit plus de huit cents hommes, & les Montalbanois n'en eurent à pleurer que neuf ou dix.

Harassé de fatigues & rebuté par tant de pertes, le soldat Royaliste ne montra plus après le dernier assaut cette confiance, & cette ardeur qui présagent communément les succès; & les Généraux ne virent alors que trop qu'elle seroit l'issue du siège. Néanmoins le travail redouble; on s'efforce d'applanir le terre de la plaine du Tescou, pour y placer une batterie de quinze canons, & achever ainsi de détruire la vieille muraille.

Les Affiégés alors conduisent jusques sous le terre une mine à laquelle ils mettent le feu, & qui rend inutiles les opérations des Affiégeans. En même-temps, Damet, fils du Marquis de la Force, à la tête de cinq cents hommes sort à deux heures du matin du bastion de Rohan, & fonde sur le Régiment de Picardie. Dès que l'action fut engagée, les Capitaines Moncaud, Bout-

de & Regniés sortent aussi du bastion du Toustier avec cent vingt hommes, prenant les ennemis en queue, & les dissipent. Les deux troupes réunies marchèrent à l'artillerie que défendoit une redoute gardée par les Suisses. Ceux-ci, forcés d'abandonner leur poste, sont poursuivis, jusques dans les tranchées; par une partie des Vainqueurs; tandis que les autres avec un grand nombre de femmes chargées de paille & de diverses matières combustibles, se jetent sur la batterie, brûlent les affûts, & enclouent d'abord trois canons.

Les faits de Montauban ont distingué dans cette journée mémorable le nom de Marthe Carnus, fille d'un Forgeron. Cette intrépide Héroïne, armée d'un marteau & de clous, saute courageusement sur un quatrième canon, le serre avec effort entre ses genoux, & l'encloue seule à la vue même de l'ennemi. Une action aussi éclatante ne fut point vue avec indifférence par les Montalbandis. Cette nouvelle Amazone rentre dans la ville aux acclamations de tout le peuple, & reçoit sur les deniers

publics la récompense due à sa bravoure & à sa fermeté.

Une telle épouvante saisit alors les Affligéans, qu'avant de s'être reconnus, la première troupe des Montalbanois, qui avoit entièrement renversé la batterie des ennemis, se retira emportant en triomphe un mortier du poids de cinq quintaux. La seconde troupe, qui s'étoit portée sur la tranchée, en resta maîtresse jusques à neuf heures du matin. Mais voyant revenir les ennemis en force, elle se replie vers la ville & y rentre sans obstacle. Cette action coûta aux Royalistes quatre cents hommes tués ou mis hors de combat. Le seul Régiment de Picardie y perdit plus de cent hommes, quatre Capitaines & plusieurs autres Officiers. Le découragement du soldat catholique augmentoit après ces infortunes continuelles; il ne pouvoit plus déjà soutenir les regards de l'ennemi enflé de ses succès & de ses triomphes.

Les Généraux se flattèrent envain de ramener la fortune de leurs côtés par des mines multipliées. La plupart éventées;

d'autres joquant sans effet ; quelques-unes
 même plus nuisibles qu'utiles ; le peu de
 réussite enfin des moyens que l'art de la
 guerre mit en œuvre ; tout ramena le Con-
 netable à la voie de la négociation. Il se
 servit, pour y parvenir, de Landresse,
 Gentilhomme volontaire, attaché au Mar-
 quis de la Force, & qui avoit conservé des
 relations avec Marillac & le Baron de Mon-
 taut. Par son entremise, le Marquis & son
 fils consentent à une entrevue avec le Duc
 de Chaulnes, frère du Connetable. Ils se
 rendent, en effet, à la Maladrerie avec Vi- 27 Octob.
 guery, Consul ; Gardéfi, Ministre ; Benoît
 & Lalane, Syndics. Le Duc de Chaulnes
 s'y rend aussi ; & après une courte confé-
 rence avec le Marquis de la Force & des
 reproches même assez vifs, il parle ainsi
 d'un ton fier & colère aux Députés de la
 ville :

« Je n'ai point recherché de m'aboucher
 » avec vous. Néanmoins votre sort m'in-
 » téresse & me touche ; je vois avec une
 » vive douleur l'affreux précipice où vous
 » courez à l'envi en aveugles. Cessez donc

» de vous énorgueillir de quelques succès
» momentanés ; vous les devez plutôt aux
» circonstances & à la méintelligence de
» nos Chefs qu'à vous-mêmes. Ces suc-
» cès, en vous opiniâtrant dans votre résis-
» tance & dans votre révolte, seront peut-
» être plus funestes pour vous qu'une
» prompte défaite qui vous auroit jetés aux
» genoux de votre Maître pour implorer
» sa clémence. Il en est encore temps ; ce
» Monarque généreux verse à regret le sang
» de ses sujets, & ne cherche point à trou-
» ver des coupables. Ne le forcez point à
» déployer un jour sur vous sa colère &
» sa vengeance. Abjûrez votre honteuse
» révolte ; mettez-bas les armes que vous
» avez eu la coupable audace de prendre
» contre votre Souverain ; & montrez-vous
» désormais des sujets fidèles & sou-
» mis. »

Gardési prit la parole & répondit au Duc
en ces termes : « Les armes que nous avons
» prises ne sont que défensives, & par con-
» séquent conformes aux lois de la plus
» scrupuleuse équité. C'est contre les enne-

» mis de Dieu & du Roi même dont ils
 » ruinent l'état que nous dirigeons notre
 » défense. Nous le disputons à tous les
 » Français en zèle & en attachement pour
 » notre Souverain, & des témoignages éclatans
 » déposeront à jamais en notre faveur.
 » Lorsque le Duc de Mayenne s'est révolté
 » contre lui, nous avons levé des soldats
 » à nos dépens; nous les avons envoyés au
 » Maréchal de Thémynes avec toute sorte
 » de munitions de guerre; nous avons même
 » publiquement anathématisé dans nos temples
 » tous ceux qui oseroient se déclarer
 » pour ce Duc traître & perfide.... Est-ce
 » donc en s'opposant à la rebellion qu'on
 » est soi-même rebelle? Devons-nous des
 » repentirs à une conduite exempte de
 » crime & de blâme, & notre fidélité constante
 » & inviolable mérite-t-elle l'indignation
 » & la colère du Roi?

» La conduite que vous avez tenue à
 » l'égard du Duc de Mayenne, *répliqua le*
 » *Duc de Chaulnes*, mérite sans doute des
 » éloges. Mais pourquoi en effacer le mérite,
 » en fermant obstinément au Roi les

» portes de la ville , & en vous refusant à
» l'y recevoir avec l'honneur , le respect ,
» & la soumission que vous lui devez ? »

» L'exemple des malheurs arrivés à nos
» Frères Réformés , *repartit Gardési* , a été
» pour nous une leçon utile & salutaire.
» Nous voulons éviter les mauvais traite-
» mens qu'ils ont essuyés , & nous sommes
» devenus sages & circonspects à leurs
» dépens. »

Le Duc , outré de ces propos qui ne
présageoient rien moins qu'un accommo-
dement , éclate enfin en menaces : « Soyez
» assurés , *leur dit-il* , que le Roi ne lâchera
» point prise qu'il n'ait abattu votre fierté
» & puni vos forfaits. Plus son cœur ten-
» dre & compatissant cherche maintenant
» à ramener des sujets coupables par la
» voie de la douceur & de la conciliation ,
» & plus aussi sa vengeance éclatera sur
» eux , s'ils dédaignent de se rendre à ses
» invitations. L'honneur de sa couronne &
» l'intérêt de ses peuples lui en feront un
» devoir sacré qui l'emportera malgré lui
» sur sa bonté naturelle ».

» Non, répondit Gardési avec enthousiasme, le Roi des Rois, le Protecteur des innocens, le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob ne nous abandonnera jamais. C'est son culte; c'est sa cause même que nous défendons. Il combattra toujours pour nous; & jamais il ne permettra que notre religion tombe dans l'opprobre, en faisant triompher nos ennemis. »

Telle fut l'issue infructueuse de cette conférence. Marillac qui s'étoit toujours défié du succès qu'en attendoient les Royalistes, avoit hasardé de placer pendant ce temps-là trois nouveaux canons sur les débris du tertre renversé par la mine qui avoit précédé la dernière sortie. Les Affiégés, divisés en deux corps, font une nouvelle irruption. Le premier de ces corps 28 Octobre se précipite sur le Régiment de Champagne; le second se jete sur celui de Villeroi, s'avance jusqu'aux canons qu'il démonte, en encloue une pièce, brûle les gabions, & se retire après avoir comblé une partie de la tranchée.

Ces fréquentes sorties faisoient perdre

bien du monde aux Affiégeans , & retardoient leurs travaux. Cependant les Affiégés ne les voyoient pas sans inquiétude logés si près de leurs remparts , & presque attachés au corps de la place. Ils avoient souvent tenté de détruire leurs corps-de-garde au moyen des cercles à feu ; mais ces cercles étoient d'abord enlevés & jetés dans la rivière. Les Montalbanois alors imaginent une lourde machine à roues bien goudronnée & remplie de feux d'artifice. Ils y mettent le feu & la roulent sur ces corps-de-garde qu'elle embrasa en les écrasant par sa chute rapide & violente.

Le chagrin du Roi & son impatience donnoient beaucoup d'inquiétude au Connétable. Ce siège , selon quelques-uns , étoit le fruit de ses projets ambitieux. Il avoit formé le plan , si l'on se rendoit maître de Montauban , de démembler cette ville du Gouvernement de Guienne & de le faire ériger en Duché sur sa tête. Mais bien loin de voir ses desirs remplis , il avoit lieu de craindre que sa faveur & sa puissance ne se brisassent contre les murs trop bien défendus de cette ville obstinée.

Dans cette pénible perplexité il assembla un Conseil au quartier du Moustier où tous les Généraux sont appelés. Plusieurs n'étoient pas dans ses intérêts. Les favoris, pour l'ordinaire, ont moins d'amis que de jaloux. Aussi les avis furent-ils d'abord bien partagés. Les uns pensoient qu'il falloit construire un fort au Moustier & deux autres à Monbeton & à Falguières, dans lesquels on mettroit tous les canons qui restoient, avec de bonnes garnisons pour serrer de près la ville, & lui intercepter tout commerce. C'étoit, selon eux, l'unique & vrai moyen de la forcer à se rendre. Cet avis trouva peu de partisans. Il parut à plusieurs que ces précautions utiles & même nécessaires, avant de former le siège, n'étoient pas praticables dans les circonstances actuelles. Ils représentèrent qu'il faudroit tenir une armée dans ces forts que la saison avancée empêchoit de bâtir avec solidité, & que les troupes fatiguées avoient besoin de repos. Le Maréchal de Saint Gêran proposa de réunir tous les quartiers à celui du Moustier, & de continuer vive-

ment l'attaque de ce côté. Le Comte de Schomberg demande alors d'un ton ironique où l'on placeroit la batterie. Une querelle très-vive s'élève entre lui & le Maréchal. Le Connétable la fait cesser par son autorité & continue de prendre les avis ; ils se réunirent tous à la levée du siège. Le Connétable lui-même s'y rangea aussi après quelque résistance. Le Roi enfin y adhéra , mais témoigna en même-temps beaucoup d'inquiétude.

La résolution de lever le siège resta tellement secrète que les Affiégés l'ignorèrent absolument , & ce fut peut-être en cela seul qu'ils ne pénétrèrent pas les desseins des Royalistes. Avant que cette détermination eût transpiré, les Maréchaux de Lefdiguères & de Saint Gérân tentèrent encore , mais toujours sans succès, quelque

31. *Rob.* voie d'accommodement. On fit usage aussi d'une mine qui se trouva prête à Montmirat , & qui n'endommagea que légèrement l'ouvrage à corne. Etoit-ce ignorance ou trahison de la part des Mineurs ? ou bien étoit-ce une espèce de fatalité ? On

a lieu fans doute d'être surpris que pendant tout le cours de ce fiége, aucune mine n'ait eu l'effet désiré & qu'on devoit naturellement en attendre. Les Affiégeans se présentent cependant avec courage, & plantent, sur l'endroit où la mine avoit joué, une forte barricade qui les met à l'abri d'une grande ouverture faite à dessein dans les cornes, & d'où partoît un feu continu.

Le côté du Moustier étoit toujours le plus menacé & celui qui attiroit les plus grandes attentions des Affiégés. Il y avoit déjà dix toises de muraille abattues; les ennemis avançoient toujours leur tranchée dans le quartier du Marquis de Ville-roi, au-delà du Tescou. Ils avoient jeté une galerie dans le fossé du bastion de Pail-las qui leur donnoit la facilité de s'attacher au corps du bastion. Il étoit dangereux qu'au moyen de quelque mine, ils ne se procurassent l'entrée du grand fossé du Moustier, & n'emportassent le bastion. On creuse pour les éloigner un fourneau au-dessous des deux corps de-garde placés;

l'un sur la contrescarpe, & l'autre plus bas sur le penchant vers la rivière. Les Montalbanois rassemblent ensuite leurs meilleures troupes, ne laissent dans quelques postes que les soldats inutiles ou des femmes ^{2 Novemb.} mes armées de piques, & forment deux divisions de quatre cents cinquante hommes chacune. Les Capitaines Dupui & Boutaric à la tête de la première, & suivis d'un bon nombre de Gentilshommes volontaires, passent le Tescou au-dessous du Pont de Saint Etienne & près de l'endroit où cette petite rivière se jette dans le Tarn, fondent sur les tranchées, poussent les ennemis jusques au-delà des deux batteries, y enclouent sept canons, mettent le feu aux affûts, aux gabions & à la poudre, & se retirent presque sans perte à l'approche des Royalistes. Mais un Capitaine sorti de la ville pour favoriser leur retraite, leur fit manquer le gué de la rivière, & près de soixante s'y noyèrent; le jeune Pallemeille fut du nombre. Boutaric mourut de ses blessures quelques heures après.

La seconde division, commandée par Dur,

fort, attendit, pour agir, que les corps-de-garde fussent bien pourvus de monde. Il ne doutoit pas, avec raison, qu'aux premières coups de fusil tirés aux tranchées, on ne renforçât promptement tous les postes. Dès qu'il crut son objet rempli, il fit mettre le feu au fourneau. L'effet en fut si heureux que le premier corp-de-garde, enlevé par ses éclats, tombe sur le second, & l'écrase avec tous ceux qui s'y trouvèrent; plus de cent Gentilshommes y périrent.

Durfort se hâta de profiter du désordre que ce coup imprévu avoit mis parmi les Assiégeans. Il sort sans tarder du bastion de Paillas, & descendant par la brèche, il entre dans la galerie, fait sauter dans le Tescou tous ceux qui échappèrent à l'épée de ses soldats, & détruit entièrement la galerie. Le Marechal de Lesdiguières parut le lendemain hors des tranchées, & demanda une trêve pour enlever les morts; mais on ne put absolument les ôter de dessous les décombres qui leur servirent de tombeau.

Les bastions restèrent alors entièrement libres, & les Royalistes ne tentèrent plus de rétablir les ouvrages détruits. Ces deux forties servirent à fortifier la résolution déjà prise de lever le siège. Si elle eût été exécutée quelques momens plutôt, elle eût sauvé la vie à plus de cinq cents hommes qui périrent dans ces deux actions.

Malgré toutes ces infortunes, Desplan, négociateur obstiné, n'avoit pas abandonné le fol espoir de parvenir à un accommodement. Il s'étoit rendu auprès du Duc de Rohan, & avoit obtenu des lettres dans lesquelles le Duc exhortoit les Montalbanois à envoyer leurs Députés à l'assemblée qui devoit se tenir à Castres pour travailler à la paix. Le Conseil de ville exigea, pour première condition, qu'on n'entreprendroit rien contre la place pendant l'absence des Députés. Cet article leur fut accordé avec d'autant plus de facilité, que les Affiégeans devoient profiter de cette circonstance pour emporter leur artillerie, & faire tranquillement les préparatifs de la retraite.

Après cet accord, on procéda dans le temple

temple à l'issue du prêche à la nomination des Députés. On choisit Castelnau pour le Marquis de la Force ; pour le Comte d'Orval , Dupui , Capitaine de ses Gardes ; Vignaux , pour les intéressés du Béarn ; Durfort , pour le Régiment de Languedoc ; Dupui , premier Consul ; Béraud , Ministre qui avoit succédé à Chamier ; Lamothe-France , & Noaillan Avocat. Desplan voulut que ces Députés se rendissent à Piquecos pour y recevoir leur passe-port ; ils le refusèrent , & Desplan fut obligé d'aller lui-même au camp pour le chercher. Il en rapporta un très-ample du Connétable , & les Députés partirent avec lui.

5. Novem.

Dès le lendemain de leur départ on transporta au quartier du Roi toute l'artillerie du quartier du Moustier ; on n'y laissa que deux canons sur les masures de l'église cathédrale , qui ne firent d'autre dégat à la ville que d'abattre quelques cheminées. Le surlendemain , avant le jour , 7 Novem. toutes les troupes de ce quartier , après avoir vidé les tranchées & mis le feu aux huttes , se mirent en mouvement. Elles dé-

Tome III.

Dd

filèrent sur le pont construit au-delà de Sapiac, & se rejoignirent au quartier de Villebourbon. Les deux canons furent transportés avec les autres à Moissac, à la réserve de deux coulevrines qui se firent encore entendre pendant deux jours. Le Maréchal de Chaulnes eût ensuite une nouvelle conférence, à la corne de Montmirat, avec le Marquis de la Force & le Comte d'Orval accompagnés du Consul Laver-gne, Constans & Bardon, Conseillers au Sénéchal. Cette conférence ne produisit aucun effet. Le même jour soixante hommes, qui étoient partis la nuit précédente de Saint Antonin, arrivèrent à Montauban sans obstacle, portant avec eux un millier de poudre.

10 Novem. Le Roi quitta Piquecos & logea au château de Montbeton. Le quartier de Montmirat décampa le lendemain. Les troupes ayant passé le Tarn sur le pont de la tour de *Moncau*, restèrent en bataille au bord de la rivière, jusqu'à ce qu'on eût rompu ce pont dont les bateaux furent descendus à Moissac. Bassom-Pierre, qui

s'étoit posté en-deçà de la rivière, avec huit cents hommes de pied & cent chevaux pour protéger ces opérations, escarmoucha avec les Montalbanois presque tout le jour. Mais lorsque le pont fut détruit & l'artillerie embarquée, il prit son chemin vers le *Saula*, & passa la rivière d'Aviron, au gué du moulin de *Parazols*, d'où il se rendit aussi à Moissac.

Les Députés envoyés à Castres étoient revenus portant avec eux les articles qui avoient été arrêtés. Bélujon les avoit dressés, & le Duc de Rohan les avoit approuvés sous la condition qu'ils seroient agréés des Montalbanois. Ils contenoient en substance, « que les Assiégés demanderoient » pardon au Roi, & à être reçus à un » nouveau serment de fidélité pardevant » telle personne que Sa Majesté voudroit » commettre à cet effet, laquelle entre- » roit dans la ville avec une suite non » suspecte, & avec pouvoir de confirmer » tous les privilèges, franchises & exemp- » tions des habitans ; que pour marque de » soumission, on raseroit les cornes de la

» demi-lune & la contrescarpe de Ville-
» bourbon dans trois mois, à compter du
» jour du départ du Roi, qui seroit sup-
» plié d'établir dans la ville un siège pré-
» sident avec un Prévôt & des Archers.»
Ces articles lus dans le temple, ne furent pas généralement approuvés, quoique bien modérés & bien avantageux; l'idée de soumission révoltoit des têtes déjà exaltées. On envoya pourtant ces articles au Roi, qui y ajouta la démolition des bastions de Paillas & des Carmes, avec leur demi-lune. Les Montalbanois ne voulurent pas y consentir, & il ne donnèrent aucune réponse.

. Toute l'armée royale se trouvant réunie au quartier de Villebourbon, le bruit se répandit qu'elle devoit y hiverner & continuer le siège. Afin d'éviter toute surprise, ce poste fut promptement renforcé de plusieurs compagnies, & tous les braves de la ville s'y jetèrent. Cet avis étoit entièrement faux. En effet, l'armée vinda absolument les tranchées, & parut en bataille dans la plaine pendant qu'on brûloit le

13 Novem.

pont placé au-dessus de Sapiac. Plusieurs matériaux de ce pont échappèrent à l'incendie; ils furent la proie des Affiégés, qui eurent encore l'audace de pointer des canons à Montmirat sur l'armée, & de l'obliger à reculer. Le Roi quitta alors Montbeton, & l'armée, qui resta sous les armes jusqu'à la nuit, disparut le lendemain, laissant les plus tristes marques de son ressentiment par la destruction & l'incendie de toutes les maisons & châteaux des environs; celui de Montbeton ne fut pas épargné.

14 Novem.

Ainsi finit ce Siège, l'un des plus mémorables de ce siècle par son issue, après environ trois mois de tranchée ouverte. On ne s'arrêtera point à discuter, ni à apprécier les fautes du Connétable, & des autres Généraux du Roi. On se bornera à remarquer que tout fut digne de louange dans l'intérieur de la ville, si on ne considère que ce qui a trait à la défense. Les plus sages précautions, les dispositions les mieux entendues, la plus grande intrépidité dans les dangers, la bravoure la plus

mesurée dans les différens combats, l'union constante des citoyens de tous les ordres qui parurent toujours animés du même esprit, mériteroient les éloges de tous les âges, si le principe & les motifs n'en avoient pas été absolument condamnables. Qu'il est fâcheux que le service du Roi & la gloire de l'état n'en fussent pas le mobile ! Ces Montalbanois auroient été des Héros; ils ne furent que d'illustres rebelles, malheureusement trop célèbres. Tels sont les fruits du fanatisme. Paré des livrées de la vertu, du devoir & du zèle, ce monstre se présente d'abord avec avantage; il séduit, il entraîne; Heureux ceux qui ont la vue assez perçante & le coup-d'œil assez juste pour découvrir de bonne heure le squelette hideux que cachent ses atours empruntés !

F I N.



TABLE

GÉNÉRALE

DES MATIÈRES.

Contenues dans les trois Volumes.



Table de la Dissertation préliminaire.

A.

AMBIGAT (émigration nombreuse sous) dans laquelle se trouvent les Quercinois, page 12.

Aldrubal secouru par les Quercinois, p. 12.

Aveiron, rivière, p. 27.

B.

Belgrade doit son origine à une colonie Quercinoise, p. 12

C.

Cahors, appelé anciennement *Divona*, prend le nom de *Cadurcum*, p. 3. Le Lot en forme une presqu'île, *ibid.* Ancienneté de cette ville, p. 10. Ses vins, p. 28.

D d 4

Caouroi, ancien nom des Quercinois, *p.* 32.

Cadurci, ancien nom des Quercinois, *page* 3.

Cadurcum nom donné aux toiles faites avec le lin du Querci, & à des vases de terre fabriqués à Cahors, *p.* 10 & 11.

Caussé (blés du) *p.* 28.

Châtellainies (les quatre) du Querci, *p.* 22.

Craouci, ancien nom des Quercinois, *p.* 3. Ce nom vient vraisemblablement du mot Gaulois, *Crau*, *p.* 4.

D.

Dordogne, rivière, *p.* 27

E.

Etats du Querci. Il s'assemblent tous les ans, *p.* 21. Membres qui les composent, *ibid.* Villes qui y envoient leurs Députés, *ibid.* Seigneurs qui y ont droit de séance, *p.* 23.

Exupere, fameux Rhéteur, enseigne à Cahors, *p.* 12.

F.

Fous (fêtes des) célébrée autrefois dans le Querci, *p.* 19.

G.

Garonne, rivière, *p.* 28.

L.

Lacapelle-Marival, toiles de lin & de chanvre qu'on y fabrique, *p.* 28.

Livernon, on y voit une pierre d'une grandeur colossale en forme d'autel, *p. 5.*

Louisse, rivière curieuse, *p. 28.*

Lot, rivière, *p. 26.*

Luterius, Chefs des Quercinois, *p. 8.*

Lyon, inscription qu'on y voit au sujet de **Priscus**, Quercinois, *p. 9.*

M.

Mercure, Divinité principale des Quercinois, *p. 6.* On en voit la figure sur le sépulcre de **Saint Géri**, *ibid.* Nom de **Mercure** donné à des châteaux & à des chemins du Querci, *ibid.*

Mié (eaux minérales de) *p. 28.*

Minot (farines de) de Montauban, de **Moissac** & de **Causade**, *p. 28.*

N.

Négrepelisse, toiles de coton qu'on y fabrique, *p. 28.*

P.

Pierres en forme d'autel qu'on trouve sur les chemins, & dans les forêts du haut-Querci. *p. 5.* Effets surnaturels que le peuple leur attribue, *ibid.* Ces pierres paroissoient avoir été dédiées à **Mercure**, *ibid.*

Priscus, Magistrat Quercinois, Tribun d'une Légion romaine, & Intendant des Finances des trois provinces des Gaules, *p. 9.*

Q.

Querci (le) compris dans le département des Gaules, faisoit partie de la Gaule celtique, *page* 3. Son étimologie, *Ibid.* Enclavés dans l'Aquitaine première, *p.* 13. Son rang, *p.* 14. Gouverné par des Comtes, *p.* 20. Sa position, *p.* 24. Sa division, *ibid.* Son climat, *p.* 25. Son sol, *ibid.* Ses productions, *ibid.* Ses rivières, *p.* 26. Son commerce, *p.* 28. Ses curiosités naturelles, *ibid.* Sa constitution actuelle, *p.* 29.

Quercinois (antiquité des) *p.* 4. Leur religion étoit celle des Druides, *p.* 5. Ils avoient un gouvernement particulier, qui paroît avoir été Aristodémocratique, *p.* 8. Ils marchent contre César, *ibid.* Ils conservent leur gouvernement après leur défaite, *ibid.* Arts connus parmi eux, *p.* 10. Ils cultivoient les lettres, *p.* 12. Leur population, *ibid.*

R.

Romains (monumens des) dans le Querci, *p.* 15 & *suiv.*

S.

Seigneurs qui avoient droit d'affister aux Etats du Querci, *p.* 23.

T.

Tarn, rivière, *p.* 26.

Tectosages accompagnés par les Quercinois, *p.* 12.

U.

Uxellodunum, ville ancienne & forte du Querci,
p. 10.

V.

Vigne connue dans le Querci avant l'invasion des
Romains, p. 18.

Villes (les quatre) principales du Querci, p. 22.
Villes qui avoient droit de séance aux Etats, *ibid.*

Table de l'Histoire du Querci.

A.

ACADÉMIE protestante de Montauban ; ce que
c'étoit, *tome II*, p. 81. Se rend célèbre, p. 85. Est
transférée à Puilaurens, p. 352.

Académie des Belles-Lettres de Montauban ; son
origine & sa fondation, *tom. III*, p. 103. Prix
qu'elle distribue, pp. 106, 135. Est-il avantageux à
la littérature que les Académies se multiplient ?
p. 179.

Adhemard, Comte du Querci, *tom. I*, p. 109. Il
ne laisse qu'un fils ~~Adhemard~~, p. 110. Il lui donne pour
appanage les terres de Mairiniac & de Peyrac, &
lui substitue l'abbaye de Tulle, *ibid.* Testament
dans lequel Adhemar prend la qualité de Comte,
tom. II, p. 420. Autre testament postérieur du même
Adhemard, dans lequel il ne prend que la qualité

de *Vicomte*, tom. III, p. 278. D'où vient cette différence? p. 279.

Administration provinciale de la haute-Guienne. Son établissement, son objet, & membres qui la composent, tom. III, p. 167 & suiv.

Agarnus, Evêque de Cahors, tom. I, p. 69. Son frère Aredius, Evêque de Rodez, guéri, dit-on, miraculeusement sur le tombeau de Saint Géri, *ibid.* Ses largesses abondantes, *ibid.*

Agriculture. Société d'agriculture établie à Montauban, tom. III, p. 160. Ses assemblées n'ont pas lieu, *ibid.* Prix fondé pour un mémoire relatif à l'agriculture, 161. Que doit-on penser de ces sortes de prix? *ibid.*

Albias, voyez Bias.

Allemands, voyez Dállemands.

Albret (Louis d') Cardinal, Evêque de Cahors, tom. I, p. 334. Sa mort, 339.

Albuson, Poète Provençal, tom. I, p. 185.

Alithius, Evêque de Cahors, tom. I, p. 39.

Amadour (Saint) tom. I, p. 33, vient en Querci, p. 34. Sa mort, *ibid.* Son corps est trouvé, p. 139.

La ville de Roquamadour lui doit son origine, p. 35.

Amboise (George d') Evêque de Montauban, tom. I, p. 340. Il abdiqua son Evêché, p. 344.

Ambroise (Saint) Evêque de Cahors, tom. I, p. 82. Il se retire dans une grotte, *ibid.* On lui donne un successeur, *ibid.* Il sort de sa retraite, ne veut point reprendre son siège, p. 88. S'en va à

Rome, revient en France; sa mort, *ibid.*

Anonime (l') Evêque de Cahors, *tom. I, p. 87.*

Antejac (Pons d') Evêque de Cahors, *tom. I, p. 200.*

Antgarius, Evêque de Cahors, *tom. I, p. 101.*

Araqui (Flotard) un des descendants des anciens Comtes du Querci, *tom. III, p. 275.*

Ardus (le château de la Mothe d') pris & détruit par les Calvinistes, *tom. II, p. 259.* On y établit une manufacture de fayence, *tome III, page 157.*

Arpajou (Guillaume d') Evêque de Cahors, *tom. I, p. 275.* Réduit le nombre des Chanoines, *p. 279.* Sa mort, *ibid.*

Aubuffon (Guichard d') Evêque de Cahors, *tom. I, p. 300.* Il abdique son Evêché, *ibid.*

Auffonne, voyez d'Auffonne.

Autricus, Comte du Querci, *tom. I, p. 105.* Pepin consent un acte d'échange avec Antgarius, Evêque de Cahors, dans lequel Autricus est qualifié de Comte, *ibid. tom. II, p. 377, tom. III, p. 264.*

Aveiron. Cette rivière n'est navigable que depuis Négrepelisse, encore n'est-ce qu'en hiver, *tom. III, p. 173.* Moyens d'en faire remonter plus loin la navigation & grands avantages qui en résulteroient, *ibid.*

Aides (la Cour des) sa création, *tom. II, p. 317.* Services qu'elle rend à l'état, *p. 326.* Transférée à Montauban, *352.*

Aymatus, Evêque de Cahors, *tom. I, p. 97.*

Aimeri, premier Comte du Querci, *tom. I, p. 98; tom. III, p. 259.*

Azemar (Raimond d') Abbé de Saint Théodard, veut s'emparer de la Seigneurie de Montauban, est arrêté, meurt en prison, *tom. I, p. 175.*

B.

Balaguiier (Jean de) Evêque de Cahors, *tom. III, p. 219.*

Baudouin rend Montferrand, & s'oblige à ne plus porter les armes contre Montfort, *tom. I, p. 170.* Se déclare contre son frère, & détruit la ville de Graves, *p. 179.* Est trahi, sa mort tragique, *p. 187.*

Barthelemi, Evêque de Cahors, *tom. I, p. 215.* Sécularise son chapitre, *ibid.* Fait frapper de la monnoie, *p. 210.* Sa mort, *p. 229.*

Beaulieu (hôpital de) sa fondation, *tom. I, p. 226.*

Beaulieure (Jean de) Sénéchal du Querci, *tom. III, p. 227.*

Beinac détruit par les Croisés, *tom. I, p. 189.*

Beller, *tom. III, p. 157 & 209.*

Belloi (Pierre) écrit contre la ligue, *tom. II, p. 45.* Est mis en prison, *p. 46.* Est transféré à la bastille, *p. 81.* S'évade, est fait Avocat général du Parlement de Toulouse, *p. 82.* Sa mort, *ibid.*

Beraud, Ministre, veut écrire en faveur des dixmes, *tom. II, p. 65.* Confondu par Duperron,

p. 77. Met le trouble dans Montauban, *p. 101.*

'Cabale en faveur du Duc de Rohan, *page 215.*

Excite une violente sédition, *p. 218.*

Berchere (Urbain le Goux de la) Intendant de Montauban, *tom. III, p. 222.*

Berengarius Fernandus, *tom. II, p. 386.*

Bernage (Louis Bazile de) Intendant de Montauban, *tom. III, p. 223.*

Bernard I, Evêque de Cahors, *tom. I, p. 116.*

Bernard II, Evêque de Cahors, *tom. III, p. 218.*

Bertier (Jean de) fait Coadjuteur de l'Evêque de Montauban, *tom. II, p. 310.* Sa conduite envers les Protestans, *p. 313.* Emeute contre cet Evêque, *p. 314.* Ses talens pour la chaire, *p. 324.* Fait le jardin de l'Evêque, bâtit le Séminaire & le Palais épiscopal, sa mort, *tom. III, p. 8.*

Bertrand, Comte de Toulouse & du Querci; *tom. I, p. 123.* Est chassé de ses Etats, & y rentre, *p. 124.* Il part pour la Terre sainte, *p. 127.*

Bertrand (Pierre de) Evêque de Cahors, *tom. III, p. 219.*

Bias (le) est pris d'assaut par le Duc de Mayenne, *tom. II, p. 148.* On y bâtit un beau pont, *tom. III, p. 123.*

Bobila, célèbre Quercinoise, *tom. I, p. 23.*

Boëtius, Evêque de Cahors, *tom. I, p. 49.* Il assiste à un concile tenu à Agde, *ibid.*

Boissi (Françoise de) fonde à Cahors des Ecoles chrétiennes, *tom. III, p. 82.*

Bourse commune des Marchands ou Jurisdiction consulaire, sa création, *tom. III, p. 59.*

Bousquet (Bernard du) Cardinal , *tome I, p. 282.*

Boutaric (François de) *tom. III, p. 96.*

Braconier (Philippe) célèbre Imprimeur , *tom. III, p. 9.*

Breteuil (Anne-François-Victor le Tonnelier de) Evêque de Montauban , *tom. III, p. 135.*

Briconnet , désigné Intendant de Montauban , *tom. III, p. 102.*

Bruniquel , sa fondation , *tom. I, p. 60.* Livré au Duc de Mayenne , *tom. II, p. 149.* Attaqué par Vignaux & délivré par Vendôme & Thémynes , *p. 165.*

Bruniquel (le Comte de) dixmes qui lui sont données , *tom. I, p. 232.*

C.

Cadurcum , nom donné aux voiles faits avec du lin du Querci , *tom. I, p. 23.* A des vases de terre faits à Cahors , *p. 30.*

Cahusac , *tom. III, p. 126 & 208.*

Calvet (les frères) reçoivent secrètement les Secrétares à Montauban & apostasient , *tom. II, p. 396.* L'Abbé entre dans la conspiration de Toulouse , *p. 413.* Est pendu , *p. 414.*

Canhiac , où est le corps de Saint Namphaise , *tom. I, p. 98.*

Capdenac , son origine , *tom. I, p. 18,* avoit des mines ,

mines, *p.* 23. Pris par Montfort, *p.* 189. Par les Vicomtes, *tom.* II, *p.* 5. Soumis pour les troupes du Roi, *p.* 170.

Capuan (Saint) Evêque de Cahors, *tom.* I; *p.* 46.

Calprenede (la) *tom.* III, *p.* 211.

Cahors. Son ancienneté, *tom.* I, *p.* 25. Est décoré de Bains, d'un Amphithéâtre & d'un Temple bâti par les Romains, *p.* 29. Qui est l'Auteur de ces Ouvrages, *p.* 30. Reçoit l'Evangile, *p.* 31. Est cruellement traité par Théodebert, *p.* 60. Saint Géri en rebâtit les murs, *p.* 68. Le Comte Bertrand le donne à sa femme Héleine, *p.* 127. Des soldats de Cahors peuplent la ville de Pampelune; en Espagne, *p.* 129. Le Pape Calixte y vient, & consacre l'Autel de la Cathédrale, *p.* 129. Le Roi d'Angleterre s'en empare, 138. Le rend, *p.* 144. L'Evêque s'en rend maître & en fait hommage à Montfort, *p.* 171. Ses portes sont brûlées, *p.* 191. Est démembré du Comté du Querci; & fait un Comté particulier, *p.* 201. L'inquisition y est établie, *p.* 204. Est donné au Roi en pariage par l'Evêque Cornil, *p.* 240. Est décoré d'une Université; *p.* 270. Le Prince de Galles y vient & le maltraite; *p.* 289. Chasse les Anglois, *p.* 294. Est assiégé, *p.* 301. Le Duc d'Anjou y arrive & confirme ses privilèges, *p.* 309. On y massacre les Sectaires; *p.* 402. Est menacé par Duras, *p.* 418. Est surpris par le Roi de Navarre, *p.* 31. On s'y bat pendant plusieurs jours, *p.* 33. Se déclare pour les Ligueurs;

Tome III.

Ee

p. 59. Les Etats y sont assemblés par Thémias;
p. 128. Perd son université, *tom.* III, *p.* 110. Et
 une partie de son privilège pour le commerce de
 ses vins, *p.* 112. On y battoit monnoie, *p.* 413. On
 y établit un Collège à la place de celui des Jésui-
 tes, *p.* 143.

Cardaillac (Guillaume de) Evêque de Cahors,
tom. I, *p.* 160. S'empare du Comté de Cahors &
 en fait hommage à Montfort, *p.* 171. En rend un
 second au Roi, *p.* 173. Gagne la bataille de Caf-
 relnaudary, *p.* 177. S'empare de l'Ufesch & du
 Puy, *p.* 199. Etablit de corps Religieux à Cahors,
ibid. rend un troisièze hommage à Saint Louis,
p. 201. Sa mort, *p.* 205.

Cardaillac (Guillaume de) Evêque de Montau-
 ban, *tom.* I, *p.* 260. Ses discussions avec le Cha-
 pitre & les Consuls, *ibid.*

Cardaillac (Bertrand de) Evêque de Cahors,
tom. I, *p.* 268. Chassé de son siège par les An-
 glois, *p.* 285. Il reprend ses fonctions, *p.* 286.

Cardaillac (Guillaume de) Evêque, *tom.* I,
p. 277.

Cardaillac (Bertrand de) Evêque de Montauban,
tom. I, *p.* 278.

Cardaillac (Jean de) Evêque, *tom.* I, *p.* 295.

Cardaillac (Raimond de) Sénéchal du Querci,
tom. III, *p.* 230.

Cardaillac (Jacques-Philibert de) Sénéchal du
 Querci, *tom.* III, *p.* 230.

Cardaillac (François de) Evêque de Cahors,

sa mort, *tom. I, page 319.*

Carennac (l'Abbaye de) sa fondation, *tom. I, p. 117.*

Carret (Charles-Dominique de) Evêque de Cahors, *tom. I, p. 355.* Sa mort, *ibid.*

Carrêt (Louis de) Evêque de Cahors, & sa mort, *tom. I, p. 356.*

Carrêt (Aloys de) Evêque de Cahors, *tom. I, p. 356.* Sa mort, *ibid.*

Carret (Paul de) Evêque de Cahors, *tom. I, p. 361.*

Castelnau de Bretenous, les Etats du Querci s'y assemblent, *tom. I, p. 329.*

Castelnau de Vaux, ruiné par les Croissés, *tom. I, p. 189.* Les Etats du Querci s'y tiennent, *tom. II, p. 74.*

Castelnau (Bec de) Evêque de Cahors, *tom. I, p. 287.* Sa mort, 318.

Castelnau (Jean de) Evêque de Cahors, *tom. I, p. 326.* Assemble à ses dépens les Etats du Querci à Castelnau de Bretenous, *page 327.* Sa mort, *p. 334.*

Castelnau de Grammond (Guillaume) Cardinal, *tom. I, p. 353.*

Cathala-Coture (Antoine) *tom. III. p. 81 & 203.*

Cathédrale (l'église) de Montauban finie & dédiée, *tom. III. p. 102.* Description de cette église, *p. 100.*

Catus (Prieuré de) *tom. I, p. 128.*

E e 2

Caussade rançonnée par les Croisés , *tom. I*,
p. 163. Est confisquée par les Inquisiteurs, *p. 206.*
 Prise par Duras , *p. 419.* Par les Vicomtes , *tom. II*,
p. 4. Assiégée par Villars , *p. 6.* Ravitaillée & mise
 en état de défense par le Comte d'Orval , *p. 147.*
 Se rend au Duc de Mayenne , *p. 149.* Les Protest-
 tans s'en emparent , *p. 258.* Le Duc d'Epernon la
 râte & se retire , *p. 260.* Rentre dans l'obéissance,
p. 295. Grande révolte dans ses environs , *tom. III*,
p. 129.

Caylus, sa fondation , *tom. I* , *p. 171.* Est pris
 par Montfort , *ibid.* Le Comte de Toulouse se re-
 couvre , *p. 178.* Revient au pouvoir de Montfort,
p. 182. Duras s'en empare , *417.* Est repris par les
 Catholiques & le Roi y loge pendant le siège de
 Saint Antonin , *tom. II* , *p. 175.*

Cayrac. Les Protestans s'en étant emparés , l'E-
 vêque en transjéra le Chapitre à Castelnau de Mont-
 ratier , & cependant recouvre la place , *tom. II*,
p. 12. Est repris & rasé par Turenne , *p. 14.*

Céré (Saint) son origine , *tom. I* , *p. 89.*

Chalais (Pierre de) Evêque de Montauban ,
tom. I , *p. 286.* Reçoit l'hommage de la Dame de
 Bressols , *p. 287.*

Château-neuf (Pierre de) Evêque , *tome I* , *page*
277.

Charton de la Terrière , Intendant , établit la
 Cours des Aides à Cahors , *tom. II* , *p. 317.*

Chemins ferrés , construits par les Romains ,
tom. I , *p. 27.*

Chemins (grands) dans le Querci, *tom. III*,
p. 84 & 108. Leur utilité, p. 88, 107 & 122.

Cheylus (Joseph-Dominique de) Evêque de Cahors, *tom. III*, p. 150.

Coiffe (la Sainte) précieuse relique, *tom. I*,
p. 97. Perdue au Sac de Cahors & recouvrée,
tom. II, p. 35.

Colbert (Michel) Evêque de Montauban,
tom. III, p. 8. Fait bâtir la maison des filles de
l'Enfant Jésus, connue sous le nom des Dames-
Noires, p. 20. Et l'hôpital général, p. 21.

Collèges de Cahors & de Montauban rétablis,
tom. III, p. 143. Vices de renseignement dans les
Collèges, *ibid.* Moyens d'y remédier, p. 146.

Combat d'Oiseaux sur le Tescou, *tom. I*, p. 96.

Comiac pris par le Duc de Mayenne, *tom. II*,
p. 48.

Commerce, le commerce n'est point un obstacle
au progrès des lettres, *tom. III*, p. 66 & 145. Liberté
du commerce, p. 112.

Compoix terrier, *tom. II*, p. 361.

Compoix cabaliste & industriel, p. 362.

Comtes du Querci, *tom. III*, p. 214 & *suiv.*

Restent-il des descendants des anciens Comtes?
p. 271 & *suiv.*

Comôres (le château de) *tom. I*, p. 155.

Concos (Jacques de) Evêque, *tom. I*, p. 177.

Cornil (Raimond de) Evêque de Cahors, *tom. I*,
p. 234. Met le Roi en pariage du Comté de Ca-
hors, p. 240.

Coras, *tom. I, p. 452.*

Corvées (établissement des) funestes à l'agriculture, *tom. III, p. 107.*

Cos, *tom. I, p. 27.*

Cortines (Pierre de) Evêque de Montauban, *tom. II, p. 150. Sa mort, 157.*

Crussol (Antoine de) Sénéchal du Querci, *tom. I, p. 370.*

D.

D'Allemands (Antoine) Evêque de Cahors, *tom. I, p. 339. Il fonde le Collège de Saint Michel, ibid.*

D'Allemands (Antoine II) Evêque de Cahors, *tom. I, p. 339.*

D'Auffonne (Jacques de Buisson) Premier Président de la Cour des Aides, *tom. II, p. 322. Lève des troupes à ses dépens pour le service du Roi, p. 328. Est fait Gouverneur du Querci, & lève encore des troupes à ses dépens & de la Cour des Aides, p. 333. Contient le Querci, assiége Lauzerte & la prend d'assaut, p. 338. Est fait Conseiller d'Etat, p. 344. obtient la survivance de sa place pour son fils, p. 349. se change à Montauban, & y fait de grands biens, *tom. III, p. 4 & suiv. Sa mort, p. 7.**

D'Auffonne (François-Bernard de Buisson) fils du précédent Premier Président de la Cour des Aides, *tom. III, p. 7. Se couvre de gloire lors*

de la conversion des Calvinistes, *p.* 28. Sa mort, - 41.

Dariat blessé & fait prisonnier à Courbarrieu, sa mort, *tom.* II, *p.* 144.

Darris (Jean) *tom.* II, *p.* 334.

Debar (Raimond) Evêque de Montauban , *tom.* I, *p.* 323.

Défrichemens. Inconvéniens des défrichemens trop illimités, *tom.* III, *p.* 140 & 165.

Déjean (Pierre) Evêque, *tom.* I, *p.* 278.

Déjean (Gaucelin) Evêque, *tom.* I, *p.* 278.

Déjean (Gilbert) Evêque, *tom.* I, *p.* 278.

Delbrun (Pierre) *tom.* II, *p.* 367.

Deodatus, Evêque de Cahors, *tom.* I, *p.* 116.

Fonde l'Abbaye de Carennac, *p.* 117. Sa mort, *p.* 118.

Desprès (Pierre) Cardinal, *tom.* I, *p.* 262.

Desprès de Montpezat (Jean) Evêque de Montauban, *tom.* I, *p.* 360.

Desprès de Lettes de Montpezat (Antoine) Maréchal de France, *tom.* I, *p.* 371.

Desprès (Jacques) Evêque de Montauban, laisse par son absence introduire l'hérésie, *tom.* I, *p.* 396.

Lève des troupes pour sa défense, *p.* 412. Est surpris dans un embuscade, & tué, *tom.* II, *p.* 60.

Devia (Jacques) Cardinal, *tom.* I, *p.* 254.

Devia (Arnaud) Cardinal, *tom.* I, *p.* 254.

Didier, voyez Saint Géri.

Divona, nom ancien de la ville de Cahors & son étimologie, *tom.* I, *p.* 25.

Doats Allemands, Sénéchal du Querci, *tom. I*,
p. 216.

Dôme détruit par les Croisés, *tom. I*, p. 189.

Dominici (Marc-Antoine) *tom. II*, p. 318.

Doriolle (Jean) Evêque de Montauban, *tom. I*,

p. 344.

Dormunda, célèbre Quercinoise, *tom. I*, p. 220.

Dossa, voyez Jean XXII.

Doucin (Guillaume) Evêque, *tom. I*, p. 269.

Dragonade (la) ses excès envers les Protestans,
tom. III, p. 24 & suiv.

Dubois (Nicolas) Intendant de Montauban,
tom. III, page 17. Sa conduite modérée envers les
Protestans, p. 27.

Dubois (Samuel) célèbre Imprimeur, *tom. III*,
page 0.

Dubouquet, Intendant de Montauban, *tom. II*,
p. 125.

Dubouquet (Bernard) Cardinal, voyez Bouff
cuer.

Duguesclin (Bertrand-Jean-Baptiste-Réné) Evê-
que de Cahors, *tom. III*, p. 102 & 149.

Dupui (Bertrand) Evêque de Montauban,
tom. I, p. 258.

Dupui (Jean) Evêque de Cahors, *tom. I*,
page 326.

Dupui, premier Consul de Montauban, seconde
les projets de Rohan, *tom. II*, p. 133. Fait des
dispositions pour soutenir le siège, p. 139. Est en-
voyé à Montpellier, p. 191. Cabale à Montauban

pour Rohan, *p.* 215. Sort le Duc d'embarras, & lui ouvre le chemin à la paix, *p.* 234. Est rétabli dans sa charge, *p.* 283.

Duras (le Duc de) Commandant à Montauban, s'y fait aimer, *tom.* III, *p.* 88. Le quitte, *p.* 97.

Duravel assiégé par les Anglois, *tom.* I, *p.* 305. Est délivré, *p.* 306.

Durban (générosité de) *tom.* II, *p.* 226.

Durfort, Sieur de Boissières, signe un traité, *tom.* I, *p.* 325. Seigneurs de Durfort, Chevaliers Abbés de Moissac, *tom.* III, *p.* 288.

Duroc pris par le Duc de Mayenne, *tom.* II, *p.* 48.

E.

Ebrard de Saint Sulpice (Antoine) Evêque de Cahors, *tom.* II, *p.* 24. Va à Rome, *p.* 37. En revient lors de la prise de Cahors, y rentre, se couvre de gloire pendant la peste, va à la Cour & est admis au Conseil, *p.* 38 & *suiv.* Revient dans son diocèse après les Etats de Blois, & trouve Cahors décidé pour la ligue, il se retire à la campagne, *p.* 59. Retourne à Cahors, assiste à une assemblée des Grands de l'Etat, tenue à Rouen, *p.* 83. Sa mort, *p.* 89.

Ebrard de Saint Sulpice (Bertrand) Sénéchal du Querci, fournit de grosses sommes à son frère, *tom.* II, *p.* 39. Est tué à Coutras, *p.* 54.

Ecoles chrétiennes (Frères des) établis à Montauban, *tom.* III, *p.* 134. & 143. A Cahors, *p.* 159.

Ces établissemens sont-ils nuisibles ? *page* 135.

Ecrivains (Catalogue des) du Querci , *tom.* III ,
p. 188.

Election (Bureaux d') établis dans le Querci ,
tom. II , *p.* 204 , 239 & 301.

Espanhiac. (le Monastère de) sa fondation ,
tom. I , *p.* 241.

Esparbès (le Comte d') *tom.* III , *p.* 155.

Esperie (Sainte) Vierge Quercinoise , *tome* I ,
page 88.

Etampes (Guillaume de) Evêque de Montauban ,
tome III , *p.* 220.

Etapas & logement des troupes , *tome* II ,
page 365.

Etats du Querci , ne s'assembloient plus , *tom.* II ,
p. 306. Leur origine , *tom.* III , *p.* 244. Où s'assem-
bloient-ils & à quelles époques ? *ibid.*

Etienne I , Evêque de Cahors , *tom.* I , *p.* 102.

Etienne II , Evêque de Cahors , *tom.* I , *p.* 125.

Etienne III , Evêque de Cahors , *tom.* III , *p.* 217.

Eusebe , Evêque de Cahors , *tom.* I , *p.* 64.

Evêques (Table chronologique des) de Cahors ,
tome III , *p.* 217.

Evêques (Table chronologique des) de Mon-
tauban , *tome* III , *p.* 220.

F.

Faudeau de Brou (Denis) Intendant de Mon-
tauban , *tome* III , *p.* 222.

- Farinier** (Guillaume) Cardinal, *tome I*, p. 275.
- Farnese**, (Alexandre) Evêque de Cahors, *tom. I*,
p. 391. Abdiqûe, p. 392.
- Fénélon** (Salignac Lamothe de) *tom. III*, p. 11
& 213.
- Feyditi** (Gerard) Evêque de Montauban, *tom. I*,
p. 323.
- Fieux** (hôpital de) sa fondation, *tom. I*, p. 227.
- Figeac** (l'Abbaye de) sa fondation, *tom. I*, p. 95.
- Est réparée par Charlemagne, p. 95.
- Figeac**, son origine, *tom. I*, p. 86. Montfort y
tiens les Erats du pays, p. 189. Est pris & saccagé
par les Protestans, qui y bâtissent une citadelle,
tom. II, p. 21. Est soumis par les troupes du Roi,
tom. II, p. 170.
- Finances** (Bureau des) établi à Montauban,
tom. II, p. 306.
- Fleur** (la sœur) *tom. I*, p. 227.
- Florentius**, Evêque de Cahors, *tom. I*, p. 241.
- Flotard**, Vicomte de Cahors, *tom. I*, p. 111;
& *tom. III*, p. 272.
- Fons** pris par les Anglois, *tom. I*, p. 307.
- Fonténai**, Intendant de Montauban, *tom. II*,
p. 352.
- Foucault** (Nicolas-Joseph) Intendant de Mon-
tauban, *tom. III*, p. 9. Son goût pour les lettres,
ibid. Sa modération, p. 12. Fait planter le cours,
pag. 14.
- Foulé**, Intendant de Montauban, *tome II*, page
314.

Fouillrac (Raimond-Antoine de) *tom. III, p. 12 & 197.*

Foulques, Evêque de Cahors, *tom. III, p. 218.*

G.

Galiotte, voyez Genouillac.

Gagnac, forcé par les Anglois, *tom. I, p. 307.*

Par Mayenne, *tom. II, p. 48.*

Ganai (Germain de) Evêque de Cahors, *tom. I, p. 353.*

Garrissolles (Antoine) *tom. II, p. 329, & tom. III, p. 194.*

Gausbert (Saint) Evêque de Cahors, *tom. I, p. 109.* Sa mort, 115.

Gausbert, Chevalier, Abbé de l'Abbaye de Moissiac, *tom. I, p. 114.* A-t-il été le seul Chevalier Abbé de cette Abbaye? *tom. III, p. 287.*

Genouillac (Galliot de) Maître de l'artillerie, *tom. I, p. 343.*

Genouillac (Galliot de) un des preux de Charles VIII, *tom. I, p. 343.* Se fait honneur dans des joutes, *p. 344.* Est fait Chambellan, *p. 348.* Capitaine de Gendarmes, *p. 352.* Maître de l'artillerie, *p. 354.* Se distingue à Marignan, *p. 358.* Est nommé Sénéchal du Querci, *ibid.* Est fait prisonnier à Pavie, *p. 363.* Devient grand Ecuyer de France, *ibid.* Cède sa charge de Sénéchal à son fils d'Acier, *ibid.* Est blessé au siège de Peyriniac, *p. 368.* Quitte le service & cède encore sa charge

de Maître de l'artillerie à son fils, *p.* 369. Ce fils est tué à Cérifoljes, *p.* 370. Pour le consoler le Roi lui donne le Gouvernement du Languedoc, *ibid.* Il meurt de douleur, *ibid.*

Genouillac (Galiotte de Gourdon de) fameuse Réformatrice, *tom.* II, *p.* 119.

Génulphe (Saint) premier Evêque de Cahors, *tom.* I, *p.* 36, *tom.* III, *p.* 255. Quel a été son successeur ? *p.* 256.

Geoffroi, Evêque de Cahors, *tom.* I, *p.* 129.

Géraldi (Hugues) Evêque de Cahors, *tom.* I, *p.* 245. Ses excès, *page* 347. Sa mort violente, *p.* 248.

Geraud I, Evêque de Cahors, *tom.* I, *p.* 106.

Geraud II, Evêque de Cahors, *tom.* I, *p.* 119.

Geraud III, Evêque de Cahors, *tom.* I, *p.* 125.

Sa mort, *p.* 128.

Geraud' Hector IV, Evêque de Cahors, *tom.* I, *p.* 139. Reçoit l'hommage du Vicomte de Turenne, *p.* 150. Sa mort, *p.* 159.

Geraud V, Evêque de Cahors, *tom.* I, *p.* 205.

Géri, (Saint) Evêque de Cahors, *tom.* I, *p.* 66.

Sa conduite, *p.* 68. Sa mort, 69.

Ginibral va au secours de Villemur, *tom.* II, *pag.* 71.

Gisbert (Jean) *tom.* III, *p.* 65 & 201.

Gisbert (Blaise) *tom.* III, *p.* 94 & 205.

Godefroi, Comte du Querci, *tom.* I, *p.* 102.

Goffelin Déjean, Cardinal, *tom.* I, *p.* 277.

Goudon (le château) assiégé par Villars, & se-

couru par Thémînes, *tom. II, p. 76:*

Gourdon, son origine, *tom. I, p. 119. Le Pape Calixte y vient, tom. I, p. 129, pris par Duras, p. 418.*

Gourdon (Bertrand de) blesse à mort le Roi d'Angleterre, *tom. I, page 153. Est écorché vif, p. 158.*

Gourdon de Genouillac, (Jean Ricard de) *tom. I, p. 343.*

Gourdon de Genouillac (Louis de) *tom. II, p. 111.*

Gourdon (le Vicomte de) combat vaillamment à la surprise de Cahors, *tom. II, p. 32.*

Gourgue (Alexis-François de) Intendant de Monrauban, *tom. III, p. 129. Sa conduite lors du débordement du Tarn, p. 151.*

Guesclin (Bertrand-Jean-Baptiste-René du) Evêque de Cahors, *tom. III, p. 102. Sa mort & ses nombreux établissemens, p. 149.*

Guillaume I, Evêque de Cahors, *tom. I, page 104.*

Guillzume II, Evêque de Cahors, *tome I, pag. 128.*

Guillaume III, Evêque de Cahors, *tome III, p. 218.*

Guillaume III, Comte de Toulouse & du Querci, *tom. I, p. 116.*

Guillaume IV, Comte de Toulouse & du Querci, *tom. I, p. 128.*

Guillaume IV, Evêque de Cahors, *tom. I, p. 159.*

Reçoit l'hommage de Pierre de Saint Germain ,
ibid. Sa mort , p. 160.

Guiscard (George de) tom. III , p. 44.

H.

Habert (Pierre d') Evêque de Cahors , tom. II ,
 p. 239. Garantit son peuple de la peste , & em-
 bellit le château de Mercués , p. 249 & 250. Sa
 mort , p. 310.

Hauteferre (Antoine-Dadine de) tom. III , p.
 17 & 198.

Hauteferre (François de) tom. III , p. 18 &
 200.

Herbigni (Henri-Lambert d') Intendant de Mon-
 tauban , favorise le commerce , tom. III , p. 46.

Herouville (le Comte d') Commandant en chef
 de la Guienne , tom. III , p. 121.

Hispalia , ville qu'on prétend avoir existé du
 temps des Romains , près du village de Cos , tom. I ,
 p. 27.

Houffaye (Felix le Pelletier de la) Intendant de
 Montauban favorise le Commerce , tom. III ,
 p. 46.

I.

Impositions , comment se font dans le Querci ,
 tom. II , p. 363.

Inquisition établie dans le Querci , tom. I ,
 page 204.

Intendance établie à Montauban, *tom. II, pag. 306*. Est démembrée, *tom. III, p. 76*.

Izarn de Grezes. L'agriculture lui doit beaucoup, *tom. III, page 115*.

J.

Jean XXII, *tom. I, p. 248*. Elève plusieurs Quercinois au Cardinalat, *p. 253*. Erige plusieurs Abbayes en Evêché, *p. 258*. Fonde les Chartreux à Cahors, *p. 268*. L'Université, *p. 270*. Sa mort, *p. 272*.

Jean, Evêque de Cahors, sa mort, *tome I, p. 287*.

Joannies (las) *tom. I, p. 189*.

Jourdan (Raimond) fameux Poète Provençal; *tom. I, p. 143*. Sa passion pour Mabile de Rlen; *ibid.* Il se fait Religieux, *ibid.*

L.

Labarrière (Jean de) Réformateur de Feuillans, *tom. II, p. 50*.

Labroa (Guillaume de) Evêque de Cahors, *tom. I, p. 248, tom. III, p. 189*.

Lacore (Charles-André de) Intendant de Montauban, *tom. I, p. 126*. Fait bâtir une salle de Spectacle, *ibid.*

Lacoste (Jean de) *tom. II, p. 156, tom. III, p. 192*.

Lafrançaïse, sa fondation, *tom. I, p. 163*. Pris

& pillé, *tom. II*, page 49.

Lagalaissière (Antoine Chaumont de) Intendant de Montauban, *tom. III*, p. 124. Fait élargir le pont, *ibid.*

Lagarde (Pierre de) *tom. I*, p. 377.

Lagarouste (Antoine Lauricesques de) *tom. III*, p. 62.

Lagier (Bertrand) Cardinal, *tom. I*, p. 311.

Lantoit, ancien Monastère fondé par Charlemagne, dont il ne reste plus de vestiges, *tom. I*, p. 95.

Landerose. Fontaine curieuse récemment découverte à Landerose, près Moissac, *tom. III*, p. 298.

Laroche de Fontenilles (Bernard de) Evêque de Montauban, *tom. I*, p. 326. Sa mort, p. 331.

Laroque, Architecte, *tom. III*, p. 100.

La Sarladie. L'héritière de la maison de Cahors, qu'on croit descendre des Vicomtes de Cahors, entre dans la maison de La Sarladie, *tom. III*, p. 274.

Latour (Bertrand de) Cardinal, *tom. I*, page 262.

Laugeois (Jean-Baptiste-Louis) Intendant de Montauban, *tom. III*, p. 76.

Lauzerte, sa fondation, *tom. I*, p. 209. Surpris par les Pastoureaux, p. 265. Pris d'assaut par Duras, & saccagé, p. 417. Soumis par les troupes du Roi, *tom. II*, p. 170.

Lavaur (Guillaume de) *tom. III*, p. 91 & 204.

Lefranc de Caix, Premier Président de la Cour des Aides, *tom. III*, p. 42. Sa mort, p. 78.

Tome III.

Ff

Lefranc (l'Abbé Louis) Premier Président de la Cour des Aides , *tom. III, p. 79. Sa mort, p. 109.*

Lefranc de Pompignan (Jean-Jacques) Avocat général de la Cour des Aides , forme une Académie à Montauban , *tom. III, p. 103. Est nommé Premier Président de la Cour des Aides, tom. III, p. 109. Quitte sa place, p. 124. Sa mort, p. 174.*

Legendre (Gaspard François) Intendant de Montauban , *tom. III, p. 50 & suiv. Il fait démembler l'Intendance, p. 76.*

Lejai (Guillaume) Evêque de Cahors , *tom. III, p. 15.*

Leimé (le Monastère de) *tom. I, p. 95. Prétend que Charlemagne est son Fondateur, ibid.*

Leroux , voyez Roux.

Lescalopier (Gaspard-César Charles) Intendant de Montauban , *tom. III, p. 102. Il ouvre un grand chemin pour la communication du Rouergue & du Querci, p. 108. Fait planter des pepinières de mûriers, p. 114. Etablit une filerie de soie, p. 115. Autres ouvrages publics dont le Querci lui est redevable, & grands avantages qui en ont résulté, p. 122 & 123.*

Lettes (Jean de) Evêque du Montauban , *tom. I, p. 389. Sa vie, p. 390. Apostasie & s'enfuit, ibid.*

Lieune (le Monastère de la) ses prétentions , *tom. I, p. 95.*

Lieuroux , (Notre-Dame de) *tom. I, p. 171. Belle fontaine auprès, ibid.*

Lieutenans des Sénéchaux ne doivent pas être

confondus avec les Vice-gérans, *tom. III, page 227.*

Lissac (le Monastère de) sa fondation, *tom. I, p. 138.*

Lolmie (le château de) détruit par les Croisés, *tom. I, p. 189.*

Losières, (le Monastère de) sa fondation, *tom. I, p. 232.*

Losières (Guinot de) Sénéchal du Querci, *tom. I, page 348.*

Losières Thémînes, Sénéchal du Querci, *tom. II, p. 61.* Fait les premières approches au siège de Montauban, & est tué, *p. 152.*

Loftanges (Emmanuel Galiot de) Sénéchal du Querci, *tom. III, p. 234.*

Loftanges (Emmanuel II) Sénéchal du Querci, *tom. III, p. 234.*

Loftanges (Henri) Sénéchal du Querci, *tom. III, p. 234.*

Loftanges (Louis I) Sénéchal du Querci, *tom. III, p. 234.*

Loftanges (Louis II de) Sénéchal du Querci, *tom. III, p. 234.*

Lot (débordement du) *tom. III, p. 169.*

Loubéjac (le Baron de) à la tête tranchée à Cahors, accusé d'avoir voulu s'emparer de cette ville par intelligence, *tom. II, p. 19.*

Luséch (Antoine de) Evêque de Cahors, *tom. I, p. 348.* Sa mort, *p. 353.*

Luterius, Général Quercinois, vaincu par Ca-

ainius, *tom. I*, p. 13. Livré aux Romains après la prise d'Uxellodunum, & mis à mort, p. 16.

Luzerne (Henri de Briqueville de la) Evêque de Cahors, *tom. III*, p. 44 & 102.

M.

Machaut, Intendant de Montauban, *tom. III*, p. 202.

Mainard (Geraud) *tom. II*, p. 78, *tome III*, p. 192.

Malartic de Montricoux (Amable-Louis-André de) Premier Président de la Cour des Aides, *tom. III*, p. 125.

Marcel (le fort de Saint) emporté par Montfort, *tom. I*, p. 172. Repris par le Comte de Toulouse, p. 178. Affiéé par les Croisés qui sont forcés de l'abandonner, p. 181. Absolument détruit, *ibid.*

Manufacture à Montauban, *tom. III*, p. 69 & 70. A Cahors, p. 170.

Marcel (l'Abbaye de Saint) sa fondation, *tom. I*, p. 140.

Marcillac (l'Abbaye de) sa fondation, *tom. I*, p. 86. Est réparée par Charlemagne, p. 95.

Marcillac, son origine, *tom. I*, p. 86. Belle grotte ou cave gouttière auprès, *ibid.*

Marguerie (la) Intendant de Montauban, *tom. II*, p. 306.

Marot (Clément) *tom. I*, p. 377.

Marfis (Raimond de) *tom. I*, p. 431.

Martel, sa fondation, *tome I*, p. 78.

Martel (André) Ministre protestant, *tom. III*,
p. 36. Sa conduite généreuse, *ibid.* Ses ouvrages,
p. 201.

Massip (le brave) *tom. III*, *p. 115*.

Massip (Jean Baptiste) frère du précédent,
tom. III, *p. 212*.

Mathieu, Poète Provençal, *tom. I*, *p. 185*.

Maurice (le bourg de Saint) pris & brûlé par
 les Protestans, *tom. I*, *page 431*. Garnison du
 fort taillée en pièces, *tom. II*, *p. 200*.

Maurice, Evêque de Cahors, *tom. I*, *p. 80*. Son
 corps conservé à Mezels, village du Querci,
p. 61.

Maximus, Evêque de Cahors, *tom. I*, *p. 57*.

Meillan, Intendant de Montauban, *tom. III*,
p. 222.

Mercués assiégé & pris par Duras, *tom. I*,
p. 424.

Mesplede (Louis) *tom. II*, *p. 367*, *tom. III*,
p. 196.

Meulan d'Ablois (Pierre-Charles) Intendant de
 Montauban, *tom. III*, *p. 172*.

Mezels, on y voit le corps de Saint Maurice,
tom. I, *p. 61*.

Minot (Commerce des farines de) *tom. III*,
p. 140. Inconvéniens à craindre pour ce commerce,
p. 141.

Moissac (l'Abbaye de) sa fondation, *tom. I*,
p. 54. Chevaliers Abbés de cette Abbaye, *tom. III*,
p. 289.

Moissac, son origine & son commerce, *tom. I*,
p. 54. Le Roi d'Angleterre s'en empare, *p. 138*.
 Est rendu, *p. 144*. Enlevé encore par les Anglois,
p. 149. Affiéé & pris par Montfort, *p. 182*. Ren-
 tre dans l'obéissance, *p. 188*. Recouvré par Rai-
 mond le jeune, *p. 200*. Est démantelé, *ibid.* L'In-
 quisition y est établie, *p. 204*. Pris par les Anglois,
p. 305. Repris, *p. 310*. Pris par le Duc d'Eper-
 non sur les Ligueurs, *p. 70*. Louis XIII s'y rend,
tom. II, *p. 151*. Il y revient, *p. 170*. On y conf-
 truit une écluse, *tom. III*, *p. 123*.

Montaudier (Jean de) *tom. III*, *p. 92 & 204*.

Moncuq. Raimond lui donne le privilége de
 franc-alleu, *tom. I*, *p. 160*. Est pris par Mont-
 fort, *p. 182*. Est démantelé, *p. 200*. Tient pour
 les Anglois, & est puni, *p. 302*. Est soumis par
 les troupes du Roi, *tom. II*, *p. 170*.

Montfaves (Bertrand de) Cardinal, *tom. I. pag.*
254.

Montaigu (Sicard de) Evêque de Cahors, *tom.*
I, *p. 241*. Sa mort, *ibid.*

Montalambert (Jean de) Evêque de Montau-
 ban, *tom. I*, *p. 339*.

Montauban, sa fondation, *132*. Est fidelle au
 Comte de Toulouse, *p. 175*. Est livré à Mont-
 fort, *p. 187*. Secoue le joug d'Amauri, & est
 donné en fief au Comte de Foix, *p. 195*. Est réuni
 de nouveau au comté de Toulouse, *p. 200*. Est
 donné aux Anglois par le traité de Brétigni, *pag.*
280. Les chasse, *p. 230*. Est fidelle à Charles, *p. 235*.

Ce Prince y vient & y passe l'hiver, *page* 240. L'hérésie s'y introduit, *p.* 396. Les Sectaires s'emparent des églises, *p.* 402. Chassent tous les Catholiques, *p.* 404. Est assiégé par Monluc, *p.* 414. Second siège par Burie, *p.* 412. Veut s'ériger en république, *p.* 426. Se fortifie, *p.* 427. Troisième siège, *p.* 428. Le Roi y vient, *p.* 437. N'est point enveloppé dans le massacre de la Saint Barthelemi, *p.* 455. Verlhac, élu Gouverneur, en augmente les fortifications, *tom.* II, *p.* 6. Chouppes & le Vicomte de Turenne viennent à son secours, *p.* 13. Grande assemblée des Protestans où assistent le Roi & la Reine de Navarre, *p.* 25. Autre assemblée suivie d'une troisième, *page* 44. Duplessis Mornai fait fortifier les faubourgs, *p.* 47. On y établit un Collège sous le nom d'Académie, *p.* 84. Troubles domestiques, *p.* 86. Le Clergé y est en danger, *p.* 87. Le Prince de Condé y vient & mortifie les Ministres, *p.* 104. Le Viguier est réuni au Sénéchal, *p.* 105. Grand incendie, *p.* 106. Résiste au Duc de Rohan, *page* 113. S'y livre, *page* 114. Grande assemblée des Protestans, *p.* 122. Fait des préparatifs de Guerre, *p.* 131. Craint le siège, le Duc de Rohan le rassure, & en augmente les défenses, *p.* 134. Le Marquis de Laforce y arrive avec ses fils, *p.* 140. Dispositions pour soutenir le siège, *p.* 149. Est investi, *p.* 151. Le siège est levé, *p.* 154. Une maladie épidémique fait de grands ravages, *p.* 160. Se prépare à soutenir un nouveau siège, *ibid.* Le Maréchal fait le dégât aux envi-

rons, *page* 200. La paix y est publiée, *page* 205.

Lusignan cabale pour le faire déclarer pour le Duc de Rohan, *p.* 210. Est forcé de le faire, *p.* 215. le Duc d'Epéron y fait le dégât, *p.* 240.

Saint Michel, Gouverneur, *p.* 250. Se soumet, *p.* 297. Le Cardinal de Richelieu s'y rend & y établit le culte catholique, *p.* 297. Le Roi y vient, *p.* 303. Donne les plus grandes marques de fidélité, & le Roi lui en témoigne sa satisfaction, *ibid.* Grande inondation, *p.* 342. Est attaquée de la peste, *p.* 345. Emeute violente, *p.* 346. Les nouvelles fortifications sont détruites, *p.* 354. Le Consulat mi-parti est aboli, *ibid.* Le temple neuf abattu, *tom.* III, *p.* 4. Pellot fait bâtir le quai de Montmirat, & le pont qui est après, il fait aussi réparer le grand pont, *p.* 6. On y établit une Imprimerie, *p.* 9. La *Dragonade* & ses excès, *p.* 25. Se convertit, *p.* 30. Le commerce y prend faveur, *p.* 43. De grandes manufactures y sont établies, *p.* 69 & 70. Devient l'entrepôt de celles du haut-Languedoc, *ibid.* Grand hiver, *p.* 90. Les Protestans s'assemblent, *p.* 99 & 109. On élargit l'entrée du pont, *p.* 124. On y établit un Collège à la place des Jésuites, *p.* 143. Débordement du Tarn, *p.* 150. Hiver rigoureux, *p.* 153. Emeute, *p.* 154.

Montaudier (Jean) *tom.* III, *p.* 92.

Montauriol (l'Abbaye de) sa fondation, *tom.* I, *p.* 108.

Montfort détruit par les Croisés, *tom.* I. *page* 189.

Montpezat (Chapitre de) fondé par Desprez ,
tom. I, p. 264.

Montrosier (Jean de Batus , Evêque de Montau-
ban , *tom. I, p. 339.*

Morlhon (Jean de) Sénéchal du Querci , *tom. II,*
p. 37. Fait publier la paix à Cahors , *p. 38.*

Mûriers (culture des) *tom. III, p. 114.* Pour-
quoi ne sont-ils plus d'un si grand rapport ? *p. 115.*

Murviel (Anne de) nommé Evêque de Montau-
ban , par Mayenne , *tom. II. p. 75.* Confirmé par
le Roi , *p. 83.* Est maltraité par les Protestans , *p.*
96. Quitte la ville avec son Clergé , *p. 204.* On
lui donne un Coadjuteur , *p. 310.* Sa mort , *page*
343.

N.

Nantes (l'Edit de) révoqué , , *tom. III, p. 28.*

Négrepelisse reçoit garnison du Duc de Mayenne ,
tome II, p. 148. Egorge la garnison & se livre à
Vignaux , *p. 162.* Est assiégé , pris de force & puni ,
p. 173.

Nesmond (Henri de) Evêque de Montauban ;
tome III, p. 40.

Nicolai (Louis-Marie de) Evêque de Cahors ,
tom. III, p. 169. Ouvrages publics dûs à ses
soins , *ibid. & suiv.* Sa conduite lors du déborda-
ment du Lot , *p. 171.*

Noailles (Louis-Antoine de) Evêque de Cahors ,
tom. III, p. 15.

Nizezius , ses bienfaits envers l'Abbaye de Moif-
fac , *tom. I, p. 70.*

O.

Ours (Saint) voyez Urfus.

P.

Pajot (Pierre) Intendant de Montauban , *tom. III* , *page* 83. Fait travailler aux chemins , *p.* 84. Epreuve des obstacles à cet égard , *page* 85. En triomphe par sa modération , *p.* 86.

Pauchel (Raimond) Evêque de Cahors , *tom. I* , *p.* 242. Fait commencer le pont de Valantré , *page* 244. Abdiqne , *p.* 245.

Paulet , Député à la Rochelle , *tom. II* , *page* 217.

Pechpeiroux , pris & entièrement ruiné , *tom. I* , *p.* 321.

Pelegrin , Lieutenant du Sénéchal du Querci , *tom. III* , *p.* 231.

Pellot (Claude) Intendant de Montauban , *tom. II* , *p.* 356. Ses opérations , *tom. III* . *p.* 6.

Peyraredé (Arnaud de) Evêque de Montauban , *tom. I* , *p.* 278.

Peyrille (le château de) *tom. I* , *p.* 155.

Piquecos (le château de) le Roi y loge pendant le siège de Montauban , *tom. II* , *p.* 151. Brûlé , *p.* 262.

Pompolemie , belle fontaine , *tom. I* , *p.* 29.

Pons I , Comte de Toulouse & du Querci , *tom. I* , *p.* 114.

Pons II , Comte de Toulouse & du Querci ,
tom. I , p. 115.

Pons III , Comte de Toulouse & du Querci ,
tom. I , p. 117.

Popian (Siméon-Etienne de) Evêque de Cahors ,
tom. II page 89. Répare sa cathédrale , p. 95. Ap-
pelle les Jésuites & les Capucins , p. 95 & 96.
Sa mort , p. 98.

Potiers de terres , célèbres à Cahors , *tom. I ,*
p. 30.

Pouget (le Monastère des Religieuses du) sa
fondation , *tom. I , p. 256.*

Poyet (Lambert de) Evêque , *tom. II , page*
277.

Poyet (Bertrand de) Cardinal) *tom. I , p. 254.*

Premiers Presidens (Table chronologique des)
de la Cour des Aides , *tom. III , p. 221.*

Puilaroque , rasé par les croisés , *tom. I , p. 163.*

Q.

Querci. (le) Conjectures sur le Querci avant la
conquête des Gaules par les Romains ; il fait partie
de la Gaule celtique ; est soumis aux Authunois , &
ensuite aux Auvergnats , *tome I , page 1 & suiv.*
Très-consideré des Romains , *page 20.* Recom-
mandable par ses mines d'argent & son lin , *page*
23. Tombe sous la domination des Goths , *p. 47.*
Est conquis par Clovis , *p. 51.* Fait partie du royau-
me d'Austrasie , *p. 55.* Est donné à Galesvinde , *p.*
59. Est cruellement ravagé par Théodebert , *ibid.*

Est cédé à Brunehaud, *p.* 60. Est réuni au royaume de France, *p.* 64. Est soumis aux Ducs d'Aquitaine, *p.* 70. Est dévasté par les Sarrafins, *p.* 72. Rentre sous la domination de la France, *p.* 81. Est saisi par les Comtes établis par Charlemagne, *p.* 98. Le Comte de Toulouse l'envahit, *p.* 111. Est donné en apanage au frère du Comte de Toulouse, *p.* 119. Est réuni au Comté, *p.* 121. Est envahi par le Comte de Poitiers, *p.* 124. Le Roi d'Angleterre y entre & prend quelques places, *p.* 138. Pris en partie par les Anglois, *p.* 149. Est rendu au Comte de Toulouse, *p.* 156. Est conquis par Montfort, *p.* 171. Revient au Comte, *p.* 198. Gémit sous les lois de l'inquisition, *p.* 205. Vient au pouvoir du Comte de Poitiers avec le comté de Toulouse qui lui donne la plupart de ses coutumes, *p.* 213. Est cédé à l'Anglois par Saint Louis, *p.* 225. Revient à la Couronne, *p.* 230. Tremblement de terre, *p.* 243. Peste & famine, *p.* 252. Est pillé par le Prince de Galles, *p.* 280. Et lui est donné par le traité de Brétigni, *ibid.* Ce Prince le vexe, *p.* 289. Secoue le joug & se remet sous l'obéissance du Roi Charles, *p.* 294. Est constamment fidelle à Charles, *p.* 322. Grand hiver, *p.* 331. Se trouve dans l'apanage du Duc de Berri, *p.* 335. Revient à la Couronne, *p.* 339. Cruelle peste, *p.* 348. L'hérésie s'y introduit, *p.* 396. Est donné en apanage au Duc d'Anjou, *p.* 153. Autre peste, *tom. II, p.* 40. La soumission de Montauban y fait cesser les calamités de la guerre, *p.* 298. Les Pro:

testans du Querci, refusent d'entrer dans une sédition excitée dans la Guienne, *p. 11*. Le commerce y prend une grande faveur, & les Protestans du Querci n'entrent point dans la révolte des Cévennes, *p. 53*. Grand hiver & famine, *p. 56 & 57*. Les Protestans du Querci, soumis de bonne foi, *p. 69*. Est menacé de la peste, & précautions que l'on prend à cet égard, *p. 79*. Autre grand hiver, *p. 90*. Tremblement de terre & émeute, *p. 155*. En quel temps la religion Chrétienne a-t-elle été établie dans le Querci, *p. 249*.

Quercinois (les) ont-ils fondé la ville de Belgrade? *tom. III, p. 235 & suiv.* Sumirent-ils aux Carthaginois pour faire la guerre aux Romains? *p. 242*.

R.

Rabastens (Pierre) Sénéchal du Querci, *tom. I, p. 216*.

Raimond II, Comte de Toulouse, s'empare du Querci, *tom. I, p. 113*.

Raimond III, Comte de Toulouse & du Querci, *tom. I, p. 114*.

Raimond IV, Comte de Toulouse & du Querci, *tom. I, p. 119*. Part pour la Palestine, *p. 122*. Sa mort, *p. 124*.

Raimond V, Comte de Toulouse & du Querci, *tom. I, p. 136*.

Raimond VI, Comte de Toulouse & du Querci, *tom. I, p. 153*.

Raimond VII, Comte de Toulouse & du Querci, *tom. I, p. 196.*

Rapin (Philibert de) Gouverneur de Montauban, a la tête tranchée, *tom. I, p. 441 & suiv.*

Réalville. Le Sénéchal Anglois s'y fortifie, y est assiégé & pris par les Seigneurs Quercinois, *tom. I, p. 302 & 303.* Assiégé & pris une seconde fois par Turenne, *tom. II, p. 14.*

Ruthena (Bernard) Evêque, fonde à Cahors, le Collège de Rhodéz, *tom. I, p. 319.*

Rieupeiroux (Théodore de) *tom. III, p. 60 & 201.*

Riomas, Sénéchal du Querci, *tom. III, p. 229.*

Roaldes, *tom. II, p. 55, tome III, p. 191.*

Robert, mal-à-propos appelé Gosbert, déposé du comté du Querci, prend la qualité de *Vetus Comito*, *tom. III, p. 265.*

Robert (Bertrand) Evêque de Montauban, Sa mort, *p. 320.*

Rodulphe, Comte du Querci, *tom. I, p. 102.*

Rodulphe, fils du précédent, & Archevêque de Bourges, *tom. I, p. 102.*

Roquamadour, son origine, *tom. I, p. 35.* Sa Chapelle visitée par le fameux Rolland, qui lui fait présent de son bracmar, *p. 96.* Est pillée, *p. 140.* Les Etats du pays s'y assemblent, *p. 219.* Pris par les Anglois, *page 307.* Pris & pillé par Duras, *p. 418.*

Rosier (Berttand du) Evêque de Montauban, *tom. I, p. 336.*

Roux (Raimond le) Cardinal , *tom. I, p. 262.*

Ruffec (Jean de) Sénéchal du Querci , *tom. III, page 229.*

Ruffine (Sainte) *tome I, p. 27.*

Rusticus , Evêque de Cahors , *tom. I, p. 66.* Est assassiné , *ibid.*

S.

Sabanac (Geraud de) Lieutenant du Sénéchal du Querci , *tome III, p. 224.*

Sacerdos (Saint) natif du lieu de Calriac , en Querci , élevé par Saint Capuan , Evêque de Cahors , devient Evêque de Limoges , *tome I, page 46.*

Salel (Hugues) *tom. I, p. 383 , tom. III, p. 190.*

Sandrail , accusé d'avoir voulu trahir la ville de Cahors , est pendu , *tom. II, p. 19.*

Sanfon (Joseph) Intendant de Montauban , *tom. III, p. 17.*

Sarafac (Monastère de) sa fondation , *tom. I, p. 103.*

Scordisques , ce que c'est , *tom. I, p. 4 , tome III, p. 235.*

Seguier (Notet) *tom. I, p. 336.*

Seguier (François) Sénéchal du Querci , *tom. I, p. 392.*

Seigneurs de Durfort , de Montesquieu , de Bruniquel , de Malaufe , Avoués ou Chevaliers Abbés de l'Abbaye de Moissac , *tom. III, & suiv.*

Sénéchaussées dans le Querci, *tom. I. p. 338 & 342.*

Sénéchaux (Table chronologique des) du Querci, *tom. III, p. 223.*

Septfons attaqué par le Duc de Rohan , *tom. II, p. 136.* Grand combat aux environs , *p. 139.*

Seve (Guillaume de) Intendant de Montauban, *tom. III, p. 9.*

Sevin (Nicolas de) Evêque de Cahors, *tom. II, p. 350.* Sa mort, *tom. III, p. 14.*

Sessac (le Vicomte de) son hommage *singulier*, *tom. II, p. 351.*

Siriés (Louis) *tom. III. p. 136.*

Soie (filerie de) établie à Montauban , *tom. III, p. 114.*

Solminihac (Alain de) Evêque de Cahors, *tom. II, p. 311.* Fait de belles fondations , *p. 315.* Sa mort, *p. 450.*

Sortenac (Pierre de) Cardinal, *tom. II, page 311.*

Souillac pris par les Vicomtes , *tom. II, p. 4.* Le Duc de Rohan s'en empare , *p. 114.*

Souillac (la maison de) descend des anciens Comtes du Querci , *tom. III, p. 274.*

Soulier (Antoine) invente une machine pour la filerie de la soie, *tom. III, p. 156.*

Sustratius, Evêque de Cahors, *tom. I, p. 57.*

T.

Tarif, ce que c'est, *tom. II, p. 360.*

Terrai,

Terrai (Antoine-Jean) Intendant de Montauban , *tom. III* , *p.* 156. Il encourage les talens utiles , *ibid.*

Teffier (Pierre le) Cardinal , *tom. I* , *page* 262.

Thémines Cardaillac (Pons de Losières) Sénéchal du Querci , *tom. II* , *p.* 61. Contient le pays *p.* 69. Se jette dans Villemur , & en fait lever le siège , *page* 70. Est fait Maréchal de France , *page* 117. assemble les Etats à Cahors , *page* 128. Se joint au Duc de Mayenne , *p.* 137. Sa mort , *page* 238.

Thémines (Pons-Charles de) petit-fils du Maréchal Sénéchal du Querci , *tom. II* , *page* 238.

Théron (le père) *tom. II* , *p.* 305.

Théodard (Saint) Archevêque de Narbonne , meurt au bourg de Montauriol , sa patrie , *tom. I* , *p.* 108.

Tiffendier (Jean) Evêque , *tom. I* , *p.* 277.

Touchebœuf (Guidé de) Sénéchal du Querci , *tom. II* , *p.* 54. Sa mort , *p.* 61.

Trimond (Daniel-Victor de) Intendant de Montauban , *tom. III* , *p.* 172. Ouvrages publics , exécutés par ses soins , *ibid.* & *suiv.*

Turenne (la maison de) descend des anciens Comtes du Querci , *tom. III* , *p.* 274.

U.

Université est créée à Cahors , *tom. I* , *p.* 390.

Tomé III.

G g

Est supprimée, *tom. III, page III*. Inconvénient du trop grand nombre d'Universités, *ibid.*

Urcisse (Saint) Evêque de Cahors, *tome I, p. 61*. Est excommunié, *p. 63*. Absous, *p. 64*.

Urfus, communément appelé Saint Ours, natif de Cahors, *tom. I, p. 49*.

Uxellodunum, assiégé, *tom. I, p. 12*. Sa véritable position, *p. 17*.

V.

Valer ou prétendant à la Chevalerie, *tome III, p. 225*.

Vaillac, Sénéchal du Querci, *tom. I, p. 401*.

Vaillac (Genouillac , Seigneur de) Lieutenant du Sénéchal du Querci, *tome III, p. 231*.

Valada, fait Gouverneur de Réalville, *tom. II, p. 14*. Ravage les pays voisins, *p. 16*. Tombe dans une embuscade, & est fait prisonnier, *p. 17*. Sa mort, *ibid.*

Valada, Major de Caussade, *tom. II, p. 256 & 274*.

Vassal, Lieutenant du Sénéchal du Querci, *tom. III, p. 227*.

Vassel (Fottanier) Cardinal, *tom. I, p. 272*.

Vaubecourt (François-Joseph de Hauffonville de) Evêque de Montauban, *tome III, p. 52*. Ennemi des disputes, abdiq.ue, *p. 90*.

Vayrols (Gaucelin de) Sénéchal du Querci, *tom. I, page 308*.

Vayrols (Gausfred de) Evêque, *tom. I, p. 298*.

Vesins (Jean de) Seigneur del Rodièr Charri, Sénéchal du Querci, *tome II, pag. 22.* Est blessé au siège de Cahors & se retire, *p. 33, & tom. III, p. 226.*

Verthamon de Chavagnac (Michel de) Evêque de Montauban, *tom. III, p. 91.* Fonde un prix d'éloquence, *p. 106.* Sa mort, *p. 134.* Divers établissemens qu'il a faits, *ibid.*

Via (Pierre de) Evêque, *tom. I, p. 177.*

Vialettes d'Aignan (les trois frères) ont une célèbre Manufacture d'étoffes, *tom. III, p. 69.*

Vic (le Monastère de) sa fondation, *tom. I, p. 281.*

Vicose se jette dans Montauban, *tom. II, page 240.* A la tête tranchée à Toulouse, *p. 241.*

Vidal (Pierre) Poète Provençal, *tom. I, page 212.*

Vigan (le Chapitre du) *tome I, p. 125. & 244.*

Vignaux, lors du siège de Montauban, défend Villebourbon avec gloire, il répare les fortifications & ravitaille la ville, *tom II, p. 160.* Se rend maître de Négrepelisse, *p. 163.* S'empare de Bruniquel, *p. 164.* Renvoie les soldats mercénaires, *p. 165.* Sa mort, *p. 167. /*

Viguerie (George de) Evêque de Montauban *tom. III, p. 221.*

Villemade, le Roi y couche, *tom. III, p. 171.*

Villafavosa (Philippe de) Sénéchal du Querci, *tom. I, p. 216.*

Vins de Montauban (les) ont perdu de leur ré-

putation, pourquoi? *tom. III, p. 142.*

W.

Waiffiers, ce que c'est, *tom. I, p. 92.*

Waldeby (Robert) Evêque de Cahors, *tom. I, p. 285.* Abdique, *p. 286.*

Walkafara, Sénéchal du Querci, *tome I, page 284.* Se cantonne à Réalville, d'où il infeste le pays, *p. 301.* Est assiégé, pris & pendu à Toulouse, *page 302 & 303.*

Y.

Yvon (Pierre) Ministre Protestant, *tom. II, page 346.*

Table de l'Histoire du Siège.

ARNOUS (le Jéuite) son discours pour s'opposer à un accommodement avec les Montalbanois, *p. 87.*

Aussac, Capitaine, *p. 9.*

B.

Bourfranc défend le Quartier de Villebourbon, *p. 8.* Il brave l'ennemi, *p. 22.* Il est tué, *p. 52.*

Beaufort commande le secours du Duc de Ro-

han, & arrive dans la ville, p. 78. Il est blessé & fait prisonnier, p. 79.

C.

Chamier, Ministre, p. 13. Menace Laviale & excite une sédition, p. 41. Il harangue les soldats & est tué, p. 93 & *suiv.*

Chaulnes (le-Duc de) il s'abouche avec les habitants, p. 101. Son Discours, *ibid.* & *suiv.*

Carnus (Marthe) se distingue par un trait de valeur, & en est récompensée, p. 100.

D.

Dadé est député au Duc de Rohan, p. 61. Sa perfidie, p. 83.

Dupui, premier Consul, préside au Conseil de police, p. 11. Sa conduite, *ibid.* & *suiv.* Fait une sortie, p. 21. Menace le Comte Bourfranc, p. 40. Ses précautions pour que la poudre ne manque point, p. 44. Son attention pour la propreté des hôpitaux & la netteté des rues, p. 89.

F.

Femmes (les) signalent leur bravoure, p. 23, 50, 51, 57, 68, 69, 70, 75, 99, & 110.

G.

Gasc (Guillaume) femme qui se distingue au siège, & est tuée, p. 70.

Gardeſi , Miniſtre , *p.* 13. S'abouche avec le Duc de Chaulnes, *p.* 101. Son diſcours , *pag.* 102, 103 & 104.

L.

Lefdiguières (le Maréchal de) diſcours dans lequel il s'oppoſe au ſiège , *p.* 16. Attaque le Mouſtier , *p.* 35. Demande une trêve , *p.* 111.

Louis XIII ſe rend à Agen avant le ſiège , *p.* 15. A Piquecos , *p.* 20. Impatient de voir finir le ſiège , 83. Ordonne de le continuer , *p.* 88. Dîne au quartier du Mouſtier , *p.* 93. Quitte Piquecos , *p.* 114. Loge à Montbeton , *ibid.* Se retire , *pag.* 117.

Luynes (le Connétable de) diſcours dans lequel il preſſe pour le ſiège , *p.* 19. S'abouche avec le Duc de Rohan , *p.* 84. Opine pour traiter avec l'ennemi , *p.* 85. Fait porter au Mouſtier le dîner du Roi , *p.* 93.

M.

Mayenne (le Duc de) joint l'armée , *page* 20. Attaque Villebourbon , *p.* 24. Livre l'aſſaut , *p.* 47. Sa fierté , *p.* 64. Sa mort , *p.* 65.

Militaire (ordre) établi lors du ſiège , *p.* 7.

Montauban (description de) *page* 5. Investi de trois côtés , *p.* 25.

Monbéton (le château de) détruit , *p.* 117.

Montmirat. Les Royaliſtes paroiffent à la vue de la corne de Montmirat , *p.* 21.

Montmorenci (le Maréchal de) tombe malade & quitte l'armée, *page* 80.

Moustier. Vive escarmouche du côté du Moustier, *p.* 31. Attaque du Moustier, *p.* 35. Assaut au Moustier, *p.* 56. Attaque au Moustier, *p.* 67. Autre attaque violente au Moustier, *p.* 93.

O.

Officiers des troupes Montalbanoises *p.* 7 & *suiy.*

Orval (le Comte d') préside au Conseil de guerre, *p.* 11.

P.

Pauliac (Jeanne) se distingue au siège de Montauban, & est tuée, *p.* 70.

Piquecos , Louis XII y fait son séjour , *p.* 20.

Police (règlemens de) *p.* 11.

R.

Rets (le Cardinal de) son discours pour s'opposer à un accommodement avec les Montalbanais, *p.* 86.

Rohan (le Duc de) son discours aux Députés, *p.* 73. S'abouche avec le Connétable, *p.* 84. Mande aux Affligés de se défendre, *p.* 88. Députés qui lui sont envoyés, *p.* 113. Articles proposés, *p.* 115.

S.

Sauvage (le Capitaine) entre dans Montauban pour engager les habitans à se rendre , *p.* 29. Son

discours à Bourfranc , p. 30. Il est arrêté , p. 37.
 Discours qu'il tient , p. 38. Il est pendu , p. 41.
 Schomberg. (le Comte de) Son discours pour
 s'opposer à un accommodement avec les Montal-
 banois , p. 86. Sa querelle avec Saint Geran , pag.
 108.

Siège (causes du) p. 1. Détermination du siège ,
 p. 20. Fin du siège , p. 117.

Sulli (le Duc de) veut ramener les Montalbanois
 à l'obéissance , p. 26. Discours {qu'il leur adresse ,
ibid. Réponse à ce discours , page 27. Lettre qu'il
 écrit , p. 62. Réponse à cette lettre , p. 63.

T.

Thémines (le Marquis de) joint l'armée , p. 21.
 Il est tué , p. 48. Le Maréchal de Thémines prend
 la place de Mayenne , p. 66. Il a une conférence
 avec Constans , le Clerc , Conseillers au Sénéchal ,
 & le Consul Layergne , p. 81. Se présente à l'assaut ,
 p. 90. Tombe malade & abandonne le comman-
 dement , p. 92.

V.

Vignaux , p. 8. Il est fait Commandant du quar-
 tier de Villebourbon , p. 52. Son discours au Con-
 seil de ville , p. 90.

Villebourbon (attaque de) p. 24 , 95.

Villeneuve (le quartier de) demeure toujours
 libre , p. 25.

Fin du troisième & dernier Volume.

A D D I T I O N

*Au Catalogue des Ouvrages des Écrivains
dont il est parlé dans cette Histoire.*

FRANÇOIS de Marfis, Lieutenant-général au
Sénéchal de Gourdon, donna au public, en 1629,
un Ouvrage intitulé :

*Prætermifforum Juris Civilis, in quibus Legum
antiqua, & recepta lectio, contra omnium inter-
pretum emendationes defenditur, difficillimarum
quas omiferunt, aut perperam interpretati funt,
non adhuc percepta explicatio traditur.*

Nota. On trouve chez le Sieur CAZAMÉA, Li-
braire, à Montauban, plusieurs Ouvrages composés
par M. Marfis, Curé de Gourdon, & de la même
famille du précédent :

Exercices de dix jours de retraite pour les per-
sonnes consacrées à Dieu, *in-12*, 2 volumes, 1778.

Discours pour convaincre les Incrédules, ramener
les Protestans, &c. *in-12*, 1778.

Le Portrait du Saint Prêtre & du sage & zélé
Vicaire-général, *in-12*.

La famille de Marfis, distinguée par l'ancienneté
de sa noblesse, qui remonte à plus de 4000 ans.

cles, & par les emplois militaires dont elle a été décorée, a donné au Sénéchal de Gourdon trois Lieutenans-généraux, quatre Lieutenans particuliers, un Lieutenant criminel, & plusieurs Conseillers.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde de Sceaux, un ouvrage portant pour titre : *Histoire politique, Ecclésiastique & littéraire du Quercî*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Montauban, le 30 Mai 1785.

P U L L I G N E U.

P R I V I L È G E G É N É R A L.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le Sieur CAZAMÉA, Libraire à Montauban, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public *l'Histoire politique, ecclésiastique & littéraire du Quercî*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis et permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de dix années consécutives, à compter de la date des Présentes. FAISONS défense, à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de

quelque qualité & condition qu'elles soient ; d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de nobéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans permission expresse & par écrit dudit Exposé, ses héritiers ou ayant cause, à peine de fausse & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état, en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les Contrefaçons. A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelle ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Règlements de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres ; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL : le tout à peine de nullité des Présentes. DU CONTENU desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayant cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait au

trouble ou empêchement. **VOULONS** que la copie
Présentée, qui sera imprimée tout au long, au com-
encement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour
ment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un
nos amis & fœux Conseillers-Secrétaires, foi soit
utée comme à l'original. **COMMANDONS** au premier
tre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour
exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires,
ns demander autre permission, & nonobstant clameur
Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires,
ar tel est notre plaisir. **Donné** à Paris, le quatrième
our du moi d'Août, l'an de grace mil sept cent quatre-
ingt-quatre, & de notre Règne le onzième.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL:

Signé, **L E. B E G U E**

*Registré sur les registre XXII de la Chambre Royale &
Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 3332,
folio 145, conformément aux dispositions énoncées dans le
présent Privilège; & à la charge de remettre à ladite Cham-
bre les huit Exemplaires prescrits par l'article CVIII du
Règlement de 1723. A Paris, le sept Août 1784,*

Signé, **L E. C L E R C**, Syndic.

E R R A T A

• Du Tome troisième.

PAGE 13, lignes 20 & 21, découverts, *lisez*, découverts.

Page 15, lig. 20, des Communautés même *mécaniques*, *lisez*, des Communautés des arts mécaniques.

Page 26, lig. 17, par des récits, *lisez*, par des tableaux.

Page 56, lig. 10, c'étoit peu que de voir, *lisez*, c'étoit peu de voir.

Page 57, lig. 10, *supprimez*, sans distinction.

Page 69, lig. 23, les trois frères Vialettes établissent, *lisez*; donnent une nouvelle vigueur; & après le mot, cadis d'Aignan, *ajoutez*, déjà établie depuis l'an 1627, par David Vialettes, leur Auteur.

Page 85, lig. 11, pour se départir, *lisez*, pour ne pas se départir.

Page 97, lig. 16, *effacez*, dont il jouit long-temps.

Page 106, lig. 14, adjudé, *lisez*, proposé.

Page 121, lig. 24, *effacez*, lima.

Page 124, lig. 16, un faux équerre, *lisez*, une fausse équerre.

Page 180, lig. 1, abandonnées, *lisez*, abandonnés.

Page 3, ligne 8 de l'Histoire du Siège, des citoyens, *lisez*, de citoyens.

Page 51, ligne 18, défarme Laferté, & lui plonge sa propre épée dans le sein, *lisez*, arrache l'épée à Laferté, & la lui plonge dans le sein.

Page 52, lig. 1, & l'ainé Matancé, *lisez*, & Valance l'ainé.

Page 53, lig. 1, invincibles, *lisez*, invincible.

Page 57, lig. 1, de coffres, *lisez*, des coffres.

Page 61, lig. 9, Député, *lisez*, Députés.

Même page, lig. 25, sSubbomberg, *lisez*, Schomberg.

AUG 10 1965

